PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAR 18 1930

7e Année N° 4. 15 Février 1930.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
el Hermant	*La Société en France au début du XXe siècle*	721
e Durtain	*Les Dieux des Blancs*	745
orges Suarez	*M. Clemenceau et M. Poincaré*	766
an Giono	*Présentation de Pan*	793
uis Marlio	*Les Ententes industrielles*	823
aurice Genevoix	*L'Assassin.* — II	853
an-Louis Vaudoyer	*L'Art italien à Londres*	883
ienne Dinet, Hadj S. b. Ibrahim	*Mon Pèlerinage à la Mecque*	903
Drieu La Rochelle	*Le Mouvement dramatique*	926
bert Flament	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	937

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Souvenirs de Jeunesse en Italie

par PIERRE DE NOLHAC

de l'Académie française

Ce qui était perdu

par FRANÇOIS MAURIAC

Scènes de la Vie future

par GEORGES DUHAMEL

Deux Hommes d'État européens : M. Masaryk et M. Benès

par ROBERT DE TRAZ

La Vie du général Yusuf

par M. CONSTANTIN-WEYER

Le Protestantisme

par le pasteur JOHN VIÉNOT

LA SOCIÉTÉ EN FRANCE

AU DÉBUT DU VINGTIÈME SIÈCLE

C'est encore d'une élite qu'il s'agit, après celles de l'intelligence, de la politique, de la finance et de l'industrie. Certains même veulent que ce soit l'élite des élites. Si pourtant l'on a cru devoir substituer à ce terme celui de « société », c'est que ce dernier substantif, par l'effet d'extensions, d'ascensions successives, a été promu à l'honneur de désigner, en quelque sorte, officiellement la classe à certains égards dirigeante que l'on essaiera d'étudier ici.

Appliqué d'abord à toute « réunion d'hommes ayant même origine, mêmes usages, mêmes lois » (Littré), puis à toute « compagnie de personnes qui s'assemblent ordinairement les unes chez les autres », — ce qui implique déjà une sélection, artificielle d'ailleurs et probablement arbitraire, et qui autorise sans doute à dire « la bonne société », mais qui permet encore de dire « la mauvaise », — le mot *société* a signifié enfin (toujours selon Littré) « les gens qui ont des salons et ceux qui les fréquentent, pour la conversation, pour la causerie, le jeu ».

Il y a, en faveur de la Société ainsi définie, une présomption, ou, comme l'on parlait jadis, une « préoccupation ». Voltaire lui-même, peu enclin à la bienveillance et au préjugé, semble avoir accepté celui-ci, du moins par mégarde, quand, à propos de je ne sais quelle noirceur de Calvin dont Michel Servet fut victime, il écrit :

« Action qui suffirait pour le déshonorer dans la société; car ce qu'on appelle l'esprit de la société est plus honnête et plus sévère que tous les synodes. »

Sans doute en faudrait-il rabattre, si, comme nous avons dessein de faire, on se borne à parler de l'esprit de la société au début du XXe siècle.

« Début » étonnera peut-être aux derniers jours de l'an de grâce 1929. On ne dit pas « début » par vaine coquetterie et pour rajeunir le siècle : on adopte la chronologie proposée par l'illustre historien Guglielmo Ferrero, selon laquelle le XVIIIe siècle n'aurait pris fin qu'en 1815 et le XIXe en 1918, à l'armistice. Selon cette façon de compter, notre XXe siècle, que l'on croit généralement proche de la trentaine, aurait moins de douze ans. Si d'autre part on croit devoir préciser avec tant de rigueur la date de cette étude, c'est que la société est de toutes les élites celle qui évolue le plus rapidement.

Je sais des gens qu' « évoluer » fera sourire et qui trouveront que j'abuse de l'euphémisme; mais je compte me garder de l'ironie, qui est trop facile, et de la satire, qui est tentante, je l'avoue, en ces matières de mondanité.

Et si, par exemple, l'interrogant bailli me demandait : « Pourquoi donc, monsieur, n'avez-vous pas emprunté tout simplement à La Bruyère le titre bien connu d'un chapitre de ses *Caractères* : *De la Société et de la Conversation*? » je me priverais de lui répondre : « Parce que, monsieur, il n'y a plus aujourd'hui ni société ni conversation. »

Cela pourrait, au premier abord, sembler piquant, et même vrai; mais l'on aperçoit à la réflexion que ce n'est qu'une impertinence.

Sauf en Orient, où les amis se rendent visite pour se regarder seulement et n'éprouvent pas le besoin de rien se dire, il est impossible aux personnes de la société de se taire après qu'elles ont pris le contact, et partant de manquer de conversation, de même qu'il est impossible à une créature pensante de ne penser à rien.

On accorde volontiers que, si la chose n'était pas impossible, mieux vaudrait ne penser à rien que penser ce que pensent la plupart des gens, et manquer de conversation positivement que de dire ce qu'ils disent; mais la nature humaine se refuse

à ces deux abdications, même dans les extrémités où elles paraîtraient souhaitables.

D'autre part, une société est essentiellement un groupe; le groupe le plus fortuit, le plus nouveau-né, le plus rudimentaire tend fatalement et presque par définition à s'organiser. Il a en lui une force intime, un instinct aveugle, tâtonneur, qui l'oblige de se donner peu à peu une manière de constitution.

Dès que les hommes se sont mis en société, au sens le plus modeste du mot, il a dû commencer de se former, dans le sein de ces sociétés informes, quelque embryon de la Société au sens plus ambitieux où nous l'entendons aujourd'hui, et que nous indiquons par la majuscule.

Plus tard, cette société dont la structure est si délicate et l'équilibre si précaire, l'histoire nous l'a montrée à vingt reprises aussitôt abolie qu'ébauchée, aussitôt bouleversée et ruinée qu'ordonnée. Seules font exception dans les annales de l'humanité mouvante deux ou trois époques privilégiées, où les traditions ont pu assez longtemps se maintenir pour atteindre un point d'apparente perfection, au moins pour donner l'illusion de l'établissement et de la solidité. Mais, a dit Pascal, « tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès ». Ainsi, tout équilibre, dès qu'il est atteint, exige la rupture de l'équilibre, et la constitution la mieux conçue implique les éléments de la révolution qui la détruira.

Les grands siècles de la conversation et de la société se sont terminés par le même inévitable accident que les autres âges apparemment moins favorisés, catastrophes politiques, économiques ou sociales, qui ont été différées seulement d'une durée négligeable. Cependant, à peine achevées ces révolutions dont la société polie semblait avoir été la première victime, l'élite qui n'était plus recommençait d'aspirer à être; elle était l'humble mousse, la première petite fleur malingre qui hasardait de poindre entre les pierres de la ruine où on la croyait ensevelie; et avec l'énergie magnifique, avec les inépuisables ressources de la frivolité, elle s'évertuait pour se refaire elle-même, *da se*, sur nouveaux frais, selon les propres lois de son existence, qui sont probablement simples et immuables depuis l'origine des temps.

Une des raisons pourquoi l'on a cru devoir préciser la date de cet essai à la rigueur est que nous avons assisté — hier — aux plus étranges renversements des valeurs mondaines, et que nous assistons — aujourd'hui — à une tentative de réfection que l'on voudrait bien appeler une renaissance; mais on ne saurait, en vérité, pousser l'optimisme ou la complaisance jusque là.

***

L'idée d'une élite, et singulièrement d'une élite mondaine, implique l'idée première d'inégalité, qui est odieuse à la pluralité des hommes, mais qui choque beaucoup moins leur raison que leur instinct d'envie. On est bien obligé d'avouer, toujours à contre-cœur, mais, selon les caractères, soit en soupirant ou en grinçant des dents, des inégalités de valeurs positives entre les créatures; mais la sorte d'inégalité que suppose une élite mondaine donne plus d'ombrage au commun, parce que les privilèges qu'elle confère semblent à la fois plus arbitraires et plus matériels.

On ouvre ici une parenthèse, pour déclarer que celui qui écrit ces lignes n'a aucune superstition ni passion politique, hormis celle, précisément, de l'inégalité. Il ne pense point que ce soit un motif de le récuser dans le débat qu'il institue. Il ne juge pas : il plaide, et personne jamais ne s'est avisé de compter sur l'impartialité d'un avocat. On n'a pas d'ailleurs, à mon sentiment, moins grand tort de la réclamer des juges. Cette fausse vertu, cette vertu morte, ne me semble pas moins haïssable que le niveau.

A la notion d'inégalité, qui autrement serait incomplète ou trop générale, doit s'ajouter celle de hiérarchie. Ce dernier mot est d'une ambition un peu excessive. Comme il se rattache par l'étymologie à l'adjectif grec qui signifie sacré, il ne s'appliquait dans l'origine, et ne pouvait s'appliquer en effet, qu'à l'ordre des divers degrés de l'état ecclésiastique. Mais l'usage se l'est approprié sans façon, et maintenant il signifie toutes sortes de tchins laïcs, notamment cette hiérarchie sociale, dont les conventions ne semblent pas moins scanda-

leuses aux critiques de l'ancien régime qu'à ceux du régime bourgeois d'aujourd'hui.

On ne songe pas à esquisser une métaphysique de l'inégalité, comme Jean-Jacques s'est flatté de le faire dans un de ses deux fameux discours à l'académie de Dijon, — celui qui n'a pas eu le prix. — On ne veut parler que de cette inégalité particulière qui produit une élite mondaine, et l'on n'a même dessein de faire à ce propos un peu d'histoire que juste dans la mesure où cette pédanterie est indispensable, pour illustrer par des comparaisons avec le passé la plus récente évolution de la mondanité en France.

Les égalitaires farouches sont bien obligés eux-mêmes d'avouer la valeur légitime de certaines inégalités; mais nous sommes bien obligés à notre tour de reconnaître que ce n'est pas toujours à ces inégalités hors de conteste que doivent nécessairement correspondre les avantages et les privilèges sociaux. Les formules de Darwin sont vraies en gros; mais, sans trop les solliciter, on en pourrait tirer des corollaires inattendus, qui déconcerteraient ce penseur.

Ainsi n'est-il point rare que, dans la lutte pour la vie, les plus forts soient vaincus par la coalition des plus faibles; et d'ailleurs, supposé même que leur victoire fût, en tout état de cause, fatale, pourquoi ces plus forts seraient-ils nécessairement les meilleurs? N'y aurait-il pas dans le mot « aristocratie » un fâcheux à peu près ou une pétition de principe verbale?

Certains considèrent ce que nous appelons le monde comme un cercle très fermé, où l'on peut s'introduire et se pousser par l'intrigue, voire par le mérite personnel, — en dépit du mot admirable, qui a suffi à rendre célèbre un membre précicément d'un de ces cercles : « Moi, j'appartiens à un groupe où l'on se... moque du mérite personnel. » Mais je pense que, dans les temps très lointains, le monde, c'était plutôt une forteresse qu'il s'agissait de prendre d'assaut. Imaginez le Jockey, si l'on y entrait revolver au poing.

Le monde s'est d'abord confondu avec la noblesse, qui — faussement ou à bon droit, peu importe — se flattait d'être race conquérante, tandis que les roturiers étaient de race conquise. Nul n'ignore les deux premiers vers de la *Hen-*

riade. On connaît moins les suivants, à partir du troisième; mais on sait assez généralement que Voltaire appelle Henri IV

ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Pour l'homme noble, ces deux droits n'en font qu'un, ou, si l'on préfère, le droit de naissance procède du droit de conquête; c'est, en quelque sorte, le droit de conquête au second degré.

Il n'y a point de contradictions entre ceci et ce que l'on a dit plus haut, savoir que le succès du plus fort n'implique pas nécessairement celui du meilleur. Cette tare, à l'origine de la société, ne laisse pas d'être alarmante. En revanche, les ennemis de la ploutocratie vont triompher et bruyamment se réjouir : si la supériorité qui autorise le privilège d'une classe mondaine n'est pas toujours celle de la qualité, si elle risque de n'être parfois qu'on ne sait quoi d'assez brut, du moins elle n'a donc rien à voir avec le mur d'argent? Qu'ils ne se hâtent point trop de s'en féliciter. Cette incompatibilité pourrait bien être plus imaginaire que réelle, et la puissance d'argent, Protée dont les ressources de métamorphose sont infinies, bientôt reparaître avec un autre visage.

La condition première et essentielle d'une vie mondaine, d'une vie de « société », à toute époque, et même au siècle des affaires, c'est le loisir. On n'ignore pas que les Anciens, latins ou grecs, sans avoir une idée du loisir, en gros, fort différente de la nôtre, en donnaient cependant une définition plus noble, c'est bien le cas d'employer cette épithète et justement au sens que jadis on lui attribuait : comme il y a vivre noblement, il y a penser et, par suite, exprimer ou définir noblement.

Sur l'article du loisir, notre pensée est, au prix de celle des Anciens, bien roturière, et l'esprit de notre vocabulaire la trahit. Qu'appelons-nous loisir? C'est « Point d'affaires ». Les Anciens appelaient les affaires « Point de loisir ». On ne trouverait pas dans tout Nietzsche un renversement de valeurs plus important, plus significatif et de plus de conséquence que celui-là.

En ces temps heureux où l'on avait le souci, le respect,

et même la religion de la propriété du langage, les mots étaient vraiment les témoins de l'idée, les truchements du caractère, le miroir des mœurs. Les étudier, fût-ce à la loupe, ce n'est pas se livrer à un vain et vétilleux travail de grammaire ou de sémantique, c'est faire de la plus fine psychologie.

Nous distinguons naturellement le loisir de l'oisiveté, mais je ne sais pourquoi il me semble que c'est du bout des lèvres et non sans un peu de scepticisme, comme nous distinguons pour la forme l'émulation de l'envie. Nous avons cependant deux noms pour nommer oisiveté et loisir, au lieu que souvent les latins usent du seul mot *otium* pour les deux; mais, pour l'oisiveté, ils y ajoutent volontiers une épithète péjorative, même si le contexte marque la muance et ne permet pas le doute; ils préfèrent d'ailleurs le substantif *desidia*; et *desidia*, venant du verbe qui veut dire être assis, devait paraître singulièrement injurieux à cet empereur romain qui entendait mourir debout.

Quant aux Grecs, ils disaient σχολή pour loisir et, pour oisiveté, ἀργία, qui correspond exactement à notre *fainéantise*. On ne m'a pas instruit s'ils confessaient, comme les bonnes gens de chez nous, que l'oisiveté est la mère de tous les vices ou si nous avons l'honneur médiocre d'avoir fabriqué un proverbe de plus, mais ils ne doutaient point que le loisir fût le père de toutes les délicatesses d'esprit, et c'est encore leurs façons de parler qui le témoignent. Le σχολή des Grecs, qui signifie loisir, signifie, par une extension qui leur semblait naturelle et nécessaire, occupation studieuse ou entretien savant; il signifie lieu d'étude, école; il signifie un ouvrage, un traité, ce que nous appelons aujourd'hui un essai. Σχολαστήριον désignait *ad libitum* la salle d'étude ou de repos, et notre adjectif *scolastique* avait très fréquemment, en grec, le sens de désœuvré.

De même *ludus*, en latin, signifiait le jeu ou la classe, la leçon; et il y a, dans un passage du *Satyricon* (que les plus élémentaires convenances nous interdiraient de citer ici), une phrase pour nous bien amusante, où il est dit que le fils du préteur était privé de jeu en raison d'un jour férié : il faut entendre qu'il était dispensé de travailler. C'est dommage qu'on ne puisse faire lire Pétrone aux jeunes cancres qui se plaignent du

« surmenage ». Cette confusion du divertissement et du travail scolaire les étonnerait, j'imagine, prodigieusement; mais je n'espère pas que l'exemple de leurs petits camarades d'il y a deux mille et tant d'années leur fasse honte ni les convertisse.

Les Latins, qui employaient parfois *otium* avec une épithète péjorative, lui accolaient aussi parfois deux mots qui, à rebours, en renforcent le sens favorable. Ils disaient : *Otium cum dignitate.* Rien n'empêche que le loisir qui est la condition essentielle de la vie mondaine ne soit un loisir *cum dignitate*; mais — honni soit qui mal y pense — cette condition de surcroît n'est plus essentielle : elle est facultative. On ne fait point ici de morale, mais de l'économie, et l'on est bien obligé de déclarer très cyniquement que la condition du loisir suffit, qu'il est superflu, imprudent peut-être, de rien demander en outre.

L'expression, hélas! surannée « vivre noblement » a été remplacée dans le langage courant par un équivalent, plus franc sans doute, mais trop franc; car il faut regretter les hommages fréquents et empressés que, dans le parler d'autrefois, l'hypocrisie rendait à l'honneur et aux superstitions sinon à la même vertu. On ne doute plus d'apercevoir, ni de laisser voir qu'on aperçoit, que « vivre noblement », cela signifie tout bonnement vivre sans rien faire; mais on précise encore, et, comme on veut parler américain, on dit : « Vivre sans faire d'argent. »

Cela est bel et bien, mais il faut vivre; et ni sous l'ancien régime ni depuis on n'a trouvé que deux moyens de vivre sans faire d'argent : le premier est d'en posséder au préalable, et le second de s'en pouvoir procurer par un autre procédé que celui qui consiste à le faire.

Si l'on approfondissait ce que ces derniers mots ne signifient pas sans doute, mais que les malintentionnés pourraient imaginer ou insinuer qu'ils signifient, on arriverait vite à dire des choses désobligeantes, et l'on a déjà protesté que, sur ce terrain scabreux, on éviterait la satire. Hâtons-nous donc de trouver des termes qui n'en soient pas suspects, pour donner à « vivre noblement » un autre équivalent moderne que le dangereux « vivre sans faire d'argent ».

Je propose « être affranchi des gênes sociales », qui est un peu pédant, mais qui ne saurait, pour cette raison même, effaroucher personne. Cette formule vaut pour tous les temps, au lieu que « vivre noblement » ne valait que pour l'ancien régime; et elle me semble caractériser avec toute l'exactitude désirable ce que Littré appelle « société », savoir « les gens qui ont des salons et ceux qui les fréquentent, pour la conversation, pour la causerie, le jeu »; en d'autres termes ceux que n'absorbent pas les soins matériels de la vie et qui dérobent tout ce qu'il est possible même à ses fonctions indispensables.

Voilà ce que, par parenthèse, les naturalistes n'ont jamais compris. Ils ont plaisanté, non sans lourdeur, les personnages classiques, soit de tragédie ou de roman, qui avaient donc des corps glorieux, qu'ils ne mangeaient pas et ce qui s'ensuit? Si, sans doute, ils mangeaient, mais ils ne pensaient point — avaient-ils si grand tort? — que ce fût d'eux ce qui nous intéressât principalement; et nous serions mal venus à nous plaindre ou à les railler de ce magnifique privilège qu'ils ont de pouvoir réduire dans leur bilan la part du temporel pour se consacrer, par exemple, aux passions de l'amour, puisque c'est nous, en fin de compte, qui grâce à la littérature en profitons.

Le monde, où tant de romanciers contemporains ont, au scandale des naturalistes, uniquement cherché leurs modèles, leur fournit un personnel, qui descend peut-être des croisades, mais plus prochainement des tragédies du XVIIe siècle. Littré, qui est ingénu, n'attribue aux gens de la société d'autres occupations que la causerie et le jeu; mais le sens de « jeu » est fort étendu, et comment ne se ressouviendrait-on pas ici de la bonne hôtesse, qui à ses hôtes ne donnait pas seulement, en effet, à manger, mais qui leur donnait aussi à aimer?

Le monde ne saurait évidemment prétendre à cette parfaite abstraction de l'ancien théâtre français, qui lui a permis de nous offrir des exemplaires de passion d'où tous les éléments accessoires étaient éliminés; mais hier encore on y aurait pu apercevoir quelque chose comme cela; tandis qu'aujourd'hui... je crains de me fier ici davantage sur la théorie que sur l'observation directe.

Quant à demain, je n'ose présager la place vraisemblablement de plus en plus petite que réserveront aux passions de l'amour les gens qui auront le bonheur d'être affranchis des gênes sociales. Au surplus ce n'est pas le seul bénéfice qu'ils peuvent tirer de leur privilège, et ils sont bien libres d'en disposer autrement.

***

La formule que j'ai substituée à « vivre noblement » a un autre avantage : « vivre noblement » est devenu impropre depuis que cette façon de vivre n'est plus une prérogative de la noblesse. A vrai dire, il y a fort longtemps. La classe des grands bourgeois, que nous n'avons nommée de son nom qu'au siècle dernier, était importante et même prépondérante au XVIIIe siècle. Elle existait dès le XVIIe siècle. Les grands bourgeois avaient de quoi vivre noblement (puisque l'on ne connaissait pas alors d'autre façon de dire), et l'on ne voit guère sous quel prétexte on leur eût refusé le droit « à la conversation, à la causerie, au jeu », en d'autres termes, la qualification de gens de la société.

On gardait bien de la leur refuser à l'époque, où il y avait dans la hiérarchie laïque ensemble plus d'ordre et plus de souplesse ou d'aisance qu'au siècle suivant, et où les deux classes ne cessaient de communiquer, d'abord, bien entendu, par les alliances, de part et d'autre agréables ou avantageuses, puis par les simples relations. Il n'était pas de salon si recherché que celui de Marie-Thérèse Rodet, épouse de l'industriel Pierre-François Geoffrin, et mère de la marquise de la Ferté-Imbault. C'est d'ailleurs cette dernière qui, par son caractère infernal et sa bigoterie, trouva moyen de faire fuir tous les familiers de la bourgeoise.

Il semble qu'environ le premier tiers du XIXe siècle, les séparations de classes fussent beaucoup plus marquées, effet paradoxal et assez divertissant de la révolution. La noblesse gardait plus jalousement son quant-à-soi, et la bourgeoisie, qui se mêlait à elle plus malaisément, l'admirait d'autant plus : c'est que, dans l'intervalle, on avait inventé le snobisme, ou on l'avait importé d'Angleterre : le bourgeois

gentilhomme et ses pareils, de Molière à 89, sont des ambitieux plutôt que des snobs ; ils n'ont même point du tout, à proprement parler, de snobisme. *Le Gendre de M. Poirier* eût été incompréhensible au XVIIIe siècle, bien qu'il y eût dès lors beaucoup de Poirier, qui, par vanité, et avec des arrière-pensées égoïstes de parvenir, donnassent leurs filles à des marquis de Presles, et beaucoup de marquis de Presles qui « fissent des mariages d'argent », comme parle ingénument celui d'Émile Augier et de Jules Sandeau. Ceux du siècle précédent le faisaient sans le dire.

Ce qu'ils n'auraient point dit surtout, c'est ce que Gaston de Presles débite assez grossièrement à son ami le duc de Montmeyran, le brigadier de chasseurs d'Afrique :

— Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles.

Ils ne l'auraient pas dit pour la raison que cent ans plus tôt toutes les jeunes mariées indistinctement, nées ou non, n'étaient que de petites pensionnaires gauches et timides, mais que le miracle, fort attendu, de leur métamorphose n'étonnait ni les unes ni les autres, et que ce n'est pas encore là qu'il faut espérer de trouver une nuance ou une différence de physionomie entre les filles nobles et les bourgeoises.

Le Gendre de M. Poirier, fidèle miroir des mœurs, marque donc un curieux recul du libéralisme et un retour offensif du préjugé, vaincu le 16 juin 1749 sur la scène où l'on joua *Nanine*, de Voltaire; en revanche, la pièce de Sandeau et d'Augier pose pour la première fois le problème d'économie que tranchait jadis avec une superbe insouciance le « vivre noblement » de nos pères — on veut dire : des pères de ceux qui portent un grand nom.

Chacun sait que, même sous l'ancien régime, des tempéraments avaient été apportés à ce principe, et que, par exemple, on pouvait être verrier et demeurer gentilhomme, bien que le commerce dérogeât.

Fontenelle écrit :

« Il faut avouer que la nation française, aussi polie qu'aucune nation, est encore dans cette barbarie, qu'elle doute si les

sciences poussées à une certaine perfection ne dérogent point, et s'il n'est point plus noble de ne rien savoir. »

Cette barbarie n'est plus, grâce à Dieu, de ce temps-ci, et non seulement aucun fils de famille ne refuse les bienfaits de l'école primaire, mais on n'en voit guère qui refuseraient les honneurs de l'Institut.

Le préjugé du métier qui déroge a eu la vie plus dure, et dans *Le Gendre de M. Poirier*, M. Poirier lui-même, qui voudrait bien que le marquis de Presles fît — non pas certes de l'argent, à quoi bon? mais quelque chose, n'importe quoi — M. Poirier n'en parle à son cher Gaston qu'avec des détours, des euphémismes, des pudeurs de langage qui nous semblent aujourd'hui du dernier comique.

Ses façons de parler rappellent la définition que le Brignol de Capus donne de l'homme d'affaires : « Un homme vague qui fait des choses vagues. » Il ne lui demande pas de prendre un métier, ah! Dieu! non : il lui demande de prendre une occupation, de ne pas rester « désœuvré ». Et le marquis de Presles, qui n'est pas essentiellement un paresseux, un mauvais garçon, ni un sot, lui répond :

— Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

Un peu plus tard, M. Poirier lancera la fameuse réplique :

— Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

Jamais le malentendu des deux castes n'a paru plus irréductible, ni la vilaine question d'argent ne s'est posée entre elles de plus irritante façon. Mais les temps n'ont pas tardé à devenir si durs qu'elle s'est bientôt posée de façon plus pressante encore, plus positive, et sans ombre de romanesque.

Ainsi que pour la monarchie de Juillet à son déclin, nous avons, comme témoin et document de cette nouvelle époque une autre pièce de théâtre, moins célèbre que *Le Gendre de M. Poirier*, mais intéressante et bien curieuse. La comédie

est de M. Henri Lavedan et a pour titre *Les deux noblesses*. C'est, on le devine, la noblesse proprement dite et la noblesse de l'industrie.

L'ingénieuse trouvaille de l'auteur est d'avoir fait représenter celle-ci par un noble d'origine, qui, après quelques accidents de cercle dont le prince d'Aurec, son père, a été le triste héros, a dû prendre un nom, ou un pseudonyme de roture, et se faire lui-même, comme un citoyen de la libre Amérique.

Il y a si bien réussi et en est, légitimement, si fier, qu'il ne veut plus entendre parler de ses aïeux; mais on sait que l'hérédité saute souvent une génération : son fils est assez entiché de noblesse et, particulièrement, amoureux de la fille d'un marquis. Ce dernier ne veut pas d'une mésalliance, et l'ex-prince d'Aurec ne veut pas davantage d'une *désalliance* : tel est le néologisme qu'il forge, et qui annonce la naissance d'un préjugé inédit, aussi peu désirable, ce nous semble, que le classique préjugé vaincu par Nanine. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait résisté à l'épreuve du temps.

Bien que la comédie de M. Henri Lavedan ne date guère que d'un tiers de siècle, les sentiments de ce père ci-devant noble sont aujourd'hui à peine compréhensibles, et moins encore ceux de l'autre père, qui refuse catégoriquement sa fille à un jeune ingénieur sans particule, mais l'accorderait sans hésiter au petit-fils d'un prince qui a triché au jeu.

Quant à l'énumération des trois métiers, sans plus, que peut, selon le marquis de Presles, accepter un gentilhomme : soldat, évêque ou laboureur, elle ferait sourire nos jeunes gens les mieux nés. Ils ne trouveraient qu'une excuse à Émile Augier ou à Gaston de Presles, c'est que, de leur temps, le moteur à explosion n'était pas inventé.

Mais l'automobile n'est plus dès longtemps le seul métier qui ne déroge pas, et l'on n'en voit guère où la bourgeoisie sans titre, voire sans trait d'union, n'ait dû souffrir la concurrence des noms. Cette parfaite identité de besoins et de situation, sinon d'origine, entre les deux castes, ne pouvait manquer de créer entre elles une sorte de confraternité, ou même de camaraderie; et de fait, jamais ce qu'on appelle monde n'a été si équitablement composé d'un mélange des deux.

Il nous faut revenir ici à la condition primordiale du loisir et observer que si noblesse et bourgeoisie se trouvent présenment quasi sur un pied d'égalité à cet égard, ce n'est point parce que la bourgeoisie a conquis entièrement la faculté de loisir, mais parce que la noblesse née l'a en partie perdu. Elles se sont jointes à mi-chemin.

Ceci revient à dire qu'il n'y aurait plus de monde si l'on ne s'était résigné à faire une cote mal taillée. Un auteur contemporain a écrit, non sans impertinence : « La condition de l'oisiveté est *sine qua non*, mais, faute d'oisifs continus, on se contente d'oisifs intermittents. Nul n'est plus exclusivement homme du monde, mais beaucoup peuvent encore l'être de telle à telle heure. »

Nous ne saurions approuver sans réserve ce texte, puisque nous avons pris soin de marquer la nuance du loisir et de l'oisiveté; mais il n'est point niable que l'on a sauvé de la mondanité en effet tout ce que l'on pouvait espérer d'en sauver en faisant la part du feu, et que cette intermittence est probablement le caractère le plus original de la société contemporaine.

***

Il n'est pas désespérant. Les optimistes même peuvent prétendre avec quelque raison que ce loisir mesuré est, au regard de la morale, moins choquant, moins insolent qu'une exception entière à la loi, ou à la pénitence du travail; et les censeurs latitudinaires préféreront sans doute cette espèce de semaine anglaise à un chômage des six jours ouvrables.

On ne manquera pas non plus d'observer que, dans ce nouvel état, les distinctions de castes s'effacent, qu'il n'y a plus une noblesse et une bourgeoisie, ni même deux noblesses, mais véritablement une élite au sens propre du mot, où les gens de rien ont accès s'ils en sont dignes, où les autres n'obtiennent que la place qui est due à leur mérite; et qu'enfin l'on ne vit jamais, à aucun moment de l'histoire, appliquée avec plus de justice la loi de la sélection, qui préside, comme son nom l'indique, à la formation des élites et en règle le recrutement.

(Je m'excuse auprès de l'ombre de Racine d'employer ce dernier mot, qu'il ne souffrait pas à son fils; mais j'en avais besoin à la vérité, au point de ne pouvoir m'en passer. J'accorde volontiers d'ailleurs à l'auteur de *Phèdre* que ce n'est pas dans la *Gazette de Hollande* — ni dans les autres gazettes — que l'on apprend à parler français.)

Les personnes mal informées de l'histoire, qui se plaisent à raconter, qui croient peut-être que l'ancienne noblesse française était comme une île escarpée et sans bords, et qui témoignent hautement leur préférence pour la noblesse d'Angleterre où l'on entre comme dans un moulin, du moins quand le labour party est au pouvoir et quelquefois même sous les ministères libéraux, ces personnes-là se féliciteront sans doute de voir naître, se renouveler chaque jour, selon les lois de la nature, et plus encore de la raison ou de la justice, une élite, une aristocratie au sens étymologique. Elles regretteront enfin que la fortune soit une des causes opérantes de l'élection, mais ne pourront s'empêcher de reconnaître qu'elle y joue un rôle somme toute assez discret, et que l'élite mondaine d'à présent n'est nullement une ploutocratie.

Des considérations qui précèdent, Candide et son maître le docteur Pangloss, le plus grand philosophe de l'Allemagne, s'empresseraient d'inférer que tout est pour le mieux dans la meilleure, la plus légitime des élites, et ils nous féliciteraient de vivre à une époque si heureuse, sous le règne de la raison. Candide et Pangloss iraient un peu vite, comme on dit vulgairement.

Celui qui écrit ces lignes n'est pas un penseur à la mode, c'est-à-dire qui, ne pensant guère, fait profession de mépriser la pensée. Il revendique le titre honni d'intellectuel, et on lui fait, sans le vouloir, le plus grand plaisir quand on met en doute sa sensibilité, parce que c'est devenu chose si banale qu'il aurait honte de la disputer au profane vulgaire, et même à ceux de l'élite qui s'en targuent .

Mais il aime que chacun fasse son métier, même la raison pure, et elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, si elle intervient dans les jeux de la sociologie qui n'est qu'une annexe de la biologie, et n'a rien à voir avec la logique.

Or, la formation d'une élite est un phénomène biologique, lequel doit se produire naturellement et sans nul souci de satisfaire l'entendement ni la justice. Tant mieux s'il les satisfait de surcroît, mais c'est au moins une cause de méfiance. Il semble au premier abord admirable que chacun puisse — théoriquement — avoir accès dans la société, selon ses mérites, ses œuvres — ou sa chance; Candide, Pangloss en seraient éblouis et enchantés, mais cette belle médaille a un revers. Une société n'est pas une classe, au sens du collège, où l'élève qui travaille le mieux obtient la première place et le prix d'excellence. Elle ne vit que de traditions qu'on ne sait bien que si l'on n'a pas eu besoin de les apprendre, et si on les a héritées.

Sans doute, en un pays comme le nôtre, où les hommes nouveaux ont une faculté d'adaptation qui tient du miracle, on peut être tout à fait dépourvu de cette sorte de patrimoine et, avec un peu d'application, au bout de peu de semaines, donner des illusions. Cependant, fût-ce dans notre France, celui qui s'est fait homme du monde soi-même sent toujours l'autodidacte; et comme l'Académie française a récemment jugé qu'il était urgent de publier une grammaire à l'usage des auteurs ou du moins des compositeurs d'imprimerie, on nous accordera qu'une édition de *La Civilité puérile et honnête*, revue, mise à jour et considérablement augmentée, serait un cadeau bien utile à faire aux personnes qui se piquent d'être de bonne compagnie. Cela crève les yeux pour la *Civilité* comme pour la grammaire : il serait superflu, et cruel, d'insister.

***

Le manuel de la civilité puérile et honnête ne saurait être d'ailleurs, dans la déplorable condition présente des manières, qu'un remède palliatif. Un certain fonds d'éducation est aussi nécessaire à la société que le loisir. Or il est trois degrés de l'éducation. Le plus bas est celui de l'autodidacte, qui vaut mieux que rien, mais qui ne vaut pas infiniment mieux.

Les gens qui sont nés de parents capables de leur transmettre une éducation reçue par les mêmes voies de la précédente

génération de parents, ont déjà, sur ceux qui se sont élevés tout seuls, sur les *self made*, un considérable avantage. Mais le vrai est que l'éducation ne se transmet que par pis aller : elle n'a toute sa valeur et son effet que si elle est innée. Dès qu'elle devient objet d'enseignement, de propagande, elle perd sa qualité. Il faut ici revenir à la doctrine de la connaissance que confessèrent Platon et Socrate.

— O Socrate, dit Cébès dans le *Phédon*, tu as coutume de dire que notre science n'est que réminiscence, et qu'il faut donc qu'en un certain temps passé nous ayons appris ce dont à présent il nous ressouvient. Mais cela serait impossible, si, avant de devenir sous cette forme humaine, notre âme n'était point en quelque lieu.

Je m'excuse auprès de ces ombres sages d'appliquer aux frivolités du monde ce qu'elles entendaient en un sens beaucoup plus général et plus élevé; mais nulle connaissance ne mérite plus que celle des bonnes manières le nom de réminiscence; on ne peut se flatter de l'assimiler immédiatement après l'avoir reçue : cette digestion demande deux ou trois générations d'hommes. L'honnête science (comme on dit « la gaie science ») est cependant possédée, et surtout l'était jadis, par quelques privilégiés, qui ne l'avaient point acquise, mais plutôt héritée. Il fallait donc que l'âme de ces *happy few*, avant de revêtir une figure humaine, ou mondaine, fût en quelque lieu, et où imaginerait-on qu'elle pût être, hors de notre temps et de notre espace, sinon dans l'éternelle bonne compagnie?

L'emphase de ces façons de parler métaphysiques apprêtera sans doute à sourire; mais on ne saurait nier qu'elles ne répondent à une réalité qui fut, qui n'est plus guère, et à quoi, pour maintenir la société, il faut bien que les modernes trouvent un équivalent.

Des observateurs clairvoyants, mais qui peut-être n'étaient pas animés des meilleures intentions, ont remarqué non sans malice que, dans les États monarchiques, le protocole est aisé et se permet jusqu'à des fantaisies, au lieu que, dans les États républicains, il est inflexible, immuable. L'explication de cette bizarrerie est fort simple : il y a, dans les monarchies,une autorité souveraine et compétente,

d'ailleurs arbitraire, qui peut établir les règles et les modifier à son gré; au lieu que, dans les républiques, on est réduit à l'imitation servile des précédents, sinon l'on ne saurait plus où l'on va, il n'y aurait plus du tout de règles et, selon une formule connue, personne ne serait chargé de l'exécution du présent décret.

Il en est actuellement du bon usage et du bon ton de la société à peu près comme de l'étiquette dans la vie officielle. Nul n'a plus qualité pour décréter un changement, la source de l'invention est tarie, probablement à jamais; c'est déjà un méritoire et pénible effort de conserver, tant bien que mal. Chacun regarde son voisin, pour faire la même chose que lui. Mais qu'est-ce qui est bien? Qu'est-ce qui est mal? On manque en général de critérium. Le seul recours est le snobisme.

Il est le grand maître de la société contemporaine. Il est l'*arbiter elegantiarum*. Ce n'est pas un très bon signe que ce titre, l'un des plus personnels qui soient, tombe maintenant à une entité, que le snobisme succède à Pétrone; mais cette succession vaut mieux que la déshérence : ne perdons pas si tôt courage et ne mettons pas une croix sur la bonne société.

***

Ce nom de snobisme est d'origine récente : la sémantique s'étonnera qu'il ait déjà si complètement changé de sens, si peu de temps après avoir été tiré de l'ombre et du *slang* par William Makepeace Thackeray.

A vrai dire, l'auteur de *Vanity fair* n'en a proposé aucune définition décisive : ce n'est pas faute d'en avoir donné plusieurs; mais n'est-ce pas dans une comédie de Dumas fils qu'un personnage peu judicieux dit d'une jeune fille compromise : « Elle trouvera dix maris si elle veut », et s'attire cette réplique : « Le difficile n'est pas d'en trouver dix, mais d'en trouver un »? Il en est des définitions comme des partis. Celui qui a l'embarras du choix entre dix restera célibataire : on veut dire que, finalement, il ne définira point.

C'est un peu ce qui est arrivé à Thackeray. De ses trop nombreuses formules, on retient surtout celle-ci, qui semble juste, mais insuffisante : « Le snob est celui qui admire mesqui-

nement des choses mesquines. » Exemple : le snob admire celui qui pour manger des petits pois use de sa fourchette au lieu d'user de son couteau. (Il est clair que cet exemple date.)

D'autre part, on ne voit pas là trace du sens originel de *snob*, qui signifie, paraît-il, savetier en anglais, quelque chose comme notre *gniaf* : l'Académie française, depuis quelques semaines, nous autorise à employer « mufle » dans la même acception.

A défaut d'une définition précise, Thackeray, en nous communiquant la liste des gens qu'il appelle snobs, nous fait indirectement connaître ce qu'il entend par snob; mais ses rôles sont aussi trop abondants. Ils se confondent avec la totalité de l'espèce humaine, et n'être point snob devient à ses yeux une distinction presque aussi rare que n'être point décoré.

La noblesse, que l'on avait des raisons de croire extérieure au snobisme, et seulement désignée à sa superstitieuse envie, en est, selon Thackeray, la troupe d'élite et comme le bataillon sacré. Enfin, il ne craint pas de déclarer en toutes lettres que le roi d'Angleterre est le premier des snobs de son royaume. Tout cela nous déconcerte, mais aussi nous témoigne que nous n'entendons plus du tout *snob* comme faisait, voilà une centaine d'années, l'inventeur du mot.

Snob s'est écarté peu à peu de l'acception péjorative, si bien qu'il ne se distingue plus guère de *smart*, pour les gens qui ont quelque teinture d'anglais et de français, et de *chic*, pour les personnes plus nombreuses qui ne savent ni l'une ni l'autre langue.

Il me souvient de ma colère ingénue, un jour qu'une amie de province m'appela gentiment snob, pensant me faire un grand compliment que seul le défunt prince de Sagan eût, à son avis, mérité. Et c'était avant la guerre! Aujourd'hui que j'ai l'expérience des années et que j'ai fait connaissance avec la société nouvelle, je me repens de mon mouvement d'humeur.

On prétend que la panbéotie est ingrate; mais non! Elle reconnaît, et même avec une assez touchante humilité, les services qu'on lui a rendus. Elle doit beaucoup au snobisme, sa conscience l'en avertit confusément, et elle ne lui marchande pas sa gratitude. Elle a, pour la lui témoigner et par déférence,

atténué ce que le nom même de snobisme pouvait sembler avoir de désobligeant.

Le snobisme est, en effet, son bienfaiteur, ridicule, mais son bienfaiteur, et elle commettrait le même péché, la même inconvenance que les fils irrespectueux de Noé, si elle ne jetait le manteau sur des travers qui ne sauraient au surplus la choquer bien fort, car elle n'est pas si délicate.

Parmi ces bons offices que le snobisme a rendus à la société nouvelle — j'ai failli écrire aux nouveaux messieurs, — quelques-uns sont si importants qu'ils passent l'imagination. C'est à lui par exemple, Français, qu'il faut vous en prendre si vous êtes devenus musiciens; car vous n'aviez aucune disposition. Plutôt que d'en sourire, ne ferons-nous pas mieux de nous en féliciter, puisque cette mode n'a pas laissé d'être profitable à notre belle école de musique française?

Flaubert définissait, paraît-il, les bourgeois : des gens qui ont la haine de la littérature. C'est un point de vue. Ne discutons pas cette opinion, mais observons que si les bourgeois d'il y a trois quarts de siècle haïssaient la littérature, tout au plus pourrait-on reprocher à ceux d'aujourd'hui de l'aimer un peu trop à tort et à travers. Ce n'est la faute ni à Voltaire ni à Rousseau, mais au snobisme, qui, avec les meilleures intentions du monde, est un guide toujours un peu incertain.

Même quand il ne s'agit pas de grands services tels que ceux que l'on vient de signaler, mais de conseils pratiques, de l'ordre courant, nous ne saurions nous attendre qu'il nous dirige sans hésitation, imperturbablement, alors qu'il ne sait pas trop bien lui-même où il va.

Snobisme nous mène comme la mère qui fait traverser son enfant, en le tenant par la main. Elle n'a pas moins peur que lui d'être écrasée, et il sait fort bien qu'elle ne lui est d'aucun secours : il ne se cramponne pas moins à elle, et il fait sans illusion le geste de la confiance, comme Pascal engage ceux qui ne croient pas encore à faire les gestes de la foi.

Nous nous sommes laissé dire que sous l'ancien régime et même un bon demi-siècle après, il y avait des douairières qui faisaient la retraite à l'âge où aujourd'hui l'on danse, et qui, pour occuper leurs loisirs, apprenaient le monde aux jeunes débutants de l'un ou de l'autre sexe.

Elles leur disaient simplement :

— Ceci se fait. Ceci ne se fait point.

Le snobisme parle à fort peu près de même. Il dit :

— Ouvre l'œil. Regarde ce que fait ton prochain, et fais la même chose que lui.

Ni les douairières ni le snobisme ne daignent donner de raisons. Leur impératif est également catégorique. Mais les douairières de jadis avaient pour elles l'autorité d'une tradition séculaire : le snobisme n'a aucune tradition ni aucun principe. Il est essentiellement empirique. C'est sa commodité et c'est son infirmité.

On ne peut nier cependant qu'il ne soit plus obéi que ne l'étaient en leur temps les douairières. Certains mauvais esprits se révoltaient contre elles, nul ne se révolte contre le snobisme : les uns n'osent et les autres ne daignent pas. Cela vaut-il la peine? Aux époques les mieux ordonnées de notre histoire on avait plus de sang qu'à notre époque de laisser-faire, laisser-aller. On rencontrait dans la meilleure compagnie ce que les Anglais appellent des « excentriques » : la société d'à présent n'en comporte plus, elle est fabriquée en série. Il y règne un ton plus uniforme que dans la société d'autrefois, bien plus libre; mais ce n'est pas nécessairement le bon ton.

Le snobisme est un maître des manières ensemble timide et sujet à l'incohérence. Il ne tolère aucun soupçon d'originalité, mais il consacre les extravagances collectives. Il ne nous reste quelques traces d'éducation que grâce à lui, et cependant il a faussé toutes les règles de l'éducation. Il est responsable de nos erreurs de tenue, qu'il serait vain de signaler; car nous ne les apercevons même plus, encore qu'elles crèvent les yeux; ou bien, tout en protestant — à quoi bon? — dans notre for intérieur, nous les imitons, pour éviter le reproche de non-conformité, qui, sous le règne du snobisme, est le péché suprême.

C'est au snobisme, du moins pour une grande part, qu'est imputable la fameuse crise du français. Les honnêtes gens, qui « ne se piquent de rien », ne se piquent point, à plus forte raison, de science grammaticale; mais la société a toujours été la gardienne du bon usage, et le bon usage, en conséquence, était tenu jusqu'ici l'un des articles de l'éducation. Les

parents, dans les familles, donnaient à leurs enfants l'exemple de la correction du langage. Ils leur donnent l'exemple contraire, depuis que certains se sont avisés que la correction est une « pose ».

Cette superstition est imbécile, mais avantageuse : le snobisme s'est empressé de l'adopter, et ceux-mêmes qui seraient encore capables de parler proprement s'étudient à n'en rien faire. Quand cela leur échappe, ils tremblent, ils rougissent et s'excusent : c'est le régime de la terreur.

Non, c'est plutôt, quant au langage, le régime du Directoire; et les propos de ceux qui, selon la formule de Littré, ont des salons ainsi que de ceux qui les fréquentent, pour la conversation, pour la causerie, le jeu, ces propos ont je ne sais quel accent, je ne sais quoi dans l'expression qui, j'imagine, ferait dresser l'oreille aux amis et connaissances de madame Angot. Hâtons-nous d'ajouter que ce qui était involontaire chez celles-ci est voulu chez ceux-là. Mais quel étrange parti pris d'élégance à rebours!

Il est vrai que ceux qui donnent dans ce travers s'en lassent vite et accueillent tout ce qui les dispense de la conversation : le jeu précisément, la danse, les disques... Je m'aperçois que je manque à la parole que je m'étais donnée ou qu'au moins je me démens : ne m'étais-je pas promis de ne pas verser dans la satire, et surtout de ne pas dire qu'il n'y a plus ni société ni conversation?

***

Pour faire amende honorable, je passerai sans délai au chapitre des mœurs; car je ne les crois pas à faire frémir, contre l'opinion commune, et je pense que je vais bien étonner mes lecteurs par mon indulgence; elle est sincère. Elle l'est d'autant plus qu'elle est d'abord théorique.

Les hommes les plus doués d'esprit critique acceptent et jusqu'à leur dernier souffle tiennent vérités universelles et nécessaires des contes peut-être de bonne femme, qu'ont débités devant eux, quand ils étaient enfants, les demi-dieux qui avaient autorité sur leur esprit.

De même, les philosophes les plus méfiants, s'ils dressaient

de temps à autre, selon le conseil de Renan, un état sommaire de leurs certitudes, de leurs croyances et de leurs rêves, auraient la surprise d'y découvrir deux ou trois idées toutes faites qu'ils ont reçues, sans ombre d'examen, de leur premier maître de philosophie.

Le mien, à qui je faisais crédit, et qui méritait mon admiration autant que ma gratitude, m'a guéri du pessimisme et de Schopenhauer, à la mode en ce temps lointain, en m'assurant que l'espèce humaine ne saurait continuer de subsister si la somme du bien n'y était si peu que ce fût supérieure à celle du mal. Je douterais plus volontiers que deux et deux font quatre.

Or, je vois que la société subsiste : j'en infère qu'elle ne vaut pas beaucoup moins, probablement ni plus ni moins que les autres sociétés qui l'ont précédée ici-bas (ici-bas est le mot), et qui étaient toujours sur le bord de l'abîme, mais qui n'y tombaient point. Dans l'ordre des mœurs, du bien et du mal, il n'y a jamais eu de gros excédents budgétaires; mais n'est-ce pas un éminent financier, Rouvier je crois, qui disait que le budget n'est pas raisonnablement équilibré si l'on ne côtoie pas la faillite?

Je m'excuse d'empiéter sur un domaine qui n'est pas le mien et de parler d'élite financière à propos de l'élite mondaine. Je reviens aux mœurs.

Si elles ne nous paraissent pas si impures qu'on le pourrait craindre, et qu'elles furent, dit-on, en d'autres siècles, cela provient sans doute d'une prévention bourgeoise que nous avons tous maintenant contre les passions ou le commerce de l'amour. Un romancier de qui je ne saurais, par modestie, dire le nom, traçait, voilà un peu plus de vingt ans, ce crayon d'une mère attentive et inquiète :

« Sa maternité, d'ailleurs tendre, se ramassait sur deux points : elle redoutait que Philippe ne contractât de mauvaises manières, auxquelles son allure dégingandée ne le prédisposait que trop; elle désirait ardemment qu'il conservât des habitudes, sinon des croyances religieuses, et qu'il ne perdît que le plus tard possible ce qu'elle présumait qu'il avait encore de son innocence. »

Tous les moralistes les plus libres et les plus dégourdis ressemblent au fond à cette mère. Ils ont coutume d'op-

poser la catégorie de l'amour à celle de l'innocence, et parce que le roman ou ce que l'on appelait naguère ainsi tient visiblement moins de place dans la société d'aujourd'hui que dans celle d'hier, parce qu'au flirt même s'est substituée la rude camaraderie, ils sont tout près de croire que le monde bénéficie du même miracle que Marion de Lorme, avec cette seule différence que ce n'est pas l'amour, mais l'absence d'amour qui lui a refait une virginité.

On pourrait — mais est-ce bien le lieu? — se demander s'il ne faut que se féliciter de ce grand changement et si le monde a beaucoup gagné à feindre qu'il ne se soucie plus de l'amour, après en avoir été occupé uniquement. L'amour était sa seule raison d'être et, en quelque sorte, sa définition. Le monde, sans l'amour, a perdu son ombre, son moi, et probablement, par-dessus le marché, ses peintres. Mais pourquoi résisterions-nous à être dupes d'apparences si honorables? N'oublions pas aussi qu'un peu d'ascétisme va bien avec le sport : ces deux snobismes se tiennent.

J'aurai cependant le regret de ne point finir sur une note si optimiste. Que la société nouvelle, en même temps qu'elle sacrifiait la pudeur, ait pris fantaisie de remettre en honneur la chasteté, cela est louable sans doute, et même assez amusant. Mais — est-ce par esprit de contradiction? — elle se pique de vertus que personne ne lui demande ni ne lui a jamais demandées, et elle ne s'avise pas qu'en revanche elle néglige la vertu qui, pour une société, est la plus utile, peut-être la seule indispensable : elle manque de toute espèce de discipline.

Je ne la taxe point d'anarchie : il y a un abîme; l'anarchie est encore une doctrine, l'indiscipline est la négation de toute doctrine, de tout, c'est, à la lettre, le néant.

Les romantiques, de qui nous célébrons le centenaire, avaient pour personnage favori, le maudit, le réprouvé, sur le front de qui Dieu a écrit ce mot : JAMAIS. Je me représente la société d'aujourd'hui sous les traits d'une belle femme, bien découplée, un peu trop garçonnière, court-vêtue et tête ronde. Je vois que Dieu a écrit sur son front ce mot : INDISCIPLINE, et je crains que ce ne soit une terrible malédiction.

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

CITÉS D'ASIE

LES DIEUX DES BLANCS

Homme d'aujourd'hui, homme à la valise légère, âme opérée de toute adhérence, que fais-tu chez toi? Prends-tu vraiment ce radiateur de chauffage central pour un foyer? Lève-toi! Sors de ton pays!

Les routes de l'air ne sont encore qu'à moitié prêtes? Eh! les rades sont là, qui, de leur tranchant, ouvrent la mer universelle.

Où t'en aller d'abord? Sans doute cingleras-tu vers quelque port d'Europe ou d'U. S. A. : ces deux pays où la maîtresse race blanche entasse le plus épais de son foisonnement, les plus hauts de ses prestiges. Europe coupée de golfes par la nature, sciée de frontières par les âges; massive Amérique, délibérément créée par l'homme, tout d'un bloc, ciment, acier et « vertu ».

Donc, ici et là-bas, du haut du navire, que vois-tu, par-dessus cette main-courante, ce bois poli que la lisse avec tant de douceur insinue au travers d'insolites façades, docks ou maisons? Quelles réflexions les mâts de charge élèvent-ils? Que capturent les filins des haubans ou les antennes de la T. S. F.?

Bien des idées neuves, certes... Mais tu peux aborder à New-York ou Naples, à Hambourg, Helsingfors ou Halifax, remonter l'Escaut ou le Saint-Laurent, pousser même jusqu'à ces villes ocrées, parfumées, vernies qui accueillent le visiteur au Sud Latin, toujours tu rencontreras les mêmes problèmes.

Les mêmes. Les problèmes des Blancs. Oh, tu peux quitter le bord du navire, emprunter le rail, la route, pénétrer dans les résidences somptueuses, les quartiers misérables, les théâtres, les universités, les parlements... Toujours, à peu près mêmes syntaxes aux discussions, mêmes luttes, mêmes angoisses. Paix et guerre, capital et travail, ordre et liberté, art et vie, machines et vie, vies et vie. Oui, vie blanche! Des Blancs. Un seul axe. Une seule tige. Ou, s'il te semble que cette tige s'est partagée, que notre race a bifurqué des deux côtés de l'Atlantique, pourtant, c'est bien la même racine, qui, passant sous l'Océan, s'attaque ici et là-bas au sol du monde.

Soit. Mais l'univers ne te réserve-t-il pas, ailleurs, plus loin, d'autres formes, de tout autres litiges? Et même, pour bien distinguer ce que tu observes, ne t'en sens-tu point, souvent, trop proche? Ne manques-tu pas de recul?

Un jour vient où tu sais qu'il te faut une autre espèce de voyage.

L'autre face de la planète...

***

Déjà l'étrave du steamer trace sa route sur cette Mer Parfaite dont les horizons se succèdent par les lois tout ensemble de la logique et du désir. Naviguer sur la Méditerranée, n'est-ce pas suivre, de la paume, les purs contours d'une statue? Il n'est pas besoin qu'elle apporte beaucoup de rivages, cette mer privilégiée, pour attester comment, jadis, elle sut créer, avec la douceur de ses bords la plus subtile qualité de joie; avec leur sobriété, l'élégance; avec leur netteté, la raison; avec la cendre du passé, la sagesse; et, non satisfaite de tant de transfigurations supérieures, comment elle creusait, cependant, les premières fondations de la science.

Le masque léonin de l'Ile d'Elbe a reculé, scellant vos noirs souvenirs du Nord... Voici le Stromboli fumant comme l'autel d'un dieu. Et ce sont tour à tour les Iles Lipari, étendues au fil bleu de l'horizon. Vraies roches méditerranéennes : toutes à la caresse du ciel, depuis l'ondulation de l'épaule jusqu'à leur étroite et rectiligne couche sur la mer. Parfois, tout près du navire, glisse quelque haute silhouette de pierre blanche :

une trace de brume en vaporisera les aspérités, à moins que l'attaque du soleil n'en fasse une réalité dure, rayonnante et suprême. Puis c'est le front de l'Italie, où, chaque soir, Giogia, Palmi et Scylla posent des couronnes de lumières, suspendent de scintillantes guirlandes. C'est Messine et la Sicile. Le lendemain, ce mur cyclopéen que la Crête érige au-devant du monde hellénique. Les plus émouvantes noblesses de l'Europe rappellent une dernière fois le voyageur qui va les abandonner.

Port-Saïd, aplati sur le flot jaune par un horizon démesuré. Dès la haute mer, balises. Jetée immense. Une statue s'approche, faite de ce bronze qui sert de mémoire aux cités. Qu'est-ce que Ferdinand de Lesseps montre d'un bras verdi? Ce ne sont point ces maisons à vérandas et arcades, où tous les commerces du monde — britannique, italien, allemand, maltais, japonais — ont pris forme de marchandage levantin et de grouillement arabe... Point davantage, comme quelque voyageur ne manque guère de le murmurer à votre oreille, « le quartier des filles publiques ». Mais la signature de l'Europe : cette fissure volontaire entre Afrique et Asie, ouvrant le bloc primitif des continents.

Peut-être, un jour, vous demanderez-vous si notre robuste race ne s'est pas fait prendre les mains dans le piège d'une œuvre qui se referme sur elles? Ainsi Milon de Crotone que dévora le lion. Aujourd'hui, votre regard est tout à ce formidable peuple de dragues et de grues, à ce campement de maisons qui, par quartiers carrés, s'accroît de l'autre côté du canal; cela, de même, figure d'Europe, figure d'Amérique, si l'on veut. En tout cas, choses d'Occident, ouvrage de Blancs. Non, votre origine ne vous a pas quitté encore...

Or, tout l'après-midi, toute la nuit, le paquebot va s'avancer dans le canal, rongeant, de son sillage, des berges précaires, sans cesse refaites. Voici la civilisation occidentale maintenant réduite à ces deux rives, étirée en deux longs fils. Espèces de garde-fous établis sur deux continents.

Au delà de ce dernier trait marqué par notre puissance, visions neuves...

Vers l'ouest, le lac Menzaleh. Lac? Immense lagune. De

longues traînées d'herbes, noires sur un fond lumineux qui prolonge le ciel; des ibis roses, sur une patte, escadre immobile; si vous avez de la chance, quelque vol de pélicans aux becs lourds. Toujours, vers El Kantara, une caravane, des caravanes, arrivant du lointain des âges. Silhouette préhistorique de l'animal dont le cou balancé scie l'horizon; dont les longues jambes puisent à même l'espace; dont le pied informe s'élargit, s'aplatit, pour posséder le sol mouvant. Et l'animal humain, étrange lui aussi, déjà en proie à de tout autres coutumes, encore marqué par d'antiques lois : la femme sous ses verroteries et ses voiles, cylindre de cuivre entre les sourcils; l'homme, haillonneux, drapé et farouche... De l'autre côté du navire, à l'Est, le désert d'Asie. Sans une herbe, tout cailloux et sable, irréel à force de nier toute vie, il participera comme un pur miroir à toutes les nuances du crépuscule.

Le navire avance toujours, « château » qui s'élève si haut au-dessus de l'immensité plate. Tout à la fois il vous porte, vous suit, vous précède. Ce compagnon démesuré n'est point seulement évidence, mais, à la longue, obsession. Une inquiétude étrange et confuse, venue de lui sans doute, — de quoi viendrait-elle dans ce vide? — vous attaque sournoisement. Les parties déliées du paquebot, mâts, haubans, étais, et ses masses amples, énormes cheminées, étages superposés, semblent les diverses pièces d'un raisonnement à la fois obtus et subtil. Cependant, sans cesse s'évapore le linéament tragique du lointain. L'étrave, avec ses tôles puissantes, que tranche-t-elle? La distance. L'ombre. Rien...

Durant la longueur de la nuit, cette inquiétude devient angoisse. Il vous semble réclamé par elle, ce projecteur de proue qui fouille les ténèbres où glissent, au loin, pauvres constellations humaines, des feux de navires. Car, devant votre steamer, il y en a un, deux, trois autres; derrière lui, d'autres encore. Procession d'ombres.

Ces ombres-là et vous-même, qu'allez-vous trouver dans cet Orient, qui s'inaugure dès ici?

***

Le lendemain, avant l'aube. La machine est silencieuse. Un officier du bord vous renseigne. On est à l'ancre devant Suez, sur la Mer Rouge.

Il fait très froid sur le pont. On ne sait d'où, souffle une piquante haleinée. Vers l'Ouest, une longue montagne imprécise, abstraite, allusion à l'entité de montagne, flotte au-dessus de brumes roses; ces brumes, léger voile d'une mer bleu sombre. Du côté opposé, à l'Est, le lever du jour se laisse pressentir, à la pâleur que prennent d'immenses brouillards grisâtres. On distingue au loin, piqués de lumières qui blêmissent, Suez et Port-Tewfik, moitié rectangles pâles, moitié déchiquètements obscurs.

Vous n'avez guère mis plus d'une minute à scruter ces fantômes. Retournez-vous : déjà la montagne s'est dévoilée, s'est fixée, concrète au bas du ciel. A mesure que vous la contemplez, vous la voyez rosir, et s'y marquer de fines stries, travail du vent et du sable : ainsi un gigantesque et divin orteil où se dessineraient les lignes de l'épiderme.

Entre la montagne et Suez, un groupe de délicates blancheurs pâles, glacées de carmin, qui sont des réservoirs de mazout. De grandes nues violettes et pourpres, contiguës à ces blancheurs-là, vibrent comme des tables d'harmonie : tandis qu'une étincelle vive, couleur d'acier fondu, rampe au bord d'un petit nuage. Elle s'éteindra et se rallumera à plusieurs reprises.

A mesure que le jour se lève, les teintes du monde, dans leur ensemble, peu à peu se rapprochent du blanc. Les cubes des maisons de Port-Tewfik se sont démontrés : pas de toits, terrasses à l'arabe. Les sombres haillons sont devenus des arbres. Arbres dont la terre fut apportée ici à grands frais, comme l'est encore l'eau qui les nourrit.

Des caïques pontés accostent le paquebot; et aussi des barcasses creuses, géantes coquilles de noix. Au fond de celles-ci, à côté des caisses toutes neuves, aux marques anglaises ou allemandes, s'entassent des sacs loqueteux, tombés à travers les siècles, du temps des Mille et Une Nuits. Au bordage corrodé pendent, en guise de « défenses », des

stalactites de guenilles : on dirait d'une barbe poussée sur la lèvre du bois. Là-dedans, magnifiques en dépit de leurs vieux pardessus européens, des hommes basanés, enturbannés de blanc ou de jaune. On les voit par moments contempler le navire et ses passagers occidentaux d'une façon singulière : obstinée, vague et massive. Oui, massive, c'est cela : ils regardent tout, en bloc... A côté, sur un chaland, dans un nuage de poussière miroitante, des nègres demi-nus chargent de charbon les bennes du navire. Faces et flancs d'une luisante obscurité, poudrés de noir mat; çà et là, des coulées de sueur, violacées de reflets de mer. Eux aussi élèvent, vers l'énorme objet européen, un regard plus enfantin mais tout pareil. Un regard qui prend à la fois hommes et choses.

Au faîte du haut rempart d'acier, parmi une garnison de visages étrangers, ces regards venus d'en bas peuvent, par hasard, rencontrer le vôtre : ils ne le fixent pas expressément, ils ne vous distinguent pas d'autrui. Ne viennent-ils pas de trop loin : d'une distance qu'il faut évaluer non point en kilomètres, mais en degrés de longitude ou en siècles? Or, non seulement ces gens des chalands ou des caïques, balancés sur leurs vagues à contre-temps du paquebot, mais les petits vendeurs qui sont montés à bord, enguirlandés de colliers de corail, étalant des cartes postales, proposant bananes et poignards. Même s'ils vous harcèlent, insolents et obséquieux, même si vous entamez quelque marchandage, déchiffrant leur sabir guttural, déchiffré vous-même par les lueurs rusées qui se coulent entre les longs cils, ils vous confondent, vous aussi, avec votre costume, avec vos compagnons, avec les machines. Passé le Canal, vous n'êtes plus — commencez à vous en apercevoir! — un individu distinct : vous êtes pris en masse, avec ceux de votre race : « Que suis-je? Que vais-je faire là-bas? » Questions que vous ne sauriez plus vous poser sous cette forme. Abandonnez la première personne du singulier... « Qu'est-ce que nous sommes, nous Occidentaux? Qu'est-ce que cette parcelle d'Europe qui nous emporte là-bas? »

Ainsi, pour la première fois dans vos démarches de voyageur, vous n'interrogez pas, vous vous trouvez interrogé.

Pour la première fois aussi — sentiment aigu qui bientôt vous obsède — vous n'êtes pas seulement responsable de vous-même, mais de vos voisins, vous participez à leur être, à leurs actes. Se posant sur vous sans vous voir, une aveugle responsabilité s'étale jusqu'aux limites du navire, de l'étrave à l'étambot, de la quille à la pointe des mâts.

Le soleil est déjà haut. La montagne qui rosissait tout à l'heure, à présent grisâtre, imbue de réel, la lourde montagne a pris tout son poids, son autorité. Ce n'est point seulement devant vous mais en vous-même qu'est né pareillement quelque chose d'âpre et de précis.

Souveraineté de votre conscience isolée, individuelle? Totalité intacte? Il est trop tard! Point de continuité vitale qui supporte d'avoir été interrompue, mise en suspens, fût-ce un instant : surtout cette certitude jusqu'alors incluse dans tous vos gestes, celle de former un individu distinct, une personne.

Vous croyez, par moments, avoir égaré le monde et vous-même dans ce problème nouveau qui se pose à vous presque sans mots. Et, déjà, le paysage qui se mêle à vos pensées vous propose des tentations inconnues... Là-bas, vers l'est, le Sinaï n'est pas visible encore; le cap qui le cache à vos yeux, dans l'horizon gorge-de-pigeon, semble, selon les jeux des mirages, tantôt dédoubler en reflets superposés sa masse noire, tantôt, s'égrenant en longueur, former un provisoire archipel.

***

Quel est, pour notre Oriental des chalands ou des caïques — et pour tout l'Orient, sans nul doute — le trait le plus frappant de ce paquebot, de ce fragment d'Europe? Ce regard étranger s'attardera-t-il longtemps aux uniformes religieux ou militaires? Guettera-t-il les groupes élégants de la coupée, les masques salis et crispés qui apparaissent par moments aux hublots? Non! l'étonnant, l'énorme, n'est-ce pas la falaise de fer, la monstruosité des cheminées, le meuglement de la sirène, le grincement des treuils, le geste silencieux des mâts de charge, l'immense remous, au départ, vomi par une

coque dont l'arrière — le « tableau » — passe en surplombant les flots comme un nuage?

Dieux mécaniques des nouveaux jours, englobant formidablement tout le reste!

A l'égard de l'immémoriale tradition humaine — du lambeau de toile fixé sur une pirogue — le quatre-mâts le plus magnifiquement gréé, du bout-dehors de beaupré à la brigantine, n'était que progrès, que croissance et complication. La machine, au contraire, introduit une nouveauté absolue. Elle apporte dans la nature un autre univers. Sa seule présence détrône les dieux naïfs du ciel et des eaux, et peut-être aussi, hélas! ceux du cœur des hommes.

La machine? Comme jadis le sanctuaire du bœuf Apis, le temple est hypogée : si toutefois on peut employer ce mot pour une excavation creusée à travers les ponts du navire. La machine? Descendez-y, accompagné en pensée par notre homme d'Arabie ou d'Afrique. Descendez-y avec un peu d'enfance, de naïveté, le jarret émerveillé, le cœur pur... Descendez. Car la démarche du croyant, ici, n'est point de monter des degrés de pierre, mais de descendre des échelles d'acier. Attention! La mosquée vous demande d'ôter vos chaussures, le temple chrétien vos chapeaux, il faut dans une synagogue vous couvrir la tête : ici, garnissez-vous les paumes de chiffons ou d'étoupe. Les rampes sont huileuses.

Une puissante bouffée de chaleur annonce le lieu sacré. Des tuyaux comme un chaos d'orgues, debout, couchés, obliques, se croisant de tous côtés.

Dans les turbines, la divinité, cette roue à ailettes qui tourne dans la vapeur, se dérobe aux regards auxquels elle ne laisse que les dieux secondaires. Les moteurs à explosion ont aussi leur agnosticisme. Ici, sur cette ligne d'escales, on a longtemps préféré, on emploie encore la machine alternative, plus souple dans les manœuvres. Mécanique, pour les yeux profanes, plus lisiblement anthropomorphe.

Vous débrouillez d'abord mal cette étrange fouillis où s'est enfoncée l'échelle : membres d'acier nu, suintements animaux, profils qui se nouent, trousseaux d'entrailles, marqués de chiffres çà et là lisibles.

D'abord, les bielles motrices, cuisses formidables. Comme

elles gravissent, avec une hâte, une régularité merveilleuses, on ne sait quel inaccessible lieu! on voit bien qu'on se trouve dans un Olympe. Pour les maigres jambes — ces tiges d'excentriques qui commandent les tiroirs — elles courent sur place, avec plus de mouvement, ainsi qu'il convient à des jambes. Dans ces êtres-là, les jambes sont séparées des cuisses, et les «semelles» refroidies par circulation d'eau de mer. Tout autour, tripes : réfrigérateurs, condenseurs, pompes. Vous laissez là, pour l'instant, l'intrication stupéfiante : vous poussez plus avant. L'intérieur : ces longues rues de chauffe où des rangées de portes s'ouvrent sur une pâte d'éclairs... La figure humaine apparaît ici bien humiliée. Assailli par des rayonnements dévorateurs ou des trombes d'air glacial, chaque homme, sans cesse sur le qui-vive, ne peut s'adresser à ces présences redoutables que selon les rites, avec la longue pelle et le ringard, s'il veut éviter le châtiment de l'impie : l'anéantissement.

Cette déification : arbitraire vue de l'esprit? Simple métaphore, un peu trop poussée? Vous tenez à vous rassurer, à retrouver en vous-même l'orgueil humain. Vous voici repérant les organes qui, à la force brutale, superposent la décision de l'homme. Engrenages du *mouchard* qui sans cesse envoie au commandant le relevé du travail, sens de la marche, nombre des tours. Cadrans où, en caractères lumineux, blancs, verts, rouges, apparaissent, soit les chiffres émanés des divers organes, soit les ordres arrivés du commandement. Et tant de tableaux, marqués de chiffres encore et de graduations. Tout vient de la dunette. Là-haut, un seul regard, un regard d'homme, saisit, — croit saisir — l'ensemble de cette grande chose blanche qui fend la mer... Vous vous rassurez. L'homme reste maître : la matière, sa proie inerte.

Eh, que tient-il, en réalité, le commandant? Il dispose de l'ordre de départ. De la direction. De la vitesse de marche. Soit! Il reçoit des chiffres, il est maître des chiffres. Mais lui, et l'état-major, et l'équipage, toute cette humanité maritime qui s'associe par catégories pour servir l'énorme unité qu'elle habite, pourraient-ils, en s'y mettant à eux tous, arrêter l'élan des gigantesques bielles? L'homme n'est plus commensurable au volume des objets qu'il crée, au pouvoir des lois qu'il déchaîne! L'humanité avait commencé par se faire des outils

dociles, commodes à la paume qu'ils prolongeaient : leurs gestes, de plus en plus larges, de plus en plus indépendants, englobent aujourd'hui une si ample part d'univers, que notre espèce désormais se voit condamnée à créer des dieux.

Ils peuvent bien, les esclaves de ce navire, sectionner le monstre par des cloisons étanches et des portes de métal. La magnifique unité de la force perfore tous les obstacles : cet arbre de couche énorme et lisse, long comme le serpent Naga. Trente anneaux le tiennent, comme des bras de génies. Barattement de la mer, selon l'antique légende! Oui, l'écumante hélice crée, mais pour la seule race des Machines, le Lait divin d'immortalité.

La vraie figure du navire, et, peut-être, celle du monde moderne? C'est la chambre du servo-moteur : cette chambre, à l'arrière, vide d'hommes. Une énorme barre s'y meut toute seule, en concordance secrète avec le giroscope, qui tourne loin d'elle dans les profondeurs du navire. Choses affranchies, automates doués d'une singulière forme de libre arbitre. Non! Nul homme. Autour de la barre, des tuyaux, peints en rouge, entretiennent une chaleur vraiment inhumaine.

La suprême entité du navire, entité tangible, incontestable, infatigable, dépassant infiniment par son savoir, par sa force, par ses besoins, les rêves de l'humanité primitive? Ce n'est nul rêve d'église, nulle abstraction de caserne ou de banque. C'est la Machine divine.

***

Il est certain recul, certain éloignement dont le point de vue sait unir les uns aux autres des éléments qui, d'abord, vous avaient paru opposés. Nul besoin, toutefois, pour le moment, de vous jucher sur Sirius. Que les rayons issus de l'infin fassent, s'ils veulent, de toute idée, de tout mouvement des hommes, une vaine agitation d'atomes! Restons — provisoirement — sur terre. On peut, dès notre globe, atteindre tels lieux assez distants de la civilisation blanche, pour que l'église, la caserne, la banque, l'usine, perdant les traits qui les distinguent les unes des autres, offrent à peu près même figure. Examinés d'assez loin, dans la forme qu'ils assument en Europe ou en Amérique, rite religieux et commandement militaire,

ordre social et loi physique se trouvent réduits à un « style » qui survit au détail. Croix, ou triangle géométrique? Qu'importe! Plus rien que le plan occidental dans lequel ces figures-là se trouvent tracées, la circonférence euclidienne dans laquelle s'inscrivent leurs points extrêmes. Bien avant que l'observateur ne passe à l'infini, tout ce qui est Occident, soudain, fait bloc.

Cohérence absurde, inéluctable, vraie.

Tragique cohérence.

Tragique : car vous y êtes pris vous-mêmes, vous, os et âme. Pris dans le tout, responsable du tout. Clartés de la science ou dogmes mystérieux, obus ou vaccins, notes comminatoires, chèques, dynamos : quels que soient votre choix, votre vie, vos actes, vous êtes placés si près de tout cela que la perspective émanée de prunelles étrangères vous y fait adhérer, vous y enfonce. « *Vous en êtes!* » dit le langage populaire. Or ce n'est point seulement le regard de l'Oriental, mais, ici, votre regard lui-même qui constate cette cohérence inéluctable, terrible. Connais-toi toi-même! Qui que vous soyez, vous vous retrouvez dans ces prêtres, ces officiers ou ces risque-tout, dans ces matelots ou ces mondains. La race. Peau, muscles, squelette. Raison à front tout droit, vouloir sans prognathisme, passion à lèvres minces. Un Européen. Un Blanc.

***

Ainsi qu'une île en migration ou, plutôt, tel qu'un gros morceau de nuage détaché du ciel occidental et portant ses déités et ses foudres, jour après nuit, nuit après jour, sans cesse, s'éloigne le navire. L'étrave roule et tangue, coupant la houle qui lui offre des mesures régulières : gigantesque, mouvante échelle des distances...

Le premier recul véritable, vous l'acquerrez à Djibouti. Première halte qui soit tout à fait hors de chez vous, hors de votre pays, de votre race.

Eh bien, pour observer l'Europe et sa civilisation, accoudez-vous à ce suprême cap rose et sec, tout le continent noir dans votre dos!

Vous avez visité la ville. Les basses maisons blanches à

terrasse — un étage de jalousies sur un étage d'arcades — ne se propagent pas jusqu'aux éblouissantes géométries des Salines. D'abord, un immense quartier de cases sordides : entre quatre piquets, vieilles planches, à peine étayées par un revêtement de terre, quelquefois carapacées de vieux sacs passés à la chaux. Vous avez vu le marché au bois : ni un tronc, ni une bûche, rien que de misérables fagots, transportés à dos d'hommes comme denrée précieuse; l'atroce marché aux viandes, viscères noircis par les mouches plus encore que par l'ombre, têtes de chèvres coupées ras, la trachée dans un poil sanglant; et le marché aux chameaux, avec ses stupides formes entravées. Tout de suite, dès la dernière cahute, le désert : buissons gris dépouillés de verdure, sinon d'épines, pistes indéfinies s'ouvrant de toutes parts. Partout la soif. Partout la misère d'Afrique, cette sorte de noblesse. Partout la terre, la terre elle-même : toujours nue, comme elle ne se montre en Occident que sur les plages ou à la saison des labours. Partout la lumière, formidable : éblouissement qui rabougrit toute croissance de couleur; rayons tels que des mâchoires prodigieuses, attaquant toute solidité.

Vous vous êtes assis, face à la mer, sous le porche d'une maison qui sent se rétrécir, peu à peu, la zone de l'ombre.

Édifice à arcades. Édifice européen. Est-il cerné seulement par la terrible lumière? Non. Aussi par l'odeur. Oh, ce n'est plus cette odeur d'Afrique, truquée, dissimulée, telle qu'on la flaire en arrivant aux côtes méridionales de la Méditerranée. Plus l'enjolivement des aromates, le travesti des fritures. L'odeur d'Afrique, réduite à ses éléments essentiels : excrément, urine, vase et charogne. Là-bas, très loin, des monts dont l'éternelle transfiguration africaine fait une cendre délicate, bleu pâle, des monts presque chimériques. Au-dessous, tout près, une large plage molle, en boue, où se dressent, sur une patte, de grands échassiers noirs à bec rouge. Boue de Genèse : boue profonde de création du monde, encore agglutinée à la marge d'un continent à peine ébauché.

Passe un peu d'humanité noire : membres incroyablement fragiles, fins yeux animaux et souffrants, où affleurent tout à la fois la joie et la détresse de vivre.

Les femmes, drapées de tissus bariolés et sombres, où

domine telle ou telle âpre couleur : ici lainage bleu noirâtre comme la peau, là cotonnade bleu violacé, ailleurs safran; ces femmes ornées de verroteries et de rires insolents et puérils! Des hommes. L'un, avec un singulier couvre-chef couleur khaki, édifice d'étoffe aux plis compliqués : comme s'il s'était posé sur la tête quelque absurde superstition. Un autre trimbale dans une main une grossière marmite de glaise, de glaise africaine; dans l'autre, une boîte de tôle avec des étiquettes de biscuits, échantillon de civilisation occidentale. Nous sommes du siècle où le nègre porte à la fois ces deux fardeaux... Parfois un Somali, un homme du désert, hardi, le pied libre, d'une invincible liberté qui communique l'espace aux gestes et aux regards. Noire image de cette liberté de l'âme, aujourd'hui perdue par le Blanc, si lourd, si borné, si abîmé par sa vie compartimentée et mécanique.

Vous ne manquerez pas de la voir, la race obscure, occupée à ces travaux curieusement inefficaces — les uns absurdes, les autres écrasants — si particuliers aux Noirs, du moins quand ils sortent de leur habitudes natives. Que font, là-bas, ces deux bonshommes, à la coque de cette chaloupe échouée? Prendre de l'eau de mer dans le creux de leurs mains et, gravement, arroser la quille... Chemine aussi l'excessif effort. Des hommes attelés à ces pesantes charrettes que chargent des peaux de bœufs exportées d'Abyssinie. Au-devant, hâlant de toutes leurs forces une corde qui fait mal, des noirs, penchés sur le sol, foulent la ténébreuse vendange de leurs propres ombres; tandis que, derrière, d'autres silhouettes poussent désespérément.

Cette étape? Recul dans le temps : presque au delà des temps humains de la planète.

Or, que voyez-vous là-bas, quand vous vous tournez vers l'Europe? Au delà de ces profils d'hommes et de femmes mal dégagés de la vase primitive, vous distinguez, bâtie sur le haut de la mer, une troupe de cathédrales formidables. Les navires. Oh, votre propre steamer a pris toute sa dignité! Oui, cathédrales flottantes : vous y lisez immédiatement les dieux géométriques d'Europe. C'est cela, l'Europe. Nefs anglaises ou françaises, qu'importe! Bâties pour le culte de la mécanique.

Incroyablement vastes, longues, hautes, puissantes, et riches et redoutables. Pansues, aiguës, dominatrices.

C'est cela, préfiguration de l'avenir, que vous apercevez devant vous, à Djibouti, avant de vous engager sur l'Océan Indien.

***

Eh bien, huit jours plus tard, au delà du sombre azur océanique, que trouvez-vous à Ceylan : premier fragment d'Asie?

Dans ce port de Colombo, port arbitraire, délibérément créé par les bras qu'allongent deux jetées, ce ne sont plus, comme à Djibouti, quatre ou cinq modernes cathédrales. Mais tout un hérissement. Trente ou quarante à la fois... Bien loin de là, dans l'île de Chypre, près de Famagouste, les Croisés, jadis, ont bâti toute une ville d'églises gothiques, qui, muettes aujourd'hui et abandonnées au désert, en ont à force de siècles revêtu la couleur fauve. Ici, les cathédrales, peintes de neuf, toutes battantes de pavillons pareils à des bannières sacrées, vomissent leur fumée comme des hymnes. Il y a presse dans l'assemblée! Pour trouver place, votre bateau doit louvoyer entre deux *Peninsular and Oriental* qui charbonnent, un bateau de touristes allemands où l'on danse, des yachts américains, des paquebots français, hollandais, scandinaves.

Débarquez au hangar du quai central. Dès le premier pas, vous rencontrez votre premier « pousse », l'homme devenu homme de trait, qui entre tout entier dans votre cœur, et si souvent y reviendra, bras aux brancards, suivi de ses roues inquiètes, dardant comme des regards leurs rayons métalliques; votre premier bonze, tête rasée, drapé à la romaine dans sa toge orange; votre premier char à toiture de nattis ou de palmes, coupée en sifflet aux deux bouts. Premier char attelé à ce premier zébu : dont la montagneuse bosse, et, au-dessous, le fanon, amples vallons ondulés, luisant d'un fleuve de bave, semblent des pays inconnus. Vous verrez cela, dès le premier pas. Et aussi un large pont d'acier et une large route goudronnée et un large hôtel à l'américaine, et une station où attend une longue file d'automobiles de luxe : chauffeurs au sombre rictus, dramatique et immobile, moulé dans leurs traits par les âges. Autos, bâtisses,

routes, ponts? Œuvres occidentales. Ces œuvres-là, oh! vous allez en rencontrer sans cesse.

Certes, dans les quartiers populaires, vous trouverez les fruits écailleux ou hérissés d'une terre nouvelle, et un grouillement de gestes et de faces où l'Occident n'a rien à réclamer. Par un jeu magnifique et divin, les lourds rayons du soleil tropical paraissent s'être brisés en toutes les couleurs du prisme sur les vêtements des passants, tandis que l'unité de la lumière se refait dans les sourires... Mais, tout à côté, triomphe la mécanique. A côté des tramways suivant leurs routes rectilignes, alignements de magasins proposant l'œuvre des rouages et des théorèmes. Outils d'acier, ustensiles de zinc ou de cuivre établis par milliers à la fois, phonographes, viandes ou légumes stérilisés dans des boîtes, étoffes aux brillants, aux sommaires dessins, œuvre des engrenages, non de la main, et — luxe suprême pour un peuple qui va nu-pieds — des chaussures, solennellement annoncées par des magasins qui portent au moins le titre d'*Emporium* ou d'*Impérial*, des chaussures faites à la machine.

Poussez jusqu'à Mount Lavinia ou Negombo, ou, jusqu'au centre de l'île, à Kandy. Vous rencontrerez, chemin faisant, plus de soldats que de bonzes; plus d'automobiles que de « pousses » ou de zébus; plus de garages que de pagodes; plus de bâtisses en ciment que d'éléphants; plus de virages d'asphalte que de cobras. Partout la marque du mécanisme. A moins que vous ne vous échappiez jusque dans la jungle : cette jungle qui n'est pas plus le Ceylan actuel que les forêts du Morvan ou les villages d'Auvergne à toits de pierres ne représentent la France moderne. Succès de la race blanche? Ce n'est pas certain. Car vous constaterez, sur les visages tournés vers votre face de Blanc, plus de mépris ou de soumission forcée que de sourires...

Vous voici rentré à bord. Du haut du navire, vous vous tournez encore vers le paysage, cherchant, une fois de plus, à déchiffrer. Ceylan, aujourd'hui? Oh, les contours des objets n'y tracent plus rien de pareil à la molle écriture qui y naquit, à ces souples caractères, tout en courbes : gestes de danseuses qui veulent séduire, trompes d'éléphants qui enlacent, lianes qui captivent. Caractères orientaux qui, jadis, sembliez aussi

des jets d'eau ou des parterres de corolles : presque indiscernables d'abord les uns des autres, comme les instants de rêverie qui, alors, accueillaient là-bas les Blancs. Non! Ni le *tamoul*, ni le *kandy*, ni l'*élu*... CEYLON! Debout sur le pont, vous croyez voir, dans cette terre, l'inscription du mot anglais, gravé par les formes de toutes choses, en lettres géantes. Durs et nets caractères romains, signes abstraits, péremptoires! C'est le C, la grande courbe des quais; voici l'E des wharfs, et, après les angles du Post Office ou des grands hôtels, la rondeur des réservoirs à mazout, et ces jambes de force, grues et phares. Tout cela, acier, ciment. Et recule infiniment vers la gauche la ligne des cocotiers, le trait flou des verdures : si somptueux de près, si nostalgique de loin, qui semble avoir coulé au bas du ciel comme une sueur divine.

Décidément, l'Occident a cessé d'être un point fixe, un des points cardinaux, pour se mettre en marche, pour envahir tout l'espace!

Baissant la face comme si vous vouliez ensevelir vos traits de Blanc, laissant seulement songer le crâne, vous partez enfin au crépuscule. Départ brisant des fragments de monde, dévissant la base du monde! Un pilote monte à la coupée. Quelques gestes à l'homme de barre : la proue évitera les colosses qui, en charbonnant, obstruent le passage. Mais vous, vous n'éviterez pas vos pensées sombres. Qu'est devenu l'homme, qu'est devenue l'âme dans cette prodigieuse rencontre des dieux mécaniques avec les dieux anciens?

Le lendemain matin, le navire longe encore la côte cinghalaise.

Voici reculer les dernières formes de la grande terre. Larges collines boisées aux lignes félines. Entre des dômes rougeâtres, monts colossaux, hérissés de cornes et d'arêtes jusque sur l'échine, tels que des sauriens quaternaires Ces monstres n'ont pas su se défendre : çà et là, parmi les verdures, encore des cubes d'architecture occidentale! Qu'est-ce que ce dernier témoignage de Ceylan, cette tour blanche, érigée comme un linga? Un phare pour les navires d'Europe.

Cependant, les sommets suprêmes, Pic d'Adam, Pedro, Kudagala, se dérobent à la vue, enveloppés dans les éter-

nelles vapeurs cinghalaises. Une couronne de « balles de coton » répète, dans le ciel d'un bleu doux, les contours de l'île. Inde, ô Inde! Ceylan a disparu depuis longtemps que flotte encore sur l'Océan ce vestige de vapeur : ainsi la couronne que le marin jette pieusement à la mer sur le lieu du naufrage.

***

Oui, le vrai conflit d'Orient est là. Conflit de mythologies. D'une part, Mahomet, Brahma, Bouddha. De l'autre, déification de notre science : la machine. Conflit brutal, d'où l'âme de l'humanité ne sortira pas indemne.

Pourtant, de hauts secours rassurent l'esprit. Le plus sensible : l'apparition, chemin faisant, de ce monde tropical qui, pour l'homme blanc, est une découverte si grande, même s'il y reconnaît, aujourd'hui, les marques de sa propre civilisation. Comment n'y point distinguer avec réconfort, illimitée, imperturbable, la fécondité de l'univers? Largesse sans forme et sans nom. Générosité de la planète Terre.

Vous rencontrerez plus tard et le formidable pullulement humain et la forêt féconde en prestiges. Aujourd'hui, que les grandes eaux équatoriales, malgré leur impassibilité liquide, prennent valeur et pouvoir de sérénité!

Les ciels, sur les mers du Sud, ne sont point d'une pureté monotone. Il est rare que le regard fasse le tour de l'horizon sans y trouver quelque nuage. Parfois, un azur tout pommelé de cirrus minuscules — l'un des aspects caractéristiques du ciel équatorial — épanche, sur des lames rudes et fraîches, d'un gros bleu vif, une brise cristalline où les poumons européens goûtent encore quelque fraîcheur. Plus souvent, chaleur moite, faite de coton et de buée; enveloppée de lourdes nues, la mer, comme un bain de mercure, réfléchit de toutes parts un jour aveuglant et morne. Ou bien, autre tonalité du monde. L'œil caresse, à mi-hauteur de zénith, d'immenses architectures blanches, gonflées et grandioses. Une mer toute lisse, brillante, non plus métal fondu : soie parfaite. A peine quelques rides imperceptibles. Et pourtant le large balancement du navire traduit une houle profonde... Tangage mystérieux! Travail secret!

Vus du haut du pont-promenade, les poissons volants semblent, comme des souris, courir sur le flot, ou, dans le perpétuel dépliement de la mer, s'échapper des coutures de la luisante étoffe, comme des mites. Individus isolés ou en bande; parfois toute une escouade diverge, a l'air d'ouvrir des doigts sur l'Océan. Les uns de rentrer dans l'eau, d'autres de tracer sur les vagues des pistes de ricochets. Parfois simples bonds, parfois trajets d'une cinquantaine de mètres, voire davantage. Les vols les plus hardis s'élèvent assez pour rappeler ceux des hirondelles. Ces êtres clandestins, tout à coup devenus visibles, ces secrets de la mer, se lancent tout droit, avec la hâtive et rigide allure d'un *business man*, qui se rend à son bureau; parfois, au beau milieu du voyage, ils obliquent ou sinuent. Cependant, une méduse, deux, trois méduses, flottant en profondeur, bleuies par la transparence de la vague. Passent encore deux, et une, et dix méduses... Je me rappelle, sur cet océan birman, un banc de ces animaux-là, large de trois cents kilomètres, que jadis je traversai près des Açores. Richesse de la mer, illimitée comme une parole... Plus rarement, confidences exceptionnelles, la roue bondissante d'un marsouin, la fumée lointaine d'un souffleur, le sinistre passage d'un aileron de requin.

... Il vient de pleuvoir. Les épais cotons célestes se sont allégés d'un peu de leur eau. En ce moment, curieux ensemble d'horizons. Dans cet Occident d'où vient le navire, tout un quadrant de ciel empli de bruine et de brume : ciel presque londonien. Vers l'Orient, une buée éclatante et colossale monte de la mer, monument d'un seul nuage. Cependant, au nord, la sombre écharpe d'une pluie suspendue à la cime d'une nuée, à côté d'un de ces curieux fragments d'arc-en-ciel qui nacrent volontiers les blancheurs mates de l'atmosphère indienne. Certaines couleurs de l'arc-en-ciel étant oblitérées en haut, d'autres en bas, ce fragment, près du haillon noir, fait un drapeau orange et rose à frange bleue... Tout cela — brume, « balle de coton », et couleurs — logeant à la fois dans la même coupole de ciel, et reflété, pensé par une même eau, de teintes composites.

Que passent les heures! Que, dans l'espace enfin décanté, le soleil, au soir, décline, par une radieuse avenue, vers ces

îles noires, fantasmagoriques, mais incroyablement opaques, posées sur un océan lumineux! Un océan où elles n'émettent pas un seul reflet.

Que les teintes jaunes et vertes du crépuscule descendent du ciel sur les flots : où se répandent eux aussi, rose, pourpre, et bleu sombre, réfugiés à l'est. La lumière teignant de son « spectre » complet la masse d'eau primordiale : telle, un peu avant la nuit, la figure de ce segment du monde, du liquide recourbé qui vêt ce lieu de la planète.

Or, tout d'un coup, les étoiles, avec une soudaineté magnifique, ont occupé le ciel.

***

Rentrez, un temps, dans l'intérieur de la ville creuse. Mêlez-vous à la précaire humanité qu'elle abrite : formes de chair, contours d'idées qu'un Olympe d'acier emporte à travers l'océan noir. Soit! La nuit est venue. Les yeux fatigués de courtes lumières, las de proximité, vous gagnez enfin les hauts du navire : montant, de pont en pont, vers cette chambre de veille, où l'humaine volonté de mesure rencontre l'ombre illimitée.

Négligez la carte marine où, sur le papier usé de gomme, le tracé de la route allonge, de repère en repère, son trait de crayon. Négligez le registre de bord où se lisent les événements de cet unique, irréparable voyage à travers le temps et l'espace : quel fret? quels incidents de machine ou d'équipage? quelles rencontres de navires?... Navires qui passent : ces autres destins dont un abîme vous sépare, et que, de même, l'horizon bientôt coupera de votre vue. Non, n'interrogez pas davantage l'habitacle du compas où, sous le verre limpide, qui oscille avec la houle, un cadran rayonné flotte comme une méduse... Ce qui vous attire ici, c'est la « tête de veau » : ce globe céleste où, noir sur gris, sont figurées les constellations. Des cercles de cuivre le cernent : repérant saisons et heures, longitudes et latitudes. La main savante d'un officier saisit cette image du ciel, et, tournant sphère et cercles, établit pour vous la vicissitude de l'instant et du lieu.

***

Pousse la porte. Avance d'un pas. L'immense souffle moite et obscur t'assaille, te supprime. Accepte l'aveuglement, laisse un instant, te semble-t-il, se corroder tes os mêmes, attaqués par la vapeur funèbre. Peu à peu, les formes des canots de sauvetage, des manches à air et des dômes, ressuant une blancheur noire, se décèlent confusément sur des ténèbres tourmentées : l'Océan.

Là-haut, d'autres ténèbres, qui semblent plus stables : celles du ciel. L'ombre supérieure, où se tord un panache de fumée semblable à ces « nébuleuses obscures » qui, çà et là, interceptent au télescope de l'astronome une parcelle d'immensité.

Un empyrée piqué d'astres étranges, assidûment brodé de constellations parmi lesquelles, d'abord, tu n'en sais reconnaître aucune.

C'est la première fois qu'assistant au spectacle du firmament, tu te tournes vers le septentrion sans voir, au-dessus de l'horizon, les Ourses tenir le pôle dans leurs pattes. Effrayant présage à ce voyage en Extrême-Asie : avoir égaré l'axe du monde! Est-ce la Polaire, vraiment, cette pauvre étoile, tout à ras de mer? En vain, dans le bouleversement que laisse à l'univers une chute de quarante degrés de hauteur, cherches-tu — et peut-être, vois-tu, sans les identifier — le zig zag d'hirondelle de Cassiopée, le couple inégal des Gémeaux, la palpitation des Pléiades. Rien qu'Orion, l'archer des nuits d'hiver, s'avançant avec rapidité sur l'équateur du ciel.

Mais quels astres émouvants là-bas, vers l'antarctique? Déjà Fomalhaut, telle une vierge debout, et l'énorme Canopus, ce buffle. Tour à tour, se montrent la fausse Croix du Sud, cette hérétique, et la véritable constellation, moins large et plus belle, comme il sied à la foi... Entends l'appel des autres mondes.

Entre les canots suspendus aux portants, et les cheminées et les dômes, d'un bout à l'autre du pont ténébreux, tu vas et viens sans cesse, rêvant. De l'Ouest à l'Est, puis inversement, tes pas s'ajoutent, puis se retranchent, tour à tour,

à la vitesse du navire. Et les lourds objets de tôle roulent et tanguent, selon le rythme des vagues. Et l'Océan tourne avec notre globe qui nute et oscille de douze façons à la fois : vissant une route hélicoïdale autour de ce Soleil qui s'élance — quatre-vingt mille kilomètres à l'heure — vers Véga de la Lyre. Et toute notre Nébuleuse Lactée, large de myriades d'années de lumière, se précipite elle-même, simple molécule de gaz, parmi des millions d'autres molécules semblables. Cinq cent millions d'univers aveugles, dont les spires bifurquées, bras vainement ouverts, semblent tâter, l'un l'espace, l'autre le temps.

Impossible connaissance, à laquelle tu n'arracheras que des bribes : toute ta fortune!

Élève ta poitrine, comme un vase, vers la source de la nuit. Tu y trouveras toujours, pour abreuver ton trajet terrestre, la noire goutte qu'il te faut.

Ainsi, dans cette sorte de chemin où tu t'engages, la ligne droite s'est faite orbe; l'immobilité, parabole; le progrès, recul; la vitesse, durée. Ou, plutôt, toute position évanouie, nulle fixité que celle des lois.

Nécessité universelle : seul patrimoine de qui commence à bouger, j'entends à bouger de corps et d'âme... Dans tout voyage, dans ce voyage aux antipodes surtout, toute mesure préconçue : fausse mesure! Rien de moins que l'humanité tout entière, image terrestre du firmament. Rien de moins pour éclairer la solitude du voyageur.

Laisse donc tomber de ton souvenir, il le faut, toute notion d'Occident que tu avais pu croire majeure. Ainsi, l'observateur des astres renonce aux apparences terrestres, puis aux bornes du système solaire. Un jour, comme lui, revenu sur ton sol, peut-être ton gain sera-t-il de calculer les simulacres en langage d'infini.

Tout est vain. Rien n'est perdu.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

M. CLEMENCEAU ET M. POINCARÉ

Après sa chute[2], Clemenceau connut une vie plus libre, plus aérée; il avait payé toutes ses dettes. Dans les environs de Gisors, à Bernouville, il avait pu acheter à tempérament un ancien rendez-vous de chasse auquel attenait une petite ferme : c'était une maison toute blanche dans un épanouissement de roses; surtout meublée de livres et de souvenirs, elle servait à d'interminables causeries sur l'art et la littérature. Claude Monet, de Giverny, accourait chaque dimanche. Clemenceau, de Paris, ramenait Geffroy et des amis. Le groupe s'égayait à travers l'étable, la basse-cour, le long des eaux limpides où glissaient, parmi les feuilles noyées, des cygnes blancs et noirs. Clemenceau admirait et faisait admirer. La nature, pour lui, est inséparable de l'action, de la marche de l'humanité. Dans ces fugues hebdomadaires à Bernouville, ce qu'il vient chercher, c'est la leçon des choses vivantes et éternelles. Il unit le culte du dieu Pan au fatalisme biologique. Il croit que l'action suffit à tout, qu'elle est à la fois le principe, le moyen et le but. Bernouville est un réservoir d'action; Clemenceau s'y refait animalement dans la contemplation du bois dépouillé qui prépare dans le silence la revanche du bourgeon; la lutte des éléments déchaînés contre

1. Notre collaborateur M. Georges Suarez, qui publiera bientôt un ouvrage sur Georges Clemenceau, a bien voulu détacher de son livre une étude sur les rapports de M. Clemenceau et de M. Poincaré, depuis 1909 jusqu'à la formation du ministère Clemenceau en 1917. On appréciera l'intérêt de ces pages aussi vivantes que fortement documentées. — N. D. L. R.

2. Sa chute du pouvoir en 1909.

la vie de la terre lui apparaît comme un symbole. Il accourt au grand combat de la nature, qui vit, meurt et renaît sans cesse. Il y puise les certitudes d'un long destin, rejette, même dans les pires épreuves physiques, le fatalisme de la mort; il n'y croit pas parce qu'il n'y pense pas. Clemenceau ne doute pas qu'il a toute la vie pour lui. Il porte dans ses nerfs la sensation de la durée; il n'est pas pressé de composer son destin parce qu'il sait qu'il sera long. A soixante-dix ans, il attend encore l'heure de bâtir; elle doit venir, mais il ne se hâte pas pour l'atteindre. Alors que tant d'autres, hantés par l'idée de la mort, précipitent leurs ambitions, s'accommodent des contingences, s'adaptent aux nécessités du moment pour triompher plus vite, lui demeure immuable. Il sent confusément qu'il sera tôt ou tard, dans ce siècle, l'homme d'une minute exceptionnelle, tragique, qu'il est dans les lois naturelles que sa force, immense, s'adapte à des circonstances d'une rare grandeur. Il est un chef d' « occasion », dira-t-il plus tard. C'est vrai; ce qui est normal pour lui c'est l'occasion; il faut que les événements se haussent à sa mesure pour que son génie apparaisse. La vie a modelé à travers les épreuves son âme brûlante jusqu'à ce qu'elle ne devînt tout entière qu'un désir inouï de ne pas mourir sans avoir servi; ainsi cette force physique et mentale se maintient sans limite d'âge. Un peu plus et la vie de Clemenceau n'était qu'un beau couchant que personne ne regardait. Le suprême éclat va stupéfier le monde.

***

Dans les premiers mois de 1910, la direction du Théâtre Colon de Buenos-Ayres avait demandé à Gabriel Astruc d'engager pour dix concerts le célèbre violoniste Kubelik. Celui-ci, souffrant, déclina l'offre. Astruc avisa l'impresario, qui, pris au dépourvu, demanda une autre vedette. « Si Kubelik impossible, engagez Jaurès », câbla-t-il à Astruc; c'était en pleine période électorale. Jaurès, en lisant le télégramme eut un sourire, mais déclina l'offre.

Astruc câbla la réponse de Jaurès, en proposant à sa place Clemenceau. La réponse fut « oui ». Clemenceau accepta. Il

s'embarqua le 29 juin pour la République Argentine et le Brésil; il avait divisé son programme en six conférences sur la démocratie moderne et son rôle dans le monde; les titres étaient : l'avènement et l'installation de la Démocratie; la Démocratie et le Parlement; la Démocratie et le Gouvernement; la Démocratie et le Socialisme; la Démocratie et la Religion; la Démocratie et la Guerre.

Comme il s'embarquait, l'arrestation du financier Rochette prenait soudain à Paris l'ampleur d'un scandale politique; poursuivi pour escroqueries et spéculations illicites, ses amis ou ses associés essayaient de le sauver, en accusant *le Petit Journal* et le sénateur Prevet d'avoir voulu atteindre, dans la personne de Rochette, des intérêts concurrents qu'il représentait. La plainte aurait été déposée par un prête-nom et après accord avec la Préfecture de police. En même temps, on accusait Clemenceau d'avoir fait pression sur Lépine, pour favoriser l'arrestation de l'escroc. Clemenceau revenant à Paris le 27 octobre trouva chez lui une convocation de la Commission d'enquête, nommée par la Chambre et présidée par Jaurès; il expliqua qu'il s'était borné à prescrire au Préfet de police de suivre le parquet, sans tenir compte d'aucune autre considération. Les adversaires de Clemenceau, qui déjà s'apprêtaient à jouer les Déroulède et les Millevoye, en furent pour leurs frais.

Mais les rancunes le guettaient. La tribune du Sénat ne lui parut efficace que pour les grandes circonstances; il lui en fallait une autre, plus modeste, où il pourrait attester chaque jour qu'il était toujours là, aussi vif à la riposte et prompt à l'attaque qu'aux grands jours de l'*Aurore*. Il loue un entresol rue Taitbout, prend A. Bernier comme administrateur, François Albert comme secrétaire de rédaction, Chichet et Jean Martet comme principaux collaborateurs et quelques débutants, déjà promis à la célébrité : Francis Carco et Roland Dorgelès.

C'est sans conteste l'étape la mieux remplie de la vie de Clemenceau et la plus variée de son talent. Il est le premier, dans le monde politique, à s'apercevoir que la vie ne se nourrit pas exclusivement d'interpellations haineuses et de motions inutiles; il s'évade vers la littérature et les beaux-

arts. Il commente le fait-divers, raconte l'anecdote, cite madame Ackermann, invoque Séverine, polémique avec de Mun. L'Académie n'est pas insensible à ces tournois; un jour de 1910, Raymond Poincaré et Paul Hervieu, s'en allèrent frapper au petit entresol de la rue Franklin; ils trouvèrent un homme accueillant, à qui l'âge n'avait pas encore ravi la carrure, qui le faisait, au physique comme au moral, dur et alerte... Après quelques propos à bâtons rompus, Hervieu en vint à l'objet de la visite :

— Seriez-vous disposé à vous présenter à l'Académie? Nous croyons savoir, M. Poincaré et moi, que vous y seriez bien accueilli.

Clemenceau se récria, joua la surprise, puis assez touché tout de même que cette démarche ait été faite, il refusa.

— Je veux rester fidèle à moi-même, — déclara-t-il. — A l'Académie, il faut abandonner un peu de soi; c'est même le seul cadeau qu'on lui fait quand elle vous reçoit.

— Ne craignez-vous pas, — intervint Poincaré, — de penser un peu trop à vous, en disant « non »? Est-ce que vous ne devez pas au pays d'accepter les hommages que ses traditions et ses élites vous apportent?

Clemenceau convint que tout était défendable, mais maintint son refus. Une nouvelle demande écrite de Poincaré, provoqua, quelques jours plus tard, cette réponse définitive : « Je garde de cette aventure un très agréable souvenir, mais je suis obligé de vous donner un non catégorique. » Les choses en restèrent là.

***

Une détente s'était produite entre la France et l'Allemagne, après la crise aiguë provoquée par les incidents de Casablanca. Des financiers des deux pays avaient jugé le moment favorable à un rapprochement économique; un accord avait été signé à Berlin en février 1905, « qui sauvegardait l'égalité économique dans l'empire chérifien », annonçait l'intention des deux États « d'associer leurs nationaux dans les affaires » dont ils pensaient « obtenir l'entreprise ». « Le désintéressement politique de l'Allemagne » était affirmé en toutes lettres et celle-ci s'engageait à tenir compte de la supériorité

au Maroc des intérêts français aux intérêts allemands; enfin des projets de collaboration étaient prévus, notamment entre la société française de N'Gokho-Sangha au Congo et la société allemande du Cameroun; des capitaux devaient également s'associer pour la création d'une compagnie de chemin de fer au Maroc. Mais le gouvernement retira l'offre d'une indemnité à la Société de la N'Goko-Sangha et rejeta le projet de chemin de fer (1910).

En Allemagne on se montra déçu.

Deux ans plus tard, en 1911, nos troupes appelées par le Sultan, entraient à Fez; l'opinion allemande s'émut de nouveau et son gouvernement déclara qu'il refusait son acquiescement à l'opération; puis il réfléchit et envisagea de réclamer une compensation. J. Cambon se rendit à Kissingen, négocia avec le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Kirdelen-Wæchter, et revint à Paris pour demander des instructions, au besoin « pour chercher ailleurs les éléments d'une transaction plus ample ».

Les négociations en étaient là, quand on apprit tout à coup que le gouvernement allemand, prétextant des troubles dans le Souss et des nationaux allemands à défendre avait envoyé un navire de guerre à Agadir; une enquête immédiate dénonça la fausseté des allégations allemandes; il n'y avait dans le Souss ni Allemand, ni troubles.

Les gouvernements français et anglais décident de n'envoyer aucun navire de guerre à Agadir; mais les journaux d'outre-Rhin réclament bruyamment le régime international pour le Maroc, et demandent que le Souss, région située hors des territoires prévus par l'acte d'Algésiras, soit attribué à l'Allemagne.

Des négociations commencent qui durent quatre mois; Caillaux était devenu président du Conseil, et de Selves ministre des Affaires étrangères; le premier jugeait le second incapable; il le disait publiquement, ce qui rendait impossible la situation de notre ambassadeur à Berlin, qui lui, était censé collaborer avec son chef direct le ministre des Affaires étrangères. Nul n'ignorait en outre, que si Caillaux était partisan d'un rapprochement avec l'Allemagne sur le terrain financier, de Selves était hostile à tout accommodement; le premier pour faire triompher sa politique, passait par-dessus la tête

de son ministre, négociait directement avec l'Allemagne, avait ses informateurs à lui, ses intermédiaires personnels. Les choses ne s'en trouvaient pas simplifiées. Pourtant le gouvernement français put maintenir intégralement sa revendication sur le Maroc, sauf l'engagement de respecter la liberté et l'égalité économique; mais il refusa toute cession au Congo. Guillaume II menaça de rompre, la Bourse de Berlin fut prise de panique[1]. Mais les préparatifs militaires de l'Italie pour la conquête de la Tripolitaine donnèrent à réfléchir au gouvernement allemand qui finalement se montra moins exigeant. Il renonçait à réclamer la coupure de 400 000 kilomètres carrés d'un bloc, et proposait deux « piqûres » en forme de pointe s'avançant jusqu'au Congo, de façon à donner aux Allemands accès au fleuve et contact avec le Congo belge en laissant aux Français droit de passage pour garder les communications avec l'intérieur de leur colonie.

L'accord comprenait deux conventions distinctes, l'une sur le régime du Maroc, l'autre en forme d'échange entre un territoire français de 275 000 kilomètres et le bec de canard allemand. Ce sacrifice, compensé par l'abandon des prétentions allemandes sur le Maroc, avait ému au suprême degré l'opinion et le Parlement. Les députés de l'Est, sauf M. Lebrun, qui était ministre des Colonies dans le cabinet Caillaux, et qui n'avait pas été consulté, avaient solennellement refusé de souscrire « à un rapprochement qui, en l'état actuel des choses, aurait dans notre Lorraine mutilée un douloureux retentissement ». M. Poincaré, sénateur de la Meuse et rapporteur de la Commission des Affaires étrangères, s'était séparé de ses collègues et avait conclu au vote du traité.

***

Le 9 janvier 1912, MM. Caillaux et de Selves étaient de nouveau entendus par la Commission du Sénat. Clemenceau était assis au bout de la table; le ministre des Affaires étrangères résuma les événements depuis l'incident d'Agadir; sa

1. M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, déclarera en 1924, que les minutes qu'il vécut à cette époque comptèrent parmi les plus tragiques de son existence, qui en connut pourtant quelques-unes.

lecture terminée, Léon Bourgeois, qui présidait, demanda si quelqu'un avait des questions à poser à M. de Selves.

— Serait il possible, — interrogea alors M. Stephen Pichon, — de savoir comment et pourquoi a été abandonné le projet de consortium de la N'Goko-Sangha? Et de même comment et pourquoi ont été engagés, puis interrompus, les pourparlers relatifs au chemin de fer du Cameroun-Congo?

C'était une partie du traité de 1909 que Pichon remettait en question. Caillaux reprit, à sa manière, l'exposé de son ministre; il le fit avec un sang-froid, notera plus tard M. Poincaré, qui « pour être fait de passion contenue » n'en imposa que davantage aux membres de la Commission. Il énuméra nos hésitations, nos tergiversations, nos fautes dans l'affaire marocaine, avec une éloquence frappante, nerveuse; quand il eut achevé, une certitude semblait s'imposer chez la plupart des membres de la Commission : la nécessité de voter le traité.

Caillaux mesurait son succès, l'exagérait peut-être; monocle à l'œil, le pouce dans l'entournure du gilet, il écoutait monter vers lui tout un murmure de félicitations. Éprouva-t-il dans ce moment de griserie la sensation que les circonstances permettaient de tout dire, et de tout faire, même de forfaire à l'honneur? Ne comptant plus ses avantages, était-il déjà assuré de pouvoir les aventurer sans risques, par un faux serment que personne ne lui demandait? Il rejeta la tête en arrière, cambra la taille, fit deux pas dans le direction du président :

— On a essayé, — dit-il, — d'établir, dans la presse et ailleurs, que des négociations avaient été poursuivies en dehors du ministère des Affaires étrangères. Je donne ma parole d'honneur qu'il n'y a jamais eu de tractations politiques ou financières d'aucune sorte, autres que les négociations diplomatiques et officielles.

Cette déclaration, à peine tombée des lèvres imprudentes qui la proféraient, déchaîna un cataclysme. Poincaré qui, quelques jours avant, avait recueilli de Caillaux lui-même l'aveu de ses négociations secrètes, restait médusé par tant de cynisme[1]. Clemenceau, qui jusque-là s'était tu, et avait

1. En quittant la présidence du Conseil, Caillaux se gardera de remettre à son successeur Poincaré tous les documents connus sous le nom de « verts », notamment celui où Foudère, administrateur de sociétés coloniales, relatait

laissé parler Pichon, ne fit qu'un saut hors de son fauteuil :

— Monsieur le ministre des Affaires étrangères, — s'écria-t-il, — peut-il nous confirmer la déclaration de monsieur le Président du Conseil?... Monsieur le ministre des Affaires étrangères peut-il affirmer qu'il n'existe pas dans ses dossiers de pièces établissant que notre ambassadeur à Berlin s'est plaint de l'intrusion de certains personnages non mandatés dans les relations diplomatiques de la France et de l'Allemagne?

La minute est émouvante : Caillaux, plus rouge, sent sa faute, mais il crâne : il fixe impérieusement Clemenceau, qui, lui, ne lâche pas du regard de Selves. De Selves, galant homme jusqu'à la complicité, respectueux des rites jusqu'à l'effacement, ne bouge pas. Il reste muet; Caillaux s'empare de ce silence, se substitue à son ministre, invoque, explique; mais Clemenceau, debout, sans le voir, ne lâche pas sa proie. Il coupe Caillaux d'un ton sec :

— Ce n'est pas à monsieur le Président du Conseil que je m'adresse, c'est au ministre des Affaires étrangères...

Et de ses yeux en vrille, sous les sourcils en bataille, il harcèle de Selves.

Celui-ci, inquiet, cherche la réponse qui conciliera la réalité et le respect de ses fonctions. Enfin il parle :

— Messieurs, j'ai toujours eu un double souci : la vérité d'une part, et de l'autre la réserve que m'imposent mes fonctions. Je prie la Commission de m'autoriser à ne pas répondre.

La réponse, dans sa forme évasive, était assez nette et chacun avait compris que M. de Selves se refusait à insister davantage sur son différend avec Caillaux. Mais Clemenceau, qui flaire un gouvernement en décomposition, s'acharne sur le moribond.

— Cette réponse, — dit-il, — peut satisfaire tous les membres de l'opposition; quant à moi, elle ne me satisfait pas.

M. de Selves, cette fois, n'ajoute pas un mot; les mains croisées sur ses genoux, il oppose un calme serein aux nerveuses attaques du questionneur.

— Je dis, — achève Clemenceau, — que cette réponse ne

la proposition faite au baron de Lancken, chargé d'affaires allemand à Paris de l'abandon du droit de préemption de la France sur le Congo belge.

me satisfait pas, moi à qui l'on a fait des confidences et qui ne les avais pas sollicitées.

La séance fut levée sur ces mots; mais les esprits étaient échauffés; les détails de la réunion se répandirent dans les couloirs et la presse; Caillaux, qui sentait la situation du ministère ébranlée, courut derrière Clemenceau.

— Venez vous expliquer avec Selves dans mon cabinet, ce n'est qu'un malentendu.

— Le malentendu a été créé par vous, cher ami! —répliqua Clemenceau.

Tous les deux retrouvèrent de Selves, dans le salon réservé aux membres du gouvernement. Le ministre des Affaires étrangères, sur un ton amical, reprocha à Clemenceau d'avoir utilisé à la Commission les détails d'une confidence qu'il lui avait faite dans un moment de mauvaise humeur.

— C'est vrai; je vous ai fait part de divergences de vues qui avaient existé entre M. Caillaux et moi et des plaintes de M. Cambon, contre certaines interventions de nature à nuire à ses propres négociations; mais, puisque tout était réglé, que le traité était signé, pourquoi revenir là-dessus?

Clemenceau, fou de colère, allait et venait, en faisant sauter les chaises sur son passage :

— Comment, « puisque tout est réglé »! Mais rien n'est réglé, tant que les Chambres n'ont pas voté. Et puis, vous vous contentez de cela, comme explication. Vous, Caillaux, vous faites une politique par des moyens obliques, vous, Selves, vous en faites une autre par des moyens officiels; finalement, et par miracle, vous vous mettez d'accord pour signer un mauvais traité et nous n'aurions pas le droit de tenir pour suspecte la solidarité finale?

Caillaux intervint.

— Vous nous reprochez surtout, au fond de vous-même, de n'avoir pas utilisé le traité de 1909, qui fut signé sous votre régime.

— Je vous reproche cela et bien d'autres choses, —s'écria Clemenceau avec emportement, — mais nous réglerons à la tribune la question des traités et des signatures; pour l'instant je ne m'étonne que d'une chose : c'est que, divisés comme vous le fûtes sur un problème aussi grave pour le

pays que le problème marocain, vous ne vous montriez d'accord que pour vous maintenir au pouvoir tous les deux... C'est tout ce que j'avais à vous dire...

Il sortit; s'éloignant, il entendit encore la voix de Caillaux qui lançait toutes les injures dans le visage du ministre. Clemenceau, apaisé et souriant, s'en alla attendre à la rédaction de *l'Homme Libre* une nouvelle qu'il avait rendu inévitable; la démission de Selves. Elle arriva au journal en même temps que lui; peu après, une note Havas annonçait que le Président du Conseil avait pressenti Delcassé, qui était ministre de la Marine, pour prendre la place de de Selves aux Affaires étrangères. Clemenceau ne fit qu'un bond chez le Président de la République. Fallières aussi était son élu; c'est lui qui l'avait fait fabriqué.

— J'espère que vous n'allez pas permettre cela, — cria Clemenceau, dès qu'il aperçut le Président.

Lourd et bonhomme, Fallières souriait, avec cet air de ne pas comprendre qui lui donnait le temps de la réflexion :

— Quoi donc? Quoi donc? — répétait-il, presque somnolent.

Clemenceau faillit se fâcher :

— Quoi, vous ne savez pas que Caillaux a pressenti Delcassé pour remplacer de Selves?

Fallières ouvrit ses bras, avec innocence :

— Je l'ignorais, cher ami; Caillaux, vous le savez, ne me demande des conseils que lorsqu'il a besoin d'une couverture.

M. Fallières parlait avec tranquillité; l'accent de Nérac donnait à sa voix de la saveur et de la malice...

Clemenceau, d'un regard de coin, l'observait. Sur un ton plus calme, il dit :

— Je crois, mon cher Président, que vous feriez bien d'empêcher cette bêtise; si Delcassé revient, je considérerais ce retour comme une attaque personnelle.

Fallières, d'un pas traînant, accompagna son visiteur, et lui promit d'user de son influence pour orienter les démarches de Caillaux; mais celui-ci s'accrochait à toutes les combinaisons; comptant sur l'acceptation de Delcassé, il offrait la Marine à Poincaré, à l'amiral Germinet, à Baudin, qui tour à tour déclinèrent son offre. Soudain, il apprit que Delcassé refusait d'aller au Quai d'Orsay; ce fut un beau tapage.

Toutes ses allées et venues, ses tentatives pour se maintenir au pouvoir malgré tout, avaient irrité l'opinion publique; cette coalition des refus, qui déguisaient à peine une réprobation unanime, acculèrent Caillaux à donner sa démission. Il partit, sous les huées. C'est ce jour-là que M. Caillaux décida de faire sa carrière sur l'impopularité.

***

Clemenceau et Poincaré étaient, à cette époque, dans les meilleurs termes. Il n'en avait pas toujours été ainsi. L'affaire Dreyfus avait provoqué de part et d'autre quelques invectives qui s'étaient perdues dans le bruit des batailles; puis l'oubli était venu avec les joies d'une victoire, chèrement acquise. Mais un lien secret les unissait à leur insu : le patriotisme. Chaque provocation allemande les trouvait voisins et alliés. Mais, l'alerte passée, ils redevenaient des hommes avec leurs caractères bien tranchés, leurs tempéraments opposés, leurs moyens différents. Tout le dramatique des relations entre ces deux chefs, qui vont devenir peu à peu les grands pivots de l'Histoire, est dans l'antagonisme de leurs trop fortes individualités.

Si, chez Clemenceau, le miracle était psychologique, chez Poincaré, il est purement intellectuel. L'intelligence d'un Clemenceau est d'un métal rare, précieux, mais qui n'est pas exceptionnel; ce qui est surhumain chez lui, c'est le caractère; chez Poincaré, c'est l'intelligence; elle est sa faculté majeure; elle s'ingénie dans tous les domaines, s'adapte à tous les événements; elle lui communique cette dextérité dans la sagesse, cette souplesse dans la raison qui lui font distinguer d'un regard sûr les inconvénients et les avantages d'une opération politique; sous le voile discret des formes et des usages, elle recèle une vivacité chatoyante, subtile, et parfois passionnée; la volonté en est un peu tempérée : on ne peut pas être apte à tout comprendre, sans être disposé à céder un peu. La volonté chez Poincaré est un auxiliaire, chez Clemenceau elle est l'essentiel; le premier obéit à son intelligence; le second, à ses nerfs raidis; chez l'un la volonté s'exprime avec patience; elle prend surtout l'allure d'une belle obstination;

chez l'autre, elle s'exprime avec violence; elle opère à la façon d'une razzia, laisse l'adversaire démonté par la soudaineté de l'attaque, et figé par l'effroi. Poincaré représente la rigoureuse tradition classique, une bourgeoisie scrupuleuse et fermée, un milieu laborieux et sage; Clemenceau porte en lui tous les ferments de bataille qui, après avoir divisé sa Vendée, meurtri le foyer de ses pères, stimulé des haines, l'ont finalement dressé contre lui-même. Pourtant tous les deux sont les hommes d'une idée, d'une époque, d'une classe, d'un système; mais tandis que les caprices du jeu parlementaire, dans quelque pays que ce fût, devaient fatalement pousser Poincaré au premier rang, les mêmes caprices s'ingéniaient à retarder, pour Clemenceau, l'heure définitive de l'action; les assemblées redoutent moins l'intelligence que le caractère; elles ne prisent guère l'une et l'autre; mais elles s'accommodent plus volontiers des victoires de l'esprit que de celles de l'énergie. Le génie de Poincaré est de tous les temps. Il joue avec la même précision bienfaisante dans toutes les saisons; celui de Clemenceau ne se révèle que dans l'ouragan, la tempête, la catastrophe; mais là, nul ne l'atteint, il est inaccessible; il est sublime.

Caillaux tombé, Clemenceau avait dit : « Je demande un ministère Poincaré. »

— Pour le renverser — interrogea Poincaré en souriant.

— Non, — avait répondu Clemenceau très sincèrement, — pour le soutenir.

Pourtant Clemenceau ne fut pas sollicité par Poincaré d'entrer dans son cabinet : Poincaré avait été avec lui ministre dans le ministère Sarrien; il l'avait vu, trépidant, supporter sans patience la tutelle imposée; et, sans cesser de l'admirer, il le tenait à l'écart.

Le 5 février 1912, s'engagea, devant le Sénat, le débat sur le traité franco-allemand. Poincaré, au cours de la discussion, avait pris la parole pour défendre ce qui était signé. « Le traité n'est pas parfait, disait-il, mais il me paraît indispensable qu'il soit voté. »

Clemenceau répondit le 10 février. Il souffrait affreusement de la prostate; blême, énervé par la douleur physique, il prononça pourtant ce jour-là un des plus grands discours de

sa carrière. Il se montra aimable pour le gouvernement, exprima avec force son désir de le soutenir, regretta avec non moins de force de ne pouvoir le faire, et opposa avec art le traité de 1909 à celui de 1911. Puis, il s'éleva au-dessus des préoccupations du moment pour lire dans l'avenir; ce passage est prophétique; il dégage les anxiétés qui s'accumulent et qui, jusqu'à la guerre, ne vont pas cesser de grandir.

—Le papier qu'on propose au Sénat de ratifier, —déclare-t-il, — a été négocié sous le canon d'Agadir...

Pourtant, si le traité était une garantie de paix durable, il le voterait; mais il ne le croit pas; il y a, dans l'histoire de l'Allemagne et de la France, pendant la dernière moitié du XIXe siècle, trop de chocs, trop de heurts, trop d'oppositions morales.

« Je ne suis mû, dit-il, par aucun sentiment de haine; je ne veux pas de provocation; la paix est non seulement désirable, mais nécessaire. Je parlerai donc sans passion de l'état d'âme des deux pays. Le peuple allemand, en 1866 et en 1870, a remporté deux grandes victoires, qui ont déséquilibré l'Europe. A travers l'épopée napoléonienne, je ne saurais pas dire si nous avons été des vainqueurs accommodants.

» Nous avons notre manière latine, nous aimons le panache, un certain verbalisme de gloire, mais nous ne sommes pas de mauvaises gens, et la meilleure preuve en fut donnée par l'accueil fait à nos soldats dans les capitales européennes qu'ils traversaient.

» En ce moment me revient un mot de Bismarck; il n'est pas connu; je l'ai recueilli de la bouche de Jules Favre au jour affreux où il venait de traiter à Versailles de la reddition de Paris.

» Nous étions certains que, si l'ennemi avait prétendu occuper Paris, la ville aurait été réduite en cendres. Favre avait tout fait pour éviter l'occupation. Et comme il demandait à Bismarck si la gloire d'avoir réduit Paris ne lui suffirait pas, Bismarck répondit : « La gloire? Ce mot-là n'est pas « coté chez nous! »

» C'est que l'Allemand est surtout épris de force. Il perd rarement une occasion de le dire.

» Je respecte la méthode, la culture, la science des Allemands.

» Je cherche maintenant à reconstituer leur état mental à notre égard.

» Il y a, en Allemagne, des obstacles qui empêchent les pacifistes de triompher. Quant au peuple français, c'est un peuple d'idéalisme, d'indiscipline, de guerre et de révolution.

» Il a des élans magnifiques et des intermèdes de torpeur, de somnolence. Au cours d'un de ces intermèdes, nous avons été surpris, écrasés.

» Ce qui m'a frappé en 1870-1871, c'est la dissociation de tous les liens politiques et sociaux; le maître avait disparu, il n'y avait plus de France, il n'y avait plus qu'une poussière de Français.

» Nous avions l'invasion et des divisions politiques profondes. Seule, l'Église catholique était restée debout.

» Comment ce pays s'est-il relevé? Le parti républicain a retrouvé le contact avec l'esprit public reconstitué. Il a refait la France! »

Puis, voici l'hymne au pays, et le coup de clairon, dont l'écho se répercutera jusqu'aux jours de la grande mêlée.

« Le pays recèle d'admirables énergies.

» N'en trouvons-nous pas, tous les jours, une preuve nouvelle dans ce qui se passe après les plus terribles accidents d'aviation.

» Un malheureux périt d'une mort atroce. Dix jeunes hommes s'offrent aussitôt à le remplacer pour faire luire dans le ciel un éclair d'audace française.

» S'il vient s'ajouter à ce courage la force calme et réfléchie, la maîtrise de soi, soyez-en sûrs, nous tenons la revanche.

» Contre des hommes résolus à vaincre, prêts à mourir, il n'est pas de victoire possible!

» Messieurs, il a pu se trouver des rhéteurs aveugles pour maudire la patrie, la vraie mère qui leur a donné l'être. Mais, le jour où il faudra marcher, tous les sans-patrie demanderont des fusils.

» L'Europe réclame la paix. On a parlé d'un rapprochement de la France avec l'Allemagne. Cette pensée est née dans les milieux financiers « qui manquent, peut-être, de compétence pour les questions de politique extérieure ».

» L'Allemagne croit que la logique de sa victoire est dans

la domination, tandis que nous n'acceptons pas que la logique de notre défaite soit dans la vassalité.

» Nous avons été vaincus, nous ne sommes pas soumis. Les vivants seront fidèles aux morts. Nous avons encore quelque chose à dire et à faire dans le monde.

» Le rejet du traité est un saut dans l'inconnu : son vote est un saut dans le trop connu. »

Le traité fut voté; cependant la grande voix de Clemenceau avait réveillé les énergies somnolentes. La France avait eu la notion subite du péril. Elle allait travailler à le prévoir. Mais l'effort que Clemenceau avait fourni dans cette journée du 10 février l'avait épuisé; il dut se résigner à l'opération; il entra dans la maison de santé de la rue Bizet, où il fut l'objet d'attentions touchantes de la part des religieuses attachées à l'établissement, notamment de la sœur Théoneste, ange fidèle qui veillera jusqu'à la fin sur le grand mécréant. Tous les matins, il la trouvait à son chevet.

— Comment avez-vous passé la nuit? — demandait-elle.

— Mais pas mal, ma sœur, et vous-même? — répondait invariablement Clemenceau.

Un jour, il convint qu'il avait fait un mauvais rêve :

— J'étais à la porte du Paradis, — raconta-t-il, — avec saint Pierre. Vous arriviez, ma sœur, mais vous ne vous étiez pas confessée avant de mourir. Saint Pierre, implacable, refusait de vous laisser entrer. J'intervins pour vous : j'affirmai que je vous connaissais, que vous étiez sainte fille, mais saint Pierre entendait se conformer au règlement; enfin il céda, et partit à la recherche d'un confesseur : au bout d'un instant, saint Pierre revint désolé : « Il n'y a pas de curés au Paradis; je ne puis pas la faire confesser. »

Il fut un convalescent plein de tact et de charme. En quittant la maison de la rue Bizet, il ne laissa que des regrets. C'était un autre homme, celui que la politique a toujours ignoré ou négligé, que les saintes filles avaient entrevu dans la blancheur des draps. Il sortit guéri, mais déjà la lutte l'attendait.

Pugliesi-Conti, député de Paris, lui reprocha avec bonhomie d'avoir accepté la guérison sous la protection des filles de Dieu; il s'étonnait de ce désaccord entre sa doctrine et ses actes; Clemenceau répondit :

« Lors donc que mon docteur me demanda d'entrer dans la maison où il faisait ses opérations, ce qui devait lui permettre de me voir, sans dérangement pour lui, aussi souvent qu'il était nécessaire, je récapitulai brièvement mes souvenirs et je considérai que j'étais de taille à me défendre contre les tentatives de conversion auxquelles j'allais m'exposer. C'était là le principal, car, si j'avais cherché, comme font beaucoup de catholiques, la conformité de vues de l'infirmière et du malade, j'aurais pu, tout aussi bien, me trouver en désaccord avec la meilleure laïque sur des questions d'idéal et de philosophie. Mais cela, vraiment, ne pouvait pas m'entrer dans l'esprit. Qu'importe l'idéal différent — surtout quand nous varions de tant de façons à cet égard — si les actes qu'il inspire sont d'égale bonté. Je courus donc ma chance. Il y a de très bonnes infirmières laïques, comme il y en a de mauvaises. Ainsi des sœurs, puisque les paroles et les gestes du culte ont plus tôt fait de changer la forme que le fond.

» J'entrai ainsi, à la maison de la rue Bizet, sans avoir « d'anticléricalisme farouche à remiser », comme le croit M. Pugliesi-Conti, puisque l'anticléricalisme est une protestation contre la domination politique dont les papes ont couronné leur construction religieuse — bien loin d'être une persécution des croyances auxquelles nous avons reconnu et garanti toute la liberté.

» Ajouterai-je que j'ai trouvé là des femmes excellentes qui n'ont eu que le tort de me traiter en enfant gâté? J'ai plaisir à leur témoigner ici toute ma reconnaissance. De temps à autre je vais leur rendre visite pour la simple joie de leur dire ma respectueuse amitié. Nous avons causé de toutes choses, très librement et sans jamais qu'il pût naître entre nous le soupçon d'une offense, et peut-être les uns et les autres y avons-nous gagné en esprit de tolérance et de bonne volonté envers ceux qui ont d'autres opinions que les nôtres. Elles n'ont pas changé, moi non plus, mais nous nous accordons à penser qu'il n'est pas nécessaire de se haïr pour des sentiments opposés sur l'insondable question de la destinée humaine. Et je suis très fier de penser que, si mes amies de la rue Bizet avaient besoin d'un service qu'il fût en mon pouvoir de leur rendre, elles me feraient l'honneur de venir me le demander. »

Le ton est noble, non dépourvu d'émotion. Il professe encore le dogmatisme radical, cette pensée trop courte qui faisait sourire Renan, mais sa sensibilité le protège contre les vastes banalités de son parti. Il va s'en séparer avec éclat, dans les années qui suivront le coup d'Agadir.

***

A peine rétabli, Clemenceau prend part aux débats sur la réforme de la loi électorale, prend position contre la représentation proportionnelle, préconisée par la droite et le parti socialiste. Beaucoup plus que contre le principe, Clemenceau se dresse contre la coalition qui le soutient; il ne méconnaît pas la nécessité d'une réforme, mais reste fidèle au système majoritaire. Cette attitude l'amène à combattre Poincaré, président du Conseil.

« Présentement, chez nous, écrit-il dans *l'Homme Libre*, les catholiques révolutionnaires sont la clef de voûte de la grande coalition qui mène la République à sa perte par les chemins obscurs de la R. P. Ils ont fait alliance, à cet effet, avec les socialistes, avec les modérés, qui, sans poursuivre la même fin, attendent de la désorganisation du suffrage universel un avantage pour les minorités contre le gros du parti républicain.

» La crise qui sévit sur nous est de celles sur les dangers de laquelle nul républicain — si aveuglé qu'il soit par la métaphysique de la R. P. — ne peut se méprendre. L'entente sera aisée et honorable pour tous, si l'on fonde l'accord sur cette idée très simple que la réforme électorale ne peut être faite que par le parti républicain. Sinon, c'est la bataille jusqu'aux dents. Je cesserais de croire la France républicaine si je pouvais douter de la victoire. »

La réforme était votée par la Chambre, quand M. Fallières arriva à la fin de son septennat. On parlait beaucoup de Ribot et de Léon Bourgeois comme candidats à la succession. Le second refusa nettement; les chances du premier étaient faibles. Des collègues de Poincaré insistaient auprès de lui pour qu'il se présentât. Clemenceau, grand électeur présidentiel depuis quelques lustres, s'aperçut bientôt que le candidat qui avait

le plus de chances d'être élu, était celui qui passait dans l'opinion, pour être l'animateur du redressement national, incarnait par ses origines lorraines et le souci de la dignité française la grande revendication de la patrie mutilée. La popularité de M. Poincaré était grande. Il avait resserré les liens de la France avec l'Angleterre et la Russie. Il avait soutenu les États balkaniques en guerre contre la Turquie, qui était tombée sous l'influence allemande. Les Turcs armés par les généraux de Guillaume II avaient été battus par les États slaves, armés par les Français; en France, on avait accueilli cette nouvelle comme une victoire nationale. Enfin, dans la première médiation pour la paix, M. Poincaré avait fait jouer à son pays un rôle plein de dignité et de prudence. Clemenceau sentait bien qu'un tel personnage occupant la première place ne serait pas d'un maniement facile; il était habitué à la docilité de ceux qu'il avait créés et mis en fonctions; Poincaré n'était pas homme à subir des influences étrangères. D'autre part, dans quelle mesure Clemenceau, en combattant la candidature de Poincaré, ne songeait-il pas à poser la sienne? On peut l'imaginer et cette supposition, en aucune manière, ne saurait le diminuer. Clemenceau, avons-nous dit, croyait en lui. Il croyait à sa mission. Il croyait à la fatalité de l'histoire qui ne laisserait pas inemployée une force telle que la sienne; depuis Agadir, il était convaincu que la guerre était imminente. Son plus fidèle collaborateur, Stephen Pichon, avait dit, en 1912, à un collaborateur de Poincaré :

— Qu'on se prépare! L'événement viendra beaucoup plus vite qu'on ne pense. Dites bien à M. Poincaré qu'il doit songer aux responsabilités qui lui incombent!

Quelques heures avant, Clemenceau avait signalé le danger, à la tribune du Sénat. Confusément il sentait que son heure venait, qu'elle était là, toute proche. Ne voulait-il pas qu'elle le trouvât en état de réaliser les grandes choses qui étaient en lui? Car son orgueil immense n'admettait pas qu'on pût choisir entre lui et d'autres; il refusait les rivaux. Mais il acceptait les concurrents que les institutions lui imposaient.

Un jour, au Sénat, Clemenceau entraîna Pichon et Poincaré dans un salon désert; puis il avait refermé la porte, sous le regard de ses deux collègues interloqués.

— Il faut savoir où nous allons, — avait-il dit à brûle-pourpoint.

— Que voulez-vous dire, cher ami? — avait questionné Poincaré.

— Je veux dire que l'élection présidentielle approche, et qu'il faut fixer nos positions respectives.

Poincaré éberlué, sous le regard prudent de Pichon, avait l'air de ne pas comprendre. Clemenceau s'impatienta :

— En un mot, pour qui tenez-vous?

— Je serais très partisan de M. Ribot, mais on me dit qu'il n'a aucune chance.

Clemenceau, les mains dans les poches, tournait autour des meubles.

— Mais non, il n'a aucune chance; et puis il en aurait, que son élection ne serait pas souhaitable; voyez-vous ce renard tout à ses chausse-trapes et à ses pensées mystérieuses, dans un palais comme l'Élysée? Il nous roulerait tous...

Poincaré et Pichon souriaient sans répondre. Un moment passa, puis Pichon jeta le nom de Deschanel.

— Il ne ferait pas mal, — fit Clemenceau, — il s'habille bien pour pas cher... Qu'en pensez-vous, Poincaré?

Le Président du Conseil, ainsi interpellé, déclara que Deschanel ferait un excellent chef d'État.

— Il est très représentatif... Il est orateur... Il a belle prestance.

— Oui, enfin, il n'est bon à rien, — coupa Clemenceau. — Et pourquoi pas Bourgeois?

— Ses yeux; vous le savez bien : il est très malade!...

— C'est ce qu'il nous faut, — gouailla Clemenceau; — un aveugle fera très bien à l'Élysée!

Personne ne releva la férocité de la boutade. Elle produisit pourtant un froid. Au reste ni Poincaré, ni Pichon ne comprenaient où voulait en venir leur interlocuteur.

— Il y a Antonin Dubost, — suggéra Pichon, — il n'est pas plus bête qu'un autre.

— Où est l'autre? — fit Clemenceau, en roulant des yeux terrifiants vers son ami.

M. Poincaré semblait s'amuser follement, et attendait patiemment la suite; à son tour il jeta un nom :

UNION NATIONALE
POUR LE VOTE DES FEMMES

(DÉFENSE DES INTÉRÊTS FÉMININS, FAMILIAUX ET PROFESSIONNELS)

36, Rue Vaneau (VIIe)

---

140 millions de femmes votent déjà dans le monde. En France, la question du Suffrage Féminin est posée : elle sera peut-être résolue prochainement. Quand leurs droits seront reconnus, toutes les Françaises seront-elles prêtes à les exercer ?

Depuis plusieurs années l'**Union Nationale des Femmes** réclame les droits politiques pour la femme, défend ses intérêts, se préoccupe de son éducation civique, étudie les problèmes sociaux et les lois qui la concernent, intéresse l'élite intellectuelle à la cause du suffrage féminin.

Les lectrices de l'**Union Nationale des Femmes** sont exactement renseignées sur les sujets qui sollicitent la femme moderne, ouvrière, employée, commerçante ou industrielle, intellectuelle — mères de famille ou femmes seules, etc.

Pour vous documenter sur **le Féminisme à l'étranger, la lutte contre les fléaux sociaux, l'œuvre de la Société des Nations, le fonctionnement des institutions politiques, la législation nouvelle, les carrières féminines, etc.,**

Abonnez-vous à l'Union Nationale des Femmes.

Toute abonnée recevra gratuitement les deux numéros de l'**U. N. F.** contenant les réponses à nos enquêtes :

« **L'Académie Française est-elle favorable au vote des femmes ?** »

« **Pourquoi le droit de suffrage paraît nécessaire aux femmes françaises.** »

BULLETIN D'ABONNEMENT
à l'UNION NATIONALE DES FEMMES

JOURNAL MENSUEL (5 francs par an)

36, Rue Vaneau, 36 — PARIS (VIIe)

Chèque Postal N° 1077-21

---

*Veuillez m'abonner pour un an à l'*Union Nationale des Femmes (1)

A dater du .....

Nom .....

Adresse .....

(Signature)

(1) Joindre un bon de poste de **5** francs.
On peut s'abonner aussi par mandat-carte au chèque postal n° **1077-21.**

— Et Delcassé?

— Ah, celui-là, parlons-en! Pour faire oublier Sedan, il nous conduit à Fachoda.

Poincaré ne se tint pas pour battu; il jeta un autre nom :

— Il y a Pams!

— Autant vaudrait voter pour Rothschild!

Ce jeu de massacre pouvait durer longtemps. Poincaré mit sa serviette sous le bras, et fit le geste de prendre congé. Clemenceau l'arrêta :

— On parle aussi de vous, mais vous êtes trop jeune pour être élu. Dans sept ans, vous serez tout indiqué.

Poincaré, qui jusque-là n'avait pas encore été pressenti sérieusement, répondit que la fonction n'offrait rien de tentant pour un homme actif, et qu'il ne se jugeait pas qualifié pour tenir maintenant ou plus tard un rôle qui écrase toute personnalité et supprime toute initiative.

Il sortit du salon avec Pichon. Celui-ci, dès qu'il se sentit loin de son farouche patron, tenta d'expliquer :

— Mon avis est que Clemenceau attendait que nous lui offrions de lancer sa candidature.

— Ce n'est pas impossible. Mais pourquoi ne la pose-t-il pas lui-même?

— L'orgueil, — fit simplement Pichon...

Et il ajouta :

— Je crois du reste que Clemenceau se trompe; si vous vous présentez, vous serez élu...

Le 26 décembre 1912, Poincaré posait sa candidature; Ribot, soudain, ressuscita pour poser la sienne. Dubost et Deschanel restaient muets. Delcassé demeurait impénétrable et Pams invoquait l'irrésistible enthousiasme de ses amis. Parmi ceux-ci, devait-on déjà compter Clemenceau? Non! Pams pour lui était l'outsider de la dernière heure. Clemenceau attendait, pour prendre position, que chacun eût pris les siennes. Mais sa technique cette fois était en défaut. Un autre grand électeur s'était levé, qu'il avait imprudemment réchauffé dans son sein : Aristide Briand. Il allait dans les couloirs, la lèvre déviée sous la moustache inégale, la cravate molle, autour du col haut et cassé. Sa silhouette penchée errait parmi les groupes; il recevait les confidences, et, de sa voix

On peut s'abonner aussi par mandat-carte au chèque postal n° 1077-21.

lente, sinueuse, il imposait sans en avoir l'air des suggestions. Il avait l'air désœuvré et pourtant attentif, las et pourtant prêt à l'action, désenchanté et pourtant curieux. De sa voix basse, qui est celle des apartés — car il garde pour la tribune les résonances profondes et riches — il échauffait les tièdes, convertissait les hésitants, neutralisait les adversaires. A la droite et aux socialistes, il disait :

— Clemenceau, c'est le retour à l'arrondissement... la mort de la réforme électorale.

Au centre et à la gauche :

— Clemenceau, c'est la dictature... La classe ouvrière ne l'aime pas... et qui sait? peut-être la révolution...

Et il ajoutait :

— Poincaré, c'est l'ordre sans l'arbitraire.

Clemenceau, de son côté, manœuvrait les deux présidents: Dubost et Deschanel. Au sein même du gouvernement il ne lâchait pas Pams, qui, ministre de l'Agriculture dans le cabinet Poincaré, n'avait pas encore prévenu son président du Conseil qu'il était candidat contre lui. Le plus curieux, c'est que les concurrents de Poincaré lui attribuaient les mêmes desseins que les adversaires de Clemenceau prêtaient à celui-ci. Dans son discours de rentrée, Deschanel avait mis la Chambre en garde contre le pouvoir personnel, et, au Sénat, Dubost avait jeté l'anathème à la dictature. Clemenceau, dans les couloirs, se frottait les mains; jamais élection présidentielle, depuis l'échec de Ferry, n'avait soulevé plus de passion.

Le mercredi 16 janvier, un scrutin préparatoire des députés et sénateurs de gauche eut lieu au Palais du Luxembourg, dans l'ancienne chapelle des Pairs. Au premier tour, Poincaré arriva en tête avec 180 voix; M. Pams, qui était toujours ministre dans le cabinet Poincaré, arriva second avec 174 voix; Dubost en recueillit 107, Deschanel 83, Ribot 52, Jean Dupuy 22, Delcassé 7.

Ce résultat aurait pu mettre fin aux contestations; mais Clemenceau ne s'inclina pas. Il en avait vu d'autres avec Floquet, Freycinet et Carnot. Tandis qu'il adoptait Pams comme favori, il imposait un second tour de scrutin à l'assistance. Pams arriva en tête avec 283 voix, et Poincaré second avec 272. La majorité absolue n'était pas atteinte; le prési-

dent, M. Maurice Faure, annonça un troisième tour pour le lendemain.

Poincaré, après le second tour, avait fait de nouveaux efforts auprès de Léon Bourgeois pour qu'il acceptât de se présenter, ce qui, de l'avis de tous, sauf peut-être de celui de Clemenceau, eût tout concilié; Bourgeois opposa un refus catégorique et insista pour que Poincaré demeurât candidat.

Le lendemain jeudi, Pams, qui n'avait pas encore donné sa démission de ministre de l'Agriculture, arrivait en tête avec 323 suffrages. Poincaré n'en comptait que 309. La majorité absolue, étant de 324 voix, n'était pas atteinte. La situation était sans issue. Clemenceau décida de frapper un grand coup pour amener Poincaré à se retirer; il proposa qu'une délégation fût nommée pour le prier de renoncer à la candidature. L'idée fut acceptée et la délégation aussitôt constituée. En faisaient partie : Clemenceau, Caillaux, René Renoult, Combes, Augagneur, Clémentel, Maurice Reynaud, Monis et Iriart d'Etchepare.

Poincaré conférait au Quai d'Orsay avec quelques-uns de ses collaborateurs, quand on lui annonça l'arrivée des délégués. Il se rendit dans le salon de la Rotonde pour les recevoir. Combes, enrhumé, pria Clemenceau d'exposer l'objet de leur démarche. Cette entrevue avait un aspect inattendu. Tous étaient debout. Clemenceau et Combes, un peu en avant du groupe, Poincaré au centre, le front soucieux, avec, sur le visage, une expression de surprise inquiète.

Clemenceau, très posément, expliqua que la majorité républicaine avait choisi un candidat, que ce candidat était Pams.

— Dans ces conditions, — poursuivit-il, — vous ne pouvez être élu qu'avec les voix de la droite. Nous venons vous demander de vous soumettre à la discipline républicaine et de vous désister en faveur de M. Pams.

Poincaré, nerveux, regardait tour à tour les acteurs de cette scène singulière. Il en vit qui souriaient, comme Caillaux, d'autres, comme Clémentel, qui s'effaçaient, gênés, dans l'ombre de leurs voisins, d'autres enfin qui lui jetaient, des rangs ennemis où ils se trouvaient, des regards chargés d'amitié.

— Je regrette, — répondit-il à Clemenceau, — de ne pouvoir déférer à votre désir. J'ai été prié par de nombreux républicains de poser ma candidature; à l'instant même, beaucoup viennent encore de m'engager à la maintenir. J'ai eu la majorité au premier tour. M. Pams n'a eu au troisième que quelques voix de plus que moi. Il n'a pas la majorité absolue. Il n'y a donc aucune indication sérieuse. M. Pams, d'ailleurs, fait partie de mon cabinet. Il n'a jamais été en dissentiment politique avec moi, je n'accepte pas qu'on le considère comme plus fermement républicain que moi.

Clemenceau eut un geste conciliant.

— Notre démarche, — souligna-t-il, — n'a rien de comminatoire. Votre réponse laisse subsister mon argumentation. Veuillez, je vous prie, y réfléchir.

— J'ai réfléchi et mon parti est pris.

La voix sèche de M. Poincaré, — celle des mauvais jours et des séances orageuses, — avait jeté le défi. C'était la première fois qu'en de pareils moments Clemenceau trouvait un adversaire à sa taille. Il blêmit, et son regard, sous les sourcils hérissés, se fit méchant.

A ce moment, Monis intervint.

— Mais si M. Pams se retirait en même temps que vous, monsieur le Président, et si on vous laissait le soin de choisir un troisième candidat?

Clemenceau agité, trépignant, ne donna pas à Poincaré le temps de répondre.

— Je n'accepterais pas, quant à moi, que le candidat fût désigné par le Président du Conseil.

Poincaré feignit de n'avoir pas entendu ces derniers mots. Répondant directement à Monis, il raconta ses derniers efforts auprès de Bourgeois qui avait refusé formellement.

— A son défaut, — acheva-t-il, — je ne vois personne sur qui l'accord puisse se faire d'ici à demain. Donc, je reste candidat!

— C'est votre dernier mot?

— Certainement!

Clemenceau, blême de colère, sortit le premier. Il tomba dans la foule des journalistes; il les évinça et se rendit aussitôt au Luxembourg. Une réunion d'électeurs hostiles à Poincaré,

devait s'y tenir dans la soirée. Un orateur, M. Ferdinand Buisson, député de la Seine, racontant son entrevue avec le Président du Conseil, dit au cours de son récit :

— M. Poincaré, à qui j'ai suggéré de tenter une dernière démarche auprès de M. Léon Bourgeois, m'a répondu qu'il avait fait cette démarche plusieurs fois dans la journée sans réussir à décider le ministre du Travail...

A ce moment, la voix de Clemenceau hurla dans le tumulte :

— Qu'est-ce que vous dites?

Buisson n'entendit pas. Le lendemain Poincaré recevait de Clemenceau un mot où il l'accusait d'avoir chargé, la veille, M. Ferdinand Buisson d'une « manœuvre de mensonge ».

Poincaré, ahuri, chargea MM. Briand et Klotz d'aller demander des explications à Clemenceau. Celui-ci avait cru entendre, dans l'agitation de la réunion tenue la veille, que M. Buisson disait : « M. Poincaré m'a du reste indiqué que M. Clemenceau n'était pas partisan de cette candidature (celle de M. Bourgeois). » En réalité, il s'était passé ceci : M. Buisson avait, d'une part, affirmé que M. Poincaré ne cessait pas d'être partisan de la candidature de Léon Bourgeois et d'autre part, signalé que M. Clemenceau n'était pas d'avis de s'en rapporter à l'arbitrage du Président du Conseil. Les deux phrases criées dans le bruit avaient été confondues par Clemenceau. Une lettre de Buisson acheva d'éclairer l'incident qui se trouva clos, le soir même où Poincaré était proclamé Président de la République.

Mais le fossé se creusait entre Clemenceau et Poincaré. Le premier devait avoir sa revanche trois mois plus tard. La réforme électorale était venue en discussion devant le Sénat. Briand, qui avait succédé à Poincaré comme Président du Conseil, défendit le projet avec toutes les ressources de son art. Mais Clemenceau se leva et défit en une heure ce que Briand avait fait; le ministère fut mis en minorité et donna sa démission.

***

Barthou forma un cabinet; il héritait de Briand, outre la réforme électorale rejetée par le Sénat, la loi militaire qui fixait la durée du service à trois ans. Le gouvernement alle-

mand avait décidé de consacrer un milliard de marks à l'augmentation des effectifs et du matériel. Les mesures extraordinaires qu'un pareil chiffre représentait, inquiéta l'opinion française. M. Poincaré, sans attendre le dépôt du projet allemand au Reichstag, fit réunir le Conseil Supérieur de la Guerre, qui se déclara partisan d'une augmentation du nombre des hommes présents sous les drapeaux. Il conclut à la nécessité du service de trois ans.

Barthou eut à lutter contre une série de contre-projets, de manœuvres, pour faire aboutir le projet. Il était soutenu par Clemenceau qui, avec éclat, s'était une nouvelle fois séparé du parti radical. Paul-Boncour, Messimy, Viviani, soutenaient des thèses diverses qui avaient surtout pour objet de faire avorter la loi. Clemenceau avait autrefois accepté et préconisé le service de deux ans, pour alléger le pays des servitudes de la caserne, mais devant le péril, il répudia courageusement son attitude passée. Il démontra l'impossibilité de dégarnir nos frontières de l'Est, et écrivit son fameux « *Vouloir ou mourir* » qui rappelle, par le ton et la flamme, l'éloquence frémissante de 92, et les appels de la Patrie en danger.

Entre temps, il s'occupe de l'hôte de l'Élysée. Doumergue, le 8 décembre 1913, a succédé à Barthou; il a pris Caillaux comme ministre des Finances et Malvy comme ministre de l'Intérieur. Clemenceau accuse Poincaré de conspirer contre le ministère. Le président du Conseil intervient, veut calmer Clemenceau, mais celui-ci, le lendemain, publie dans *l'Homme Libre* un article plus féroce que les précédents. Il écrit : « Je subis l'expérience Poincaré, je n'y participe pas; » ou encore : « L'expérience Poincaré n'est qu'une tentative en faveur des intérêts religieux. » Espère-t-il user par les invectives celui qui a été élu malgré lui? Poincaré, impassible, s'énerve des attaques, mais s'enfonce dans sa résolution. Les élections surviennent, elles sont favorables aux radicaux et aux socialistes qui seront 103 dans la nouvelle Chambre. Clemenceau explose de joie. Il jette l'anathème à Briand et à ses alliés de la droite, représente Poincaré ballotté entre Charlotte et Mathurine; la haine le détourne des grands devoirs du moment.

Le ministère Doumergue est remplacé par un cabinet Ribot,

qui tombe le jour même où il se présente devant les Chambres. Le Président de la République appelle Viviani qui donne les Finances à Noulens, la Guerre à Messimy, le Commerce à Thomson, l'Intérieur à Malvy. Nous sommes le 15 juin 1914.

Le 28, c'était un dimanche. Clemenceau revenait en auto de Bernouville. Il avait Geffroy à ses côtés. Ayant franchi la barrière, Clemenceau donna à son chauffeur l'adresse de *l'Homme Libre*. La voiture avançait péniblement dans un bouillonnement de peuple; des boulevards, dans la tiède lumière du jour finissant, la foule jaillissait en joyeux tumulte; ses vagues moutonnantes déferlaient gaiement sur la chaussée; des crieurs de journaux hurlaient les dernières nouvelles, Clemenceau, silencieux, apaisé par le plein air, goûtait l'oubli des heures. Geffroy observait. Soudain il dit :

— Avez-vous entendu?

— Quoi, cher ami?

— Mais ce que crient les camelots.

Clemenceau eut un geste las.

— Nous le saurons toujours assez tôt.

— Mais non, mais non, écoutez, — fit Geffroy.

Clemenceau prêta l'oreille. Dans l'immense rumeur, il distinguait un mot qui revenait sans cesse, sur la bouche des crieurs : « Attentat ».

— On aurait assassiné Poincaré? — fit Clemenceau. — Ce n'est pas possible.

Geffroy fit arrêter la voiture au bord d'un trottoir, sauta à terre, et courut acheter le journal. En grosses lettres, la manchette annonçait : « Attentat contre l'archiduc d'Autriche. »

Clemenceau sursauta :

— Hein?

Il prit le journal, le parcourut rapidement et s'écria :

— Si tout est vrai, c'est la guerre!

C'était vrai. Un étudiant serbe, Prinzip, avait abattu à coups de revolver, dans une rue de Serajevo, en Bosnie, l'archiduc héritier d'Autriche et sa femme : François-Ferdinand, personnage remuant et ambitieux, qui avait de ses mains fabriqué l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, tombait sur le champ même de ses ambitions.

Le meurtrier avait voulu frapper, — dira-t-il plus tard, — le personnage le plus représentatif de l'impérialisme autrichien. L'Europe, étourdie sous le coup, ne réalisa pas tout de suite les effarantes répercussions du geste de Prinzip. Mais l'Allemagne et l'Autriche ont le prétexte qu'elles cherchaient : nous allons d'un pas sûr vers la guerre.

— Cette fois, c'est couru! — s'était écrié Clemenceau.

Et il écrivit un article, plein de prudence, où il dépouillait, pour la première fois depuis des mois, l'homme de parti et les haines de clan. Quelques jours plus tard, Charles Humbert, à la tribune du Sénat, révélait, dans un discours sensationnel, les défaillances de notre armement : insuffisance de l'artillerie lourde, mauvaise organisation des places fortes, absence d'observatoires, pénurie de munitions.

Clemenceau, de la parole et du geste, encourageait l'orateur.

— Nous ne sommes ni défendus, ni gouvernés, — hurlait-il.

Puis, il se tourna vers le ministre de la Guerre :

— Vous étiez hostile à l'augmentation de nos effectifs par la loi de trois ans. C'était donc que vous mettiez votre confiance dans la supériorité de nos armements. Et cette supériorité n'existe pas?... Et c'est vous qui le dites?

Plus loin :

— Les Chambres ne peuvent partir en vacances avec cette inquiétude. Je demande au ministre de la Guerre d'apporter des précisions.

La séance s'acheva dans le désarroi et la fièvre, tandis que Clemenceau disait encore :

— Depuis 1870, je n'ai pas assisté à une séance de Parlement aussi angoissante!

GEORGES SUAREZ

(A suivre.)

PRÉSENTATION DE PAN[1]

> Cet homme que j'avais était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritables témoignages : car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'histoire : ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu; et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bastir et donner de la vraisemblance à des intentions fausses et qui n'ait rien espousé. Le mien restait tel et, outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi, je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent.
>
> *Montaigne, Essais.* — Livre I, chapitre XXXI.

Quand on regarde sur la carte routière le pays que ceinture la Durance, on voit, vers le haut de l'image, une grande place morte. Une résille d'artères et de veines charrie le sang dans la partie basse; la terre verte s'abreuve au torrent; de grasses villes s'arrondissent, les voies sont larges, la poussière du blé roule comme une nuée; mais, d'un coup, tout s'anémie et s'amenuise, la route qu'on suivait du doigt se perd, le sentier

1. On sait le succès qu'a récemment obtenu le roman de M. Jean Giono *Un de Baumugnes*, dont notre collaborateur M. Henry Bidou a rendu compte dans son article du 1er janvier 1930. Antérieurement, M. Giono avait fait paraître un roman campagnard des plus vigoureux, *Colline*. Les belles pages que nous publions aujourd'hui présentent, comme on s'en rendra compte, un vif intérêt du point de vue littéraire. Mais il ne faut pas les considérer seulement comme des impressions, comme des souvenirs. Elles fournissent aussi l'explication de cet amour passionné pour la terre, — de cette attirance exercée par le vieux dieu Pan, — qui se manifeste dans les œuvres de M. Giono et lui vaut déjà une place à part parmi nos écrivains.

même s'efface, une dartre livide s'élargit qui va de Sisteron à Sault : tout est mort, tout est blanc de la pâleur des terres inconnues : c'est Lure.

Plus de chemins. Les traces humaines font peureusement le tour de la montagne. Quelques villages heureux marquent les étapes du voyageur à pied. La route se glisse dans l'entrebâillement d'une porte de roches; elle tourne; elle danse contre le flanc sauvage et poilu du mont; elle s'esquive dans un val; elle se cache sous les collines; elle fuit enfin vers Laragne, laissant derrière elle, après son prudent détour, la terrible échine.

Ce qu'elle encercle ainsi, c'est la montagne libre et neuve qui vient à peine d'émerger du déluge. Là, le vent est comme un ruisseau et coule à travers votre tête; tout fuit de ce qui constituait le monde habituel, tout coule comme un sable; plus rien de ce qui a été inventé ne compte; vous voilà clarifié et lavé. Il n'y a eu personne avant vous; on n'a pas découvert la brouette; on n'a pas découvert le levier; votre pauvre soulier est mangé par les pierres; le vent arrache votre foulard; une force froide durcit l'air transparent, et soudain, vous voilà nu en face de la terre.

Alors, si l'on a le courage de tout abandonner de gaîté de cœur, si l'on n'a plus d'orgueil que pour le poil de sa poitrine, on avance, porté par les ailes d'une musique intérieure et, un pas après, on trouve sous le chêne un homme aux bons yeux qui paît ses trois brebis en flûtant sur un sifflet de roseau.

***

J'avais sept ans quand, pour la première fois, j'entendis parler de cette montagne.

Je passais mes vacances d'écolier chez un berger de Corbières.

J'étais toujours plein de paille, des cheveux aux chaussettes, rouge comme une pomme, gluant de sueur et la blouse un peu déchirée. Je me composais un immense rêve vivant avec des sauts dans le foin, des tanières dans les gerbiers, de longues heures à guetter — quoi? — blotti sous les figeons laiteux du gros figuier. Quand j'entrais à la maison, que de

lamentations! Il y avait, à la batterie de cuisine, une casserole mal pendue qui en tremblait chaque fois, tant madame Massot avait alors le verbe âpre.

Cette fois-là, le silence. Elle allait, sans mot dire, de son placard à la table; elle fit à peine attention à moi.

— As-tu goûté?

Seulement.

Je regardais, tout étonné et un peu inquiet, et je restais dans l'ombre, avec un doigt sur les lèvres.

Une houppelande fauve, épaisse comme une peau de bête, couvrait une chaise. Sur la table, près de la lampe, la besace était ouverte. A côté, il y avait des feuilles de journaux coupées en quatre.

Madame Massot venait du placard avec les deux mains pleines : du chocolat, du sucre; elle pliait chaque chose dans un morceau de journal; elle plaçait tout ça dans la besace. De temps en temps, elle soulevait le carnier par la courroie pour juger du poids. Enfin, dans deux petites boîtes, elle mit du sel et du poivre; puis elle serra les boucles. Je demandais...

— C'est pour le père Massot, — dit-elle, — il part cette nuit pour Lure; c'est le temps.

J'eus, au matin, le sommeil tout fleuri de bêlements d'agneaux, de sonnailles et de voix d'hommes. Comme tout ça diminuait à laisser entendre le bourdonnement du chèvrefeuille plein d'abeilles, je m'éveillai, je compris, je courus en chemise jusqu'à la fenêtre... Au détour de la route de Sainte-Tulle, le dernier mouton disparaissait.

Tout le jour, le village fut silencieux. Les étables étaient ouvertes. Je passais la tête pour voir : vides.

J'entrais sur la pointe des pieds; ça sentait la laine, le fumier et le foin fleuri. Dans la terre du pas de la porte, dans la poussière de la rue, il y avait des traces comme d'un ruissellement.

Ce jour-là, sur les aires, dans les ruelles fraîches, à l'ombre des granges familières, quand mon ivresse tomba, immobile, je me répétais à haute voix : Lure! J'écoutais le son du mot, j'écoutais le mot tinter sur l'écho du mur, et, aussitôt, la tête pleine d'herbages, le jeu recommençait. Lure!

Et le petit Séraphin me tire par la blouse et me demande : « Tu dors? »

Je me revois dans cette écurie abandonnée, rue de la vieille Boucherie. Je suis allongé sur le sable. J'écoute : Lure!

Je suis sur les aires, et c'est un soir de vent. Je dresse ma blouse comme une voile et je navigue entre les gerbiers. J'invente toute une odyssée avec des monstres, des ports aux bras ouverts, de bonnes îles mamelues comme des nourrices.

Soudain, une fleur de glace bat mes joues... l'odeur envolée de l'hysope et du genièvre...

Je renifle.

Lure!

Me voilà hanté par ce mot.

Les années passent; chaque fois que je le prononce, j'entends qu'il tombe au fond de moi dans une eau endormie; des ondes s'élargissent, des frissons courent; je suis tout scintillant comme un ruisseau.

On me donnait cinq francs par semaine et j'achetais des livres. Le dernier reçu était le plus beau; j'en faisais mon compagnon. L'hiver, pendant ces vêpres de dimanches, je montais dans les collines; je cherchais les combes douces sous les genêts où l'herbe est toujours neuve, où la terre est tendre, et, là, à l'abri du vent, roulé dans ma chaleur comme un lièvre, je lisais. Le soleil pâle me couvrait comme d'une couche de paille. Mais le mot était plus fort que le livre. Il y avait toujours dans l'air une odeur, un son ou seulement ce ronflement du vent dans le vallon, et je haussais alors la tête vers ce côté du ciel où je savais qu'habitait la montagne.

Longtemps comme ça, puis, un beau jour, je me mis en marche.

De Manosque, on ne voit pas Lure. La ville est comme un port au fond d'un golfe; elle se musse entre ses olivaies, les toits serrés, les rues étroites, bombant l'échine, la tête au ras de la plaine.

J'avais pris la canne de mon père et je marchais du pas des pionniers. Je voulais sortir de ce trou d'herbes où la ville ronronnait au chaud, me hausser sur le dos de chèvre des collines,

et voir... voir ce pays *d'au delà*. Le ciel, là-bas, était pareil à de l'eau claire.

Je ne vis pas Lure ce jour-là; ni les jours d'après; ni de longtemps. Mais, peu à peu, me devint familier tout le pays sauvage des crêtes, des vals solitaires, et ce grand cratère poilu dans lequel bout la houle échevelée des collines à perte de vue.

Entre moi et Lure il y avait encore ça!

Sur le moment, j'étais resté muet, un doigt aux lèvres, comme jadis dans la cuisine de madame Massot.

***

— Tu montes, — me disait Pancrace, l'ouvrier de mon père...

J'étais là, tous les soirs, autour de l'établi, et, quand on ne battait pas le cuir sur la pierre, quand on ne clouait pas les semelles, quand on cousait à grandes brassées de ligneul, avec, seulement, le bruit du fil poissé qui grinçait comme un vol de mouches, j'interrogeais.

— ... tu montes le ravin de Pétavigne. Tu te mouilleras un peu les pieds et tu t'écorcheras les mains. Donc, tu montes. Et puis, tu arrives à un endroit où ça s'élargit, où ça meurt dans un beau pré tout tondu de son naturel, parce que l'herbe reste toujours petite. Là, tu verras un chêne blanc, et, dessous, une fontaine de bois. Ne bois pas : elle fait venir le goitre. Elle est froide comme une glace. Lave-toi seulement les poignets si tu as chaud. Derrière, c'est la bergerie. Alors, tu tournes à ta main droite. Si le chien vient, n'aie pas peur : tu siffles et il s'arrête. Quand tu vois le chien, ça n'est pas encore là. Il y a comme un petit chemin...

Il s'arrêtait pour tourner le soulier qu'il était en train de coudre; il ne parlait plus parce qu'il tenait entre ses lèvres les deux soies de porc du ligneul.

— ... il y a comme un petit chemin. Alors c'est frais comme une cave; tu mets ta veste et ton foulard. Tu vas. Le chien reste là-bas dans le petit pré. Tu débouches : il y a des pommiers, des amandiers; les amandes sont amères. Là tu es chez Turpin. Après c'est un amusement. Tu vois déjà l'eau

dans le ruisseau. Tu marches pas même une demi-heure et voilà le puits. Tu verras : rien qu'en mettant le nez au portillon, pouah, ça sent l'œuf pourri, le soufre d'allumettes; ça te soulève le cœur.

Mon père posait ses lunettes et s'essuyait les yeux :

— Tu le fais tromper, ce petit, laisse-le faire; ne lui dis rien; s'il se perd, tant pis.

Et il me regardait avec son bon regard gris bleu et son sourire.

J'essayais tous les itinéraires de Pancrace.

Je connaissais, maintenant, le puits d'eau sulfureuse, la montagne blanche qui n'est qu'un four à chaux abandonné, la tuilerie où un petit homme poilu polissait l'argile avec la paume de ses mains, la grande combe où tout dort : arbres, herbes, fermes, parce que le vent n'y descend jamais, parce que les hommes n'y vont plus jamais, et où il n'y a ni bonne terre, ni gibier, mais seulement le silence.

Et, un jour, je demandai :

— Alors, pour voir Lure...

***

Ainsi, pendant toute ma jeunesse, j'ai eu cette montagne à conquérir. Elle fuyait devant mon pied comme une bête pourchassée; elle se cachait sous les brumes, dans les nuages du ciel et dans les nuages de feuilles de la terre. Plus d'un soir, après la poursuite, haletant de tout un jour de chasse, je me suis surpris à écouter dans les chênaies comme le bruit d'une fuite : le bruit d'un monstre qui fuyait devant moi en écrasant les feuillages.

Heureusement, j'avais le cœur tendre et, arrondissant mes lèvres en cul de poule, je sifflais tout le tendre de mon cœur. J'avais des gestes aimables pour les arbres; je ne cassais pas de branches; je ne cueillais pas de fleurs, les regardant seulement, me baissant pour les sentir; je ne jetais pas de pierres aux moineaux et je savais esquiver les ramures doucement, sans brutalité, en tournant un peu l'épaule. Puis, j'avais hérité de mon père un regard qui attirait les chiens perdus.

— Ah, voilà le petit Giono, — devait se dire la colline.

— Il a beaucoup de politesse, — disait sans doute la jeune pinède.

Et la fontaine :

— Il n'a jamais sali mon eau et il me siffle des chansons.

La mère lapine arrêtait le brusque saut de ses lapinots :

— C'est le petit Giono!

Alors, un beau matin, sans rien dire, la colline me haussa sur sa plus belle cime, elle écarta ses chênes et ses pins, et Lure m'apparut au milieu du lointain pays.

Elle était vautrée comme une taure dans une litière de brumes bleues.

***

Je pense à Whitman et à Paumanok, *l'île en forme de poisson.*

Du haut des Monges, là où la haute colline se ploie et verse vers les vallées intérieures de Saint-Martin, entraînant vers les vallons de longs vergers d'amandiers et une écume de genévriers et de chênes, on voit Lure qui bombe son dos de vache au-dessous des brumes.

Tout l'espace autour d'elle est gris et tremblant de ce frisson de l'air plein de soleil qui coule comme un sirop. Une ville pomponnée de pins, toute boursouflée de collinettes et d'arbres, apparaît sous les ondulations liquides du vent comme au fond de la fresque du Paradis de Benozzo Gozzoli. Une vallée s'ouvre, couverte d'herbes comme d'une couleur passée au pinceau. Le paysage a l'air composé par quelqu'un qui a posé les rochers bleus, les collines, les cyprès et les villes, puis s'est reculé pour juger de l'effet, a rectifié tel bosquet, a dressé telle quenouille de peupliers jusqu'à la perfection. Des villages : Saint-Maime, Dauphin, Mane, Saint-Martin, fument comme des tas de cendres chaudes. Des routes blanches s'enlacent autour des métairies, battent de la queue contre des bancs de roches, enfoncent leurs têtes dans les bois. De longues lignes de peupliers bourdonnent; trois ruisseaux tendus à travers la vallée comme des cordes de harpe sonnent en sautant les pierres.

Tout est doux comme de l'eau, tout est aimable et accueillant. On imagine les porches des fermes fleuris de filles; on entend le chant des cueilleuses; on suit de l'oreille

le bruit imaginaire de chars et de claquements de fouet; on voit déjà la théorie biblique des femmes aux beaux pieds qui remontent du ruisseau avec la cruche à l'épaule. On se sent tiré en avant par une puissante aspiration.

Ainsi, cette si terrible montagne...

On dévale par une gorge qui a tranché la roche au couteau et le premier qui vous salue, en bas, est un de ces ruisseaux musiciens.

Regardez les prés : de l'herbe mauvaise, des étrangle-chiens, des colchiques, des coupes-à-colique, des daturas, des brûlures de cuscute. Tout un feutre de chiendents étouffe la terre. Nous passons près de cette ferme trapue; sous le hangar, à côté d'une charrue à main, un étique bidet ronge des branches et, sous la carcasse vide de la grange, la seule récolte est un tas de ces grosses courges grises que les hommes ne mangent pas, que les bêtes n'aiment guère. et qui pourriront et qui couleront dans l'herbe comme des viscères arrachées au ventre de la terre.

Voilà la ville picturale : une ville de vieillards. Tous les petits rentiers, tous les petits retraités du monde se sont réunis là : petites cannes, petits pas, petite vue courte, petits gestes : tout étriqué, tout recroquevillé. D'anciens hôtels seigneuriaux servent d'écurie. Le fumier coule dans les rues. On vient relever les côtes contre le mur de l'église. La buraliste demande à l'épicière des nouvelles de son eczéma. On connaît les trente-six manières du contrôleur des contributions. Le Receveur des postes est trop jeune : avec toutes ces dames-employées!... Le beau-frère du garagiste descend trop souvent à Marseille. Mademoiselle Clorinde ne va plus à confesse depuis qu'est installé le nouveau curé, et, pour qui sait voir — oui, madame — la jeune fille du chef de gare prend véritablement très mauvais genre.

Dans la rue de la Belle-Épautre le vent et la pluie ont décharné un vaste palais de pierre grise. On a arraché ses grilles, écrasé l'écusson de la porte; toute la grande maison vide bourdonne au moindre souffle de l'air. Au temps printanier des migrations, les bohémiens y logent à la nuit. Sur le mur de la salle de garde ils ont gravé au couteau une grande nef symbolique chargée de tous leurs morts et qui

vogue, proue en avant, vers la petite sentine pleine de paille où la bouchère des *Quatre coins* donne ses rendez-vous d'amour.

La terre s'élance comme une vague : du blé court, des amandiers se rebiffent dans le vent; des pierres. Et, tout d'un coup, là-dessous, la voix grave des grands chênes et la solitude.

Maintenant, c'est Lure. La montagne est là. Des villages encore, mais ceux-là, morts tout à fait : des ossements et de la poussière et, parfois, quelques vieilles femmes, quelques vieux bergers attachés à leur pays qui se sont dit : « Je mourrai là », et qui tiennent parole.

Je me souviens d'un jour de Pâques. D'un de ces squelettes, suintait une musique d'orgue de barbarie. Sur la place de l'église, entre les décombres, une roulotte de forain était garée. C'était un nouveau, il ne savait pas que c'était mort. « Et d'en bas, Monsieur, on ne dirait pas. » Il était monté. Il n'avait plus trouvé là que le Philippe, ce vieil homme qui garde ses deux chiens attachés à sa ceinture de jour et de nuit.

— Alors, moi Monsieur, je suis fatigué; pour aller ailleurs c'était trop tard; j'ai sorti mon orgue et je tourne la manivelle pour le vieux et pour moi.

Comme on approche de la montagne, on est saisi par le silence et par le froid.

Le silence? Non pas celui des nuits après le vent quand le ciel, blanc d'étoiles, craque comme de la neige, mais une chose qui nous paraît le silence parce qu'elle est vide de bruits humains, un vent qui nous glace parce qu'il est le halètement du monstre.

***

Je vous ai promis Pan.

Je vais d'abord vous en montrer l'essence subtile.

On m'a dit : « Si les paysans se mettent à parler comme vous voulez nous faire croire qu'ils parlent, nous allons devenir enragés. »

Je ne sais pas comment parlent les paysans du Nord, de

la Loire, du Jura, mais je sais parfaitement comment ceux de Haute-Provence parlent.

Je vais vous donner quelques échantillons de ce langage. Mais d'abord, entendons-nous : je ne fais pas de littérature; je ne suis plus qu'un simple phonographe; je vais vous faire entendre quelques-uns de mes *disques* paysans. Il n'y a de moi que l'humble traduction du provençal que j'ai notée.

C'est à un triage d'olives. Quand on cueille les olives, chez nous, on les cueille à la main; on ne les gaule pas comme dans le Var. Donc, quand on cueille les olives, c'est pendant le milieu de décembre, il fait froid, il y a d'aigres bourrasques de mistral, de longues aiguillées d'eau glacée dans l'air; on se dépêche, on tire sur les branches, on cueille à poignées et, à la fois, dans le panier on met les fruits et les feuilles. Pour que l'huile ne soit pas trop amère, il faut enlever les feuilles. Alors, on prend pour ça une de ces belles nuits où le gel immobile cimente la terre et le ciel; on pend une bassine de vin à cuire dans l'âtre; on invite les voisines, les voisins, et on trie les olives. Il y a une grande table : des planches sur des tréteaux. On s'asseoit tout autour, on vide sur la table les sacs d'olives; on fait courir les fruits; on enlève les feuilles, on jette les feuilles par terre et on met les olives propres dans des sacs.

On a raconté toutes les histoires, on a chanté toutes les chansons. La vieille Babeau a dit enfin, à bout de ressources :

— On va jouer la pastorale.

On distribue les rôles :

— Toi, Jeannette, tu seras la Sainte Vierge. Amélie sera Madeleine. Madame Lugan sera le Jésus. Toi tu seras Saint Joseph, et toi, tu seras Hérode, et toi le traître, et toi...

Tout le monde y passe. S'il manque des rôles, on en crée :

— Toi, tu seras le chasseur.

— Il n'y en a pas, de chasseur, à la pastorale.

— Il y en aura un à la nôtre.

— Toi, tu seras le meunier.

— Je ne sais pas ce qu'il faut dire.

— Tu inventeras.

Tu inventeras! Tout est là! Ce qu'on va jouer, on va le jouer seulement en paroles, sans gestes : les gestes sont utiles

pour trier les olives. On va jouer au canevas. Quand la parole viendra à celle qui est Madeleine, ou à celle qui est Jésus (parce que là, l'invention seule compte, et, parfois, le rôle d'un homme c'est une femme qui le tient parce qu'on la sait plus *inventeuse*), quand la parole leur viendra, ça se mettra à couler comme d'une source, ça ruissellera dans les olives, ça sonnera dans le cuivre des bassines et tout le monde écoutera, et, si ça dure trop, et si l'invention pèse sur les lèvres d'un autre ou d'une autre pendant ce temps et qu'on ne puisse plus attendre, on dira d'un jet :

— Espère un peu, prends haleine, un peu à moi maintenant.

Et on commencera, sans s'inquiéter si c'est son tour.

Parfois c'est un jeunot qui tourne court ou une fille qui rougit parce que son bon ami est là et qu'elle a honte. Alors, celui qui fait Saint Joseph dit :

— Laisse-moi faire.

Et il tient aussi le rôle du traître; ou d'Hérode, ou de Madeleine, ou de n'importe qui, parce que le souffle de Pan est en lui et qu'il déborde de poésie et de mots.

J'ai assisté plus d'une fois à ces soirées de triage. J'ai fait mon rôle. Une fois, on m'a confié le rôle de Jésus; le plus important. On m'avait fait beaucoup d'honneur. Je dois dire qu'on me l'a retiré peu de temps après, parce que je n'étais pas assez fort. Et ils avaient bien raison.

J'ai noté scrupuleusement certaines répliques, certains jaillissements spontanés; les voilà :

SAINTE-MADELEINE (*C'est Marie G... Elle a seize ans. Depuis, elle s'est mariée avec un qui est boulanger à Saint-Étienne-les-Orgues*).

Sainte Madeleine explique à un soldat ce que c'est que le paradis :

— Paradis est une belle chose.
Qui y va se repose.
Nous marcherons tant, nous tournerons tant par les [chemins,
Que nous rencontrerons un ange de Dieu.

— Ange de Dieu, d'où venez-vous?
— Des pieds de Dieu.
— Menez-nous. Personne mieux que vous ne peut le faire.
Menez-nous vers votre père.
— Il faudra passer sur une branchette
Ni plus large ni plus étroite
Qu'un cheveu de la tête.
Tous ceux qui passeront
Devant Dieu se trouveront.
Les portes du paradis sont ouvertes.
— Qui les a ouvertes?
— Une belle colombe tout enfarinée.

LE MEUNIER (*Madame Marie-Thérèse O... Quarante ans. Trois enfants. Elle avait cueilli des olives pendant seize jours*).
C'est la maîtresse du mas.
Elle raconte la mort de la Sainte Vierge :

— La bonne mère est dans sa chambrette
toute seule.
Le Bon Dieu lui envoie un ange
avec une palmette à la main;
en lui disant que bientôt
son très cher fils l'appellerait là-haut.

La bonne mère prend la palmette,
elle la met sous sa couchette,
elle s'en va trouver ses chères sœurs.
Mes chères sœurs
je suis ici de la part de Dieu
mon très cher fils,
qui vient de m'envoyer un ange
avec une palme à la main.

Ses chères sœurs se sont mises à crier
à soupirer.
Pauvres abandonnées,
pauvres déconseillées,
nous avons perdu notre bon père
nous allons perdre notre bonne dame.

— Ne pleurez pas,
ne gémissez pas.
Il faut préparer mon trou dans la terre
pour m'y reposer à l'heure de la mort.

LA MARCHANDE DE MORUE SALÉE (*Pauline M..., quatre-vingt-sept ans*).

Elle revient de la crèche où elle a vu naître Jésus et elle s'est recouchée chez elle toute seule. Maintenant, elle invente des prières.

— Au lit de Dieu
je me couche.
Sept anges sont avec moi :
trois aux pieds
quatre à la tête.
La bonne mère est au milieu,
une rose blanche à la main.
Elle me dit : Pauline, endors-toi,
n'aie pas peur si tu as la foi,
tu es la plus belle pour moi.
Ne crains rien du chien ou du loup,
de la rage qui va partout,
de l'eau qui court, du feu qui luit
et des mauvaises gens d'aujourd'hui.

***

Notre-Dame de la reine,
que devant vous tout le monde s'incline.
Du saint fruit que vous avez porté
nous sommes tous illuminés.

JÉSUS (*C'est le patron Marius O..., cinquante ans, les mains pleines de terre. Cette après-midi, pendant que les femmes cueillaient, il labourait sa pièce de dessous les amandiers*).

La Sainte Vierge est venue le trouver et elle lui a dit : « Ne monte pas sur la croix. Pense que je suis ta mère. C'est bien

beau de sauver les hommes mais, moi, avec mon cœur de mère, qu'est-ce que je vais devenir? Laisse faire, va. Ça allait avant toi, ça ira encore.

— Ah! ma mère, ce grand pouvoir que vous me dites,
il est là dedans mon cœur.
Et il est comme une bête sauvage en prison,
je le sens : il saute, il cabriole,
il se tord contre mes côtes.
Et il me fait faire des choses
que je ne voudrais pas faire.
Mais c'est plus fort que moi.

UN SOLDAT (*Joseph M..., dit La galine-l'œuf, vingt ans*).

C'est le soldat qui garde Jésus sur sa croix. La meunière vient de lui faire honte : « Tu n'as pas honte, toi, grand comme tu es et couvert de fer, de regarder mourir cet homme sans rien dire? » Il lui répond :

— Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça fait?
J'en ai vu mourir de plus beaux que ça,
des gros et des petits,
des bons laboureurs
et des bons bergers,
et de ceux qui savaient tresser l'osier des corbeilles,
et de bons rétameurs de casseroles,
de tous ceux qui font un monde.
Et ils étaient écrasés par terre,
le cœur leur était remonté dans la bouche,
et ça leur coulait de partout
comme quand on mange un kaki.

UNE MÈRE DE FAMILLE (*Simone L..., dix-neuf ans. Elle est de Fontienne*).

Elle est venue s'agenouiller à la crèche pour saluer Jésus-enfant et, en sortant de l'étable, elle a rencontré les voisines qui venaient aussi. Elle leur dit :

— Ah! de celui-là, enfin, nous avions bien besoin!
Ça commençait à n'être pas facile de marcher sur la terre.
Une fois c'est le petit qui a les oreillons,

une fois c'est l'aînée des filles
qui veut quand même se marier.
Et comment faire pour se guider?
Ah! nous en avions bien besoin de celui-là!

Et pendant ce temps tout le monde est immobile. Les jeux de scène que j'ai indiqués, c'est l'acteur qui les raconte :

« Alors, moi, je m'avance, et je prends la main de la bonne vierge, et je l'embrasse, et elle devient toute luisante.

» Mais, moi, je tire le couteau que j'ai dessous ma veste...

» Alors, moi, je ramasse mes jupes dans ma main, je salue et je dis à l'ange...

Et ce jeu bondit sans arrêt, tant que le travail dure. Tout à l'heure Marius O... se dressera et dira : « C'est fini. » On boira le vin cuit; chacun rentrera chez soi. Avant d'aller se coucher, des jeunes filles iront faire un tour avec leurs bons amis, malgré le gel.

***

Il est incontestable que, dans ce jaillissement poétique, il faut tenir compte de tout ce qui est sorti du livre de messe, du cantique et du recueil de chants de Noël. Il me semble cependant que les derniers : les dits de Jésus, du soldat, de la mère de famille, sont de pure inspiration paysanne. Je crois aussi que, si on notait à la volée pendant de longues années et en changeant de milieu, on aurait une plus grande proportion de poésie vraiment sortie de la terre.

Voilà maintenant une histoire profane de transmission orale. L'été dernier, à la montagne, ma petite fille avait été un peu malade. On avait fait venir le docteur de Lus-la-Croix-Haute. Il nous fallut rire de notre frayeur. Ce n'était rien. Ça avait mis la conversation sur la médecine. Il pleuvait. Une longue pluie qui venait de haut.

De l'auvent où je goûtais la fraîcheur et la bonne odeur des arbres mouillés, j'entendais le père Didier qui, dans la cuisine, parlait avec ma femme.

(J'ai tout noté au fil de la narration; je ne change pas un mot.)

« Ça, Madame, oui, c'était un médecin, et puis un fameux, ce curé de Saint-Auban dont je vous cause. Vous ne vous faites pas d'idée. Il était comme ça. Tout disposé ça allait, pas disposé rien à faire, mais doux au pauvre monde. Voilà que le docteur des Mées, un bougre qui venait en calèche, et c'est dix francs qu'il disait : trois pour la voiture, quatre pour le cheval, deux pour le goujat et à peine un pour moi avec tous mes diplômes. Bon. Voilà que le docteur des Mées qui touchait plus ses dix francs, rapport que le curé il était sur place, et puis qu'il guérissait, et puis qu'il faisait rien payer, voilà que le docteur y va vers le préfet et il y cause de ses papiers, de ses écoles, et de foutri-foutra que l'autre, le nez d'andouille y dit : « J'y vais envoyer mes gendarmes. »

Juste au poil y's envoient le gendarme de Château-Arnoux, un gros que le ventre y pétait dans son ceinturon. Et çuilà gendarme il était tout le temps à geindre comme un char mal graissé. Une fois : Aïe, de ce côté; une fois : Aïe, de çuilà. Une fois y pouvait pas cracher, une fois y pouvait pas... Vous voyez ça d'ici.

Y's envoient juste au poil ce gendarme.

Comme il arrive, mon curé y dit :

— Toi, tu viens de sûr pour moi.

— Comme tu vois.

— Et alors, c'est pour la prison?

— Comme tu vois, fait l'autre en frisant sa moustache, mais la colique du ventre y mettait du vert aux yeux.

Alors mon curé des familles y commence à rigoleter un petit au fond de sa vieille bille toute rasée et qu'il dit :

— Toi, mon gendarme, t'as plus besoin toi de moi que moi de toi.

— Et pour ce que? dit le gendarme, qui essayait d'écraser la colique entre la peau de son ventre et son boyau. Sans réussir, vous pensez bien.

— Pour ce que, ça se voit, t'es malade d'une maladie et on t'a soigné sans te guérir. Et alors moi, tout curé, sans papier, et beau délinquant, je vais te soigner en cinq sec et te guérir en trois sec que t'en auras fini.

Et l'autre que ça poignait maintenant dur dans les alen-

tours du foie et du gésier, où c'est tendre, flotte un peu et puis dit : oui.

Bon.

Il le fait étendre sur une table, tout raide, la tête en bas. Il y avait croché les pieds dans les tiges de la suspension pour lui tenir les pieds haut.

Il le met donc la tête en bas, toute gueule ouverte, et dessous, pas loin, il met une jattée de lait bien crémée, fleurante, toute ridée comme une peau de vieille.

Lui, il approche sa bouche de la gueule du gendarme et y se met à chantonner.

Eh bien, y sont restés à suer une bonne heure. A la fin des fins, le gendarme il a *raqué* un long serpent long d'un mètre et gros comme ça. Comme je vous le dis.

Je l'ai vu, moi, ce serpent. »

Essayons d'entrer plus avant dans les âmes.

Tous les lundis je retournais de Forcalquier à Manosque par l'autobus de quatre heures de l'après-midi. Chaque fois que nous dépassions Saint-Maime, je remarquais une fillette de treize à quatorze ans qui attendait au bord de la route. Elle était couchée dans l'herbe. Elle avait une bicyclette à côté d'elle. Dès que l'autobus était passé, elle bondissait sur sa machine et, pédalant de toutes ses forces, sans toucher le siège, assise sur le cadre — c'était une bicyclette d'homme — elle nous rattrapait, nous collait, volait à notre poursuite. J'étais au fond. A travers la vitre je la voyais flotter dans la poussière comme un poisson d'aquarium. C'était une de ces filles de races mélangées : un nez arabe, un menton comme un osselet, la bouche mince de lèvres et bien coupée, de petites prunelles noires, luisantes dans deux larges yeux pleins de blanc. Elle avait l'air d'une folle avec ses cheveux volant derrière elle... Elle nous suivait comme ça jusqu'après le Bois-d'Asson, puis, notre poussière l'effaçait et je ne la voyais plus. Chaque lundi je guettais. La voilà. Chaque fois, du même saut, elle enfourchait sa machine, ondulait un peu avant de saisir les pédales, puis elle dardait sa course droit sur nous et son visage extasié apparaissait dans le nuage de notre poussière.

La chose arriva le lundi d'avant les Cendres. Il faisait très froid. Le crépuscule était rouge et tout pourri de brumes. On avait rencontré, à la sortie de Mane, deux attelages qui tapaient dur du fer sur la route gelée. Je pensais : « Elle n'y sera pas. » Elle y était.

Je la voyais bien, cette fois. Pas de poussière; on filait vite pour arriver à Volx avant le passage du train. Elle était là à deux mètres de la vitre. Ses bras nus étaient rouges comme des crêtes de coq. D'un coup, elle fut comme fauchée; j'entendis sa tête sonner sur la terre glacée et elle resta étendue sur la route, les bras en croix.

Je criai, on arrêta, on se précipita. Je fus le dernier à sortir, étant au fond de l'autobus et j'arrivai quand on disait déjà :

— Ce n'est rien.

— Elle a dérapé dans l'ornière.

— Oui, elle parle.

Je l'entendais : « Non, pas fait mal. Je suis *lourde.* »

Une femme qui était là dans les champs s'était approchée :

— C'est la fille de Juanin. Eh bien, son père!...

Mais quand on voulut la mettre sur ses pieds, elle s'affaissa comme une poupée. Elle était tout étourdie par sa chute.

— Ça fait comme sur un bateau, elle disait avec un pauvre sourire plein de courage et de douleur.

— C'est embêtant, — dit notre conducteur, — on ne peut pas rester là, on va manquer le train. Il faut filer. Madame, vous ne pouvez pas la mener chez elle, vous?

Je me proposai aussi; j'avais le temps; je pouvais espérer avoir une occasion par un de mes amis qui rentrait en auto après le dîner. Ça va. On me laissa avec la petite fille et la femme.

Je la soutiens par la taille. Sa tête appuie contre mon épaule. C'est une petite fille maigre comme une paille, légère et toute en os. La femme marche devant nous.

— Attention au ruisseau.

La nuit est venue, elle est déjà toute entassée comme du charbon dans le fond de la vallée. Je demande :

— Ça te fait mal, petite?

— Non, rien. Dans ma tête ça fait : bou, bou ou.

Et nous arrivons chez Juanin.

Il y eut tout de suite des lampes dressées à bout de bras et des cris en piémontais. La petite était mieux. Je le voyais à ses yeux et à la façon de tourner son cou maigre pour répondre à son père d'un côté, à sa mère de l'autre. On me remercia avec autant de cris et la mère, dressée contre moi, m'époussetait machinalement le col du pardessus en me disant ses merci.

Comme j'arrivais au bout de leur petit courtil, il faisait nuit grise; je trouvai un homme debout contre la barrière, à l'extérieur :

— Bonsoir, monsieur, il me dit, vous venez de là?

Il montrait la maison.

— Vous voyez.

— Vous savez comment va la petite?

— Oui, ça ne sera rien. Elle a tapé de la tête sur la route gelée. Elle était tout étourdie, ça lui passe.

— On aurait dû lui faire boire un peu de sauge.

— On lui en fait boire. Et puis, il y a sa mère et son père.

— Vous savez comment c'est arrivé?

— Oui, c'est moi qui l'ai amenée.

Il eut l'air de réfléchir.

— Vous étiez dans l'autobus? — me demanda-t-il au bout d'un moment.

J'étais à côté de lui maintenant. Autant que l'ombre me permettait de voir, et, à en juger par le son de la voix, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans.

— Oui,

— Alors, vous êtes resté là pour elle? Vous êtes *brave*, dit-il, puis, spontanément, avec une chaleur nouvelle et un geste esquissé pour me toucher le bras :

— Vous ne voudriez pas venir prendre l'apéritif avec moi, à ma maison? C'est tout près.

C'était une vieille maison, un pigeonnier pour mieux dire, toute accoitée, au bas d'un haut talus, si bien cachée qu'il devait falloir fouiller dans les buissons pour la trouver même en plein jour.

L'homme alluma une lampe à pétrole. Pendant qu'il bataillait avec la mèche et les crampons du bec, je l'examinai. Entre quarante et quarante-cinq; un œil rond et un œil ovale, presque plus de cheveux; deux longues moustaches à la française, très effilées et couleur barbe de maïs.

— Voilà, — me dit-il, quand on fut attablé, — moi monsieur, je suis bien content que vous soyez resté pour la petite. A votre santé.

— A la vôtre. Vous êtes parent avec elle?

— Que non pas.

Il hésita en regardant son verre. Il faisait tourner le pied de son verre entre ses doigts.

— ... je vais vous dire : c'est moi qui la faisais monter à bicyclette comme ça.

Il en avait l'air orgueilleux.

Je lui dis :

— Elle pouvait se tuer. Et si Juanin vous avait mis la main sur la figure?

— C'est pour ça que je vous ai attendu à la barrière.

— Ça n'est pas très intelligent ce que vous faites là.

— C'est plus intelligent que ce que vous croyez.

Et il me raconta.

Il veut devenir acrobate.

— C'est une passion que j'ai!...

La terre ne lui sert plus de rien; j'entends la terre cultivée, celle à peau nette qu'on déchire pour les graines, car l'autre, celle de poil sauvage et de couenne dure, il l'aime encore s'il l'aime de façon différente. Ainsi, ce lopin qui lui est venu de ses parents et où, de toujours il y a eu des pêchers, des artichauts, des carrés d'épinards, des bordures d'oseille et une longue langue de terre consacrée aux patates de provision, il l'a abandonné. Il l'a parcouru de ses pas durant ses larges rêves; il ne s'est plus baissé sur lui, il a laissé rouiller les bêches et il a vu, enfin, avec une haute joie, jaillir des buissons sauvages de ce sol que sa petite race avait asservi.

Il n'y a là ni paresse ni ce relâchement particulier des gens qui vivent seuls dans l'isolement des grands champs, mais la recherche d'un idéal plus haut, le besoin d'un travail

d'essence supérieure, un asservissement plus noble de ce qui est herbe, arbres, terre. Vous allez voir.

— Ça, bêcher, faire mes raies, tendre le cordeau!... les graines, tout le monde le fait. Ils le font tous à Saint-Maime. Quand je vais au café, le dimanche, ils sont là alignés sur la banquette : Désiré, Bernard, Amic, tous, et tous ils sont de ceux-là qui bêchent, font des raies, tendent le cordeau. Et moi, alors, je suis mélangé à eux jusqu'à la fin de mes jours? Je ferai ça aussi tout le long de la vie, rien que ça? J'en ai l'habitude, je fais ça comme respirer, comme suer, sans y penser. Alors je suis obligé, selon vous, à faire ce travail à longueur d'année, sans jamais réfléchir?

Voilà le départ : ne pas être comme Désiré, Amic, ceux du village, avoir un idéal, ne pas faire ce travail qu'il fait maintenant comme respirer, comme suer, sans y penser. Il veut penser.

Je dis :

— Oui, je comprends, mais, c'est beau ça, d'être le maître des grains vivants. Et puis, pourquoi avez-vous choisi l'acrobatie?

— J'ai pas choisi.

Cet œil qui est rond et qui est aussi, je le vois maintenant, gris quand l'autre est bleu bluet, cet œil a comme un rire particulier.

— J'ai pas choisi, c'est venu tout d'un coup, et j'ai compris que c'était la seule chose que je ferais volontiers.

Un jour qu'il était à bêcher sans entrain, à se baisser, se redresser, avec son poids de terre, il a eu soudain comme la révélation. Il a lâché l'outil; il a encore une fois plié son torse, mais plus complètement, jusqu'à mettre sa tête plus bas que ses genoux, puis il a engagé sa tête dans le delta de ses jambes ouvertes, il y a engagé ses bras il a poussé, il a tendu toute sa volonté, il a senti craquer ses muscles et, perdant l'équilibre, il s'est affalé sur sa terre. Mais, dans ce court instant, il a trouvé sa route.

Voilà ce que ne font ni Bernard, ni Amic, ni personne ici. La bêche est restée où elle était.

Ses propres termes :

— Pour trouver ça, monsieur, il ne fallait pas être le premier couillon venu.

Peu de temps après il ajoute :

— Et puis c'est une consolation.

— Une consolation? Comment, et de quoi?

— De quoi? D'être toujours là dans ce pays, planté comme un arbre, de toujours voir le rocher de Volx, l'eau du Largue, de savoir le ton de sa vie depuis le commencement jusqu'à la fin, de pouvoir dire que, tant que la vie dure, on sera toujours le même, de tourner dans un petit rond comme le mulet sur l'aire, d'avoir sa mort toute prête devant les yeux, comme si on y était. Je vous dis bien : c'est une consolation. D'abord c'est très dur, c'est plus méritant, pour moi, que de bêcher, que mon corps y est fait et, les choses pénibles comme ça, ça vous prend tout le moral pour son usage et ça ne vous en laisse pas pour la réflexion. Et puis il y a le reste.

Là, il marqua un sérieux temps d'arrêt, les yeux perdus sur sa fumée; il remplit les verres, il but, mais il recommença tout seul sans que j'aie besoin de le remettre sur la piste, et ça débuta sur une parole sincère que j'entendis venue du fond de lui et qui sentait le sang chaud et le cœur vivant.

— Avant je ne savais même pas que c'était beau par ici.

Et, d'un geste, il fit le tour de l'au delà des murs.

— Je savais tailler la vigne et l'olivier, je savais le poids de la récolte rien qu'à regarder le dessus du champ de pommes de terre. Je savais trier la graine; je ne savais pas que c'était beau. D'un coup, il m'a semblé que j'avais changé de pays. Vous n'avez jamais regardé avec votre tête entre les jambes? Non? Eh bien, vous avez tort. Moi, le jour où je suis arrivé à mettre mon cou sous mon genou (c'était ici une après-midi, là, dans ce coin, je me souviens), j'ai vu toutes les choses avec une autre allure. Ça avait changé. Ça faisait bien voir l'air d'alentour les choses. Une autre fois ça m'est arrivé dehors. Alors j'ai vu que c'était beau. Le ciel, c'était comme de l'eau épaisse depuis le haut d'en haut jusque sur le ras de la terre; de l'eau bien claire et coulante comme tout, et mince à ne pas être saisi dans le crochet de la main, mais de l'eau quand même, bien visible avec, peut-être, qui sait, de

grands poissons qui passent, qu'on ne voit pas, eux, mais qui y sont quand même et qu'on invente s'ils n'y sont pas. Et puis, j'ai vu les collines comme des îles ou comme des tas de terre au fond de l'eau. J'ai bien vu, comme je vous vois, les collines toutes pertuisées de trous à lapins, toutes luisantes de l'herbe où les bêtes se sont couchées, comme un feu de Saint-Jean, avec tous ces arbres dressés et tout tordus et détordus dans le vent, et tordus et détordus comme de la flamme verte.

Tout ça, je l'ai vu seulement du jour où j'ai pu mettre mon cou sous mon genou. Je l'ai vu avec ma tête entre les jambes. Je ne sais même pas si ça existait avant.

Alors, pour en revenir à cette petite de tout à l'heure, je l'aime bien, comme si elle était mienne, elle a beaucoup de bonnes manières et bien d'amitié et j'ai voulu qu'elle profite de tout ça. Et je lui ai dit : « Ne les écoute pas, fais quelque chose que ça soit pas dans l'ordinaire de tout le monde. » Et puis, je lui ai trouvé la chose de la bicyclette. Et c'était très bien et elle le faisait de bon cœur. Il a fallu ce soir!...

Il but encore une fois et moi aussi, je dois le dire. Puis il alla chercher un tapis de cartes, un de ces tapis avec un as de pique à chaque coin; — il l'étendit par terre et il me dit : vous allez voir. A son premier effort, les verres cliquetèrent sur la table, puis il perdit son caractère d'homme, son corps s'allongea, s'assouplit, se lova comme un serpent, puis sa tête apparut par dessous sa cuisse et il me regarda de ses deux yeux dissemblables et extasiés.

Je le retrouvai six mois plus tard à Manosque au lendemain d'une foire. Il pliait bagages. Il était debout au milieu de détritus de légumes; je le reconnus de loin à ce tapis à as de pique qu'il étendit un instant avant de le plier.

Il me serra la main dans ses deux mains, ardemment.

— Voilà, il me dit, je suis parti dans le large monde.

Je lui demandai s'il avait pu se séparer de sa terre, de sa petite maison sans trop de déchirement.

— Je l'ai vendue.

Il ajouta :

— Je l'ai vendue pour ça.

Il me montra deux tambours.

— Pour de l'argent, vous comprenez, personne ne l'aurait voulue et, de l'argent, j'en gagne tant que je veux. Hier, j'ai fait trente-cinq francs. Tandis que ça, ça peut me servir dans mon métier.

Ce mot de métier me surprit.

Il fut assez embarrassé pour m'expliquer et, me quittant des yeux, il se remit au ficelage des tambours et du tapis.

Les préoccupations idéales l'attisaient encore.

— C'est toujours, je vous l'ai dit, comme le vent qui souffle sur un charbon.

Mais le vent venait aussi d'un autre côté; il avait maintenant le goût des applaudissements; il aimait l'extase de ceux qui le regardaient se tordre sur le tapis de cartes. Il vendait le spectacle de ses rêveries.

— Et la petite fille? — lui demandai-je avec une inquiétude qu'il comprit.

— Non, je suis parti tout seul. J'ai pu la voir un soir, vite, comme elle allait chercher de l'eau. Je lui ai dit les bonnes raisons. Ce qui est bon pour moi n'est peut-être pas bon pour elle. Son père a vendu la bicyclette, et il a bien fait.

Il m'invita à aller boire, là, au bas, derrière les platanes.

En sortant, il mit sur son épaule le léger fardeau des tambours.

— A la *reviste*, — dit-il, — je fais les foires; on se reverra. Le monde est large, comme il disait, pour ceux qui, en plus de la terre ont encore tous les nuages à escalader.

Je ne l'ai plus revu.

***

Voilà Pan. Le grelottement de son cœur s'en est allé sous la peau des hommes et, à la cadence de leur sang, il tinte poésie ou folie.

Voilà Pan. Sous le lent déploiement du jour, Lure bombe sa maigre échine. Elle écrase durement la terre et tue les villes. Au delà d'elle, sur les landes, pendant les nuits d'hiver, une énorme griffe vient creuser ces blessures où, sous la croûte de boue et de mousse, coule une eau aigre et jaune comme

du pu; c'est le déssert. Le silence et la pureté des premiers jours enveloppe la montagne.

II

J'ai veillé sur l'agonie du vrai Janet[1]. Cette bouche qui déparlait, elle est là, maintenant pleine d'ombre. J'ai essayé de la fermer. Elle s'est rouverte avec le déclic d'un couteau. Je l'ai attachée avec un mouchoir qui passe sous le menton et que j'ai noué sur le crâne. La bouche, doucement, a fatigué le nœud, et la voilà ouverte. Elle a l'air de s'arrondir sur un mot, dur comme de la pierre. Ce mot est peut-être tout le secret?

C'est une nuit comme les autres. Mais, quand il a été mort et prêt, Marguerite est venue avec une pelle et elle a enlevé toutes les braises de la cheminée. Elle a emporté son feu.

— Ça n'est pas bon pour les gens morts.

Je leur ai dit :

— Couchez-vous; vous êtes fatigués.

— Il aurait *alassé* un bataillon, — a dit Gondran.

— Tu sais, quand on est malade... — a fait Marguerite.

— Couchez-vous et ne vous inquiétez pas. Ce soir, il ne donne plus de peine. Je le veillerai.

— Ça ne vous fait rien de rester seul avec lui?

— Non, ça ne me fait rien. Il est sec comme une souche. Il est immobile, d'une immobilité de végétal. Il était effrayant avant, quand il profitait de son dernier fil de vie.

On m'a donné une couverture de bure, je me la suis mise à la manière des bergers, comme un manteau, et je me suis enfoncé dans le fauteuil. J'ai écouté le gel qui durcissait la nuit au dehors.

Minuit dix. Le froid qui m'a saisi une jambe, et s'y cramponne et ne veut plus la lâcher... cet air de glace qui coule sur ma couverture suinte autour de mon cou à l'odeur de la colline. Mon œil se ferme et j'entrevois aussitôt la grande lande dans la nuit et la place où je vais allumer mon feu parce que j'ai froid. Je m'éveille : la chambre blanche, la bougie,

1. Personnage de *Colline*.

l'âtre vide, une odeur de cendre éteinte, Janet. Il ne faut pas dormir?

J'ai cherché dans la petite bibliothèque de Gondran. Il y a l'almanach de Mathieu de la Drôme, l'agenda agricole et une carte du pays. J'ai choisi la carte. Elle est étalée sur mes genoux, ma terre est là comme écorchée. On voit la grande artère maîtresse de la Durance, puis les petits vaisseaux qui charrient l'eau vivante et tout le réseau nerveux des routes. Les couleurs dansent mais, comme d'un coup sur les yeux je m'éveille en plein : voilà la tumeur, là-haut, le mal blanc, l'apostume rocheux qui s'est gonflé, déchirant la chair. Lure!

C'est à ce moment-là que la mâchoire de Janet s'est ouverte brusquement sur le mot silencieux.

Je me souviens de la voix qui, tous ces jours derniers, coulait sans arrêt comme le flux neuf d'une grande source. Nous avons ici un mot : *aveiner*, pour dire : *une source d'eau qui coule comme si on l'avait saignée.* C'était ça. On avait planté le roseau creux dans une veine, et le sang coulait.

Toute la colline est venue autour de ce lit, avec ses bêtes, avec ses arbres. Il y avait des fois où il semblait qu'on pataugeait dans des feuillages. Il y avait des fois où ça sentait le suint et la langue baveuse, et Janet disait :

— Fais sortir cette chèvre.

Et il n'y avait pas de chèvre mais seulement cette odeur de bête.

Je n'ai pu ni réfléchir, ni départir d'un côté la réalité des jours, de l'autre la fumée du rêve, et tout s'est mêlé et tout s'est joint comme la pierre et le ciment, car j'avais soif et je buvais à la source nouvellement ouverte.

Maintenant, dans le silence et le froid, et parce que je viens d'entendre le mot autour duquel la bouche de Janet s'arrondit, ce mot qui est comme un bruit de coup, ce mot qui a presque été dit du simple claquement de la mâchoire, tout s'ordonne, et voilà que, hors des murs, comme un de ces vautours de Lure qui flottent dans le ciel pareils à des feuilles de sauge, je vois tout le pays étalé sous moi avec son corps et son esprit.

Je sais pourquoi, maintenant, à la fin de cette sauvage

après-midi d'été, perdu dans les replis montants d'un ruisseau, flagellé de vent, et la tête ébranlée d'un subit hurlement, je n'ai pas osé déboucher sur le plateau solitaire.

Je sais pourquoi, devant le nouveau chemin qui s'enfonçait dans la pinède, je me suis dit :

— Jusqu'au détour, mais pas plus loin.

Et tout s'explique de ces abois de chiens en chasse qui sonnaient si lugubrement entre les murs de craie du vallon. Cette ruche perdue, *faîtée* de tuiles, qui vit toute seule dans les poils du bois, je sais qui la soigne, je sais qui vient lécher le miel sur la pierre plate.

Il me faudra beaucoup de courage désormais pour affronter seul la colline.

***

Trois heures. La pendule sonne. C'est ce mouvement, donc, qui m'inquiétait dans le silence et le froid. C'est une très vieille pendule qui marche par habitude. Si je l'arrête j'ai peur de la casser. Je la prends, j'ouvre la porte qui donne sur la cuisine, et je vais la quitter là-bas sur la table, à côté de toute la série de tasses que Marguerite a préparées, avant d'aller dormir, pour tous ceux qui viendront visiter le mort demain matin. Là, c'est mieux. Janet est toujours là, la bouche ouverte. Je vais le voir. La paupière aussi a un peu bougé et découvre comme une tache de neige. Il fait froid. En bas, dans le poulailler un coq essaie de petits co, co, co. Je suis gelé. La couverture, et le fauteuil, et me pelotonner sous la bure...

... Cette sauvagerie du vent, de la bête et de l'arbre, et du grand soleil qui nous foule comme du grain!

Mais aussi cette douceur, ces mains serrées au détour des haies, ces bonnes voix entendues au milieu des labours, ces hommes qui sont comme du pain et qui jugent suivant la chaleur de leur cœur...

Cette poésie qui est une partie impondérable de la bête, cette folie, mais le bon regard et la formule d'usage :

— A l'amitié!

Je me souviens d'un homme que j'ai rencontré dans la montagne. Il fauchait une prairie haute; il dressait sa force et sa faux du côté droit, il les lançait du côté gauche en tordant son torse, puis il faisait un pas dans l'herbe abattue, et ainsi tant qu'il y avait du foin devant lui.

Au bout du chemin qu'il taillait comme ça, dans les herbes, il me trouva assis sous le sapin.

L'homme était grand et tout bon, d'une peau à l'autre peau, tout plein de bonté comme un sac bien rempli et, même, une petite fleur de cette bonté dépassait de ses yeux.

Et nous fîmes amitié, et il me dit :

— Attendez-moi, nous irons ensemble.

Nous avons descendu la montagne côte à côte. On ramenait des vaches devant nous; un petit vacher braillard et chanteur en poussait d'autres derrière nous.

— Moi, ce pays-là, c'est ma vie.

— Il est bien beau! — dis-je.

— Il est bien bon! — dit-il.

Comme on approchait du village, il tourna dans une draille d'herbe.

— Vous ne voulez pas venir voir la ménagère, puisque tant bien on est amis déjà?

La ménagère et les enfants : un petit garçon de dix ans, une petite fille de quatre ans. La petite fille ressemblait beaucoup à son papa. Le petit garçon, je ne sais pas, mais il ressemblait à sa mère, sûr et certain. Il avait hérité d'elle, en plus de sa petite bouche, de son nez droit et de son œil, plein de rêves, ce don des gestes exacts, cette mesure réfléchie et malgré tout vive qui jetait sa main vers les objets.

On fit amitié avec tous.

D'abord : papa! papa! il fut entravé de petits bras comme de lianes et il resta là, debout, tout sourire, avec sa faux sur l'épaule; puis on m'aperçut et l'on se tut.

Mais, ce fut fait à la simplette. Pour la conduite de ce qu'il faut faire, ou de ce qu'il faut dire, on pouvait se fier à la ménagère. Elle était franche comme de l'or.

Elle me dit :

— Je suis du bas pays.

— Et d'où?

— De Valensole.

J'étais encore là à la nuit pleine. On mettait les assiettes sur la table, et déjà la mienne.

— Non, pas ce soir, bien vrai; ne vous fâchez pas. C'est pour moi surtout, que c'est malheureux; je reviendrai, oui, les petits, c'est promis, je reviendrai.

Il vint avec moi jusqu'au chemin.

— Vous savez, — me dit-il, — c'est en franchise; ne vous gênez pas. Si demain vous remontez là-haut, vous m'y trouverez; il faut que je finisse de faucher ce pré de Baumugnes.

***

Malgré tout, j'ai dû m'assoupir un moment parce que, soudain, je vois la fenêtre vivante, et tout à l'heure encore, elle était pleine de nuit. Je m'approche : c'est l'aube. Petit à petit, le ciel se clarifie. Toute la lie de la nuit s'épaissit dans le contour des montagnes. Quelques grosses étoiles toutes dorées flottent encore dans le ciel vert comme des graines d'avoine sur les bassins où viennent boire les chevaux. Ce jour aigre et, de plus en plus, le froid...

Il faut que je marche un peu dans la chambre. Voilà Janet. Puisque aussi bien la mentonnière n'y a rien fait et que la bouche reste ouverte, enlevons-la. Son visage n'est ni plus maigre ni plus jaune que quand il était vivant; il est toujours pareil à du bois, et le bois, ça ne change pas, même mort. Il est seulement en train de clamer désespérément quelque chose.

Mon vieux Janet, ce mot qui a forcé ta bouche morte, ce mot dur comme de la pierre et qui est resté sur tes lèvres, et tu ne fermeras jamais plus tes lèvres, je l'ai entendu, et il a fait lever tous les souvenirs de ma vie comme un vol de pigeons qu'on poursuit dans les avoines.

Je l'ai revue et je l'ai comprise, cette quête mystérieuse de l'enfant; ce besoin qui me faisait regarder en face le coin du ciel d'où naissait le vent.

Je l'ai comprise, cette terreur, et pourquoi, dans la colline, j'arrêtais mon pas, je regardais peureusement derrière mon

épaule pour saisir l'étrange présence, et, seul, le large dos de Lure montait au fond de l'horizon.

Je vois que, pour dire complètement ce mot qui a été le commencement de ta mort, il faudra que je parle aussi de cette bonté qui emplissait l'homme de Baumugnes comme la menthe fleurie emplit un sac, et le petit garçon porte ce sac à l'étable, et dans la rue tout le monde dit : « Ça sent bon. » Et je comprends bien d'autres choses, mon vieux Janet, maintenant que tu t'es tu et que le jour se lève.

Il faudra que je parle de cette force qui ne choisit pas, mais qui pèse d'un poids égal sur l'amandier qui veut fleurir, sur la chienne qui court sa course, et sur l'homme.

Il faudra que je parle de celui-là qui était tout seul, au fond du plateau et puis qui a acheté une femme avec les soixante francs d'un âne et qui, de ça, a fait revivre toute sa terre, et qu'une herbe nouvelle a poussé, et qu'on a pu faucher le regain.

Pour que je dise : PAN, et pour qu'on comprenne comme je l'ai compris à côté de toi, cette nuit, toute la sauvagerie, toute la grandeur, tout l'humain de ce mot, il faudra que j'ajoute des mots à des mots et que j'en fasse des tas bien séparés : un pour ça, un pour ça, un pour ça, parce que je n'ai pas, parce qu'un homme vivant n'a pas cette lucidité précise et ce grand souffle qu'ont les morts.

Tu peux être tranquille, je le dirai quand même.

Ce sera comme si je disais d'abord le P, puis le A, puis le N et qu'enfin on entende le mot entier.

***

Voilà le jour; il est exactement soudé à la nuit. Il recommence, éternellement, comme un serpent qui se mord la queue.

JEAN GIONO

LES ENTENTES INDUSTRIELLES

On fait beaucoup de bruit depuis quelque temps autour d'un mot à consonance un peu rude, « la rationalisation », et beaucoup de gens paraissent s'imaginer qu'il possède d'étonnantes vertus et recèle le secret de la prospérité industrielle. Au risque de les étonner fort, il faut bien dire que ce mot n'apporte aucune idée nouvelle et que depuis la plus haute antiquité on a rationalisé, peut-être sans s'en douter, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, mais enfin c'était tout de même de la rationalisation. Rationalisation ne signifie pas autre chose en effet que l'organisation méthodique de la production. Or, depuis qu'il existe des producteurs — et il y a longtemps — et depuis que certains d'entre eux ont réfléchi sur la meilleure manière d'aménager leurs entreprises, on peut dire qu'on a rationalisé.

Si cependant le mot de rationalisation a une raison d'être et si son succès s'explique aujourd'hui, c'est qu'il est l'indice d'une discipline économique nouvelle qui tend à généraliser une tendance qui pouvait être jusqu'ici plus indécise, moins répandue, parce que sans doute moins nécessaire. Cet état d'esprit est, pour beaucoup, une conséquence directe de la guerre. La guerre n'a pas seulement donné lieu à d'effroyables destructions et à d'énormes consommations improductives; elle a encore oblitéré la notion fondamentale de prix de revient et provoqué dans tous les pays l'apparition d'une multitude d'industries surabondantes ou artificielles. Aussi a-t-elle rendu particulièrement difficile et posé sur des bases entièrement

nouvelles l'éternel et fondamental problème de l'adaptation de la production à la consommation. La grande crise de 1920 n'a été qu'une manifestation aiguë de cette situation et une invitation un peu brutale à remettre de l'ordre dans la vie économique. On a commencé, dans les branches de la production où les installations étaient manifestement surabondantes, par faire un choix, décider celles qu'il fallait garder et celles qu'il fallait supprimer. Cela fait, et le terrain ainsi déblayé, on a dû admettre qu'il était désormais impossible, dans la situation difficile dans laquelle on se trouvait, de conserver exactement les méthodes dont pouvaient s'accommoder les facilités d'existence d'autrefois. En présence de l'énormité des impôts, de la nouvelle législation ouvrière, de la puissance d'achat diminuée d'une grande partie de la population, de la concurrence accentuée des pays qui n'avaient que peu ou pas souffert de la guerre, chacun s'est vu dans l'obligation de procéder à un examen de conscience sévère, de soumettre à une critique rigoureuse les méthodes jusque-là suivies, d'éliminer celles qui ne correspondaient décidément plus aux conditions d'existence nouvelles, de retoucher et d'améliorer les autres pour les mettre à la hauteur des conceptions les plus modernes, de faire la chasse au gaspillage sous toutes ses formes, gaspillage de matières, d'énergie et de temps.

Il y a aussi, à cette transformation générale des méthodes industrielles, à ce goût de la rationalisation, une autre raison, qui, celle-là, n'est point due à un événement accidentel, mais bien à une transformation de la mentalité générale, aussi bien de celle des producteurs que des consommateurs, qui n'a plus un caractère exclusivement économique comme la précédente, mais aussi technique. Ce fait nouveau, c'est que l'acheteur attache de plus en plus d'importance aux qualités exactes, rigoureusement chiffrées, du produit qui lui est vendu (rendement d'une machine, pureté d'un métal, pouvoir calorifique d'un combustible, etc.). De là l'obligation pour le producteur ou fabricant de faire de plus en plus attention à ses méthodes, d'y réduire la part de l'empirisme, de recourir à des procédés de plus en plus rigoureux, d'effectuer de multiples contrôles en cours de fabrication. De là également cette fièvre de records, ce désir de faire « de plus en plus

fort », qui est une des caractéristiques de l'époque actuelle, et constitue un stimulant sans cesse agissant et particulièrement puissant. Tout cela se traduit pour le producteur par l'obligation de disséquer en quelque sorte les méthodes de fabrication, de rechercher systématiquement, scientifiquement, la diminution du prix et l'amélioration de la qualité.

C'est tout cela qui constitue la raison d'être et justifie la vogue des idées de rationalisation.

Cette rationalisation peut prendre plusieurs formes. Il y a d'abord la rationalisation à l'intérieur même d'une Société, c'est-à-dire la spécialisation de tel ou tel atelier, la réorganisation du travail, la compression des frais généraux, la suppression du gaspillage de toute espèce, l'utilisation des sous-produits, l'amélioration des conditions d'utilisation du matériel et des machines, etc. C'est là le premier degré.

Le degré supérieur de rationalisation est celui qui, ne se limitant pas à une société déterminée, s'étend à un groupe de sociétés formant une entente. C'est cet aspect de la rationalisation que nous voudrions plus spécialement étudier ici, en commençant par passer en revue les différentes formes d'ententes, puis en examinant, d'abord pour les ententes entre industries d'un même pays et ensuite pour les ententes internationales, les résultats que l'on est en droit d'attendre de cette forme d'organisation industrielle.

LES DIFFÉRENTES FORMES D'ENTENTES

Les modalités suivant lesquelles les ententes peuvent se constituer sont multiples. La forme la plus souple, celle qui laisse à chacun de ses membres le plus de liberté, est la forme syndicale. C'est aussi celle qui a le moins d'efficacité, car elle est tenue de limiter son activité aux intérêts généraux du groupe. Elle n'en est pas moins susceptible de rendre dans certains cas de précieux services, et les houillères françaises en particulier en ont donné de remarquables exemples par la façon dont elles ont organisé après la guerre le recrutement de leur main-d'œuvre étrangère et, plus récemment, par la création de l'organisme financier connu sous le nom d'Union des Mines.

Une seconde forme d'entente, également très large, est représentée par ce que l'on a coutume de nommer un « gentlemen's agreement ». Le gentlemen's agreement a un caractère essentiellement personnel. Il se résume en ceci : les représentants de deux ou plusieurs sociétés, ayant envisagé ensemble la situation de leurs industries, conviennent d'observer chacun telle ou telle attitude. On conçoit que la valeur d'un pareil accord dépend essentiellement du prix que l'on attache à la parole de son interlocuteur.

Ensuite, viennent les ententes plus étroites entre Sociétés fabriquant des produits similaires ou complémentaires. Ces ententes se traduisent par des formules très différentes suivant qu'elles sont plus ou moins poussées, qu'elles sont limitées au terrain technique et commercial ou comportent des participations financières, et suivant le degré d'autonomie qu'elles laissent aux Sociétés participantes, la marge étant grande entre la fusion complète qui est le stade extrême, l'entente comportant seulement une spécialisation de certaines usines, enfin l'entente dans laquelle chaque Société conserve son individualité et son organisation industrielle et s'engage seulement à conformer son activité aux règles établies d'un commun accord.

Les fusions sont aujourd'hui fréquentes à l'étranger, et non seulement dans les pays où la concentration de l'industrie est depuis longtemps à la mode, les États-Unis et l'Allemagne, mais aussi dans des pays qui n'y avaient pas paru jusqu'ici spécialement favorables.

C'est ainsi que l'Angleterre a procédé en ces dernières années à une série de fusions dont les deux plus célèbres ont été celles des Compagnies Vickers et Armstrong Whitworth et celle qui a abouti à la constitution de l'Imperial Chemical Industries. On désigne sous ce dernier nom le grand trust chimique anglais constitué dans le courant de l'année 1926 par la réunion de quatre puissantes sociétés chimiques dont chacune était déjà le résultat de concentrations antérieures : la Brunner Mond and C°, la Nobel Industries Ltd, l'United Alkali C° Ltd et la British Dyestuffs Corporation Ltd.

Depuis sa création, ce trust n'a cessé de se développer et il représente actuellement une gigantesque organisation

s'étendant à des éléments extraordinairement variés et représentant un capital de plus de 8 milliards de francs. A l'Assemblée générale du 31 mai 1928, le Président, après avoir annoncé que le premier exercice se soldait par un bénéfice net de 4 567 224 livres sterling et que le trust avait absorbé en 1927 plusieurs sociétés nouvelles, concluait : « Nous contrôlons maintenant d'une manière absolue quarante sociétés industrielles et commerciales, et nous exerçons un contrôle relatif sur plus de trente autres sociétés. Nous avons eu au cours de l'année à résoudre des problèmes d'organisation sur une échelle qui n'a jamais été atteinte d'aucune façon de ce côté-ci de l'eau. »

L'Italie a également vu se réaliser récemment de très larges fusions. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que la firme Montecatini vient d'absorber au cours de l'année 1928 un nombre considérable de sociétés de plus faible importance, représentant un capital de plus de 90 millions de lires.

En France, au contraire, les fusions complètes sont relativement rares. Cela tient à deux raisons, l'une d'ordre psychologique, l'autre d'ordre fiscal. Le tempérament français, étant essentiellement individualiste, — et c'est une de ses qualités tant qu'elle n'est pas poussée au point de devenir un défaut, — répugne *a priori* à toute solution qui l'oblige à aliéner une trop grande part de sa personnalité, à la fondre avec une autre. On veut bien être amis, mais, autant que possible, sans habiter la même maison, s'asseoir à la même table, avoir même personnel, faire caisse commune. Et il faut reconnaître que l'État n'encourage guère semblable intimité. Jusqu'à ces derniers temps, la législation sur les fusions était telle qu'en pratique une proportion considérable du capital des sociétés passait dans les caisses du fisc.

L'article 25 de la loi du 19 mars 1928 a apporté une sensible amélioration à cette situation. Cependant, cette loi laisse encore peser de lourdes charges sur les fusions, ce qui n'est pas fait pour les faciliter. De plus sa portée est limitée à certaines catégories de Sociétés — Sociétés françaises existant le 31 mars 1928 — et elle n'est applicable qu'aux fusions réalisées avant le mois de mars 1931. Un remaniement de notre législation sur les fusions reste donc très désirable.

LES OBJECTIONS FORMULÉES CONTRE LES ENTENTES

Les ententes n'ont pas été sans susciter de nombreuses objections. On leur a quelquefois reproché de constituer un retour vers le passé. En définissant les zones réservées à tel ou tel groupe, en répartissant la production entre leurs membres, en limitant la concurrence entre eux, ne nous ramènent-elles pas, dit-on, au régime des corporations, agrandi à l'échelle du XXe siècle? En réalité, les ententes industrielles diffèrent du tout au tout du régime des corporations. Les corporations ont dû leur origine et leurs formules à l'absence de liberté individuelle au début du moyen âge. En groupant les fabricants d'un même produit, elles leur permirent de défendre plus efficacement leurs intérêts communs, ce qui n'était pas négligeable à une époque où les garanties dont jouissaient les individus étaient plutôt précaires. Cette défense des intérêts communs se fit par voie de privilège, car au moyen âge il n'y avait d'autre moyen de se protéger que d'élever privilèges contre privilèges.

Les ententes modernes au contraire sont essentiellement basées sur la liberté : elles ne sont pas obligatoires et sont le résultat de la libre volonté des associés; elles sont conclues pour une durée limitée qui, bien entendu, peut être renouvelée, mais elles peuvent fort bien aussi être dénoncées, chacun reprenant alors sa liberté d'action. Sans doute, une fois conclues, elles restreignent momentanément la liberté des contractants, mais ce n'est pas là une objection, car, à moins de ne jamais rien faire, il faut nécessairement accepter tous les jours de semblables restrictions. L'industriel qui passe un gros marché, accepte une forte commande, embauche du personnel dans des conditions déterminées, s'approvisionne en matières premières, etc., aliène par cela même une partie de sa liberté d'action ultérieure, puisqu'il immobilise des capitaux, s'engage à rémunérer du personnel, s'oblige à faire fonctionner ses ateliers en vue d'une production déterminée. Cependant, s'il ne le faisait pas, il n'aurait d'autre alternative que de rester dans l'inaction absolue. C'est une conception essentiellement fausse que de croire que la liberté industrielle consiste à pouvoir, à chaque instant, faire ce que l'on

veut. La liberté consiste à pouvoir prendre librement une décision; la décision une fois prise, il faut y conformer sa conduite, sans quoi toute vie économique deviendrait impossible. Les ententes industrielles n'étant qu'une formule de discipline librement consentie et non imposée, ne constituent en aucune façon une aliénation de la liberté.

Les ententes diffèrent des corporations à un autre point de vue d'une très grande importance pratique : celui de la technique des fabrications. On sait que les règlements des corporations leur imposaient des procédés de fabrication strictement précisés. Les textes les définissant n'étant révisés qu'à de très longs intervalles, la technique de fabrication immuable et figée ne pouvait bénéficier des progrès les plus récents. C'était la consécration officielle et solennelle de la routine. L'attitude des ententes est exactement inverse. Les échanges de renseignements entre associés, les recherches entreprises à frais communs, facilitent et accélèrent singulièrement l'amélioration des procédés de fabrication et ce n'est pas là un des moindres avantages des ententes à la fois pour les associés et pour le public.

D'autres critiques ont affirmé que, loin de constituer un retour vers le passé, les ententes précipitaient au contraire l'évolution de l'humanité dans le sens socialiste, parce qu'elles conduisent à une conception de l'industrie voisine de celle de l'industrie étatisée. C'est parfaitement inexact. Les tendances étatistes dérivent de mobiles essentiellement politiques qui n'ont rien à voir avec l'organisation rationnelle de la production. D'autre part, l'étatisme administratif dont rêvent les socialistes serait par définition débarrassé de tout risque de concurrence. Ses fautes auraient des conséquences désastreuses, d'abord parce qu'il serait difficile de déterminer et d'éliminer les personnes auxquelles en incomberait la responsabilité, ensuite parce que, en l'absence de toute entreprise concurrente, et en raison de l'impossibilité d'en voir surgir aucune, il serait impossible de se rendre compte de l'importance de ces fautes et de leurs conséquences financières. Une entreprise privée, mal gérée, fait faillite; une entreprise d'État, jamais. Seulement elle ne se soutient que par des subventions budgétaires ou par des majorations arbitraires de prix qui

équivalent à de véritables impôts. Les ententes au contraire, n'ayant pas la possibilité de supprimer la concurrence, ne risquent pas de verser dans la routine, la nonchalance et l'engourdissement bureaucratiques, et conservent ce précieux stimulant qui consiste à voir plus loin, à agir plus vite, à savoir risquer, qui est à la base du progrès industriel.

Les ententes ne suppriment pas la concurrence, d'abord parce qu'il est rare qu'elles groupent la totalité des intéressés, ensuite parce que, même si elles les groupent, la concurrence latente, c'est-à-dire celle du concurrent possible, existe toujours. Aussi n'est-il pas au pouvoir d'une entente d'élever abusivement les prix de vente d'un produit, à moins qu'elle ne bénéficie d'une législation d'exception ayant pour effet de lui accorder un monopole de fait. Si cette dernière condition n'est pas remplie, et elle l'est rarement, l'entente est obligée de maintenir ses prix à un niveau raisonnable, et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, il est pratiquement très difficile de maintenir la discipline dans un cartel ou une entente ne comportant pas de contingentement si l'écart entre le prix de revient du produit et le prix de vente convenu est assez élevé pour permettre à un associé d'accorder des ristournes en sous-main pour accroître ses ventes tout en conservant encore un gros bénéfice.

Ensuite, et surtout, si une entente vient à élever les prix sensiblement au-dessus du chiffre qui peut être considéré comme rémunérateur pour une entreprise nouvelle, l'appât des bénéfices copieux susceptibles d'être ainsi réalisés ne manque pas de faire surgir un nouveau concurrent. En pareil cas le cartel n'a plus le choix qu'entre deux solutions : ou bien baisser les prix de vente de façon à empêcher le nouveau venu de vendre autrement qu'à perte, pour essayer de le faire disparaître; ou bien le faire entrer dans l'entente, ce qui est le cas le plus fréquent. La première solution ne va pas sans entraîner des sacrifices sensibles. Sans doute les moyens financiers dont dispose un cartel puissant lui permettent de supporter certains sacrifices, mais il ne faut pas perdre de vue que les pertes qu'engendrent pour lui la vente au-dessous du prix de revient croissent précisément en proportion même

de l'étendue de ses affaires. Cette solution est donc toujours onéreuse. La seconde l'est également, car, pour faire une place dans l'entente au nouveau venu, les anciens producteurs sont obligés de lui laisser chacun un peu de la leur. Cependant, aucune de ces opérations ne résout définitivement la question et ne donne toute sécurité pour l'avenir, car, si les prix de vente restent à un niveau trop élevé, un nouveau concurrent surgira; il faudra recommencer vis-à-vis de lui ce qu'on a déjà fait avec le précédent, etc. Plus ces opérations se multiplient, plus elles sont onéreuses; aussi la meilleure politique pour une entente consiste-t-elle à fixer les prix à un taux tel que la marge de bénéfice qui en résulterait pour un producteur isolé soit insuffisante pour décider les concurrents éventuels à s'installer.

A la concurrence des producteurs dissidents ou à la concurrence des nouveaux venus vient encore s'ajouter celle des produits de substitution. Il n'y a guère en effet aujourd'hui de produit absolument indispensable et à l'absence duquel on ne puisse remédier en lui substituant un autre produit de qualité différente mais cependant voisine. Aussi, même s'il était possible de relever sensiblement les prix de vente pour grossir pendant quelque temps les bénéfices, ce serait une maladresse commerciale, car la clientèle se porterait immédiatement sur les produits de substitution et, une fois qu'elle s'y serait accoutumée, il serait bien difficile de l'en faire revenir.

Une entente bien dirigée ne doit donc pas aboutir à une surélévation des prix. Au contraire, la saine logique consiste pour elle à pratiquer une politique de bas prix, de façon à ne pas mécontenter les acheteurs, à se ménager pour l'avenir une clientèle fidèle, qu'elle s'efforcera d'accroître, la vraie formule de la prospérité pour une entreprise n'étant pas de réaliser un bénéfice unitaire élevé sur un chiffre d'affaires relativement faible, mais bien de réaliser un bénéfice modéré sur un chiffre d'affaires très étendu. Si l'on me permet de prendre un exemple dans une industrie que je connais particulièrement bien, celle de l'aluminium, je rappellerai, à l'appui de cette affirmation, que cette politique est précisément celle qu'elle a adoptée : le prix de vente de ce métal n'a cessé en effet de baisser depuis septembre 1926,

époque à laquelle a été conclue l'entente connue sous le nom d' « Aluminium Association », le prix international étant passé de 118 livres sterling la tonne en septembre 1926 à 95 livres sterling, cours actuel.

Mais alors, dira-t-on, quelle est la raison d'être de semblables ententes? Quel est l'intérêt qu'elles peuvent offrir pour les producteurs?

C'est là le point essentiel du débat. La réponse à cette question tient en ces quelques mots : ce n'est pas en vendant plus cher, mais en ramenant les frais de production, de vente, de distribution et de propagande à un niveau inférieur à celui du producteur isolé, que les producteurs associés trouvent leur bénéfice.

Il nous reste à le prouver, et, par conséquent, à mettre en évidence l'utilité des ententes.

LES AVANTAGES DES ENTENTES

Une entente entre industries fabriquant des produits similaires permet de réaliser des économies d'autant plus importantes que l'entente est plus étroite.

Économie sur les frais de fabrication d'abord, car l'entente facilite l'organisation rationnelle du travail, la spécialisation des ateliers, et la fabrication dans chaque atelier ainsi spécialisé de séries plus longues.

Économie sur les frais d'études et de recherches ensuite, chaque associé profitant de l'expérience des autres, et l'entente pouvant substituer à une multitude de petits ou moyens laboratoires faisant tous à la fois, mais imparfaitement, les mêmes opérations, des installations plus puissantes où chaque opération n'est faite qu'une fois pour le compte de tous, mais beaucoup mieux et pour une dépense totale plus faible. Il est des cas dans lesquels les frais d'études et de mise au point industrielle atteignent des chiffres considérables. Que dix maisons procèdent à ces études, alors qu'une seule obtiendra la commande, cela veut dire que les neuf autres devront porter ces dépenses d'études à leurs frais généraux; pour peu que l'opération se répète assez fréquemment dans l'année, on conçoit que chaque société finira par avoir de ce fait un chapitre

frais généraux très lourd. Les bénéfices qu'elle pourra réaliser sur les commandes qu'elle obtiendra seront absorbés en grande partie — et souvent totalement — par les dépenses nécessitées par toutes les études qu'elle a entreprises inutilement, et elle ne pourra arriver à réaliser effectivement des bénéfices qu'à la condition de majorer très fortement les frais de fabrication des unités vendues. C'est là un exemple très net du fait que la concurrence, au delà d'une certaine limite, cesse d'être avantageuse pour le public. Mais qu'une entente intervienne entre quelques-unes de ces sociétés, l'inconvénient précédent disparaît pour elles, les frais généraux se trouvent considérablement réduits et, il est bon de le souligner, cette réduction des frais généraux n'est accompagnée d'aucune augmentation de dépenses à un titre quelconque. Elle est donc tout profit. Les sociétés associées peuvent, grâce à cela, augmenter un peu leur marge bénéficiaire tout en diminuant leur prix de vente aux clients, résultats qui eussent paru *a priori* assez incompatibles.

Aux économies sur les frais de fabrication proprement dits et sur les frais d'études et de recherches s'ajoutent les économies réalisables sur les frais commerciaux, frais de publicité, de représentation, etc., le même catalogue, la même affiche, le même agent commercial pouvant suffire à des sociétés associées[1]. Le maximum de ce qui peut être réalisé dans ce sens consiste à organiser un bureau commun de vente, dont l'ancien comptoir de Longwy pour la vente du fer et de la fonte des usines de l'Est est un précédent illustre, et l'actuel comptoir des tubes un exemple plus récent.

Les ententes ont encore un moyen indirect de faire réaliser des économies, en permettant, grâce aux études ou aux fabrications exécutées pour compte commun des associés, de standardiser leurs produits, ce qui se traduit par une réduction considérable des immobilisations, de l'outillage, des approvisionnements en matières premières, matériaux mi-ouvrés,

1. *L'Agence Économique et Financière* du 4 janvier 1928, parlant de l'accord sur les colorants intervenu entre l'I. G. Farbenindustrie et la Société Kuhlmann, rapportait en ces termes les déclarations faites par M. Donat Agache à la « Dow, Jones and Co » : « ... Les frais de distribution entraient pour 33 p. 100 dans les prix de détail des colorants, alors qu'actuellement, grâce à la vente commune, ils sont ramenés à 15 p. 100... »

ou produits fabriqués. Nous sommes à ce point de vue fort en retard sur la plupart des autres pays. Sans doute la standardisation étendue à certains objets conviendrait mal à notre tempérament. Mais qui oserait affirmer sérieusement que la standardisation d'objets tels que des briques, des vis, des roues de wagons, etc., présenterait un inconvénient quelconque?

***

Une conséquence importante de certaines ententes, c'est, par le seul fait de leur existence, et sans modifier en quoi que ce soit la situation de chaque membre, de renforcer leurs positions et de rendre possibles des transactions qui, sans elles, n'eussent pu s'effectuer.

Cette valorisation des positions individuelles se manifeste dans des conditions très différentes.

Lorsqu'il s'agit de négociations très importantes, la réalisation d'une entente est souvent la condition *sine qua non* du succès, parce que la position du représentant d'une entente parlant au nom de la collectivité de ses mandants est beaucoup plus forte que ne le serait celle de l'ensemble des producteurs s'exprimant séparément, et en des termes parfois quelque peu divergents. Et ceci a une très grande importance soit au point de vue de la défense des intérêts généraux de la profession, soit lorsqu'il s'agit de traiter des affaires d'une importance exceptionnelle, par exemple un marché considérable. Tel qui se serait refusé à traiter séparément avec une multitude de sociétés différentes, acceptera volontiers de traiter avec le consortium qu'elles auront formé. Dans les négociations internationales en particulier, la première condition à remplir pour pouvoir engager utilement des conversations, c'est, pour les industriels d'un même pays, de ne pas se présenter en ordre dispersé. On reproche quelquefois aux industriels français de ne pas savoir s'associer et de se placer de ce fait dans une situation défavorable par rapport à leurs concurrents étrangers. S'il est vrai que le goût inné de l'association n'est pas la marque dominante de leur tempérament, il faut cependant reconnaître qu'ils savent très bien s'en accommoder et que

la perspective de conversations à engager avec de puissants trusts étrangers a précisément amené dans certains cas la constitution d'ententes nationales. C'est ainsi par exemple qu'est né le Comité des industries chimiques qui, sans créer un organisme nouveau ou restreindre la liberté deses membres, a permis de réunir autour d'une même table les représentants des principales sociétés chimiques françaises et d'engager des conversations qui ont déjà donné des résultats fort appréciables et en donneront certainement encore bien d'autres à l'avenir.

Un autre exemple du même fait nous est donné par l'Union des producteurs d'électricité des Pyrénées occidentales qui a permis à des sociétés productrices d'énergie électrique de vendre dans des conditions rémunératrices leurs excédents d'énergie, ce que chacune de ces Sociétés prise isolément n'aurait pu faire que difficilement. En faisant bloc de leurs disponibilités qui ne coïncidaient ni dans le temps, ni en quantité, une certaine compensation s'est effectuée automatiquement et il est devenu possible d'offrir à la consommation une masse importante d'énergie dans des conditions de continuité suffisantes pour donner à cette énergie une valeur supérieure. Et ce résultat a été obtenu sans qu'il fût nécessaire d'apporter une modification quelconque aux installations existantes. Autrement dit, la valorisation de l'énergie réalisée par ce groupement des disponibilités n'a été accompagnée d'aucun supplément de dépense.

***

Les ententes entre producteurs sont avant tout un élément de stabilité, un moyen de combattre l'anarchie dans la production.

Toutes choses égales d'ailleurs, les ventes d'une certaine marchandise par un quelconque de ses fabricants dépendent de deux variables dont l'une est la demande totale de la clientèle, l'autre la part prise par chaque vendeur dans le total des livraisons. L'entente, en déterminant la part de chacun, élimine par là même la seconde de ces variables, ce qui restreint singulièrement la marge d'incertitude que com-

porte toute industrie, et permet d'établir les programmes de fabrication avec beaucoup plus de chances d'exactitude. Il devient possible de diminuer les stocks destinés à faire face aux brusques à-coups de la demande, et l'on sait quel effort de trésorerie exige et quelle perte d'intérêt entraîne la constitution de stocks importants de marchandise, sans compter les risques de perte au cas de détérioration de la marchandise ou de baisse des cours.

L'influence stabilisatrice des ententes s'étend jusqu'aux moyens mêmes de production et ceci a encore une importance considérable. Prenons par exemple le cas des industries électro-chimiques en France. Ce sont des industries généralement installées dans les hautes vallées des Alpes et des Pyrénées et utilisant pour leurs fabrications le courant produit par des chutes d'eau. Pour créer une usine de quelque importance il faut compter au moins cinq années. C'est donc au moins cinq ans à l'avance que les programmes doivent être établis. Qu'une erreur d'appréciation ait été commise ou que les conditions du marché se soient brusquement modifiées, que l'usine soit prête trop tôt ou trop tard, elle va rester inutilisée pendant des années et, avec elle, toutes les installations accessoires. Cela se traduira par une perte dont il n'est peut-être pas inutile de donner une idée.

Une usine hydroélectrique revient actuellement à 4 000 francs environ le kilowatt installé — ce qui pour une usine de 15 000 kilowatts, chiffre courant aujourd'hui, représente 60 millions de francs — et cela pour la seule production du courant électrique. Quant au coût de l'usine de fabrication, on peut admettre qu'il atteint en moyenne 75 p. 100 de celui de l'usine de production d'énergie, soit dans l'exemple considéré 45 millions, ce qui donne déjà un total de 105 millions. A ce chiffre il reste à ajouter les dépenses accessoires, en particulier la construction de logements pour le personnel. Au total, on peut compter sur un chiffre global de dépenses de 120 millions. Tel est le capital qui ne sera pas rémunéré si la construction de l'usine n'a pas été réalisée exactement en temps voulu. Au taux actuel des emprunts, cela représente une perte annuelle d'une dizaine de millions qu'aucune entreprise ne saurait considérer d'un œil indifférent.

Ces simples chiffres font comprendre comment, en réglementant la répartition de la production entre leurs membres, et en réduisant par conséquent les éléments d'incertitude qui planent sur l'établissement des programmes de fabrication, les ententes améliorent très notablement la situation des industries auxquelles elles s'étendent.

En temps de crise caractérisée, l'influence stabilisatrice des ententes a des conséquences encore plus heureuses. A ce moment-là, la grande préoccupation des industriels est de traverser la crise avec le minimum de pertes tout en se maintenant en état de reprendre le travail normal lorsqu'elle aura cessé. Le désir de ne pas licencier un personnel difficile à réunir, de ne pas laisser chômer un outillage qui se détériore par le non-usage ou exige un entretien coûteux, conduit les sociétés à se disputer âprement la clientèle réduite en baissant les prix jusqu'à l'extrême, et à constituer des stocks de produits fabriqués qui exigent un effort de trésorerie très lourd. La combinaison de ces deux éléments se traduit pour les industries touchées par la crise par une situation très critique, qui va souvent jusqu'à amener la ruine des moins solides. Les Sociétés concurrentes n'ont qu'un moyen d'atténuer les effets de semblables crises, c'est de se grouper et d'opposer un front unique aux difficultés qui leur sont communes et aux risques de ruine qui les menacent. L'entente, mettant en commun les ressources de tous, fixe une politique de production, décide l'arrêt des usines ou ateliers dont les conditions de travail sont les plus désavantageuses, répartit équitablement, par un jeu d'indemnités appropriées, les répercussions des mesures de sauvegarde décidées dans l'intérêt commun, fixe les conditions de vente au mieux des intérêts de tous, en évitant l'avilissement illimité des prix qu'engendrerait une concurrence effrénée. Elle adoucit ainsi, dans la mesure du possible, les maux que provoquent les oscillations désordonnées de l'activité industrielle. Et la meilleure preuve de l'efficacité des ententes à limiter les pertes en cas de crises, c'est qu'une très grande partie des ententes sont précisément nées d'une crise.

Le rôle de l'entente ne se borne pas à atténuer les conséquences des crises, il tend aussi à essayer de les prévenir, car elle

est particulièrement intéressée à la prospérité générale de son industrie. Supposons en effet que le marché d'un produit représente un chiffre d'affaires de 500 millions par an, et que ce marché soit alimenté par quelques petits industriels isolés en même temps que par de puissantes sociétés constituées en entente. Une crise survient, ramenant le marché de ce produit de 500 à 250 millions par exemple. Tel petit industriel, dont le chiffre d'affaires était de l'ordre de quelques centaines de mille francs, pourra n'en ressentir que de faibles répercussions. Par ses relations personnelles avec certains de ses clients, et en « se débrouillant » un peu plus, il pourra toujours arriver à vendre quelques centaines de mille francs de marchandise. Mais l'entente, qui sur les 500 millions en vendait par exemple 450, aura beau se débrouiller, elle n'arrivera jamais à placer 450 millions sur un marché qui ne peut plus en absorber que 250. Les résultats de la crise se feront sentir intégralement chez elle; le chiffre de ses ventes suivra exactement les fluctuations du marché. C'est pourquoi l'entente est particulièrement intéressée à éviter les crises.

Quant aux moyens qu'elle peut employer pour les atténuer, ils sont multiples et d'ailleurs différents suivant chaque espèce. Au cas de crises momentanées, l'entente ne fera rien de très différent de ce que ferait un producteur en gros quelconque : légère réduction de l'allure de ses fabrications; octroi à la partie de la clientèle dont la trésorerie est le plus à l'étroit des crédits ou facilités de paiement nécessaires pour l'aider à traverser la période difficile, etc.

S'il s'agit au contraire de crises profondes et durables, le rôle de l'entente sera beaucoup plus considérable. Il consistera avant tout à prévoir ces crises longtemps à l'avance, ce qui exige un sens commercial très averti, et à adopter, à l'avance également, la politique la plus propre à les atténuer : limitation progressive de la production de chacun des membres de façon à aborder la crise avec un stock réduit et une situation de trésorerie aussi saine que possible; ajournement des programmes d'extension d'usines; répartition judicieuse des sacrifices à consentir sur le prix ou sur le tonnage; politique de vente destinée à faciliter la reprise du marché. C'est dans ces cas que l'intervention de l'entente apparaît en pleine

valeur, car l'adoption des mesures les plus efficaces serait impossible sans elle. Tout d'abord, en effet, aucun des producteurs isolés ne disposerait d'informations aussi étendues et aussi précises sur l'état de marché, la capacité de production des installations, le montant des stocks, etc. Ensuite, il serait impossible de mettre en vigueur les mesures préventives qui, à défaut d'accord préalable, risqueraient d'avoir des répercussions très inégales sur la situation des différents producteurs. Aucun d'eux, agissant isolément, n'aurait intérêt à consentir un sacrifice en faveur de la collectivité s'il ne devait en bénéficier lui-même que pour une faible part. L'entente permet seule de répartir équitablement les charges, soit en imposant les mêmes à tous, soit par le jeu de compensations appropriées.

De cette atténuation des crises, de cette stabilité commerciale que les ententes contribuent si largement à assurer, tout le monde bénéficie; les épargnants y trouvent l'avantage d'un rendement mieux assuré et plus favorable des capitaux qu'ils ont engagés dans ces entreprises, car rien n'est coûteux comme les fonctionnements par à-coups, les alternatives d'activité fébrile et de marasme, et rien ne rend plus dificile la distribution de bénéfices réguliers et la constitution de réserves solides. Les finances publiques y trouvent une garantie de recettes régulières et plus particulièrement une assurance contre le fléchissement du rendement de l'impôt sur le chiffre d'affaires et de celui sur les bénéfices industriels et commerciaux. Les consommateurs voient disparaître ou tout au moins s'atténuer considérablement les variations de prix qui les déroutent complètement. Les transformateurs cessent de se trouver en présence de variations désordonnées de la valeur de leurs matières premières; ils peuvent établir des programmes à longue échéance sans crainte de manquer de matériaux et sans être obligés de constituer des stocks qui immobilisent inutilement une partie de leur fond de roulement et les transforment, souvent malgré eux, en spéculateurs en marchandises. Les ouvriers enfin sont ceux qui bénéficient le plus largement de la stabilité industrielle, car elle contribue à supprimer le plus cruel des fléaux auxquels ils puissent être exposés : le chômage. Avec la production régularisée dispa-

raissent les alternatives, si démoralisantes et si désastreuses pour ceux qui y sont soumis, d'embauchage et de licenciement en masse dont s'accompagne au contraire le fonctionnement irrégulier de toute entreprise industrielle. La constance de marche de l'usine, c'est pour l'ouvrier le travail assuré, la possibilité de s'installer, de fonder un foyer; c'est la sécurité du lendemain; c'est une moindre dépendance des circonstances sur lesquelles il n'a aucune action et la possibilité, au contraire, d'améliorer progressivement son sort par son travail et d'accéder à des postes de plus en plus importants. Rien n'est plus essentiel au bien-être des ouvriers que la stabilité industrielle, et, si les ententes n'avaient pas d'autre argument à invoquer pour justifier leur raison d'être que d'aider à cette stabilité, cela suffirait encore à démontrer leur utilité.

***

Les ententes ont enfin pour effet de limiter la concurrence inutile, et c'est une conséquence dont il faut se féliciter, car la concurrence n'est utile qu'à la condition de se maintenir dans de certaines limites. Le développement des moyens de production bien au delà des besoins de la consommation est une faute que le public finit par payer, d'une façon ou de l'autre. Il peut, pendant un certain temps, paraître y gagner si les producteurs se lancent dans une guerre de prix, chacun d'eux essayant de conquérir le marché, même en vendant au-dessous du prix de revient. Mais cette situation anormale ne dure jamais qu'un certain temps.

Mais, dira-t-on, si les ententes ont pour effet de parer au risque d'une concurrence abusive, — et nous n'en doutons pas, — qu'est-ce qui nous garantit qu'elles n'ont pas tendance à agir en sens inverse et à maintenir la concurrence en-deçà de ce qui serait désirable? Rien, il faut le reconnaître franchement, et, en fait, il y a eu des exemples d'accords inspirés d'un véritable malthusianisme économique. Seulement, et c'est là ce qu'il y a de fort rassurant, ces réglementations n'ont jamais pu durer et ont toujours tourné à la confusion de leurs auteurs, ce qui prouve que le recours aux produits

de remplacement ou l'intervention de la concurrence latente dont nous parlions plus haut ne sont pas une pure conception de l'esprit et correspondent bien à un phénomène réel. Tout récemment encore l'industrie du caoutchouc vient d'en donner un exemple remarquable avec l'échec retentissant de ce que l'on a nommé « le plan Stevenson ».

Ce plan, qui a fonctionné pendant six ans environ et s'étendait à toutes les plantations anglaises, avait été élaboré pour éviter la surproduction du caoutchouc et la baisse de prix corrélative. Le règlement fixait, pour chaque plantation, le tonnage maximum à exporter, ce tonnage étant plus ou moins grand suivant que le cours du caoutchouc était en hausse ou en baisse. Au cours de son application, en 1925, se produisit une augmentation considérable de la demande de caoutchouc, et, la production ne pouvant suivre immédiatement, il en résulta une hausse formidable des cours.

En présence de cette hausse, les acheteurs du monde entier réagirent, la consommation se restreignit; les Américains organisèrent une association au capital de 40 millions de dollars pour l'achat d'une réserve de caoutchouc brut destinée à être jetée sur le marché quand une nouvelle hausse serait annoncée; l'industrie du caoutchouc régénéré se développa dans le monde entier; les planteurs hollandais refusèrent d'appliquer des mesures semblables à celles édictées pour les producteurs anglais et s'efforcèrent au contraire de développer leurs expéditions au maximum. Grâce à cet ensemble de faits, la production se trouva bientôt dépasser la demande et l'année dernière les partisans anglais du plan Stevenson devaient reconnaître l'échec complet de leur système et en décider l'abandon à partir du 1er novembre 1928.

Voilà donc un très bel exemple de l'inefficacité, par suite du jeu des lois économiques, d'une réglementation restrictive de la production, et une nouvelle preuve de ce que toute entente sérieuse entre producteurs doit chercher à assurer l'équilibre entre la production et la consommation par une augmentation de la consommation, celles qui recherchent cet équilibre par une restriction de la production étant condamnées à un échec certain.

On arrive donc à cette conclusion que les ententes gardent

de la concurrence ce qu'elle a de bon, éliminent ce qu'elle a de mauvais. Elles éliminent ce que la concurrence a de mauvais, c'est-à-dire les gaspillages d'argent qu'entraînent les doubles emplois et le développement des moyens de production bien au delà de ce que nécessiteraient les besoins de la consommation. Elles gardent de la concurrence ce qu'elle a de bon, c'est-à-dire une fixation des prix de vente à un taux normal, laissant aux producteurs un bénéfice raisonnable, mais modéré.

Et même, ce n'est pas assez dire, car les ententes apportent souvent au consommateur plus que le régime de la libre concurrence ne pourrait lui donner, même en admettant que cette concurrence se maintienne dans des limites raisonnables et n'aille pas jusqu'à multiplier sans mesure les moyens de production. Le régime de la concurrence ne peut en effet que faire bénéficier le consommateur de la limitation des profits du producteur normal ou même parfois des sacrifices que consent un producteur travaillant dans des conditions médiocres. L'entente peut, au contraire, faire participer le consommateur à l'économie dans le coût de la production que permet de réaliser une organisation rationnelle.

La situation actuelle de l'industrie houillère anglaise illustre admirablement cette observation. La position très difficile dans laquelle se trouve actuellement cette industrie tient pour une très large part à l'extrême multiplicité des mines. D'après les constatations du Comité d'enquête de 1925, l'Angleterre compte plus de 2 500 mines, réparties entre plus de 1 400 entreprises indépendantes, et 2 000 environ de ces mines comptent moins de 500 ouvriers et employés par exploitation. Il résulte de cette situation qu'une multitude de mines végètent misérablement, parce qu'il est impossible, en raison de leur faible importance, de les exploiter selon les procédés les plus modernes et avec un outillage perfectionné. Résultat : prix de revient très élevé et bénéfice nul pour l'exploitant, alors qu'un groupement rationnel des moyennes et petites exploitations, s'il eût été réalisé à temps, eût permis de rémunérer convenablement l'exploitation tout en diminuant le prix de revient.

***

Tels sont les principaux avantages que présentent les ententes entre producteurs. Ces avantages sont si nombreux, certains d'entre eux ont une telle importance et concernent des aspects si essentiels de la vie sociale, qu'il semble que tout esprit éclairé et sincère ne devrait pas hésiter à reconnaître dans les ententes une formule améliorée des conditions de production et de répartition. Si le fait n'est pas encore toujours admis, il est du moins réconfortant de constater que la suspicion et même l'hostilité systématiques dont les ententes industrielles ont été longtemps l'objet ont disparu et ont fait place pour le moins à un sentiment de tolérance qui dénote un progrès sensible du bon sens public. Une preuve tangible de cette heureuse évolution nous a été récemment donnée par la modification apportée au texte de l'article 419 du Code pénal français.

A vrai dire, les tribunaux avaient préparé la voie au législateur.

L'ancien article 419 avait été rédigé en 1810. Nul ne pouvait à cette époque prévoir le formidable développement des moyens de production et de transport qui allait bientôt prendre naissance, puis s'épanouir si magnifiquement jusqu'à nos jours en modifiant de fond en comble les conditions de la vie économique. Les auteurs de l'article 419 rédigèrent donc ce texte d'après l'expérience qu'ils pouvaient avoir de la question, et cette expérience se résumait au souvenir encore récent des monstrueux exemples d'accaparement offerts par l'époque révolutionnaire. Les rédacteurs de cet article furent ainsi tout naturellement conduits à considérer *a priori* les ententes comme des procédés commerciaux ayant pour but l'accaparement et, par lui, une hausse artificielle et illicite des prix, et le terme même de coalition qu'ils employèrent semble bien être un reflet de cet état d'esprit.

Cependant, bien que le texte de l'article 419 soit resté immuable depuis 1810 jusqu'au vote de la loi du 3 décembre 1926, depuis longtemps déjà les juges n'appliquaient plus cet article avec la rigueur primitive. Ils en étaient arrivés peu à peu, par une interprétation des textes très large et

témoignant d'un profond désir d'équité, à traiter différemment les ententes suivant leur objet, suivant qu'elles se proposaient de réaliser un accaparement temporaire des denrées destiné à leur procurer des bénéfices excessifs ou qu'elles avaient au contraire pour objet de mettre un peu d'ordre dans la situation anarchique d'une industrie, de limiter les effets désastreux d'une concurrence effrénée, nuisible à la fois aux intérêts durables des producteurs et des consommateurs eux-mêmes. Une jurisprudence s'était ainsi progressivement constituée, qui tendait à distinguer les bonnes et les mauvaises ententes, les premières étant généralement les ententes de longue durée, périodiquement renouvelées, les secondes, les ententes de circonstance et éphémères. C'est cette jurisprudence que la loi du 3 décembre 1926 a confirmée.

Le nouvel article 419 a pour but, comme l'ancien, de réprimer la hausse ou la baisse artificielle des prix des marchandises ou des effets publics et privés. Mais, tandis que l'ancien article visait ceux qui « par des bruits faux ou calomnieux semés à dessein dans le public, par des suroffres faites aux prix que demandaient les vendeurs eux-mêmes, par réunion ou coalition entre les principaux détenteurs d'une même marchandise ou denrée, tendant à ne la pas vendre ou à ne la vendre qu'à un certain prix, ou qui, par des voies ou moyens frauduleux quelconques, auront opéré la hausse ou la baisse du prix des denrées ou marchandises... », le nouveau texte vise ceux qui tendent à provoquer des variations artificielles des cours :

1° « Par des bruits faux ou calomnieux semés sciemment dans le public, par des offres jetées sur le marché à dessein de troubler les cours, par des suroffres faites aux prix que demandaient les vendeurs eux-mêmes, par des voies ou moyens frauduleux quelconques; »

2° Ou en « exerçant ou tentant d'exercer, soit individuellement, soit par réunion ou coalition, une action sur le marché dans le but de se procurer un gain qui ne serait pas le résultat du jeu naturel de l'offre et de la demande. »

On voit que, si le 1° reproduit très sensiblement les termes correspondants de l'ancien texte, il n'en est pas de même du 2°. L'insertion, dans ce 2°, des mots : « soit individuellement, soit par réunion ou coalition », souligne clairement que la réunion

ou coalition ne peut plus être considérée comme constituant par elle-même un délit. Le délit — le nouveau texte le précise nettement — consiste à agir sur le marché « dans le but de se procurer un gain qui ne serait pas le résultat du jeu naturel de l'offre et de la demande ». La manœuvre peut être individuelle ou collective. S'il y a eu manœuvre, l'individu ou l'entente coupables doivent être poursuivis. S'il n'y a pas eu manœuvre, l'individu ou l'entente ne sauraient être inquiétés. Autrement dit, l'entente est licite. Ses abus seuls sont punissables, et ces abus sont les mêmes que ceux que peut commettre un spéculateur isolé[1].

L'exposé des motifs du projet de loi qui a donné naissance à la loi du 3 décembre 1926 déclarait en termes excellents :

> En ce qui concerne les coalitions, le projet qui vous est soumis différencie nettement les coalitions délictueuses dont les caractères sont définis par l'article 419 et les ententes qui, en réglementant la concurrence pour la mettre en harmonie avec les besoins du marché, n'ont en vue que le maintien d'un équilibre normal entre la production et la consommation, la stabilité du marché et la régularité du travail, en évitant les crises de surproduction et de mévente, et qui sont, en outre, souvent rendues nécessaires pour sauvegarder nos intérêts nationaux vis-à-vis de combinaisons du même ordre conçues à l'étranger.

On ne saurait mieux dire. Réglementer la concurrence pour la mettre en harmonie avec les besoins du marché; maintenir un équilibre normal entre la production et la consommation; assurer la stabilité du marché et la régularité du travail; éviter les crises de surproduction et de mévente, enfin sauvegarder les intérêts nationaux vis-à-vis de l'étranger, tels sont en effet les avantages essentiels que l'on est en droit d'attendre des ententes honnêtes, et nous espérons avoir réussi, par les exemples cités plus haut, à démontrer qu'elles les assurent effectivement.

1. Déclarations de M. Raynaldy, rapporteur du projet de loi à la Chambre : « La jurisprudence a déclaré qu'il ne fallait pas confondre toutes les ententes, qu'il y en avait de bonnes et de mauvaises, et elle n'a consenti à punir que les ententes qui poursuivaient un but délictueux faussant le cours normal des prix. Le texte que nous vous soumettons tend à consacrer cette jurisprudence. » (*J. O.* du 7 mars 1924.)

« Si la coalition n'est pas un délit en elle-même, il faut en punir les abus. » (*J. O.* du 14 mars 1924.)

Il faut se féliciter hautement de ce que les pouvoirs publics aient reconnu que la tendance était aujourd'hui à la concentration qui apparaît dans l'état actuel des choses comme une forme d'organisation plus rationnelle de l'industrie; qu'ils aient reconnu que, comme le dit M. de Rousiers, « les ententes industrielles étaient, dans tous les grands pays modernes, un accompagnement, pour ainsi dire obligé, du développement économique[1] » et qu'il était par conséquent nécessaire que l'industrie française pût suivre le mouvement et grouper ses forces, si l'on voulait qu'elle fût en état de maintenir son rang et de soutenir la concurrence des industries étrangères aussi bien sur son marché intérieur que sur les autres marchés du monde.

LES ENTENTES INTERNATIONALES

Les rapprochements entre industries de nationalités différentes et l'établissement d'une manière de discipline internationale dans de nombreuses branches de la production constituent une des caractéristiques essentielles de l'époque actuelle. Il est certes quelque peu paradoxal que ce mouvement ait immédiatement suivi le plus violent conflit de nationalités qu'ait jamais connu l'humanité, — car, s'il existait déjà des ententes internationales avant guerre, elles étaient loin d'avoir la même ampleur, — et qu'il s'accompagne d'une recrudescence marquée des idées protectionnistes. Ces deux coïncidences, *a priori* fort singulières, apparaîtront cependant moins inintelligibles si l'on veut bien réfléchir un instant à la véritable hypertrophie causée par la guerre dans certaines branches de la production, et, d'autre part, à l'allongement de quelque 7 000 kilomètres des frontières européennes en vertu des traités de paix.

Quelques précisions au sujet de certaines ententes internationales suffiront à mettre en évidence l'esprit dans lequel elles ont été conçues et les résultats qu'il est permis d'en attendre. Nous ne parlerons pas du Cartel de l'acier, bien qu'il soit le plus important, parce qu'il est très connu. Nous pren-

1. P. de Rousiers, *Les grandes industries modernes.*

drons comme exemples le Cartel de la potasse et l'Entente de l'aluminium.

Autrefois, la production de la potasse était pratiquement monopolisée par l'Allemagne, mais, à la suite de la guerre, la France a reçu la propriété d'une partie des mines de potasse qui devinrent mines domaniales. Ces mines domaniales constituèrent avec les mines de Kali-Sainte-Thérèse, demeurées aux mains de la Société privée qui en était propriétaire, un organisme commun de vente, la Société commerciale des potasses d'Alsace.

De leur côté, les mines allemandes de potasse étaient constituées en syndicat obligatoire étroitement contrôlé par le gouvernement du Reich.

Dès 1924, des pourparlers furent engagés entre les producteurs français et allemands en vue de la constitution d'une entente internationale. Le principe en fut posé en 1925 et une entente provisoire fut conclue aussitôt. Celle-ci devait se transformer en entente définitive le 10 avril 1926 par l'accord de Lugano qui la constitue pour une durée expresse de dix années avec tacite reconduction de cinq en cinq ans.

Chaque producteur se réserve son marché intérieur auquel on assimile, pour la France, ses colonies, pays de protectorat et de mandat. La répartition du commerce mondial se fait à raison de 30 p. 100 pour l'industrie française et de 70 p. 100 pour le Syndicat d'empire, mais il est prévu que, à mesure que la consommation mondiale s'accroîtra, la part de la France s'élèvera, et que, au-dessus de 840 000 tonnes, le surplus sera partagé par moitié entre la France et l'Allemagne. Les deux parties sont donc également intéressées au développement des ventes.

Les conditions de fixation du prix de vente sont réglées par l'article 7 de l'accord qui stipule que « ces prix devront être établis, d'une part, en prenant en considération les prix de revient, et, d'autre part, de manière à permettre le développement de l'emploi de la potasse pour l'agriculture et l'industrie dans chaque pays ».

Enfin, une convention annexe précise que la propagande destinée à développer la consommation de la potasse sera faite en commun et que les bureaux de vente seront installés

en compte à demi. Il a été également convenu que, afin de faciliter les ventes et d'éviter les complications inutiles, le Cartel des potasses ne mettrait en vente que des qualités uniformes de sels bruts ou concentrés sans distinction de l'origine française ou allemande.

L'entente européenne de l'aluminium s'est constituée en 1926 en raison de l'utilité reconnue d'un effort concerté pour réduire les frais de production et de vente, et développer la consommation. Elle s'est proposée de rechercher le développement de la consommation par une amélioration des méthodes commerciales en même temps que par l'abaissement des prix de vente, rendu possible par les économies réalisées, abaissement dont nous avons déjà indiqué l'importance quelques pages plus haut. Les moyens mis en œuvre pour y parvenir sont les suivants : échange de renseignements commerciaux; exécution d'études et de recherches à frais communs; organisation d'ensemble de la propagande; établissement d'une certaine harmonie entre la capacité de production et le tonnage vendu.

Cette dernière mesure est basée sur cette constatation que, si les ventes d'un producteur considéré isolément varient assez sensiblement d'une année à l'autre, au contraire (et sauf cas de crise générale comme en 1921, bien entendu) les ventes de l'ensemble de ces producteurs progressent avec une régularité beaucoup plus grande. Autrement dit, une compensation s'établit à l'intérieur même de l'entente.

A cela il faut ajouter que, si pour une raison particulière, un producteur voit ses ventes se modifier brutalement d'une année à l'autre, sans compensation possible par ailleurs, l'amplitude de cet écart, rapporté non plus au tonnage normalement vendu par ce producteur, mais bien au tonnage total de l'entente, représente évidemment un pourcentage beaucoup plus réduit de celui-ci.

Ainsi, dans tous les cas, le rythme suivant lequel se développent les ventes d'une entente internationale est considérablement plus régulier que celui suivant lequel se développent les ventes de tel ou tel producteur considéré isolément. Alors que, en l'absence d'entente, chaque pays eût dû développer ses installations en conservant une marge de sécurité en rap-

port avec les variations possibles de ses ventes, l'entente pourra, au contraire, se contenter d'une marge de sécurité très inférieure à la somme de celles qui eussent été nécessaires à chacun de ses membres, les compensations entre ceux-ci s'effectuant, s'il y a lieu, au moyen de cession de produit d'associé à associé. Or, toute marge de sécurité étant coûteuse à réaliser, toute réduction sensible de cette marge représente une économie considérable.

Cela montre que les ententes internationales constituent, comme les ententes nationales, mais plus qu'elles encore, parce que les possibilités de compensation portent sur un domaine plus vaste, un élément de stabilité, un moyen de réaliser une certaine harmonie entre la capacité de production et la consommation. Elles participent également aux autres avantages déjà exposés pour les ententes nationales : répartition plus rationnelle du travail; économies réalisables par les recherches et la publicité effectuées en commun; maintien de la concurrence dans des limites raisonnables, etc... Elles ont, en outre, l'avantage d'interdire, d'un pays producteur à un autre, les expéditions d'un même produit, qui, aboutissant à des transports en sens inverse, se traduisent par des dépenses inutiles dont les consommateurs font finalement les frais. Enfin, elles limitent l'usage du procédé connu sous le nom de *dumping* qui consiste, comme on sait, pour un producteur protégé par un droit de douane important, à vendre moins cher à l'étranger que dans son propre pays. Aucune entente ne permettant à un producteur de vendre meilleur marché dans le pays d'un de ses associés que dans le sien propre, le risque de *dumping* se trouve limité de ce fait, et même complètement éliminé dans le cas où tous les producteurs de la marchandise considérée font partie de l'entente. Cette situation peut avoir une répercussion sur les droits de douane qui n'ont plus besoin dans ce cas d'être aussi élevés que lorsqu'ils doivent être capables de protéger le producteur national contre les tentatives de *dumping* d'un concurrent étranger.

Les ententes internationales réalisent en somme, sinon la division du travail entre pays, telle que la rêvaient les libre-échangistes, du moins une coordination de la production, une coopération dans la mise des produits à la disposition du

public, qui présentent des avantages du même ordre, sans prêter aux mêmes objections.

Les ententes internationales offrent enfin une possibilité dont la portée est encore incertaine mais peut devenir considérable, et qui est de constituer un élément puissant de rapprochement entre les peuples. Les ententes internationales naissent en général lentement. Elles sont précédées de conversations multiples qui définissent les positions respectives de chacun des membres et dégagent des orientations. Ces conversations se multipliant, les objectifs se précisent peu à peu et l'entente finit par se constituer. Le fonctionnement de ces ententes internationales, tout au moins de celles qui ne sont pas accidentelles et dont la durée, fixée à plusieurs années, se renouvelle régulièrement à l'expiration de chacune de ces périodes, comporte obligatoirement des conférences périodiques entre les associés. C'est un phénomène constant qu'à l'usage ces réunions s'accompagnent de la formation progressive d'une atmosphère de collaboration et de confiance. Pendant les premières réunions on s'observe, chacun se tient sur une réserve prudente, puis peu à peu la glace se rompt et au bout de quelque temps règne une véritable cordialité qui n'exclut d'ailleurs pas les discussions très serrées mais les place sur un terrain où l'accord devient beaucoup plus facile. Peu à peu chacun se rend de mieux en mieux compte de la position particulière de ses co-associés. On se comprend mieux, on en arrive à se faire des concessions réciproques, l'esprit de collaboration s'affirme et c'est ainsi que lentement, progressivement, un rapprochement se dessine et se réalise entre personnes qui auparavant étaient animées l'une vis-à-vis de l'autre d'un état d'esprit plus hostile.

N'est-il pas frappant que, dans l'Europe d'après-guerre, alors que les susceptibilités politiques restaient entières, que chaque Gouvernement s'appliquait à maintenir jalousement son indépendance, que les formules d'ententes politiques les plus timides n'arrivaient à recueillir l'assentiment des parties contractantes qu'après la réunion de multiples conférences ou des échanges de notes indéfinis, au contraire les ententes industrielles se multipliaient sous l'influence directe des deux pays qui avaient joué dans la guerre les deux rôles prépon-

dérants — l'Allemagne et la France — témoignant ainsi de la reconnaissance de solidarités économiques étroites entre ces pays, d'un apaisement progressif des esprits, d'un désir réciproque d'accord et de collaboration.

Ce mouvement peut avoir au point de vue social une importance extrême et non seulement au point de vue du bien-être matériel, en raison de la meilleure adaptation des activités à la vie économique qui doit en résulter, de la baisse des prix et de la stabilité des emplois de la main-d'œuvre qui en sont la conséquence, mais plus encore peut-être au point de vue des rapports de peuple à peuple. Si la paix vient à s'établir dans le monde, ou tout au moins entre les principales nations civilisées, ce ne sera point pour des raisons sentimentales, bien que probablement il doive se trouver des orateurs pour les mettre à la première place. Ce sera pour des raisons de bon sens, de cet honnête bon sens qui gouverne l'humanité sans qu'elle veuille l'avouer, sans doute parce que le bon sens est considéré comme une qualité dépourvue d'éclat et quelque peu vulgaire, bien qu'il soit moins répandu que ce mot ne semblerait l'indiquer. Sans contester aucunement l'importance des forces morales, il est permis de penser que les meilleurs auxiliaires de l'esprit de paix seront de nature essentiellement objective : crainte des effroyables destructions auxquelles un nouveau conflit donnerait lieu; conviction que, la puissance des moyens de destruction et de mort augmentant sans cesse et sans limite, les guerres deviendraient de plus en plus meurtrières et dévastatrices; sentiment, enfin, que les satisfactions matérielles, voire même morales, que pourrait donner une victoire ne sont plus à l'échelle des sacrifices nécessaires et des dévastations inévitables dont les conséquences se feraient sentir dans le monde entier en raison de l'interdépendance économique des différentes nations.

N'est-il pas évident que le jour où le développement des ententes économiques aura multiplié les contacts amicaux entre hommes d'affaires de nationalités différentes, développé en eux l'esprit de collaboration et le sentiment de l'interdépendance de leurs activités, accoutumé l'opinion à cette idée qu'il en est des relations entre groupements de nationalités différentes comme de celles entre particuliers; qu'il est impos-

sible, à moins de se tenir dans des termes d'une généralité telle qu'ils perdent toute efficacité, de réaliser des accords tout en permettant à chacun de conserver par la suite sa liberté d'action intégrale; mais que, pas plus qu'un individu ne se diminue moralement en s'engageant librement par contrat à faire ou ne pas faire telle chose sous peine d'une sanction déterminée, un groupement ou une nation ne se diminuerait aucunement en prenant vis-à-vis d'un autre un engagement de ce genre en échange d'un engagement parallèle et de garanties précises et effectives, n'est-il pas évident que, ce jour-là, le problème de la paix aura fait un pas décisif? De ce résultat, ceux qui consacrent une partie de leur activité à l'organisation et au fonctionnement des ententes économiques internationales, auront été pour une large part les bons artisans.

LOUIS MARLIO

L'ASSASSIN[1]

III

Voilà l'enfant que le garde communal vint chercher un matin d'octobre, pour l'emmener à l'école publique. Le directeur que nous avions alors, au canton, passait pour un maître excellent, mais « pas commode ». On le donnait pour intraitable sur le chapitre de l'obligation scolaire. Il ne l'ignorait pas, en était fier, et ne négligeait rien pour entretenir cette réputation.

J'ai éprouvé moi-même, jusqu'à parfois en souffrir atrocement, la cruauté dont sont capables les petits d'hommes. Une loi règne parmi leurs clans, un ensemble de coutumes, de traditions qui les régissent impérieusement. La moindre singularité, à peine perçue et dénoncée, attire d'immédiates représailles. Je me rappelle ce que certain sarrau d'écolier, à petits carreaux blancs et bleus, m'a valu d'humiliantes brimades : mes tourmenteurs portaient des sarraux noirs, et j'avais tristement conscience, sous mon pimpant tablier clair, d'avoir provoqué leur vindicte.

Ce souvenir, et dix autres semblables, m'aident à imaginer l'accueil qui attendait Didier Soucaille. Dans cette très petite ville où chacun est connu de tous, évalué, jugé, classé, Amédée Soucaille, l'homme des inavouables besognes, portait la flétrissure d'un opprobre sans merci. Cet opprobre attendait son fils, le guettait pour s'abattre sur lui. Eût-il montré alors

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

la plus désarmante douceur, une espèce de sainteté enfantine, il n'eût pas triomphé d'un désir qui réclamait de s'assouvir.

Didier, pour des enfants, était une proie magnifique. Elle se débattait sous l'étreinte. Elle trouvait, pour résister et faire sentir sa résistance, une violence inépuisable. Pour un mot, pour la moindre insulte, on voyait son front rougir, ses veines se gonfler à ses tempes; on entendait sa voix hoqueter. Des hommes peut-être se fussent détournés, interdits devant le spectacle de cette fureur presque macabre. Des gamins, plus ingénument féroces, n'étaient sensibles qu'à son côté grotesque, à son comique.

Les premiers temps, il se battait presque chaque jour. A la plus mince provocation, il cognait. Mais aussitôt le clan se resserrait, le bloquait, et cognait à dix poings contre un. Des chœurs s'organisaient autour de lui, lui chantaient à tue-tête quelque sobriquet infamant : on l'avait tout de suite surnommé La Vidange; on se chuchotait entre enfants d'immondes légendes, aussitôt adoptées et vivaces : qu'il dévorait des bêtes répugnantes, des hannetons, des limaces, et même, — « car on l'avait surpris », — ses excréments. De tout ce que peuvent inventer des imaginations stercoraires, rien ne lui était épargné. Il ne se passait guère de jour que ne l'atteignît à la face une éclaboussure nouvelle. Et le plus réjouissant, c'était qu'on le voyait chaque fois sursauter sous la souillure, serrer les dents, les poings, et se jeter farouchement aux coups.

Conjectures? Pour une part, il est possible. Je n'ai pu recueillir, jusqu'ici, que des indications très vagues. M. Noblot, le directeur de l'école, est mort vers la fin de la guerre. Ses adjoints se sont dispersés, quelques-uns sont morts eux aussi. Une fois de plus j'ai constaté quel abîme d'effacement et d'oubli, quelle morne sensation de néant laisse derrière soi la chute de vingt-deux années. Les contemporains de Soucaille que j'ai pu retrouver çà et là, vivants encore, ils ont eu depuis cette époque tant de soucis mortels à leur enfance, ils ont aussi, touchant Soucaille lui-même, subi tant de souvenirs plus intenses, qu'ils ont gardé de ce lointain passé à peine une vision engourdie, une impression d'ordre affectif plutôt qu'un souvenir conscient.

Mais il y a dans leurs propos, leurs allusions, leurs attitudes, je ne sais quelle ressemblance, quelle parenté. Même s'ils se récusent et se taisent, je sens jusque dans leur silence un accord sourd et pourtant perceptible, indéniable. C'est au point que je ne puis douter de m'avancer sur un terrain solide et de n'y point perdre mes pas.

Tout ce que j'ai écrit est vrai. Il est vrai que Didier Soucaille, dès le premier contact avec d'autres enfants, a été obligé de croire qu'il n'était pas semblable à eux. Immédiatement exclu et frappé d'interdit, il devait par la suite être amené à cette conviction que toute tentative serait vaine, venant de lui, pour conquérir une place dans la tribu.

Je crois qu'à ce moment encore il demeurait capable de céder à des influences bienveillantes, d'y céder très lentement, mais d'y céder. Parler à son sujet d'un espoir de rachat, de bon accueil, j'entends d'un espoir lucide et qui aurait été déçu, ce serait recourir après coup à une explication forcée et me donner la tâche trop belle. Mais ce que j'ai le droit d'écrire, c'est qu'il avait quitté sa maison, qu'il était parti vers autre chose avec un sentiment très fort de délivrance, et qu'en même temps s'était levée en lui une sorte d'angoisse avide, d'appel indécis et fougueux qui ressemblait, pourtant, à de l'espoir.

Nalie l'a vu, le premier matin, lorsque le garde communal est venu pour l'emmener. Si elle ne m'avait détrompé, j'aurais cru stupidement à une défense farouche, à des coups de pied, à des morsures, que sais-je... Au lieu de cela, il a suivi le garde sans hésiter, joyeusement : il trottait autour de lui, m'a dit Nalie, comme un jeune chien. Alors?... Alors, si j'en conclus que ce gosse a souffert de la dure quarantaine où il s'est vu précipité, ne suis-je pas fondé à le faire? Et si je pense que chez un tel enfant, incapable de toute soumission, la violence même de sa révolte a dû le pousser vers la haine, suis-je téméraire de le penser?

Le soir, quand il rentrait, tout ulcéré encore et frémissant, quelles pouvaient être sa rancune et sa rage à retrouver la maison sordide, la solitude glaciale, et pis encore, la présence de cet homme avili d'où lui venaient la souffrance et la honte!

Son père? Raison de plus pour le haïr. Sa laideur, sa misère,

il les devait à cet innocent. Son abandon devant la méchanceté des autres, ce faible en était responsable. Lui, Didier, ne suppliait pas, n'acceptait pas, mais se cabrait de tout son être. Il sentait se raidir en lui une force dure que chaque coup trempait davantage, un besoin de frapper, de se défendre en faisant mal.

Et je suis sûr encore que tout cela est vrai : j'en ai l'intuition décisive. Mais dans l'instant même où j'écris, très vite et comme poussé par une certitude passionnée, je suis gêné par un scrupule et un regret : non, ce n'est pas ainsi que je me proposais de mener ma recherche. Plus humblement, j'avais projeté de rassembler des faits, de les accueillir tous et de me soumettre à eux. Jusqu'ici ma récolte est insignifiante, pas une seule fois je n'ai éprouvé dans sa force l'émotion du chasseur qui découvre une empreinte nette, une trace de vie encore chaude.

Devrai-je, décidément, essayer dès maintenant de retrouver Fauvel? Des indices me font croire que ce ne sera pas difficile, mais je persiste à penser qu'il n'est point temps. J'attendrai donc encore, je continuerai ici même la quête ingrate que j'y ai entreprise, et ne l'abandonnerai que je n'aie d'abord reconnu sa vanité définitive.

***

J'avais raison! Raison de ne pas renoncer, raison d'écrire tout ce que j'écrivais! Dieu merci, je n'aurai pas à en désavouer une ligne.

Hier après-midi, le hasard (ou ma persévérance) en quelque sorte a placé sous ma main l'un de ces incidents que je conjecturais seulement, et que j'ai réellement touché, tout palpitant.

Un doux soleil, un peu voilé dans un ciel d'un bleu laiteux, m'avait fait prolonger ma promenade jusqu'à l'opposé du bourg, dans les ruelles du quartier vigneron. Ce sont des ruelles endormies à l'écart de la grand'route. Parallèles à cette route, elles se cachent, insoupçonnables, entre de vieilles petites maisons et la longue muraille d'un parc.

Quelle paix heureuse régnait là par ce tendre jour de printemps! Les premières fleurs de l'an, des primevères, des giroflées, semblaient luire doucement au seuil des chaumières basses. Des lézards gris filaient sous les tas de fagots, et des troupes de passereaux, dans les hautes frondaisons qui débordaient la crête du mur, pépiaient et gazouillaient parmi de vifs frissons d'ailes.

Aucune présence humaine : tout le monde était allé aux vignes. Les chats dormaient sur les pierres d'attente. Parfois, de l'autre côté des maisons, une automobile ronflait sur la route. Elle fonçait vertigineusement, replongeait aussitôt aux lointains d'où elle avait jailli, s'engouffrait dans un monde absurde auquel je ne pouvais plus croire. J'allais, coulant mes pas dans l'herbe, les yeux fixés sur les lauriers roses, les ficaires vernissées, les pâquerettes mouchetées de carmin.

L'odeur âcre d'une pipe, me prenant aux narines, m'a fait soudain relever le front : j'ai vu Plagnard assis au soleil, sur le banc qui est à sa porte.

Je connais bien Plagnard, je le tiens pour un brave garçon. Lorsqu'il m'arrive de passer dans sa ruelle, j'aime à m'arrêter à son côté et bavarder avec lui un moment.

Il est infirme, immobilisé par des jambes atrophiées, quasi mortes. Il se traîne sur deux béquilles, suspendu et balancé entre elles. Presque par tous les temps, sauf par les froids trop rigoureux ou les averses trop violentes, il gagne le banc devant sa porte, se décroche de ses béquilles, se laisse tomber en tas plutôt qu'il ne s'assied. Et puis il reste là pendant d'interminables heures, bourrant sa pipe de ses longues mains osseuses, ou bien les occupant à quelque machinale besogne : des corbeilles de vannerie ou des filets de pêche. Souvent même, par les nuits tièdes, on peut voir dans la ruelle obscure le point rouge de son éternelle pipe, ou tout à coup, à la lueur d'une allumette, sa face camarde qui surgit hors de l'ombre, les yeux clignés au-dessus de la flamme.

Cloué à cette place, il ne s'ennuie pourtant jamais. Il observe avec indulgence, surprend sans le vouloir maints secrets qu'il garde pour lui. Ou bien il suit des yeux la fumée de sa pipe, et rêve.

Il y avait longtemps que je n'étais passé devant chez lui. Quand je l'ai vu, hier, je me suis senti content. Nous nous sommes serré la main et nous sommes mis à causer, comme d'habitude, moi debout devant son banc.

Il y avait peut-être un quart d'heure que nous bavardions ainsi, lorsque la pensée de Soucaille est revenue flotter entre nous. A vrai dire, elle ne me quitte guère ces temps-ci, ou pas du tout, puisque dans les moments où elle me semble s'assoupir, le sentiment même que j'éprouve d'une rémission (d'ailleurs précaire), c'est elle encore qui se rappelle à moi.

Au moment où elle s'est réveillée, devant Plagnard, j'ai songé instantanément que l'infirme avait un peu plus de trente ans, qu'il avait dû par conséquent fréquenter l'école communale en même temps que Didier Soucaille. Et aussitôt mon cœur s'est mis à battre, tout secoué d'une brusque joie : j'étais sûr en effet que Plagnard n'avait rien oublié, que tous les souvenirs veillaient aux profondeurs de sa vie immobile, et qu'il saurait les retrouver pour moi.

Ainsi je venais de tomber sur le seul homme, sans doute, qui fût capable de me restituer le mouvement, la saveur d'un passé qui jusqu'ici décevait ma recherche. Je l'ai ramené vers ce passé : quelques questions y ont suffi. Visiblement Plagnard était heureux de mon avidité à l'écouter. Au bout de très peu de minutes, il parlait seul, levant vers moi par intervalles ses petits yeux intelligents et bons, et ne s'interrompant que pour cracher, du coin des lèvres, dans la poussière.

« Si les autres battaient Soucaille? Bien sûr! Mais je pense, monsieur Jean, que pour lui ce n'était pas le pire. C'était un si drôle de corps que les coups lui faisaient plaisir, qu'il se jetait au-devant d'eux le plus souvent qu'il le pouvait. Ce qu'il ne supportait pas, c'était de rester dans un coin, oublié. Lui qui sûrement n'aimait personne, on aurait cru, à le voir faire, qu'il détestait moins que les autres ceux qui le tourmentaient le plus, qui le calottaient pour un rien.

» Ainsi, tenez : Fauvel... C'était déjà le plus fort de nous tous; il passait les plus grands d'une demi-tête, et marchait la poitrine en avant sans se soucier des pieds de personne. Ce qu'il a pu talocher Soucaille, le rouler dans la poussière,

ou le bourrer à poings perdus en le serrant sous ses genoux! Eh bien, vous me croirez si vous voulez, Didier cherchait déjà Fauvel, le suivait et s'attachait à lui. C'est que Fauvel y allait franchement, l'empoignait à pleines mains et ne retenait pas ses coups. Et, à chaque coup, au lieu de gémir, Soucaille avait comme un grondement. Sa colère, que j'ai vue souvent si fermée, si creuse (et ces fois-là elle me gelait), on y sentait alors un élan vraiment joyeux. Il cognait à son tour, pardi, et de son mieux; mais quand il avait succombé et subi la rossée de Fauvel, il ne s'enfuyait pas, il se relevait tranquillement, apaisé, je vous jure, soulagé.

» Je vais peut-être vous étonner. L'homme qu'il détestait le plus fort, en ce temps-là, c'était l'adjoint, M. Tramois. Il était pourtant gentil : un jeune homme à figure de fille, avec une petite moustache blonde, des joues roses, une voix douce et des manières bien distinguées. Il faut vous dire que les maîtres de notre école, voilà vingt ans, avaient tous l'habitude de lever la trique ou la règle. M. Noblot, le directeur, leur avait montré l'exemple : il avait toujours sur son bureau une baguette de bois vert, — qu'il renouvelait souvent pour la garder bien souple et bien lourde, — et une règle à coins de métal. La baguette ni la règle ne chômaient jamais longtemps. Des mains ou des vêtements trop sales, une espièglerie en classe, M. Noblot levait l'une ou l'autre, et il commandait : « Tends tes doigts ». Il fallait présenter le bout de ses doigts bien joints : ainsi le coup les frappait tous ensemble. L'hiver, par les grands froids à engelures, ça cinglait raide. Quand un patient faisait trop la grimace, ou retirait sa main avant que la règle ne tombe, les autres gamins rigolaient : ça prolongeait la cérémonie. De toute façon, M. Noblot avait son compte.

» M. Tramois aussi gardait une règle sur son bureau, et ne s'en servait pas moins souvent. Je pense qu'il n'y a pas un de nous pour avoir échappé à cette règle. Les gosses, c'est bien le diable, tant raisonnables qu'ils soient, s'ils ne font pas un jour quelque sottise. M. Tramois ne les ratait jamais : « Tends tes doigts. » Et ça y était. Pas un de nous? Si fait, il y en a eu, un seul. Et celui-là pourtant était bien le

plus sale, le plus rétif et le plus carne. Vous avez deviné : c'était Soucaille.

» Il y a eu des jours, monsieur, où vraiment on voyait à pleins yeux qu'il cherchait la dégelée, qu'il s'était fourré dans la tête d'obliger le maître à le battre. Il n'y est jamais arrivé. Quelquefois on pouvait croire qu'il allait en venir à ses fins : M. Tramois sautait sur sa chaise, avançait sa main vers sa règle. Et puis non. Il regardait Soucaille, les coins de sa bouche se tiraient, et tout doucement il ramenait sa main.

» Alors, si vous aviez pu voir Soucaille! Il baissait son front de cabochard, cachait ses yeux sous ses sourcils. Il devenait immobile comme une souche, ou plutôt comme un homme évanoui : mais ses épaules frissonnaient malgré lui.

» Un souvenir, vous dites? Un souvenir précis?... Attendez : je suis le mieux placé à pouvoir raconter celui-là.

» D'abord, pour être juste, je vous apprendrai que Soucaille n'était pas méchant avec moi. Il y a certaines choses qui me sont dures à faire remarquer, mais regardez-moi seulement : on ne peut guère être méchant avec moi, est-ce vrai? Soucaille, des fois, me cherchait dans la cour. Que voulez-vous, je le laissais venir : j'étais souvent bien seul aussi, et puis il y avait des jours où malgré moi il me faisait pitié. Il arrivait même qu'on jouait, d'abord tous deux. Et petit à petit, comme le mal même finit par se lasser, on se risquait parmi les autres, à courir dans un chat coupé : façon de s'oublier, aussi bien pour moi que pour lui. Dans son ardeur, — il avait un sang salpêtré, — il ne pensait plus qu'à son jeu. Moi-même, en ce temps-là, j'avais les jambes moins nouées qu'aujourd'hui, surtout la gauche; avec elle et mes deux béquilles, je tricotais comme un chien sur trois pattes et j'en grattais pas mal à la course : ça valait de payer sa place.

» Un jour, à la récréation d'une heure, nous voilà embarqués tous les deux, dans un chat coupé justement. Rude partie, passe sur passe, et de plus en plus raide : on se coupait par moments de si court qu'on cavalait, autant dire, jambes mêlées. Comment est-ce arrivé au juste? Je n'ai eu le temps de rien voir. Toujours est-il qu'en voulant couper je suis

devancé par un autre, à fond de train. Je le reçois comme un boulet dans la poitrine : une béquille qui valse à droite, l'autre à gauche qui fait cavalier seul, et le gars au milieu les quatre fers en l'air. Tout ce qu'il y a de mieux comme vol plané.

» Quand j'ai relevé la tête, toujours par terre, j'ai vu un vide autour de moi, et dans ce vide Soucaille tout seul, qui se penchait sur moi et qui cherchait à me relever. Il avait l'air d'un fou, il bégayait : « Oh! Oh! » Et il tremblait de tout son corps. A cette minute, je n'ai pas été bon pour lui. J'ai levé le bras pour le repousser. Peut-être que personne ne s'en est aperçu, sauf lui. Peut-être aussi que, si je n'avais pas levé le bras, la même chose serait arrivée : tout a été tellement rapide!...

» Deux ou trois gosses déjà se lançaient en avant, et puis dix, et puis tous. Combien de mains ont arraché Soucaille de moi? Dans leur folie, ils m'avaient bien oublié, ils ne me voyaient même plus : j'avais caché ma tête dans mes bras pour me garer de leurs souliers. Presque aussitôt j'ai entendu la voix de M. Tramois, une voix changée, toute froide, et si dure : « Laissez-le. »

» Ah! Monsieur Jean, s'ils l'ont laissé!... Tous les yeux détournés, tous les corps qui s'écartent, je ne peux pas vous dire au juste... une vilaine maladie qui serait tombée sur lui, sur sa figure et sur sa peau, et qui aurait chassé les gens. M. Tramois m'a relevé. Je pleurais, mais ce n'était pas à cause de mes mains écorchées, qui saignaient. J'avais honte. J'aurais voulu leur dire à tous : « Ça n'est pas de sa faute! On jouait. Je n'avais qu'à ne pas jouer. » Mais impossible. Je sentais, moi aussi, je voyais cette maladie sur lui : et c'était abominable.

« Tout à coup, il a marché droit sur M. Tramois. Il avait la figure ravagée, il sortait de sa gorge un drôle de bruit, saccadé comme un bêlement : on aurait cru qu'il riait devant nous. Et alors, nous l'avons tous bien entendu, il a supplié, ordonné la tête bien droite et les yeux dans les yeux du maître : « Battez-moi. » M. Tramois s'est reculé devant cette tête, comme ceci, ses épaules seulement rejetées un peu en arrière. Et il s'est détourné très lentement, sans dire un mot. A ce

moment, le crime a passé dans les yeux de Soucaille. J'y ai pensé souvent depuis, après tout ce qui est arrivé : sûrement, déjà ce jour, il est devenu un assassin. »

Depuis que Plagnard parlait, le soleil avait glissé derrière les hautes branches des arbres. Une ombre fraîche avait comblé la ruelle, d'une teinte mauve adorable où tremblaient des taches dorées. Les pépiements d'oiseaux s'exaltaient à l'approche du soir. Une carriole attelée d'un bourriquet apparut au tournant de la rue, vers la chapelle des vignerons. Je serrai la main de Plagnard et le quittai.

Tandis que je regagnais la Ronce, m'acheminant vers ce creux de vallon où vivaient les deux Soucaille, je ne pouvais secouer de moi une pensée, une vision plutôt. Tout le monde au hameau m'avait assuré que Didier, dans les derniers temps de leur vie commune, n'hésitait pas à frapper son père. Je m'étais refusé à le croire, me défiant du penchant populaire aux jugements tout d'une pièce, à l'outrance. Depuis la veille, j'étais obligé de le croire.

Et je me disais, malgré moi, que le premier soir où Didier avait frappé devait être le soir de ce jour où il avait, en jouant, renversé l'infirme dans la cour. Jamais plus fort que ce soir-là il n'a dû ressentir l'horreur du bouge paternel, la bassesse dégradante du pauvre homme qu'il y retrouvait. La décrépitude d'un corps usé, l'affleurement d'une misère plus secrète l'avilissaient chaque jour davantage. L'expression suppliante de ses yeux avait fini par perdre toute clarté, l'animal seul y avouait sa détresse. A quarante ans à peine, il avait un branle sénile de la tête, continu, obsédant, qui devait être odieux à un jeune être exaspéré.

Lui, Didier, était plein de force. Son corps, quoique petit et maigre, s'était déjà durement musclé. Oui, je crois que sa main devait s'abattre sur son père. Les malheureux... Il paraît que le visage de l'homme portait souvent des traces de coups, son triste visage blême aux paupières éraillées, aux joues couvertes d'une barbe longue et rare, déjà toute blanche.

Le vieux Blandin m'a dit qu'une nuit d'hiver, comme il rentrait tard du marché après une manille prolongée, il l'avait trouvé sur le chemin, blotti dans le coin de sa porte. Il pleurait, ou plutôt larmoyait tout bas, perclus de froid, mais

n'osant rentrer, terrorisé par son monstrueux enfant. Blandin est passé sans rien dire : les affaires des Soucaille ne le regardaient pas.

IV

C'est en 1907 qu'Amédée Soucaille est mort. Didier venait d'avoir treize ans. Les gens ont fait comme le vieux Blandin et l'ont laissé s'arranger seul.

Il a donc vécu seul, absolument dénué et livré à lui-même. Comment a-t-il pu subsister? *Heureusement* pour lui, il avait des sens de sauvage, un don extraordinaire de dissimulation et d'astuce : il est hors de doute qu'il volait. Tout le monde en était sûr et le guettait, mais il ne s'est jamais laissé prendre.

Et je vois bien qu'au point où me voici je touche aux bornes de l'invraisemblance, que même je les ai dépassées. Ne vivons-nous pas, Dieu merci, dans une société adulte, pleine de sagesse et de sollicitude? Entre l'assistance officielle, les œuvres, les initiatives privées, la mairie républicaine et l'église, c'est une émulation rassérénante. On peut s'endormir tranquille, dans un bon lit, en songeant que la Philanthropie (ou la Solidarité, la Charité, ou ce que l'on voudra pourvu que la majuscule y soit) continue, vigilante, de chercher les misères des hommes pour les panser et les guérir. Il n'est pas possible, allons donc! que la misère d'un enfant échappe à tant de bienfaisance, et s'obstine, solitaire, à panteler au fond d'un trou.

Ce n'est pas possible. Cela fut. Je porte témoignage que cela fut, que cela dura plusieurs mois. La Ronce, hameau perdu, était sans doute trop loin du bourg. M. Noblot avait eu de l'avancement : il ne se trouvait plus personne pour ramener Soucaille à l'école.

Alors pas un médecin, pas un élu de la commune, pas un prêtre? Pas un. Il n'y a eu que les gendarmes, deux ou trois fois, pour venir jusqu'à la Ronce sur la plainte d'un voisin volé. Ils venaient, interrogeaient Didier, furetaient avec dégoût dans la cour et la maison, et s'en allaient, n'ayant rien trouvé. Il n'en était chaque fois que cela.

Une carence totale, universelle, voilà la sèche vérité.

Quand on passait devant la porte béante de la maison Soucaille, on pouvait regarder ailleurs; en face, par exemple, du côté de notre maison. Les briques de sa façade, sous les cascades des lierres et des vignes vierges, font une harmonie rouge et verte, gaie aux yeux. Les cèdres, sur les pelouses, balancent leur ramure bleuâtre. Et le jardinier renouvelle d'une saison à l'autre saison, — jonquilles, géraniums, asters, — les nuances des parterres fleuris.

Ceux qui passaient sur le chemin regardaient par-dessus la clôture. Les Patentier étaient dans le jardin. Quand ils avaient quitté leur hôtel de la rue Bretonnerie, qu'ils étaient à *leur* campagne, pourquoi en seraient-ils sortis? Ma mère, correspondant avec d'autres dames patronnesses, ne négligeait point ses bonnes œuvres. Elle avait son budget spécial, cotisations, « oboles » pour la ville, et timbres-poste pour la campagne.

Hélas! J'ai l'esprit mal fait. Il y aura toujours des choses (une « part des choses », je l'ai bien dit) que je ne saurai pas comprendre. C'est disgracieux, et c'est aussi déraisonnable. Il est bien que les âmes charitables planent, qu'elles embrassent de très haut des misères anonymes, confondues, que la Misère elle-même s'embellisse d'une majuscule. *Un* misérable, vu de trop près, rebute : il peut être malsain, loucher, avoir un timbre de voix déplaisant; ou encore gêner son bienfaiteur par une reconnaissance indiscrète, obséquieuse, attendrir à l'excès un cœur par trop sensible qui connaît sa faiblesse et se tient sur ses gardes.

Didier Soucaille restait Soucaille, un misérable, et le plus rebutant qui fût. L'instinct qui écartait de lui, décourageant d'avance toute velléité d'approche, était un instinct raisonnable. Si quelque épreuve fortuite venait à la traverse, c'était pour apporter une confirmation décisive à cette sage et distante abstention.

Je me rappelle un après-midi où ma mère, dans les bois du Mesnil, a rencontré Soucaille à l'improviste. C'était précisément peu de semaines après la mort de son père, alors qu'il menait sauvagement son incroyable et solitaire vie.

En ce temps-là, avec le chien, j'accompagnais ma mère en promenade. Le chien s'appelait Porthos. Ce n'était pas

une singularité : nos chiens s'appellent toujours Porthos. Quand l'un d'eux crève, un autre Porthos le remplace. Il n'y en a jamais qu'un à la fois.

Porthos, alors, était un jeune berger allemand, déjà énorme. Une bonne bête encore un peu folle, qui avait les crocs assez vifs. Nous suivions le chemin du Mesnil, le plus large de ceux qui traversent le bois, lorsqu'au croisement d'une sente transversale Soucaille apparut devant nous. Il portait dans un lambeau de jute une charge de coullemelles qu'il venait de cueillir. Porthos courut d'un bond, se piéta devant lui et se mit à japper furieusement. Ma mère continua de marcher, absolument comme si elle n'eût rien vu. Alors Soucaille dit d'une voix rogue :

— Rappelez-le.

Il tenait contre lui sa récolte de champignons. Les deux mains immobilisées, il surveillait le chien des yeux et ressemblait à un fauve en défense.

Porthos, les babines retroussées, jetait des aboiements de plus en plus hargneux. Entre chaque coup de gueule on entendait claquer ses mâchoires. Soucaille, toujours immobile, avertit :

— Je vais le sonner.

Ma mère fit encore quelques pas. J'aurais voulu rappeler Porthos. Mais elle m'entraînait par la main, et je sentais qu'en intervenant j'aurais fait une chose malséante. Pourtant, retourné à demi, je regardais Soucaille et le chien, comme fasciné par la terreur.

Et je vis. Cela eut une soudaineté terrible. Déclenchée avec une justesse, une rapidité diaboliques, la galoche de Soucaille avait frappé le chien en plein ventre. Il roula en hurlant, se releva et se mit à tourner sur lui-même, le corps plié en arc et comme coupé en deux. Moi aussi j'avais jeté un cri. La main de ma mère serra la mienne un peu plus fort. Elle se pencha vers moi et murmura d'une voix pressante :

— Venez.

Soucaille n'avait pas lâché ses coullemelles. Il nous regardait en ricanant. Ce fut une des rares fois où je vis éclater dans ses yeux une flamme franche et directe, qui dans l'instant me fut insoutenable. Je ne saurais dire à quel point il

me parut dangereux, effrayant. Le chien était revenu se serrer contre nous. Il gémissait avec une grande douceur. Ce fut seulement quand nous nous trouvâmes hors de vue que ma mère le caressa.

En vérité, comment secourir un tel être? Il commençait d'ailleurs à se débrouiller seul, cultivant dans sa cour quelques légumes chétifs qui végétaient à l'ombre des hauts murs. On s'aperçut aussi, peu après, qu'il travaillait parfois dans les champs des Laborderie. Ceux du hameau n'en disaient rien, mais ils s'en étonnaient le soir, dans leurs maisons : « Les vieux Laborderie songeaient-ils à ce qu'ils faisaient? Il fallait être fou pour essayer d'apprivoiser un loup. L'attirer, c'est trop facile. Mais après? »

On vit pourtant Soucaille à leur charrue, menant Philippe, l'âne brun au poil bourru. L'étonnement grandissait, et aussi la réprobation. Et puis, de jour en jour, les gens se désintéressèrent : « Après tout, chacun est libre. Si les Laborderie voulaient faire une folie, à leur aise. S'ils s'en repentaient quelque jour, ils ne pourraient s'en prendre à personne. »

On fut à peine surpris quand la nouvelle courut par le hameau et gagna d'un saut jusqu'au bourg : Soucaille était chez les Laborderie. Les vieux l'avaient pris avec eux.

V

C'étaient deux grands vieillards à l'aspect triste, aux bons visages. Lorsque je songe à eux maintenant, je ne puis me défendre d'une émotion qui n'est pas absolument pure : j'y sens un arrière-goût morbide, un peu cruel. J'ai beau les plaindre de tout mon cœur, je ne sais quelle méchanceté grégaire m'apparente aux brutes du hameau : « Si les Laborderie se repentaient un jour... »

Lui, Parfait, portait toujours une blouse très courte, décolorée par des lavages sans nombre : ils étaient excessivement pauvres. Voûté, de longs bras, de longues jambes, on le voyait aller par les champs, les genoux fléchis à demi. Sous le bord de sa casquette noire, haute de forme, se rebroussaient des cheveux très blancs qui bouclaient sur ses tempes, sur sa nuque. Il avait un étroit visage que l'on sentait blême sous le

hâle. L'allongement anormal de sa lèvre rasée lui prêtait un air un peu simiesque. Mais on n'y pouvait prendre garde, à cause d'une expression profonde, presque poignante, qui vraiment rayonnait de cet humble visage : une bonté triste, d'une douceur, d'une paix infinies.

Il était de ces paysans dont on dit qu'ils sont « bien tenus ». Ses hardes étaient nettes, fleurant une odeur de lessive, et toujours reprisées de près. Il ne manquait pas une semaine de passer chez le barbier. Alors il profitait de son voyage au bourg pour faire provision de tabac. Il tenait toujours à la bouche la pipe de terre de nos vieux vignerons, cassée presque au ras du fourneau, et qu'il fumait, comme tous les autres, le culot retourné en bas.

Sa femme, Flavie, lui ressemblait étrangement. On les aurait crus frère et sœur plutôt que mari et femme. Ils étaient d'ailleurs proches cousins, — cela n'est pas rare chez nous, — avant de se marier ensemble. Elle avait le même visage étroit, la même lèvre trop longue, la même expression de bonté mélancolique : seulement, six jours sur sept, elle paraissait mieux rasée que le vieux. Elle le suivait aux champs tous les jours, marchant de la même allure fléchissante, les genoux un peu repliés.

Leur maison, comme celle des Soucaille, se blottissait tout près du fleuve au débouché d'un chemin creux. Je la vois très bien de ma chambre, à deux cents mètres en amont, abandonnée maintenant et ruineuse. Des ruissellements de sources sinuent à travers le sentier, dont les talus s'éboulent peu à peu. Le verger, sur une petite butte, est redevenu sauvage. La croix forgée plantée au carrefour penche sur son socle de pierre moussue. Il n'y a plus que le grand frêne, éployé au-dessus du toit, pour témoigner d'une jeunesse vigoureuse que l'on pourrait croire immortelle.

Quand les Laborderie habitaient cette maison, il y faisait presque aussi sombre que dans le taudis des Soucaille. Mais la propreté l'éclairait. La table de bois blanc, le petit fourneau, la maie et l'armoire de merisier, l'horloge, les deux lits bout à bout sous leurs courtines d'indienne rouge, tout était net, frais, reluisant. Les deux vieux couchaient dans la salle. Didier allait dormir dans une toute petite chambre en appentis;

on y descendait par deux marches, depuis la salle, en passant sous une porte très basse.

Trop dépourvus de terres pour élever une vache, ils tenaient au piquet une mère chèvre dans un bout de pré grand comme la main. Une vingtaine de gélines et leurs deux coqs, quelques canards, les meilleures années un cochon, c'était tout leur élevage. Pas de cheval, trop coûteux à nourrir : Philippe, le petit âne hirsute, s'épuisait à tirer le soc dans les terres grasses. Outre ces bêtes, avant l'arrivée de Soucaille, ils avaient avec eux Boulot, un chien bâtard qu'ils chérissaient, un très vieux chien à tête de griffon, devenu si frileux qu'il ne quittait plus la maison. Ils avaient étalé pour lui un tas de sacs sous le fourneau.

Telles étaient les bonnes gens qui prirent garde à Didier Soucaille, qui l'accueillirent à leur foyer. Pour leurs mœurs, je n'en sais pas de plus candides, de plus noblement courageuses. Chaque jour de chaque année apportait son faix de labeur. Ils peinaient côte à côte sur leur lopin de terre, étroitement unis par une longue habitude, et mieux encore sans doute par leur résignation, leur consentement profond à un ordre de choses millénaire. Ils n'étaient pas plus de ce temps que des très anciens âges humains : un couple de paysans liés au sol, laborieux, sobres et purs.

Je ne veux pas, — ce serait trop facile, — opposer leur conduite à l'égard de Didier Soucaille à celle du pays entier, mes parents bourgeois y compris. Il ne m'échappe d'ailleurs nullement qu'il put y avoir de leur part, en l'occurrence, certain calcul intéressé. Leurs forces déclinaient, quand Didier au contraire laissait paraître dans son corps maigre une vigueur évidente qui attendait de s'employer.

Il n'empêche que ce furent les Laborderie, eux seuls, qui sans prendre conseil que d'eux-mêmes appelèrent simplement Soucaille et lui firent place à leur côté. Il n'empêche que de ce jour-là, et désormais sans une défaillance, ils témoignèrent à ce garçon indigne la tendresse d'un père et d'une mère. Ni son ingratitude de plus en plus révoltante, ni sa méchanceté agressive ne parvinrent à lasser leur tendresse. Elle continuait de sourdre en eux avec l'égale constance d'une force naturelle, d'une fontaine vive qui ne pouvait tarir. Les plus obtus et les

plus bas ont senti malgré eux cette grandeur et se sont inclinés devant elle. La vilenie de certains commentaires, de certains blâmes imbéciles n'a jamais osé mettre en cause la longanimité des deux vieillards, leur entêtement à pardonner, à aimer.

Ils eussent réduit Soucaille, je pense, si dès alors il n'eût été irrachetable. C'est maintenant, pour la première fois, que je puis surprendre dans son vif la monstruosité de cet être. Personne auparavant n'ayant été bon pour lui, rien ne me permet de savoir comment il eût, plus jeune, réagi à la bonté. Je constate que, l'épreuve venue, il révéla un penchant invincible à détester de préférence ceux qui le traitaient humainement. A la constance des Laborderie il opposa une constance plus serrée, un entêtement raboteux, spasmodique, mais dont la ligne tourmentée ne se brisa pas une fois.

Il éprouvait chaque jour, au fil des menus incidents qui tramaient leur vie quotidienne, la générosité des deux vieillards. A la lumière de mille témoignages ingénus, il était obligé de découvrir en eux une limpidité d'âme, une fraîcheur de cœur dont il semble qu'il enrageât. On peut penser, à suivre son détestable jeu, qu'il menait contre eux un combat où il fallait qu'il y eût un vaincu; que sa hargne offensive, à force d'absurdité, trahissait l'épouvante d'avoir à avouer sa défaite, d'être contraint, demain ou dans dix ans, à se courber sous une force trop douce, et peut-être enfin à pleurer.

Je suppose donc que dans son odieuse attitude il y eut une part de souffrance, de souffrance humaine et sincère. S'il avait essayé, pourtant, d'aimer les Laborderie, et s'il l'avait essayé vainement? S'il avait mesuré lui-même, *par la faute* des Laborderie, la profondeur de sa misère morale, aperçu toute l'horreur d'une mutilation incurable?

Tout se passe, dès cette époque, comme s'il ne pouvait pardonner aux seuls êtres qui ne le repoussent point; comme si, ayant pris son parti d'un monde décidément mauvais, ayant subi sans y laisser ses os l'épreuve d'un climat meurtrier et conquis désormais une sorte d'âpre équilibre, une éclaircie de lumière tendre eût entr'ouvert au loin les ténèbres d'un ciel de fer. N'eût-il pas mieux valu mille fois ignorer à jamais l'existence d'autre chose que de la dureté où l'on

vit? Alors on aurait échappé à cette souffrance nouvelle, plus redoutable que toutes les souffrances passées : la nostalgie d'une douceur impossible.

Ainsi Didier, peut-être, obéissait sans le savoir à un instinct profond de défense et de conservation. Céder à la bonté des vieux Laborderie, c'était lâcher des armes dont il sentait qu'un jour elles lui redeviendraient nécessaires. De là son attitude cabrée, son acharnement dans le mal.

Peut-être aussi devinait-il obscurément que, s'il cédait une fois aux désirs inconnus qui commençaient de frémir en lui, ces désirs aussitôt se lèveraient furieusement et défieraient toute assouvissance : aucune compensation ne se laissait entrevoir, qui eût l'ampleur violente de la revanche qu'il pensait mériter.

Ces hypothèses, je me défends de les proposer comme un essai de justification. Je n'y cherche qu'une explication provisoire. Comment expliquerais-je autrement les soubresauts d'une colère venimeuse, cette longue suite de lâchetés, de traîtrises, d'ignominieuses provocations?

Il volait les Laborderie, sournoisement d'abord, et bientôt sans se cacher. Il ne leur parlait jamais que sur un ton d'outrageante grossièreté. La vieille Flavie étant très pieuse, il blasphémait exprès devant elle. Avec un peu de fétichisme plébéien, elle avait voué une dilection spéciale à l'humble croix champêtre qui se dressait devant leur seuil : il profanait cette croix, la souillait d'immondices. Le vieux chien qu'ils aimaient, perclus et presque aveugle, il le martyrisait et finit par le tuer, seulement parce qu'ils l'aimaient et que sa mort leur ferait mal.

Je l'ai dit, ils pardonnaient toujours. Non qu'il y eût jamais entre Soucaille et eux un échange de paroles explicites. Ils n'avaient pas besoin de dire : « Nous pardonnons. » Il leur suffisait d'être eux-mêmes. Soucaille, alors, on eût pu croire qu'il s'acharnait à les changer en d'autres êtres, à arracher au moins, du fond d'eux-mêmes, quelque chose qui fût laid et mauvais. S'ils eussent seulement perdu patience et s'ils l'eussent enfin chassé, il les aurait quittés en les haïssant moins.

Il restait avec eux, il travaillait pour eux. Il ne pouvait

pas s'en aller, lié à eux malgré lui par la force de sa vie nouvelle. Les mois passaient, d'autres mois encore. Il semblait s'apaiser un peu, se détendre. Mais il souffrait plus sombrement, il regrettait les années mortes où l'espoir le laissait en paix.

Seul la nuit, près de la salle où les vieux endormis respiraient d'un souffle paisible, il se fermait sur son passé, en respirait l'affreux relent : toute son enfance alors lui montait à la gorge et la lui étreignait durement. Il aimait cette dureté, la laissait l'envahir et la reconnaissait pour sienne : une dureté, une froideur de caillou. Il s'endormait invulnérable.

VI

L'homme que je vois grandir, c'est un vaurien, une gouape de village. Quand je viens à la Ronce, je l'aperçois souvent dans les champs. Pareille allure, pareils gestes, je ne les ai jamais vus qu'à lui : une sorte de veulerie nerveuse, une succession de détentes amorcées, qui ne se prononcent pas, mais dont on perçoit constamment l'élasticité secrète.

Dans le hameau, maintenant, on le surnomme La Brute ou Mandrin. Il n'y parle jamais à personne, il demeure penché sur sa tâche. Et les Laborderie, comme s'ils voulaient se justifier, répètent qu'ils n'ont pas à se plaindre, que Soucaille les aide bien et que c'est une vraie chance pour eux.

Mais, s'il évite les gens du hameau, il lui arrive, les dimanches, de descendre jusqu'au bourg. Il est maintenant très propre, rase sa barbe naissante, peigne ses cheveux en raie et les lisse de cosmétique. Sur une planche de placard, dans sa chambre, il range des chemises blanches, des faux-cols et des nœuds de cravates, de ces nœuds papillons, — rose, bleu ciel ou vert tendre, — que les marchands vendent dans les foires.

Il a seize, dix-sept ans. Tant de saisons qui ont passé, l'habitude qu'il a prise d'un travail assidu, l'éveil de cette coquetterie juvénile qui l'apparente aux garçons de son âge, une tendance indéniable à s'adapter et suivre le courant, cela aurait dû, semble-t-il, le faire admettre ou du moins tolérer.

Il n'en est rien. Entre lui et les autres hommes subsiste une zone impénétrable, une sorte de fluide sensible dont je serais

tenté de dire qu'il le secrète organiquement, qu'il s'y dérobe comme la seiche dans son nuage d'encre. Même à ceux qui s'approchent de lui, qui le regardent devant eux, il semble qu'il se rétracte et presque disparaisse.

L'étrange, alors, c'est qu'on perçoive de sa présence surtout ce qui en est caché : on ne sait quel grouillement intérieur, et soudain quelque chose de tranchant, de glacé, le tâtonnement d'une lame qui cherche où darder sa pointe. Lorsqu'il se mêle de « ressembler », on éprouve l'impression d'un leurre, d'un inquiétant et louche camouflage. On l'attend; ou plutôt, la peur venant, on s'écarte.

De Soucaille ou des autres, alors, de l'un quelconque de nous autres, je me demande qui est davantage hypocrite. Soucaille, c'est justement quand sa férocité secrète blanchoie et luit comme au fond d'une eau trouble, qu'il est naturel et vrai. Mais celui qui détourne les yeux, n'est-ce pas qu'il veuille renier, inconsciemment, une *autre* ressemblance tout à coup entrevue, plus profonde, plus gênante?

La férocité nue, personne de nous n'en est exempt. Du seul fait que nous sommes vivants... Moi-même, si je cherche dans mon passé d'enfant, que d'instinctives et vilaines cruautés dont je retrouve le souvenir! Plus tard, de bons exemples, de prudentes homélies devaient m'apprendre vite à susciter en moi, lié à ces puérils forfaits, un remords de « brave petit cœur » dont je parvenais même à conduire les modulations, à régler l'intensité. Plus tard encore, quand je me suis trouvé sur le bord d'une méchante action, j'ai pu m'imaginer d'avance le remords que j'en éprouverais. Je me suis sagement abstenu : tout compte fait, le bien paye mieux.

Un Soucaille n'en peut rien savoir. Il a la haine de ceux qui cèdent, parce qu'il les juge méprisables. S'il n'était incapable du plus sommaire retour sur lui-même, il opposerait à leur lâcheté la force dure qui le possède. Il s'exalterait de cette force, et cela d'autant plus qu'il la sentirait plus dure, apte à blesser, à porter des coups efficaces. Le remords, comment saurait-il ce qu'il est? L'idée d'une telle souffrance lui est proprement inconcevable. Il a déjà, par petites secousses, laissé sa force frapper çà et là. Il ne l'a jamais

regretté, mais au contraire il a senti chaque fois un plaisir âcre et vif le cingler pour un nouvel essai.

J'ai eu beau m'avertir : j'ai glissé jusqu'au bas de la pente. Ma jeunesse m'a poussé, mon impulsivité. Par leur faute, j'ai devancé le décours des faits; j'ai attribué en hâte, à Soucaille adolescent, une personnalité que les événements ultérieurs allaient seuls préciser en même temps qu'ils la révélaient. Je devrais m'irriter contre moi : je ne sens au contraire ni agacement, ni confusion. C'est que j'éprouve l'instinctive certitude d'être demeuré dans le vrai. Ma jeunesse? Soit. Mais mon père n'était plus jeune, et il avait des hommes une grave et robuste expérience, lui de qui je rejoins la pensée douloureuse quand je me penche sur l'adolescence de Soucaille, quand j'y vois poindre et se dresser le monstre qu'il était déjà, tout entier.

Et d'ailleurs c'est fini désormais, bien fini de divaguer. Autour de moi les ombres prennent substance et couleur. Je sens le sol s'affermir sous mes pas : en avant!

DEUXIÈME CAHIER

I

J'ai retrouvé Adrien Fauvel. J'ai passé deux heures avec lui, hier tantôt. De tous les hommes qui furent mêlés au drame de 1914, il était naturellement le premier que je voulusse voir et entendre. C'est fait. Je n'ai point perdu mon temps.

Inutile de rappeler en détail les étapes de ma recherche. Comme je m'y attendais, j'ai très vite retrouvé sa piste. D'une place à l'autre, — j'ai constaté qu'il aimait le changement, — je l'ai débusqué à Saint-Hilaire, près d'Orléans.

Naturellement : Fauvel devait « aller en ville ». Saint-Hilaire est la dernière station.

Il est chauffeur chez un marchand de vins en gros. Naturellement aussi. Un tel métier devait le séduire. Il crâne au volant d'un sept tonnes aggravé encore d'une remorque, et il tient le milieu des routes. Faire des tournées, voir du

monde, des débitants, plus volontiers des débitantes, décharger des fûts « comme une plume », boire le coup en pérorant, voilà de quoi combler le gaillard.

Hier donc, j'ai sorti la voiture du garage, et j'ai mis les gaz vers Fauvel. Pleins gaz : j'étais pressé. Nullement nerveux d'ailleurs; rien qu'un léger frémissement d'approche qui par lui seul était plaisir.

Orléans, le pont royal, le Loiret, déjà Saint-Hilaire... Trente-cinq minutes au chronomètre, sans coup de pouce. « La maison Panarioux, s'il vous plaît? » Dans un chai au parfum de vinasse, je tombai sur trois tonneliers en train de battre des futailles.

— Fauvel? — m'ont renseigné ces hommes, — et rien qu'à dire ce nom leurs visages s'épanouissaient, — il est en tournée en Sologne. A l'heure qu'il est, vous le trouverez pour sûr à La Ferté.

Demi-tour, capot face au sud, et de nouveau le pied sur l'accélérateur. Exactement seize minutes plus tard, dans la grand-rue de La Ferté, la bâche peinte du camion Panarioux, — *vins, eaux-de-vie, spiritueux,* — m'invitait à freiner en rangeant le trottoir devant la porte d'un bistrot.

Je descendis, le cœur un peu battant. Je ne voulais pas donner à Fauvel l'impression que je l'avais cherché. Je fus content de voir à la devanture du débit la pipe-enseigne d'un bureau de tabac. Je poussai aussitôt la porte :

— Un paquet de gauloises jaunes...

Je l'avais tout de suite aperçu, reconnu. Il portait vers l'arrière-boutique, la tenant devant ses cuisses, une caisse de bouteilles tintantes. Lui-même, en entendant ma voix, se retourna d'une secousse :

— Ah! par exemple!

Il posa sa caisse de bouteilles et vint à moi avec de grandes démonstrations de joie.

— Mais qu'est-ce que vous fichez ici?

Je parlai d'un client à voir, et me prêtai à son enthousiasme. Certes oui, je le reconnaissais : cordial, bruyant, exubérant, il prenait à témoin de notre chance la débitante à son comptoir, le débitant qui montait de sa cave :

— Sept ans qu'on ne s'était pas vu!... C'est le garçon de

M. Patentier, le juge d'instruction, vous savez... Et à la Ronce, quoi de neuf? Les betteraves poussent toujours enterrées? Et Nalie? On m'a dit qu'elle s'était mariée. Sans blague...

Il riait aux éclats, remontait sa ceinture qui glissait, roulait entre ses paumes la cigarette que je lui offrais.

— Et alors? On va boire quelque chose. Un coup de vieux marc?... Il est fameux dans la maison, pas trop raide, juste ce qu'il faut... Patron, deux marcs, trois avec le vôtre!

Je dus trinquer, le laisser régler la tournée. Je patientais, sûr qu'il ne m'échapperait plus. Dès que nous fûmes dehors je l'invitai à mon tour, affirmant qu'un refus me blesserait.

— C'est que voilà... — dit-il, tout hésitant.

Il expliqua :

— Je me connais, je ne suis jamais en avance... Un verre, et puis encore un autre. J'ai beau me tenir quand je rentre, le singe a les yeux trop perçants, il voit tout de suite si je suis noir.

Mais soudain décidé, avec un geste de la main jetée par-dessus son épaule :

— Et puis c'est marre! Une engueulade de plus ou de moins... Au galop, par exemple, sans s'asseoir.

Je l'emmenai dans le meilleur café, et commandai une bouteille de Saumur. En ce milieu d'après-midi, nous étions seuls dans la salle. Je l'avais entraîné vers le fond, près d'un billard recouvert d'une toile verte.

Avant qu'il eût achevé la bouteille, je le tenais. Docile à toutes mes questions, il répondait, prenait les devants. Je l'avais fait asseoir en face de moi, nous n'étions séparés que par l'étroite table de marbre. Je le regardais avec curiosité et sympathie. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer.

Il est resté à trente-deux ans, en plus ample, en plus corsé, le faraud qu'il était à vingt. Il est magnifiquement vulgaire, ou plutôt il est assez beau pour se moquer de sa vulgarité. Grand, charnu, le torse large et profond, il était à peine vêtu par cette journée encore humide et aigre. Sous son tablier de cuir, il ne portait qu'une chemise de flanelle kaki, dont il avait relevé les manches sur ses avant-bras ronds et musclés. Son col bâillait sur sa poitrine, laissant voir entre les pecto-

raux une toison brune, à petite boucles soyeuses et drues.

Son visage aussi est beau : un nez droit, à l'arête un peu sèche, dont les narines s'entr'ouvrent et battent. De noires moustaches fortement plantées qui se déploient franchement dans leur courbe : le rouge des lèvres en paraît plus rouge, et plus éclatantes, lorsqu'il rit, les dents solides et bien rangées. Autour des prunelles sombres, veloutées, le blanc de l'œil est légèrement bleuté. Les cils et les sourcils sembleraient trop touffus, n'était leur dessin très pur. La peau brune est d'une nuance dont je dirais qu'elle est ravissante, si le mot ne semblait impossible devant ce bel et robuste animal. Et pourtant elle est ravissante, d'une matité lumineuse et chaude, surtout aux joues, là où affleure la richesse du sang.

Je ne me lassais pas de le regarder, séduit, — avec un peu d'envie au cœur, — par le spectacle d'une force libre, aisée, sûre d'elle-même. La voix grave et chantante, le rire jaillissant, la hâblerie un peu canaille qui par instants fusait sous les propos, d'autres instants une candeur de gamin, une naïveté de primitif, je reconnaissais tout cela, le subissais sans en pouvoir rien distraire. J'en étais enchanté, ravi : et je pensais aux tonneliers du chai, à leur trois visages épanouis lorsque j'avais nommé Fauvel.

Il parlait, penché sur la table. Il me disait :

— C'est sérieux? Vous voulez que je vous raconte tout? Moi je veux bien, mais je dois vous prévenir : ça pourrait durer longtemps.

Il tira sa montre, réfléchit un instant, et de nouveau eut son geste insouciant, la main jetée par-dessus son épaule :

— Deux engueulades ce soir, le patron d'abord, ma femme ensuite... Ça va bien : vous les aurez sur la conscience.

Je témoignai d'un signe que ma conscience acceptait, et commandai une seconde bouteille.

II

— Il faut tout de suite, — me dit Fauvel, — que je vous déclare une chose : je n'en veux plus du tout à Soucaille, je ne pense même plus à lui. Vous me direz qu'il faudrait être vicieux pour lui en vouloir à présent, du moment qu'il est

mort et qu'il a payé sa dette, comme on dit. Mais je n'ai pas attendu cette fin-là pour oublier le sale coup qu'il m'a fait. Ça m'a suffi de me guérir, de reprendre hardiment ma vie, et de m'apercevoir qu'en somme elle n'avait pas trop mal marché.

» Maintenant, sans parti pris, vous conviendrez tout de même que ce Soucaille était le dernier des salauds, une crapule d'un modèle choisi. Quand j'y pense, je me demande encore comment j'ai pu frayer des années avec un pareil citoyen. Vous étiez un peu gosse pour bien vous rendre compte : mais déjà avant guerre, bien avant mon histoire avec lui, on ne l'appelait au pays que Mandrin, ou Tropmann, rien que des noms de bandits fadés. Sa gueule, bien sûr, son mauvais air. Mais sa gueule n'explique pas tout, et guère plus sa malfaisance, ses vols, ni toutes les dégoûtantes misères qu'il cherchait jour sur jour aux pauvres vieux Laborderie. Les gens n'étaient pas si injustes dans leur vacherie à son égard : ils voyaient clair d'avance, et ça n'était pas difficile.

» Il faut tout de même croire que ça l'était trop pour moi. Moi aussi, d'un sens, j'étais trop gosse, le sang trop chaud, l'humeur trop vive. Vous vous rappelez : à ma manière, j'étais une belle tête de cochon, ce qu'on appelle... Quand je m'étais fourré une idée dans le crâne, ni homme ni diable ne m'en aurait fait démordre. C'est justement ce qui m'est arrivé, avec Soucaille; non pas une fois, mais des centaines : hardi! le front baissé sans regarder autour de moi.

» Ce qui m'avait poussé d'abord, je pense, c'était la muflerie des gens. Vrai de vrai, je ne pouvais pas m'empêcher, souventes fois, de sentir de la colère à voir comment ils lui montraient le dos. Vous avez des hommes qui ont tout, qui n'ont qu'à se baisser pour prendre, et des malheureux bougres qui n'ont rien, qu'une solide ceinture à serrer. Moi, je suis de ceux qui ont tout. Même quand je fais des blagues pendables, ça se goupille du bon côté. Quelquefois c'est tellement idiot que j'en suis presque dégoûté et que je voudrais me punir. D'autant plus que les gens m'approuvent, et qu'ils ont l'air de trouver naturels mes coups de chance les plus culottés.

» Enfin voilà, je me suis mis en tête de partager un peu avec Soucaille, de ramasser pour lui les petits bouts de chance que je laissais traîner, ou de les lui montrer comme ça, en passant. Ça me convenait pour plusieurs raisons : d'abord je faisais voir aux gens que je me moquais pas mal d'eux, et j'aime ça. Ensuite je conjurais le sort, qui me cajolait vraiment trop pour ne pas me flanquer, des moments, la pétoche d'un coup de Trafalgar. Et j'étais entraîné aussi, — je ne vois pas pourquoi je rougirais de vous le dire, — parce que j'ai le cœur sur la main et que je suis content chaque fois que je peux faire plaisir.

» Pour ce qui est de faire plaisir, les manières de Soucaille avec moi devaient souvent m'en laisser douter. Mais ça, vous le verrez au fur et à mesure. Les premiers temps, tout était à la bonne. L'épatement de Soucaille quand je lui ai fait des avances, sa façon de flairer en avançant doucement la patte, c'était prévu, rien ne pouvait me botter davantage. Et mêmement les têtes des copains, leurs fines bouches, leurs rouspétances. Vous savez que déjà, tout jeune, je ne supportais pas facilement qu'on me contrecarre debout. C'est vous dire que les rouspéteurs ne se sont pas montrés en foule. Il y a eu le rouquin Belligat qui s'est fait descendre à la guerre, naturellement cette grande gueule de Brouet avec Ribaudeau-la-Teigne. Ils n'ont pas ressauté longtemps, je leur en ai ôté l'envie une fois pour toutes. »

Ici Fauvel regarda ses bras nus sur la table, releva ses yeux vers les miens, et sourit, d'un sourire enfantin et faraud. Après quoi de lui-même il remplit son verre vide, et renversant le cou huma deux ou trois longues gorgées.

— J'étais scieur de long, — dit-il fièrement, — à seize ans déjà franc compagnon. Et pourtant c'étaient de rudes gars, dans la coterie...

Je murmurai doucement :

— Et Soucaille?

— Ce que vous êtes pressé! — fit-il. — On n'est pas mal ici, quoi donc... Tout viendra, nous avons du temps devant nous. Soucaille? Je l'avais autant dire adopté, j'étais son professeur de maintien. Dans tous les endroits du bourg où peuvent aller des jeunes gens bien, j'emmenais mon Soucaille

avec moi : au *Café de la Ville*, au bastringue de l'*Éden*, chez la mère Gaupe. Un soir, chez la mère Gaupe, je l'ai conduit jusqu'au premier, et je lui ai montré la chambre aux fleurs, que la vieille prête à ses amis : « Hein, Didier? Quand la mère Gaupe te la prêtera... »

» Vous croyez peut-être qu'il me répondait ci ou ça, qu'il me laissait voir sa pensée. Des nèfles! Plus bouché qu'un quartaut de vinaigre. Des jours peut-être, comme celui de la chambre, il regardait un peu plus lourd, il respirait un peu plus vite; mais c'était tout. « Hein, Didier? » Motus, silence, et à la prochaine. Il y avait pourtant de quoi me rebuter mille fois et une petite. Mais comme je vous ai dit : suffit que j'aie envie d'une chose pour devenir à la minute sourd, aveugle et imbécile.

» N'empêche qu'avec Soucaille, j'aurais eu belle de voir clair et reclair. Pardi, je me rendais bien compte qu'il n'était pas un client ordinaire : presque dans les débuts de mon amitié pour lui, sans se fâcher jamais ni me lancer une parole en face, il devenait contrariant, invivable. Imaginez un garçon « à l'envers » : je le tarabuste, et il fait le gros dos; je l'amignoute, et il montre des dents; voilà Soucaille au naturel. Maintenant, allez comprendre, je me plaisais à le rencontrer comme ça. Il me changeait de tous les autres. J'aimais à me sentir piqué, chatouillé à rebrousse-poil. Si vous voulez, je lui trouvais du goût.

» Attendez que je vous raconte. Un dimanche, à la buvette de l'*Éden*, on était cinq ou six à boire. Il y avait Soucaille avec moi, naturellement. Trois tournées, quatre tournées, chacun payait poliment la sienne. A un moment je regarde Soucaille, et je le vois nerveux, l'air plus mauvais que d'habitude : c'était sa manière de peiner. Je songe qu'il n'a pas régalé, et je saisis tout de suite le joint. Je me lève en lui faisant signe, et il me suit jusque dans la cour. « Tiens, va donc... Tu me rendras quand tu pourras. » Il regarde autour de nous, pour être sûr que personne ne peut voir, et croche la thune que je lui tendais. Merci Fauvel? Pensez-vous! Rien qu'un drôle de coup d'œil par-dessous, ni lard ni cochon, plutôt cochon. Et nous voilà rentrés, et il paye sa tournée. A cinq sous l'apéro, dans ce temps-là, on avait trois tournées à six

pour une thune. Il a payé les trois tournées de rang : j'en rigolais, j'en étais certain d'avance.

» Mais la suite, par exemple, je ne m'y attendais pas du tout. Le dimanche suivant, on se retrouve en bande à l'*Éden*. Il était comme toujours, moche à pleurer, et aimable, il fallait voir. Ça ne fait rien, je lui trouvais une bille moins coin de mur, il me semblait qu'il était content.

» — Bonjour, Didier.

» Il me donne une patte molle, et tout de suite il me tourne le dos, il me laisse tomber comme une crêpe pour saisir Belligat au passage. :

» — As-tu soif, Belligat? Je régale.

» Et de Belligat à Brouet, de Brouet à Parillaud, de Parillaud à la fille Beauclair, le voilà qui bat le rappel à travers la salle de danse. En cinq minutes la salle était vide à moitié, et la buvette du fond si pleine que la cloison de planches en craquait. « As-tu soif?... As-tu soif? » Le bruit s'était vite répandu : on voyait même des gars qui s'amenaient de la rue, et qui demandaient en criant, depuis la porte, s'il y avait une chaise pour eux. Lui, Soucaille, moulinait des bras et leur faisait signe d'approcher. Tout le monde trouvait ça curieux, mais personne n'allait chercher plus loin. On prenait ça à la rigolade. Pensez donc, Soucaille qui tenait cave ouverte, et Beugnot, le patron, qui ne pimait pas d'un œil et qui servait à casse-goulot! C'était sûr que Soucaille lui avait parlé d'avance et lui avait fait voir son fric.

» Et moi, vous me direz, là-dedans? Moi, j'avais l'air fin comme un œuf. Pas le quart d'une minute je ne m'y étais trompé : la comédie était pour moi. S'il m'était resté une doutance après le demi-tour que Soucaille m'avait fait sous le nez, je l'aurais pour sûr perdue rien qu'à surprendre, une fois ou deux, le coup d'œil qu'il m'a offert : quelque chose de tout à fait bien, pour le coup vraiment content, et pour le coup aussi, sans hésitation ni murmure, vraiment cochon. Naturellement, je me suis piété dans la salle : plus souvent que j'allais filocher! J'avais pu, non sans mal, retenir avec moi deux ou trois gars, un peu calmé de voir que ça chiffonnait Soucaille. Mais je vous jure qu'il m'a fallu du cran pour ne rien laisser transparaître. J'avais beau causer d'autre

chose en prenant un air naturel, la sueur me trempait les reins.

» Ce qu'il a pu payer ce soir-là, d'apéros, de bouché, même de champagne! Les donzelles y trempaient la langue, en riant pointu parce que ça piquait. Il y avait des types qui tapaient des grandes claques à même l'épaule de Soucaille, comme on fait quand on est lancé raide, entre poteaux. Mais au fond ils se forçaient, peut-être un peu par jalousie pour moi : tout le monde sentait bien que ça n'était pas du franc, du vrai; on croyait à un accident.

» Beugnot, longtemps après, m'a dit qu'il s'en était collé pour cinquante balles : juste la mesure d'un billet barboté pour l'occasion, de quoi vivre pendant un mois pour les vieux Laborderie. Il n'a même pas, vous pensez bien, retiré du fafiot les cent sous qu'il me devait, et ne me les a jamais rendus.

» Tout ça, c'est pour vous peindre le numéro. Oui, je lis dans vos yeux, je devine ce que vous pensez... Vous pensez qu'avec moi ça faisait deux numéros. Bon Dieu de bois, je ne dirai pas non! Il fallait être Adrien Fauvel pour ne pas lâcher la partie. Car je n'ai pas lâché, pas molli : tout a continué entre nous comme si rien ne s'était passé. Je me serais coupé la langue plutôt que de réclamer un rond; et, quant à dire un mot sur l'offense qu'il m'avait cherchée, encore moins : je trouvais plus malin de lui montrer la mine d'un bonhomme qui n'avait rien vu.

» Nous sommes donc restés comme avant, en apparence. Mais attention : si je dis « en apparence », c'est seulement à cause de lui. Moi, j'ai la peau feuille de chou, l'averse roule sans me mouiller. Quinze jours après, j'avais tout oublié. Soucaille, dans toute sa vie, n'a jamais rien oublié.

» Ça lui compliquait l'existence et le rendait *bachique* dans son comportement. Qu'est-ce que vous demandez? Si je le trouvais méchant. Voilà bien, sauf respect, une question à la noix. Et pourtant, à y réfléchir, je comprends que vous me la posiez.

» Méchant, bien sûr, il l'était dans son fond, à plein : preuve ce qu'il a fricoté plus tard. Mais comme je vous ai dit, ce qui frappait chez lui, à cette époque, c'était surtout ses manières à rebours. Rare s'il ne faisait pas le contraire de ce qu'on

avait attendu. Et pas toujours exprès, vous savez. Il lui est sûrement arrivé d'être surpris, tout le premier, de ses foucades. A des moments, j'étais bien obligé de le croire fou : pendant des semaines, sans raison explicable, il m'évitait comme un ennemi, ou plutôt comme un homme dangereux. Alors j'en avais du dépit, et en même temps, — c'est bête, — une espèce d'ennuyance. Et puis un jour, sans plus de raison, il revenait à moi, me cherchait, ne me quittait plus d'une semelle. Alors l'agacement me prenait, je regrettais le temps où il me faussait compagnie. Comme vous voyez, deux phénomènes. On jurerait une histoire d'amour... »

Fauvel souleva un peu la visière de sa casquette, et, pesant des deux paumes sur le bord de la table, se pencha soudain en avant. Ses yeux brillaient; une cernure mince et blanche parut aux ailes de ses narines.

A ce seul mot d' « amour », j'avais vu, littéralement vu, son imagination prononcer un écart, frémir sur place, et déjà partir au galop. Ce n'était pas seulement une brusque modification d'attitude, mais le sursaut d'un être qui subit joyeusement un appel et se précipite au-devant.

Je n'avais plus besoin de rien dire : son récit allait prendre la démarche que je lui souhaitais, à la minute précise où je souhaitais l'y provoquer.

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

L'ART ITALIEN A LONDRES

Au cœur de Londres, entre les pelouses embrumées de Green-Park et Piccadilly Circus, pavoisé d'affiches lumineuses, Burlington House élève sa façade palladienne. Là, après une exposition d'art hollandais et une exposition d'art flamand, l'Académie Royale de Peinture a organisé cette année (1er janvier-8 mars) une exposition d'art italien. Disons tout de suite qu'une pareille exposition semble plus rêvée que vraie. Jamais autant de chefs-d'œuvre n'avaient à la fois quitté leur musée ou leur palais respectifs pour être rassemblés dans un seul et même lieu. Et non seulement des chefs-d'œuvre, mais des tableaux qui, aux murs d'une petite église ou d'un municipe écarté, n'étaient jusqu'à présent guère connus que des spécialistes, que de quelques touristes patients et curieux.

Florence seule a prêté une centaine d'œuvres; entre autres *la Naissance de Vénus* de Botticelli, les deux petits portraits du *duc et de la duchesse d'Urbin* par Piero della Francesca, la *Bella* et l'*Anglais au manteau de fourrure* du Titien, la *Donna Velata, Angelo et Maddalena Doni* de Raphaël, les trois *David* du Bargello (celui de Michel-Ange, celui de Verrochio et celui de Donatello). Des musées de Rome sont venus 40 tableaux, sans compter ceux des collections particulières. Le seul Brera de Milan en a prêté 22. Venise a envoyé une soixantaine d'œuvres, parmi lesquelles *la Tempête* de Giorgione, qui n'avait jamais voyagé. Bergame 26 peintures; Naples, 18; Pérouse, 8; Urbin, 7; Brescia, 6; Turin, Parme, Sienne, Pise, chacune 5. D'autres contributions ont été demandées à Bassano, Bologne, Ferrare, Gênes, Monza,

Padoue, Pavie, Prato, Rimini, Terni, Trieste, Trente, Udine, Vicence. Les prêts de l'Italie seule constituent plus de la moitié de l'exposition.

Geste aussi adroit que généreux. Voici comment, paraît-il, les choses se sont faites. Lady Chamberlain accompagnait à Rome son mari, alors ministre des Affaires étrangères; elle eut un soir comme voisin de table M. Mussolini; à la fin du repas la requête était présentée, et la promesse donnée. Elle fut tenue. Rassemblés à Gênes, tous les trésors furent confiés à un paquebot italien. Le *Léonard de Vinci* eut pour compagnon un navire anglais, le *Thésée* : rien de plus « renaissance italienne » que ces deux noms joints... La traversée ne fut pas tout le temps clémente; on trembla pour l'inestimable cargaison, laquelle, toutefois, parvint sans dommage à Londres.

Vers la fin de décembre, les œuvres d'Italie retrouvèrent à Burlington House les œuvres sollicitées ailleurs. Musées et galeries anglais sont, depuis des siècles, riches d'ouvrages transalpins : ils participèrent largement à la fête. En outre (à l'exception toutefois de l'Espagne et de la Russie) l'Europe entière répondit à l'appel des organisateurs : l'Allemagne (29 peintures et dessins), l'Autriche (13), la Hongrie (20), la Hollande (6), le Danemark (4) la Belgique (2). Le Louvre prêta 14 peintures et dessins, et le musée de Tours ses deux Mantegna. Enfin du Canada et des États-Unis vinrent 24 œuvres diverses.

Qu'on excuse ce long dénombrement; il permettra de mesurer l'effort matériel accompli.

En moins de dix jours les œuvres furent réparties dans les 14 salles; les tableaux et les dessins fixés aux murs, les statues posées sur les socles, les objets d'art placés dans les vitrines. Travail doublement difficile et doublement délicat, d'une part quant à la manutention, d'autre part quant au classement.

Le résultat est entièrement heureux. L'ordre chronologique a été adopté; mais *senza rigore*. On pouvait redouter l'ordre chronologique absolu, qui est fort prisé, présentement, par les conservateurs, que ce soit en Italie ou ailleurs. Assurément, un trop grand désordre, au lieu de renseigner, d'ensei-

gner le visiteur, risque de le décourager, de l'égarer. Mais il arrive aussi qu'un ordre trop inflexible desserve une œuvre d'art, au lieu de la servir. A Burlington House, l'amour de l'Art, qui est question de goût, fait bon ménage avec l'amour de l'Histoire de l'Art, qui est question de savoir. Véritable chance, les hommes qui possèdent le savoir n'étant pas forcément les hommes qui possèdent le goût.

Le placement a été inspiré et dirigé par M. Ettore Modigliani, qui, en temps ordinaire, veille sur le Brera. Ces dernières années, M. Modigliani eut l'occasion de remanier entièrement la fameuse galerie milanaise. Ici comme là-bas, il a prouvé qu'il possédait à la fois le savoir et le goût.

Avant de commencer notre visite, indiquons brièvement le plan qui a été suivi.

La première salle contient les œuvres des XIVe et XVe siècles, sans distinctions d'écoles. La deuxième salle : les œuvres du XVe, également sans distinctions d'écoles; de la troisième salle, la plus vaste, on a fait une sorte de Salon Carré, de « Tribuna » (elle seule vaudrait le voyage); on y voit réunis Botticelli et Titien, Raphaël et Giorgione, Piero della Francesca et Tiepolo, Mantegna et Corrège, etc. La salle IV groupe les œuvres peintes en Italie pendant la dernière partie du XVe siècle (que l'on nomme, là-bas, *quattrocento*). Les salles V et VI sont données aux écoles du Nord (XVe et XVIe siècles). La salle VII groupe, de nouveau sans rigorisme didactique, les peintres du XVIe siècle. Les deux salles suivantes contiennent un admirable florilège de dessins choisis parmi les plus beaux et les plus significatifs dans les musées et bibliothèques d'Europe. Les dixième et onzième salles abritent les peintres du XVIIe siècle (*seicento*), jusqu'à hier si injustement délaissés. L'avant-dernière salle, qui est petite, est vénitienne (la Venise du XVIIIe siècle). La dernière salle est celle du siècle dernier. Enfin, une rotonde abrite des sculptures, tandis qu'un cabinet un peu écarté rassemble dans quelques vitrines de petits bronzes, des médailles, des étoffes, des majoliques et des verreries.

1200-1900. Ces sept siècles ne pouvaient être matériellement représentés ici que par des œuvres mobiles. Or, les ber-

ceaux de l'art italien sont presque tous, par destination, sédentaires. Fresques, sculptures, mosaïques font corps avec l'architecture; elles en dépendent organiquement. Il ne fallait pas songer à détacher de son pupitre « le vieillard à tout faire du baptistère de Pise », cher à Maurice Barrès; ni l'une des longues Vierges ténébreuses qui rêvent dans l'or amorti de basiliques vénitiennes ou palermitaines; ni aucune des scènes pieuses ou allégoriques où, sur les fresques de Florence, de Padoue, de Sienne, de Pise et d'Assise, Giotto, Masaccio, les Lorenzetti, Orcagna et leurs émules s'efforcent d'animer et d'humaniser l'hiératisme byzantin. Mais, avant ces peintres, qui ne travaillaient guère que sur l'enduit des murailles, Cimabue exécute sur bois d'immenses tableaux d'autel, de gigantesques icônes où Marie cesse d'être une idole pétrifiée.

Les deux Madones de Cimabue que conserve Florence y sont restées. La seule peinture attribuée ici à Cimabue est venue de Turin (collection Gualino). Cette grande Vierge au manteau noir, derrière laquelle deux anges aux ailes couleur de nuit tiennent une étoffe d'un rose ineffable, semble effrayée d'avoir soudain le droit de vivre, de sentir, de bouger. Elle est à la fois hautaine et timide; on a pitié d'elle, et, pour la rassurer, pour la consoler, on voudrait lui montrer tout ce que, dans un proche avenir, des peintres plus sûrs, non de leur foi, mais de leur science, oseront inventer pour la louer.

De même que les Cimabue n'ont pas bougé de Florence, la fameuse *Maesta* de Duccio n'a pas bougé de Sienne (il y a des lares qui ne quittent pas leurs pénates). Mais le roi d'Angleterre a prêté une *Crucifixion* de Duccio; elle montre que le miracle du mouvement est désormais accompli, accepté. Au pied de la Croix, une Madeleine au manteau rouge jette farouchement les bras au ciel; autour d'elle les personnages ne sont plus des signes, des allégories, soumis à des canons inexorables. Cimabue avait fait battre le cœur dans le corps encore dormant; voici ce corps qui s'enhardit, et, se détournant de l'Orient, l'Art nouveau-né a, pour l'aider et le guider, les modèles jusqu'alors dédaignés de l'antiquité; ces vieilles nourrices, réveillées, lui font faire ses premiers pas.

Giotto peut venir, on l'attend. Quatre petites peintures de lui suffisent pour évoquer le souvenir des souveraines figures

de Padoue, qui, pendant près de deux siècles, vont orienter vers l'expression d'une vérité supérieure tout l'art italien. Autour de Giotto, des exemples choisis montrent ceux qui, en différents points de l'Italie, au seuil du xve siècle, répandent ou subissent son influence : Giunta Pisano, Bernardo Daddi, les Lorenzetti, Simone Martini, Lippo Memmi, etc... Rien de plus émouvant, dans leur modestie palpitante, dans leur gaucherie émerveillée, que ces œuvres de la première heure, quand leurs auteurs apprennent à vivre avec leurs ambitions, leurs audaces, leurs libertés.

Pour trouver le courage d'entrer de plain-pied et pour jamais dans ce monde nouveau, il fallait un saint, comme le Frère Angélique, ou l'un de ces êtres à la fois privilégiés et sacrifiés qui n'ont que leur jeunesse à vivre : Masaccio meurt à vingt-sept ans.

Du Frère Angélique, voici sept œuvres, dont trois *Madones à l'Enfant*; toutes trois semblent nées de l'or qui les baigne. L'une est un prêt du Roi; l'autre a été découverte récemment à Florence, et n'avait jamais encore été montrée; la troisième appartient au musée d'Amsterdam. Marie y est moins la mère que la sœur de son Enfant. Formes, physionomies, couleurs ne dépendent point de la terre, mais pourtant l'effleurent, la caressent, comme un arc-en-ciel qui ne se pose pas.

Le possessif Masaccio, au contraire, affirme les volumes, donne, impose la sensation du poids. Avec lui, nous sommes dans la réalité positive du siècle. Le Musée de Berlin a envoyé une peinture ronde, qui était primitivement le couvercle de l'une de ces boîtes dites « deschi di parto », analogues à nos boîtes de dragées, et que l'on offrait aux jeunes accouchées. Sur cette surface réduite, Masaccio a peint une scène de baptême qu'on pourrait sans dommage agrandir aux dimensions d'une décoration murale, tant, malgré sa minutie et sa finesse, elle a de noblesse et de sobriété. Ajoutez à cela qu'elle présage la pureté et l'autorité raphaëlesques. Tout ce que la Grande Renaissance verra s'épanouir est déjà inclus dans cette petite chose, précieuse fleur qui déplie son bouton.

On peut comparer les grands artistes que nous venons de nommer à des solistes de génie. Ils préludent au nombreux concert qui va commencer; ils donnent le diapason; ils dictent

les thèmes. Ils fondent un ordre nouveau, auquel, non seulement en Toscane, mais à peu près dans l'Italie entière, des centaines d'artistes se rallieront.

Groupons, peut-être arbitrairement, les peintres du « quattrocento » florentin en tempéraments masculins et en tempéraments féminins.

Les premiers seront Paolo Ucello, Pollajuolo, Andrea del Castagno, Baldovinetti, Verrochio, les seconds, les deux Lippi, Gozzoli, Domenico Veneziano, Ghirlandajo, Piero di Cosimo. Tous, à Londres, sont plus ou moins abondamment représentés. Ucello n'a qu'une seule œuvre, mais c'est la fameuse prédelle d'Urbin, « l'Hostie Profanée », ouvrage capital, et où le passe-temps têtu de vaincre des difficultés de perspective reste soumis aux lois de composition et de rythme que vient d'édicter Masaccio. Pour Pollajuolo, il a été particulièrement favorisé : le célèbre *Profil de femme* est venu de Milan (musée Poldi-Pezzoli); il montre le côté calme, docile, d'une nature soucieuse, tourmentée, fiévreuse et (comme celle d'Andrea del Castagno) presque agressive; outre cela, voici, venu d'Amérique, un *Enlèvement de Déjanire* féroce et tumultueux; puis les deux petits panneaux des Offices, où *Hercule* combat l'hydre et combat Antée; mais, surtout, voici le magnifique tableau du musée de Turin, cette grande composition à l'odeur d'aventures, où, dominant un paysage qui n'en finit point d'atteindre l'horizon, un Archange colossal, aux lourds vêtements de couleurs vineuses, de ses pieds plus puissants encore que ses larges ailes, avance laborieusement, guidant un jeune Tobie léger comme un danseur et confiant comme un chien.

... Nous devons renoncer à constituer l'inventaire détaillé de tant de richesses. Laissons Baldovinetti, représenté par le seul tableau du Louvre; laissons même Ghirlandajo, Verrochio, les Lippi et Gozzoli, et, acceptant l'invitation des organisateurs, insistons avec eux sur les peintres les mieux partagés.

Huit Botticelli. *La Naissance de Vénus* est le « clou » de l'exposition. Le grand public, paraît-il, vient pour elle. Ce n'est pas d'hier que l'Angleterre aime Botticelli. Dès qu'elle le connut, elle se reconnut en lui, et d'instinct, puisqu'on aime qui vous ressemble, elle l'aima. Il existe des affinités singulières et profondes entre le type humain cher à ce peintre et mainets

femmes anglaises. Même maigreur élancée, mêmes physionomies à la fois enfantines et rêveuses, même distinction native. Ressemblances si frappantes que l'on a prétendu que de charmantes filles anglaises étaient venues à Florence, au xve siècle, vouées aux délassements d'un jeune Médicis. De là à supposer que ces Anglaises posèrent pour Botticelli, il n'y a qu'un pas. Qu'y a-t-il d'exact dans cette histoire? Nous ne tenons pas à ce qu'elle soit exacte; les choses deviendraient trop simples...

Si Botticelli a eu, jadis, des modèles anglais, les Anglaises, aujourd'hui, prennent, volontairement ou non, les figures de Botticelli pour modèles. Pas une fois, mais vingt fois, trente fois, dans Burlington House, lorsque, cessant de considérer les tableaux, nous regardions les visiteuses, nous avions l'impression assez hallucinante de voir les êtres peints sur la muraille aller et venir dans les salles. Impression que nous retrouvions ensuite dans d'autres endroits publics (certains thés, comme les « Lyons »; certains magasins, comme le « Liberty »). La présence en troupes de ces jeunes et jolies filles, dont presque aucune n'a de vulgarité, pare la vie londonienne d'une poésie bien attrayante. Un Anglais auquel nous confiions cette impression agréable, ne la réfuta point, mais assura avec mélancolie que ce charme botticellien passait avec la jeunesse, et passait tôt...

C'est assurément parce qu'ils retrouvèrent en Botticelli (et en beaucoup de ses contemporains) la représentation d'un idéal anglais, que Ruskin, Pater et les préraphaélites l'adoptèrent, l'aimèrent et l'imitèrent. La vogue botticellienne a été telle, pendant le dernier quart du dernier siècle, d'abord en Angleterre, puis en France, qu'une réaction devait fatalement se produire. Mais cette réaction, motivée par la saturation, ne pouvait durer sans injustice. Il faut, en dehors de toute mode, voir en Botticelli l'un des plus grands peintres et l'un des plus séduisants poètes de tout l'art italien. Peu d'artistes sont parvenus comme lui à spiritualiser, sans le détacher de la matière, l'élément sensuel d'une œuvre d'art. Le linéament botticellien procure, aux yeux qui le suivent, une volupté esthétique comparable à celle que l'oreille éprouve en suivant le dessin d'une stance, d'un vers mélodieux. Le privilège particulier de Botticelli fut de combiner en un

tout harmonieux et indissoluble le principe réel et le principe rêvé qui, dans la plupart des créations plastiques, sont exceptionnellement confondus.

Le moins connu des Botticelli exposés à Burlington House est l'un des quatre panneaux qu'il peignit d'après Boccace pour le mariage de Pier Francesco Bini avec Lucrezia Pucci. Œuvre qui passe pour n'être pas entièrement de sa main, mais où l'on retrouve toute son imagination naturellement élégante et mystérieusement raffinée. Comment montrer par des mots la grâce décorative de cette scène, qui figure un repas de noces, donné sous une architecture ouverte, et où une « entrée » de desserts et de fruits est en quelque sorte dansée par une troupe de jeunes gens ambigus, vêtus de rouge et de rose, beaux comme des oiseaux « qui ne sont pas d'ici »...

... Ne quittons point la première Renaissance toscane sans parler un peu de deux artistes qui ne sont pas destinés à connaître jamais la vogue de l'irrésistible Sandro : Domenico Veneziano et Piero di Cosimo. Ils différaient profondément. Le premier, imbu de l'enseignement masaccien, cherchait à équilibrer l'individualisation des personnages et l'unité de la composition. L'autre, le cadet, le sentimental et ingénu, parfois facétieux et caricatural Piero di Cosimo, est l'un de ces excentriques pour lesquels on ne peut se retenir d'éprouver une partialité amusée. Domenico Veneziano est spécialement représenté par cinq petits panneaux de piété; ils constituaient jadis la prédelle d'un tableau d'autel qui est maintenant aux Offices. Deux de ces panneaux vagabonds viennent du musée de Cambridge; un troisième se trouvait à Rome; le quatrième à New-York. Depuis leur dispersion, c'est la première fois, ici, qu'ils sont réunis[1].

1. Ce jeu de rassembler les éléments dispersés d'un *puzzle*, les savants organisateurs de l'exposition s'y sont plusieurs fois livrés. C'est ainsi que l'on a rassemblé les divers morceaux d'un polyptique de Simone Martini, partagé entre le Louvre et le musée d'Anvers; les morceaux d'une prédelle de Pesellino, partagée entre Rome et l'Amérique; les panneaux d'une pièce d'Ercole de Roberti partagés entre Londres et Modène; les fragments d'un grand tableau d'autel de Cosimo Turà, partagés entre Paris, Rome et Ferrare; deux fragments d'un coffre de Cima de Conegliano, partagés entre Milan et Philadelphie; deux morceaux d'une décoration sur toile de Tiepolo, partagés entre Edimbourg et Paris. Mais la plus

Sept œuvres de Piero di Cosimo, dont l'esprit fantasque devait plaire aux Anglais par son côté « songe d'une nuit d'été » et « Fairy Land ». Le poète au cœur puéril, aux sautes d'imagination imprévisibles, traitait les fables antiques avec une familiarité à la fois joviale et visionnaire qui fait de lui une sorte de Breughel latin. Dans *la forêt incendiée* (prêtée par le prince de Yougoslavie) on voit sortir d'un bois aux couleurs de laque chinoise des lions et des bœufs, des lièvres et des perdrix, des sangliers à tête humaine. Voici encore un *combat des Centaures et des Lapithes* où les corps-à-corps ont l'air de clowneries; un *Hylas* entouré de nymphes qui dansent sur une musique à laquelle on imagine des refrains d'opérette. A côté de ces vivaces fantaisies, on peut voir des visages de femmes d'une pureté exquise, qui pourraient s'appeler Béatrice, Imogène ou Miranda.

Aux étrangetés et baroqueries de Piero di Cosimo s'oppose, par contraste, la magistrale sobriété de Piero della Francesca. Ces deux peintres n'ont vraiment que le prénom de commun.

Il s'agit d'un des plus grands peintres de l'Italie, sinon d'un des plus grands peintres qui aient jamais existé. Sa personnalité, extraordinairement caractérisée, est faite d'incompatibilités conciliées : d'une part une invraisemblable douceur de coloration et de modelé, d'autre part un sentiment naturellement puissant de la grandeur statique. A travers l'espace et le temps, on peut aussi bien apparenter Piero della Francesca à Vermeer et à Corot qu'aux artistes de Grèce ou d'Extrême-Orient.

Qu'elles soient à fresque ou sur bois, toutes les peintures de Piero sont restées en Italie, à l'exception des trois qui sont en Angleterre (à Londres et à Oxford). On peut toujours voir à la National Gallery la séraphique *Adoration* et le paradisiaque *Baptême du Christ*; mais la *Madone* d'Oxford est venue à l'exposition. Elle a retrouvé les tableaux apportés d'Italie; à savoir : les deux portraits en pendants du duc et de la duchesse

sensationnelle de ces reconstitutions est celle de la fameuse prédelle de San-Zeno, peinte par Mantegna; morceaux qui se trouvent tous trois en France, l'un au Louvre (*le Calvaire*), les deux autres au musée de Tours, (*le Mont des Oliviers* et *la Résurrection*). Peut-être aurait-on pu ne pas laisser à des étrangers l'initiative d'une pareille reconstitution, si facile pour nous.

d'Urbin (avec leurs versos emblématiques), la *Flagellation* et la *Madone à l'Enfant* (musée d'Urbin), et une *Madone* encore, qui n'est peut-être pas de la main de Piero, prêtée par un collectionneur romain. Enfin, Urbin a prêté aussi une étude de perspective, dont l'attribution à Piero a été parfois contestée.

De sorte qu'il y a en ce moment à Londres, le fait ne s'était encore produit nulle part, huit ouvrages donnés à ce grand maître.

Nous ne pouvions, à Burlington House, regarder ces peintures sans songer à nos quêtes anciennes, lorsque nous pourchassions à travers l'Ombrie, d'œuvre en œuvre et de ville en ville, les personnages à la fois solides et immatériels de Piero. Nous nous revoyions à Arezzo, à Borgo San Sepolcro, ou encore frappant à la porte d'un couvent, à Sinigaglia, petite ville perdue le long de l'Adriatique, demandant à voir cette *Madone à l'Enfant*, qui est là, maintenant, devant nous. Pensions-nous revoir jamais, sous le ciel de Londres, ayant sa place privilégiée entre cent et cent chefs-d'œuvre fameux, cette figure si noblement expressive, pacifique et sereine comme une Cérès chrétienne, et dans le bras de laquelle, méditatif et résigné, un Enfant-Jésus aux allures de Bouddha fait de la main droite le geste de bénir, tenant de l'autre main une petite rose spectrale, et le cou paré de coraux enfilés?

Ce qui confère à l'œuvre de Piero della Francesca son attrait proprement miraculeux, ce qui fait d'elle, dans l'histoire de la peinture, une production en quelque sorte aérolithique, c'est qu'à la science profonde de la forme s'associent des dons de coloriste d'une surprenante modernité. Piero ne procède pas par polychromie, comme Véronèse ou Rubens; il fixe les jeux fragiles de la lumière non sur la couleur, mais sur la nuance. Il ne veut pas connaître les lumières contrastées qui exigent pour leurs combats la complicité de l'ombre. La lumière égale coule du ciel en nappes immaculées, et caresse soigneusement, amoureusement, des formes sans aspérités, les douces et insensibles rotondités des sphères. Personne, ni avant, ni après lui, n'a peint de cette manière les choses blanches : le linge, les perles, l'acier comme embué des armures. On pourrait dire : « le blanc Piero », comme on dit : « le vert Véronèse ». Devant ces fresques et ces panneaux où règne une paix céleste,

on pense à certains produits naturels, essentiellement indépendants de la main de l'homme : la coquille de l'œuf, ces galets pâles, longuement roulés par les flots, certains ossements, certains plumages, les perles. En regardant une œuvre de Piero, on a l'impression de surprendre un secret de la Création.

Malgré Melozzo de Forli et Luca Signorelli, si robustes, malgré Pintorrichio le prolixe et Pérugin l'alangui, malgré Fiorenzo di Lorenzo, Benedetto Bonfigli, Fra Carnevale, Boccati, aux suaves pinceaux comme trempés d'enfance, Piero della Francesca demeure pour nous le premier des peintres ombriens. Tous ceux que nous venons de nommer sont représentés ici; certains, comme Fra Carnevale, d'une manière exemplaire. La place dont nous disposons ne nous permet que de les citer. Nous ne ferons également que citer les primitifs siennois : Neroccio, Giovanni di Paolo, Lorenzo Monaco, Sassetta (dont *le Voyage des Rois mages* est l'une des plus alléchantes surprises de l'exposition). Regrettons toutefois que l'on ait exclu le plus attachant, selon nous, de tous ces Siennois, Matteo di Giovanni, qui, sur des fonds d'ors gaufrés et niellés, insérait, et, en quelque sorte, cloisonnait des Vierges et des Saintes blêmes de tristesse, aux longs cils noirs, aux cheveux de lin...

Remontons maintenant vers le nord, où d'autres « trecentistes » et « quattrocentistes » nous attendent; et non des moindres.

Le féerique Stefano da Zevio dépend plus de ses voisins septentrionaux que de ses frères du midi. *La Vierge dans un Jardin de roses* (musée de Vérone) s'entendrait mieux avec la Jeune Fille à la Licorne du musée de Cluny qu'avec les anges ensoleillés du palais Riccardi. Si l'on compare les uns aux autres les peintres qui travaillaient dans le même temps, à travers l'Italie, on s'explique sommairement leurs différences de tempéraments par les influences particulières qu'exercèrent sur eux le paysage et le climat natals. La délicatesse filtrée des collines florentines, la grâce frêle des vallonnements d'Ombrie imposent aux peintres qui y vécurent une quiétude, une sérénité qui affine le dessin, qui décante

les couleurs. Le Vénitien, au contraire, subit dans sa lagune le sortilège vénusien qui sensual se lumière, choses et êtres. Mais, entre Milan et Vérone, le voisinage des Alpes se fait sentir rudement : il y a quelque chose de sauvage, de forestier, dans les profils de Pisanello; et comment être surpris de voir, dans son Nuremberg gothique, Albert Durer irrésistiblement aimanté moins par le sud que par Mantegna?

En entrant dans les salles où sont rassemblées les œuvres de Mantegna et de sa descendance, on est accueilli par l'amertume, la ténacité et la colère. Le dessin de Mantegna, dans sa précision hérissée et coupante, fait penser aux aiguilles prismatiques des glaciers. Les arabesques les plus compliquées, les plus arbitraires d'un Toscan ou d'un Siennois paraissent faciles et souriantes, près des nodosités, des nervosités, des torsions d'un Cosimo Turà, d'un Carlo Crivelli, d'un Bernardo Parentino, d'un Giorgio Schiavone. Certaine Vierge de Turà siège sur un trône dont les ornements enchevêtrés font songer à des pièges, à des ferronneries de défense. Dans bien des tableaux de cette école, la grimace remplace l'expression.

Mantegna, à Burlington House, a dix toiles; Turà huit, et Crivelli, sept. Il est donc permis de bien connaître ici ces maîtres, dont l'œuvre fait charnière entre la première renaissance toscane et le gothique tardif allemand. Sous ces arceaux de fleurs et de fruits, devant ces fonds brodés comme des étoffes et ciselés comme des orfèvreries, les personnages de ces tableaux ont parfois quelque chose de désespéré, ou de macabre. Certaines figures de Turà sont torturées comme des figures de Greco; Mantegna entasse les minéraux et les armes, aime les cadavres, les corps percés de flèches, les têtes tranchées; l'une des Vierges faméliques de Crivelli (dans une peinture que conserve Vérone et que l'on regrette de ne pas trouver ici) voit avec terreur, autour de son Enfant blafard, des enfants du même âge mimer sous ses yeux, avec les clous, la croix et la couronne d'épines, les diverses scènes de la Passion.

... Mais il suffit de se rapprocher de Venise pour que la volupté de la chair heureuse se substitue aux mortifications de la chair tourmentée...

Nous voici dans le pays où les rêveries des sens enrobent

sans les étouffer les rêveries de l'esprit et du cœur. Sinon Tintoret, qu'il faut mettre à part, avec Michel-Ange et Rembrandt, ces deux autres Rois-Mages de l'Art, tous les peintres de Venise sont optimistes; ou du moins veulent-ils que la peinture, étant une fête, soit une consolation. Non point fatalement une fête joyeuse. Il faut attendre Véronèse et Tiepolo pour que les enchantements intimes de la sérénité s'effacent devant les fastes extérieurs de la pompe. Mais, après le sentimental Giovanni Bellini et le courtois Carpaccio, Giorgione et Titien demandent au monde extérieur la substance d'un bonheur grave, attentif. La paix chaleureuse qui se dégage de leurs toiles porte les couleurs du crépuscule. L'or qui baigne maints de leurs ouvrages semble, rendue visible, l'âme de la musique que leurs personnages tirent voluptueusement des violes et des violoncelles. Remarquons-le en passant, avec les Hollandais, les Vénitiens sont les seuls peintres qui aient su, si l'on peut dire, visualiser la musique. Dans le *concert champêtre* du Louvre, comme dans tel Vermeer, dans tel Terburg, « les couleurs et les sons se répondent ». Pour les plus gentils anges peints ou sculptés par le *quattrocento* toscan, chanter ou jouer d'un instrument reste un acte abstrait.

Les premiers Vénitiens sont représentés à Londres plus particulièrement par un tableau d'autel de Bartolommeo Vivarini et par un grand saint à cheval de Michele Giambono. La prestance de ce noble et fier cavalier annonce le Saint Liberale que Giorgione placera bientôt aux pieds de la Vierge, dans le tableau que conserve sa ville natale. Les trois Bellini sont là; mais, comme il convient, Giovanni l'emporte sur son père et sur son frère. Les énigmatiques et célèbres petits sujets allégoriques sont venus de Venise; et, de Naples, une *Transfiguration* admirable, l'une de ces. œuvres au dessin arrêté et précis, qui, comme dans la *Pietà* du Brera, accusent l'influence que Mantegna exerça sur son beau-frère. Mais, pour le grand public, Giovanni Bellini reste avant tout l'auteur de ces *Vierges à l'Enfant*, prises dans le halo d'une sensibilité un peu douceâtre, quoique bien persuasive. Ces Vierges-là sont, aux Vierges de Fra Angelico, ce que l'*Ave Maria* de Gounod est au « prélude » de Jean-Sébastien Bach.

On placera parmi les peintres vénitiens de cette époque, malgré son nom, Antonello de Messine, qui pourrait aussi bien s'appeler Antoine des Pays-Bas, tant il demeura toute sa vie imprégné des souvenirs du long séjour qu'il fit là-haut. Certaines peintures de lui pourraient être de quelqu'un de ces peintres anonymes, dont on ne sait s'ils étaient italiens, flamands ou français, et qui, d'Avignon à Moulins, travaillèrent dans notre pays.

Les Courtisanes sur un toit sont loin d'être une des meilleures œuvres de Carpaccio, mieux servi par un tableau religieux, *Le Sang du Rédempteur*, qui vient d'Udine. Huit peintures de Cima da Conegliano, maître délicieux et modeste, qui, aux heures où le soleil dore et épaissit le ciel, préférait les heures argentées et limpides, dont, plus tard, Corot s'éprendra. Voici encore de très beaux Montagna, vicentin, victime d'un nom qui est presque celui d'un autre; alliant la pureté du dessin aux caresses moelleuses de la couleur, Montagna fait le trait d'union entre son quasi homonyme et Giorgione.

En 1428, Masaccio meurt à vingt-sept ans; Giorgione, en 1510, meurt à trente-trois ans; c'est au même âge que Raphaël mourra, dix ans plus tard. Tous trois[1] vinrent sur terre comme des messagers célestes. Ils accomplirent leur mission, qui était de créer chacun un monde plus satisfaisant que le monde réel, et s'en allèrent, aussi jeunes, aussi beaux que leurs enfants, laissant dans la mémoire des hommes l'image d'un Ange d'Annonciation.

Six peintures et quatre dessins, donnés ou attribués à Giorgione, sont rassemblés à Burlington House. Concours unique, car, sinon Florence, il n'y a pas de ville au monde où l'on puisse voir d'une manière permanente plus d'un Giorgione à la fois. Cinq peintures sont : *la Femme adultère* (musée de Glasgow), l'*Adoration des Bergers* (collection Allendale), le portrait d'*Antonio Brocardo* (musée de Budapest), l'*Epreuve de Moïse* (aux Offices) et *la Tempête* (collection Giovanelli).

Charles Du Bos, dans son *Journal*, a trop bien parlé de Giorgione pour que nous ne nous effacions pas devant lui : « Nul

1. Tous quatre, pourrait-on dire, si l'on pense à l'âge où mourut Watteau...

artiste, au même degré que Giorgione, dit-il, ne me donne la sensation d'avoir accompli ce passage de l'émotion à la forme qui m'apparaît comme le problème central de l'œuvre d'art. L'art souverain est une incarnation : c'est le mystère profane correspondant au mystère sacré. De même qu'on ne peut concevoir que Dieu se révèle à nous d'une manière plus belle que par le Mystère de l'Incarnation, de même on ne saurait imaginer pour l'artiste une plus haute et plus complète manifestation de sa personne que cette incarnation de l'émotion en forme... »

La sixième peinture de Giorgione est cet étrange portrait (coll. H. Cook) que l'on appelle soit *l'Esclave* soit *Catherine Cornaro*; c'est une femme aux belles formes et à la majestueuse attitude, debout derrière un parapet de pierre qui porte un médaillon sculpté où elle est montrée de profil. Cette peinture aurait été achevée par Titien. Le passage de la manière giorgionesque à celle de Titien est à ce point insensible que plusieurs toiles de l'un ont été données à l'autre, et vice-versa. Mais, à ce moment béni de l'art vénitien, il ne s'agissait pas de personnalités, d'originalités à tout prix. Le jeune Giorgione et le jeune Titien sont des frères que le même amour exalte, qui servent la même foi.

Par le nombre et la qualité de sa contribution, Titien, à bon droit, a ici la part du lion : dix-neuf tableaux, et des dessins. Nous ne les énumérerons pas. Portraits, allégories, scènes pieuses et profanes, paysages : tous les aspects d'un prodigieux génie sont montrés. Si, comme nous le croyons fermement, le rôle de la peinture est d'enchanter le cœur en offrant aux yeux un spectacle né de la nature, mais qui nous fait oublier les laideurs et les infirmités de cette nature, nous ne pensons pas qu'il y ait jamais eu un autre peintre que Titien pour avoir rempli ce rôle dans sa plénitude idéale. Il nous dit : « Cette terre est triste, vénéneuse et blessée; ce corps humain est toujours injurié par le temps ou par la maladie; sur ce visage mortel, les basses passions impriment leurs stigmates; sur ces collines et ces plaines, sur ces rivières et ces bois, presque toujours la main de l'homme a imposé quelque flétrissure; regarde, cependant : pour toi, j'ai su panser les plaies, redresser les difformités, réprimer les aveux

de la dépravation et de la servitude. Par moi, la femme, pour toi, est toujours belle, l'homme toujours vigoureux; et ce couple content, sain et paisible est encore l'enfant et l'allié des dieux. Toute chose créée est, par moi, vouée à l'embellissement de ta vie : la transparence et la profondeur de ce ciel, la couleur de cette étoffe, le dessin de ces montagnes, l'épaisseur de ce gazon; et toute cette mélodie mystérieuse et indéfinissable qui naît de la forme, aussi irrésistiblement qu'elle naît de la musique; tout cela, je te l'offre, à toi qui seras mort demain, pour que tu te consoles de vivre, pour que tu croies parfois à ce qui aurait pu être, à ce qui n'est pas, à ce qui n'existe peut-être pas ailleurs, mais qui est là, devant toi, grâce à moi, grâce à mon mensonge bienfaisant... »

Autour de Titien, bénéficiant de son rayonnement, brillent doucement ses contemporains, émules ou élèves : Bonifazio et Bassano, Palma et Lotto, Dosso Dossi, le Pordenone, et, un peu à part, le bergamasque Moroni. On voudrait avoir la place d'exposer et d'étudier les mérites de certains artistes peu connus de cette école, par exemple Torbido, Bartholommeo Veneto, Licinio, Savoldo, Cariani, Romanino. En ces dernières années, la tâche des érudits a été de rendre à ces peintres des œuvres qu'on attribuait jusqu'ici à des noms plus fameux. A Londres, aucun d'eux n'a été oublié.

Une pareille exposition handicapait fatalement Tintoret et Veronèse, qui, comme Delacroix, auraient pu dire : « Mon cœur bat plus vite quand je me trouve devant de grandes murailles à peindre... » Mais les Anglais peuvent voir dans leur Galerie Nationale de grandes compositions de ces deux artistes. De Tintoret, Burlington House montre le célèbre *Adam et Ève* de Venise, et, entre autres choses plus ou moins bonnes, deux étonnantes petites esquisses. De Véronèse, nous ne citerons, car elle est de beaucoup la meilleure, qu'une toile pas très grande, *Mars et Vénus* (coll. Gualino), nouveauté pour la majorité des visiteurs, et où les amants immortels, surveillés par un beau cheval blanc, s'apprêtent, dans un décor de balustrades et de tentures, à se livrer aux transports les plus humains.

... Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrège...

Pas une seule peinture de Léonard. Cela surprend un peu. Puisque l'Académie Royale de Londres montrait le grand et merveilleux carton qui est une étude pour la *Sainte Anne* du Louvre, que n'a-t-on demandé au Louvre de prêter cette *Sainte Anne*? Confronter le dessin et la peinture eût été bien excitant! Mais voici treize dessins, et un petit bronze qui représente un combattant nu sur un cheval cabré (musée de Budapest). Cela suffit à affirmer la primauté du génie. Au surplus, Vinci peintre a ici ses élèves milanais. Ne cachons pas notre déception : ces Boltraffio, ces Solario, ces Cesare da Sesto, ces Ambrogio de Predis sont trop nombreux; ils lassent et écœurent, comme une boisson trop sirupeuse, comme un mets trop sucré. Nous pensons à ces zambayons, épais et onctueux : un zambayon, comme c'est bon; plusieurs zambayons, quel mal de cœur! Quant à Luini, quant à Sodoma, disciples moins asservis, on peut voir du premier la *Madone à la Treille de roses* (du Brera), agréable mais superficielle flatterie, et, du second, un tableau assez peu caractéristique; il sert mal la réputation d'un maître qui (par exemple à la Farnésine) a sa place parmi les grands précurseurs.

Ici, Raphaël est surtout un portraitiste; pourtant, voici la petite *Madon Estherhazy*, et un choix de dessins. Il n'en fallait pas davantage : le rayonnement de Raphaël est comparable à celui d'un « solitaire » dans un amas de pierreries et de colliers. Comment définir le diamant? De quoi est faite la saveur de l'eau pure? Raphaël n'a pris aux sens, n'a gardé des sens que ce qui est indispensable pour les faire oublier. Il nous accueille dans un monde, où, pour citer encore Delacroix, ne subsiste des choses « que ce qu'il faut en montrer à l'esprit. »

Corrège, à Burlington House, n'a pas eu de chance. Sauf quelques dessins à la sanguine, d'une diligence et d'une souplesse qui font penser à des dessins modernes (par exemple ceux de Carpeaux), on ne montre de lui que quelques médiocres ou fades petites toiles. Rien de plus inégal, d'ailleurs, que la production de ce maître, dont Barrès disait qu'il créa « une expression pour tous les mouvements de l'âme féminine, gradués de la plus fine contraction nerveuse jusqu'à la volupté défaillante... » On regrette que, pour cette grande migration

de trésors, Rome n'ait point désigné sa *Danaë*, ou Parme sa *Madone du Jour*.

De la main même de Michel-Ange, on ne connaît guère d'autre peinture que celles que conserve la National Gallery. Mais, là encore, quelques dessins, par leur intensité, suffisent; et deux marbres (l'un est le petit *David* inachevé, si « rodinesque », de Bargello).

Dans la postérité innombrable et souvent déplorablement emphatique de Michel-Ange, on a fait à propos une sévère sélection. Pourtant Jules Romain et Le Primatice étaient dignes de figurer ici, près de Pordenone, du Parmegianino et de Bronzino.

Nous aurions voulu parler maintenant un peu longuement des dernières salles, consacrées à la seconde moitié du XVIe siècle, au XVIIe et au XVIIIe siècles. Nous n'avons pas su réserver la place nécessaire. Nous nous en repentons.

La résurrection des « primitifs » et du « quattrocento » date d'un peu moins de cent ans. Ingres et ses élèves furent sans doute les premiers à regarder, pour s'en inspirer, à Florence, les peintres de ce temps-là, qui, pendant des siècles, furent comme s'ils n'avaient jamais été. Stendhal, non par goût, mais par curiosité, s'était vaguement inquiété d'eux; il écrit toutefois : « Aujourd'hui que nous jouissons de la perfection dans les arts, notre œil dédaigneux n'admet presque pas de différences de Cimabue à Fra Flippo. » S'il dresse une iste de peintres italiens, des notes d'excellence seront données par lui aux Proccacini, à Zuccari, au cavalier d'Arpin, mais, en face des noms de « primitifs », il tracera une grande accolade et écrira ces seuls mots : « Intérêt historique ».

Nos pères, nos frères aînés eussent placé ces mêmes mots en regard des noms des peintres que Stendhal admirait. Le sommeil des Bolonais, des Napolitains n'a pas été moins profond que le sommeil des Primitifs. Il y a, en somme, fort peu de chefs-d'œuvre capables de résister à l'épuisante ferveur d'un culte continu. Ces périodes d'éclipses, de désaffection sont des cures de repos. Les œuvres en sortent ranimées, rajeunies et prêtes à l'action. Hier encore, un Guerchin, un Annibal Carrache, un Dominiquin,un Michel-Ange de Caravage étaient

traités par les historiens d'art, sinon par les artistes, avec un complet mépris. Notre penchant pour ces grands artistes date de nos premiers voyages italiens. Aussi lorsque, en 1922, M. Ujo Ojetti organisa au Palais Pitti une mémorable exposition du *seicento*, y courûmes-nous avidement. Refuser d'admirer les magnifiques plafonds d'un Pierre de Cortone ou les audacieuses églises d'un Bernin parce qu'il y a les fresques de Piero della Francesca ou le cloître de Bramante est aussi injuste, et, vis-à-vis de son propre plaisir, coupable, que de se refuser à Liszt ou à Rossini parce qu'il y a Bach et Mozart. Depuis la manifestation du Pitti, ceux qui en doutaient ou qui l'ignoraient, savent désormais quelle riche et féconde sève nourrissait l'art italien au XVIIe siècle. L'exposition de Burlington House, à son tour, rend justice aux plus grands de ces maîtres, qui ne sont pas forcément les mieux connus. Les décorateurs purs, Giovanni di San Giovanni, Pierre de Cortone, Luca Giordano, les Carrache, le père Pozzo, Defferaris, Fumiani, ces alliés enthousiastes de l'entraînante architecture jésuite, ne pouvaient figurer ici; mais voici, outre les artistes déjà cités, Mattia Preti et Daniele Crespi, Guido Reni et Carlo Dolce, Salvator Rosa et Domenico Feti, Gentileschi et Cavallino, etc.

De tous ces peintres, le plus éminent est certainement Michel-Ange de Caravage. Nous proposons de voir, dans l'œuvre de cet homme de génie, un retour à l'esprit primitif. Son naturalisme, sa vulgarité sont des clichés, distraitement ou paresseusement admis. Ce réalisme n'est que vérité. Avec d'autres moyens d'expression, et dans une autre époque, Caravage reprend, pour l'enrichir, une très vieille tradition. Pour lui, les grands thèmes religieux sont des drames de la vie contemporaine. Le Christ de Caravage va chercher saint Mathieu dans un corps de garde, exactement comme la Vierge de Ghirlandajo vient au monde, sur la fresque de Sainte-Marie-Nouvelle, dans l'intérieur d'un marchand florentin. Si l'on accepte de regarder l'œuvre du Caravage en se plaçant à ce point de vue, on ne comprend plus pourquoi l'on a fait, depuis plus d'un siècle, de ce grand créateur, le parangon d'un académisme routinier.

Il faudrait aussi montrer comment la semence du « seicento »

germa dans notre pays. En ignorant ces maîtres, on se condamne à ignorer la formation des meilleurs peintres des XVIIe et XVIIIe siècles français. Ne parlons pas de Poussin et de Claude; mais les plafonds de Versailles sont issus des plafonds de Rome et de Gênes; Vernet et Hubert Robert sont en puissance dans Salvator Rosa; un Baschenis annonce Chardin; la palette de Boucher, de Fragonard fut la palette d'un Tiepolo...

Pour celui-là, la vogue est venue. On est tiepolesque, aujourd'hui, comme on était boticellien, naguère. Personne n'oserait plus dire, comme Taine : « Tiepolo est un maniériste cherchant le mélodrame. » Ce décorateur aérien, cet enfant d'Iris et d'Ariel, est représenté à Londres par une grande décoration à l'Arioste : *le Berceau de Moïse*, par un portrait de Doge qui continue Véronèse et annonce Goya, et, surtout, par quelques maquettes décoratives; si l'on s'avisait de faire une exposition d'esquisses, ces maquettes tiendraient parfaitement leur rang entre Rubens et Manet.

Autour de Tiepolo prennent place non seulement Caraletto et Guardi, mais des artistes moins connus, comme Bellotto, Magnasco, comme le florentin Francheschini, comme le portraitiste bergamasque Ghislandi, qui, de même que Prud'hon illustre Chénier, de même que Daumier illustre Balzac, illustre Casanova.

Telles sont, avec bien des omissions et des abréviations, quelques-unes des richesses de cette exposition incomparable. Elle reste dans la mémoire comme le souvenir de l'une de ces fêtes à la réalité antérieure desquelles l'imagination n'aurait jamais eu l'audace de rêver; et son catalogue pourrait porter, en guise d'épigraphe, le vers de Vigny :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...

JEAN-LOUIS VAUDOYER

MON PÈLERINAGE A LA MECQUE

Le célèbre peintre orientaliste E. Dinet, qui vient de mourir, s'était, comme on le sait, converti à la religion musulmane. Une foi ardente le poussa, l'an dernier, à accomplir le pèlerinage de la Mecque en compagnie de son collaborateur El Hadj Sliman ben Ibrahim. Cette entreprise n'était pas sans présenter les dangers les plus graves. Reconnu pour Français, Dinet eût risqué d'être poignardé par quelque fanatique, qui ne se fût nullement préoccupé de la véritable ferveur religieuse de l'artiste. Nous devons donc à sa foi et à son courage de pouvoir publier le récit qu'on va lire. Il est inutile de rappeler que, à de très rares exceptions près, l'accès auprès de la Kâaba a été, jusqu'à ce jour, interdit aux Européens.

(N. D. L. R.)

A l'entrée de Mekka El Mekerrama[1], notre Methouaf, Abd El Ouahad El Kafi, prévenu télégraphiquement par son correspondant de Djedda, nous attendait dans un café.

Les automobiles autres que celles des Membres du Gouvernement ne circulant pas dans la ville, nous montons dans une araba peu confortable, traînée par un mulet. Nous y entassons nos valises et notre Methouaf, assis à côté du cocher, nous fait conduire par la rue principale qui traverse le quartier de Djerouel, puis celui de Chebeïka, au quartier de Bab El Omra où se trouve sa maison. Il nous installe dans une grande pièce du troisième étage. Les moucharabiehs donnent sur une rue étroite, extrêmement bruyante, et, par-dessus une maison basse, la vue s'étend jusqu'à la citadelle de Djiad.

Très fatigués, nous prenons un peu de repos; nous faisons

1. La Mecque.

honneur à une légère collation que nous apporte la négresse Saïda, puis, après avoir fait nos ablutions, nous nous dirigeons en toute hâte vers le Temple, sous la conduite de notre Methouaf.

Première vision de la Kâaba. — La nuit est venue et nous sommes violemment émus à l'idée de nous trouver en face de la « Maison Sacrée d'Allah », vers laquelle, comme les trois cent millions de Musulmans du Monde, nous dirigions chaque jour nos prières. Nous entrons par la « Bab Es Salam » en disant : « J'implore le secours d'Allah contre le Cheïtane Lapidé. O Allah! Tu es le Salam et de Toi vient le Salam, fais-moi vivre par le Salam et entrer dans le Paradis, demeure du Salam, par Ta Clémence, ô Seigneur de la Majesté et de la Générosité! » Après une prière à deux prosternations en l'honneur de la Mosquée, nous nous dirigeons vers le centre de l'immense cour, pour accomplir le Thouaf, c'est-à-dire les circuits rituels autour de la Kâaba. Mais où est-elle? Au premier moment nos regards éblouis par les lampes électriques qui étincellent de tous côtés ne parviennent pas à la découvrir. Et pourtant, nous sentons qu'elle est là; c'est vers elle que se tournent tous ces fidèles en prière; bien mieux, c'est autour d'elle que ces nombreux pèlerins accomplissent les sept circuits du Thouaf en psalmodiant des invocations.

Nous avançons, et, tout à coup, nous la devinons, mystérieuse dans son invisibilité presque complète et provenant de ce que sa « Kisoua[1] » noire, âgée d'un an, a perdu de son éclat et se confond entièrement avec les pentes sombres du Djebel Abi Koubeïs et avec le ciel nocturne. Elle dresse sa masse imposante au-dessus de nos têtes et l'inscription d'or qui la ceinture aux deux tiers de sa hauteur, scintillant sous les rayons des lampes, semble une écriture surnaturelle, suspendue dans le vide ou gravée dans le ciel, au milieu des étoiles.

Cette apparition, si différente de celle que nous attendions, nous secoue profondément, et c'est avec une palpitante émotion que nous approchons de ce « Cœur de l'Islam » vers lequel, comme le sang dans les veines, affluent toutes les prières, de tous les coins de l'horizon, pour le vivifier.

1. Voile.

Nous nous arrêtons devant la Pierre Noire, encastrée dans l'Angle sud-est; une cohue de pèlerins l'enserre d'un cercle infranchissable. Ne pouvant l'approcher, nous la saluons en étendant rapidement nos mains vers elle et en disant : « Au nom d'Allah! Allah est le plus grand! Et à Allah la Louange! O Allah, pardonne-moi mes péchés, purifie mon cœur et dilate ma poitrine. O Allah, je viens dans l'intention d'accomplir le Thouaf de sept circuits autour de Ta Maison Vénérée. O Allah! facilite-moi et agrée de moi ce Thouaf! »

Alors, l'épaule gauche tournée du côté de la Pierre Noire, nous commençons le Thouaf, accomplissant les trois premiers tours à une allure appelée « Remel », les coudes au corps, avec un balancement des épaules, des pas courts et précipités, et terminant les quatre autres tours à l'allure ordinaire.

Et cela, en souvenir du Prophète et de ses Compagnons qui, accomplissant le Thouaf sous les yeux de leurs ennemis groupés sur la terrasse de la « Dar En Nedoua », leur prouvèrent qu'ils n'avaient pas été anémiés par le climat et les fièvres d'El Madina, en manifestant leur vigueur par cette allure rapide du Remel. De même le pèlerin, en pratiquant le Remel des trois premiers tours, prouve que sa vigueur n'est nullement altérée par les fatigues du voyage dans « la Voie d'Allah ».

Pendant les sept tours, nous répétons sans discontinuer les invocations récitées par notre Methouaf et dont voici les principales :

O Allah, cette Maison est Ta Maison; ce Sanctuaire est Ton Sanctuaire; cette Sauvegarde est Ta Sauvegarde; cet endroit est celui où l'on implore Ton Secours contre le feu; secours-moi contre lui, ô Puissant, ô Clément! O Allah, Ton aide contre l'Infidélité, l'Indigence, l'Oppression de la poitrine, les Épreuves de la vie et les Tourments de la mort! J'implore de Toi l'Indulgence, la Paix et le Pardon Éternels dans la religion dans ce monde et dans l'autre.

O Allah! Abrite-moi sous l'Ombre de Ton Trône, le Jour où il n'y aura plus d'ombre si ce n'est Ton Ombre; et abreuve-moi de la coupe de Ton Prophète Mohammed, sur lui la Bénédiction et le Salam, avec un breuvage rafraîchissant, désaltérant, ne laissant jamais plus de soif après lui.

O Allah! J'implore Ton Secours contre le doute, le polythéisme, l'hypocrisie et les mauvaises pensées. O Allah, je suis Ton Adorateur et le fils de Ton Adorateur, et je viens à Toi, chargé de péchés sans

nombre; ô Allah, pour les péchés qui te regardent, pardonne-les moi, et pour ceux qui regardent Tes adorateurs, décharge-moi de leur fardeau!

Certaines de ces invocations sont prononcées à un endroit déterminé du Thouaf; ainsi celle où le pèlerin implore d'Allah un breuvage de la coupe de Son Prophète, est prononcée en face du « Lizab », ou gouttière d'or qui sort de la terrasse du côté nord de la Kâaba.

Chaque fois que le pèlerin passe devant la pierre grise encastrée dans l'angle « Yamani », au sud-ouest, et devant la Pierre Noire encastrée dans l'angle sud-est, il salue en étendant les mains vers elles, d'un geste rapide, et en s'écriant: « Au nom d'Allah! Allah est le plus grand! O Notre Seigneur, accorde-nous Tes Bienfaits dans ce monde et Tes Bienfaits dans l'autre monde, et préserve-nous des tortures du Feu. »

La foule étant encore trop dense autour de la Pierre Noire, lorsque nous terminons les sept circuits, nous ne pouvons l'approcher pour la baiser et nous remettons cet acte au lendemain.

Nous sommes conduits par notre Methouaf au petit édifice du « Miquam Ibrahim » et nous récitons une prière à côté de lui, mais tournés vers la Kâaba, puis nous disons : « O Allah, Tu as appelé Tes adorateurs auprès de Ta Maison Sacrée et je suis venu, obéissant à Ton ordre. O Allah, pardonne-moi et pardonne à mes parents; sois Miséricordieux envers eux qui m'ont élevé lorsque j'étais petit; et pardonne à tous les Musulmans et à toutes les Musulmanes, morts ou vivants. »

Enfin nous avançons vers le « Moultazem », c'est-à-dire vers la partie du Temple qui est comprise entre la Pierre Noire et la porte de la Kâaba, pour dire : « O Seigneur de cette Maison Antique, préserve nos âmes et les âmes de nos pères, de nos mères, de nos frères et de nos enfants des tourments du Feu. O Allah! je suis debout au-dessous de Ta Porte, attaché à Ton Seuil; j'espère en Ta Miséricorde et je redoute Tes Châtiments! »

De même que pour les salutations d'El Madina, nous ne traduisons que les principales des invocations récitées autour de la Kâaba. Et l'impossibilité de trouver des mots français rendant exactement les mots arabes enlève à notre traduc-

tion une grande partie de la beauté et même du sens véritable de ces invocations qui jaillissent du cœur des pèlerins. Et que dire de leur harmonie et de leur rythme, dans la bouche de nos Methouafs! Une griserie extatique s'empare de nous, lorsque nous les récitons en tournant autour du Temple; nous perdons conscience des choses de ce monde et nous ne saurions à quel moment nous arrêter, si notre Methouaf n'avait compté les sept circuits obligatoires.

Le lecteur européen trouvera peut-être cette traduction un peu longue et monotone, avec ses répétitions, bien qu'en réalité elle soit très abrégée. Si nous avons tenu à lui donner cette importance, c'est pour prouver que, contrairement à l'opinion des Orientalistes, il n'y a pas la moindre trace de fétichisme dans les rites pratiqués autour de la Kâaba. C'est toujours Allah seul que l'on implore, jamais la Pierre Noire ou la Kâaba. Ce temple n'est que le point central où viennent se gerber les prières de trois cent millions de fidèles pour parvenir, ainsi gerbées, à Celui en dehors de qui il n'est pas de dieu. Et cette idée de direction unique et de réunion en une seule gerbe de toutes les prières imprime à la prière de chacun des Croyants une ferveur et une force incomparables.

Quant à la Pierre Noire, comme nous venons de le voir, elle sert à indiquer le point de départ et le point final des circuits rituels. Elle est de plus un souvenir des Ancêtres des Arabes, Ibrahim (Abraham) et Ismaïl, qui la placèrent à cet endroit lorsqu'ils élevèrent ce Temple au Dieu Unique. C'est pour cette raison que la Prophète la conserva dans les rites du Pèlerinage.

D'après Ibn Abi Cheïba et Aïssa ben Thaiah, le Prophète, debout devant la Pierre Noire, lui dit : « Assurément, je sais que tu n'es qu'une pierre, sans pouvoir de nuire ou de servir », puis il la baisa. Alors Abou Bakr, puis Omar, dirent chacun à leur tour : « Je sais que tu n'es qu'une pierre, sans pouvoir de nuire ou de servir, et je ne te baiserais pas si je n'avais vu le Prophète te baiser », puis ils la baisèrent.

Nous reconnaissons toutefois que chez des pèlerins ignorants la vénération pour la Pierre Noire est souvent poussée à un degré qui la rapproche de la superstition. Mais ce qui différencie essentiellement l'attitude de ces pèlerins de celle

des véritables fétichistes devant leurs idoles, ou leurs icônes miraculeuses, c'est que jamais ils n'invoquent la Pierre Noire; c'est exclusivement le Dieu Unique qu'ils prient, lorsqu'ils la baisent en sanglotant de remords pour leurs péchés.

Chez les Musulmans éclairés, la vénération pour la Pierre Noire est absolument pure de toute idée superstitieuse. Voici l'intéressante opinion de l'un d'eux : « La Pierre Noire, dit-il, est l'objet d'une grande vénération chez les musulmans, mais seulement comme symbole de la Puissance Divine. C'est pour cela que les Musulmans la saluent et la baisent avec tant de respect et d'honneur. Elle est, en cela, semblable au drapeau de la patrie qui n'est pas honoré comme morceau d'étoffe fixé sur un morceau de bois, mais comme symbole de la puissance de la patrie et de son roi. Et c'est pour cette raison que les armées lui témoignent tant d'obéissance et d'enthousiasme. »

Notre Thouaf terminé, nous nous rendons au puits de Zemzem recouvert d'un élégant édifice, tout proche de la Kâaba.

Un Zemzemi nous verse de l'eau de ce célèbre puits dans une grande coupe en métal, et nous buvons avec une réelle satisfaction religieuse et physique, car les sept circuits rituels au milieu de la foule et la récitation des invocations nous avaient assoiffés. Burton exagère vraiment, lorsqu'il qualifie l'eau de Zemzem de « liquide nauséabond ». Elle est pure et elle nous a paru à peine saumâtre; moins que l'eau de Vichy, par exemple.

Nos observations au sujet de la Pierre Noire s'appliquent au puits de Zemzem, souvenir de l'Ancêtre des Arabes, Ismaïl (que cette source sauva de la mort par la soif dans le désert) et cause première de la construction de la ville de Bekka (premier nom de Mekka), en cet endroit.

Il est vrai que, chez un certain nombre de pèlerins, l'eau de Zemzem est l'objet de la même dévotion que celle de Lourdes chez les chrétiens, et elle produit chez eux des guérisons aussi fréquentes et aussi miraculeuses; c'est la foi qui agit, dans les deux cas.

Nos devoirs religieux dans le Temple sont terminés; nous

en sortons par la « Bab Es Safa », afin d'accomplir le Sâï (ou Course), rite obligatoire pour le pèlerin, le premier jour de son arrivée à Mekka.

Le Sâï. — On appelle Sâï la course sept fois répétée que le pèlerin exécute entre les collines de Safa et de Meroua, en souvenir de Hadjar (Agar), mère d'Ismaïl, qui courut de l'une à l'autre, pleine d'angoisse, dans l'espoir de trouver un peu d'eau pour son enfant, mourant de soif dans le désert.

Le Mesâa, ou piste sur laquelle s'effectue cette course, est en réalité une rue assez large, bordée de boutiques de chaque côté. La foule est telle que nous avons grand mal à nous frayer un passage pour gravir quelques marches qui nous mènent sous l'une des trois arcades de Safa. Là, nous tournant dans la direction de la Kâaba, nous saluons rapidement de nos mains étendues en disant : « Au nom d'Allah! Allah est le plus grand! Assurément Safa et Meroua sont parmi les monuments du culte d'Allah et celui qui accomplit le pèlerinage à la Maison Sacrée, ou bien l'Omra, ne commet pas de péché s'il exécute entre elles la course rituelle. » (El Corane 11 153).

Alors, nous commençons la course, derrière notre Methouaf, et nous récitons après lui : « Il n'y a pas de dieu qu'Allah l'Unique; à Lui la Royauté et la Louange; Il fait vivre et Il fait mourir et, pour toutes choses, Il est Tout Puissant. Je n'adore que Lui, fidèle à la Religion, en dépit de la haine des Infidèles. »

Nous prenons l'allure du Remel ou Harouel, les deux coudes au corps et les pas courts et précipités, entre les « Milaïne El Akhdarine » (les deux piliers verts) éloignés l'un de l'autre d'une soixantaine de mètres; pour le reste du chemin nous reprenons l'allure ordinaire, jusqu'à la colline de Meroua, distante de quatre à cinq cents mètres, et surmontée d'une large arcade. Nous parvenons au sommet élevé de quelques mètres par des gradins en pierre; nous faisons la même salutation qu'à Safa, dans la direction de la Kâaba; nous redescendons les degrés et nous reprenons notre course qui doit être accomplie sept fois entre les deux collines; avec quelles difficultés et quelles fatigues!

Ainsi que nous l'avons dit, le Mesâa est une rue bordée de

boutiques; de plus il est traversé par d'autres rues perpendiculaires conduisant à la Mosquée. Il en résulte que l'on se heurte à chaque pas, soit aux pèlerins arrivant en sens inverse, soit à ceux qui, suivant le même sens, sont retardés par leur âge ou leurs infirmités, soit aux clients des boutiques, soit aux fidèles se rendant à la Mosquée ou en sortant, par les rues transversales. Et, pour comble d'embarras, au moment même où nous commençons notre Sâï, accourt une nombreuse équipe de balayeurs dirigés par des agents de police. Le roi Ibn Sâoud arrivant prochainement à Mekka, il faut qu'il trouve en parfait état de propreté ce Mesâa auquel il s'est intéressé en le faisant paver, pour empêcher la poussière, et recouvrir dans toute sa longueur, pour préserver les pèlerins du soleil, pendant la pénible course.

Nous avons donc en plus à nous faufiler entre les rangs des balayeurs qui soulèvent des nuages de poussière suffocante, en commençant par Meroua, pour finir à Safa. Puis ils reviennnent à Meroua; ils inondent le sol à grands bidons d'eau, pour achever le nettoyage; et ils produisent ainsi des flaques entre les pavés qui deviennent glissants comme de la glace. C'est sur ce terrain que nous devons marcher, avec nos minces sandales tenant à peine à nos pieds, en relevant nos ihrams pour les empêcher de traîner dans la boue, et en récitant sans arrêt les invocations que nous dictent nos Methouafs!

Avec l'aide de ces derniers qui nous ouvrent un passage au milieu de la cohue et qui nous soutiennent lorsque nous trébuchons, nous arrivons à la fin de nos sept courses, sur la colline de Meroua. Notre « Haram » de l'Omra (ou petit pèlerinage) est terminé et nous allons rentrer dans l'état de « Halal », c'est-à-dire dans l'état où les interdictions rituelles ont pris fin.

Nous nous rendons chez un barbier dont la boutique est située sur le Mesâa. Il nous accueille avec les bons souhaits habituels et nous fait réciter : « Je me propose de quitter le Haram; ô Allah, fais que chaque cheveu qui tombera m'apporte une Lumière et une Purification. »

Pendant qu'il taille nos cheveux et rase notre barbe, il nous fait servir des verres d'eau glacée qui apaisent notre soif

ardente et calment notre gorge irritée par la poussière. Et il termine en disant : « Que la Prospérité vous accompagne! »

Nous rentrons exténués, mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre : jadis la course du Sâï était autrement dure, au milieu de nuages de poussière encore plus épais et sous les rayons brûlants du soleil, lorsque le Mesâa n'était ni pavé, ni recouvert. Et ce soir même, pendant notre repos chez le barbier, nous avons été témoin d'un bel exemple de force morale, celui d'une septuagénaire marocaine que nous avions rencontrée sur notre bateau. Elle avait déjà accompli le pèlerinage, avec son fils aîné, et elle le recommençait avec son fils cadet. Après le Thouaf, elle exécutait le Sâï, soutenue d'un côté par son fils, de l'autre par un Methouaf; ses vieilles jambes flageolaient de fatigue, mais elle se raidissait et triomphait de la débilité de son corps, dans sa joie de revoir les Lieux Sacrés et d'en suivre les rites avec son enfant. Sur ce chemin parcouru jadis par Hadjar angoissée, soutenant son fils Ismaïl, nous avions aujourd'hui devant les yeux un groupe touchant où les rôles étaient renversés et où un fils soutenait pieusement sa mère.

Deuxième vision de la Kâaba. — La fatigue accablante de la veille nous empêche de nous réveiller à temps pour assister à la prière de l'Aube dans la Mosquée; nous la disons dans notre appartement, puis, en hâte, nous nous dirigeons vers le Sanctuaire, pour y renouveler le Thouaf.

Nous entrons par la « Bab El Omra » qui est la porte la plus rapprochée de notre demeure et nous laissons nos chaussures au gardien de l'entrée.

Il est six ou sept heures du matin et il n'y aura plus de prière en commun avant midi. Néanmoins, dans la vaste cour baignée de lumière, circulent de nombreux pèlerins; sur El Hacoua (c'est-à-dire sur le fin gravier étendu entre les chemins de marbre), des milliers de pigeons picorent les grains de blé que les fidèles y répandent pour eux, à profusion.

Au centre, se dresse majestueusement la Kâaba; elle se détache violemment, en valeur très sombre, sur le Djebel Abi Koubeïs que l'on aperçoit à travers une gaze de brume mélangée de fumées bleuâtres, avec les maisons étagées sur ses pentes et la Mosquée d'Omar qui le domine.

De l'endroit par lequel nous arrivons, nos yeux sont éblouis par le disque du soleil émergeant de l'angle nord-ouest de la Kâaba comme s'il en était le foyer d'éclairage et comme si c'était du sommet du Temple qu'il projette ses rayons flamboyants sur les quatre coins de l'horizon.

Au plein jour, nous constatons que le noir vif de la Kisoua a viré, sous les intempéries et sous la violence de la lumière, en un noir verdâtre. Seule l'inscription d'or qui la ceinture aux deux tiers de sa hauteur a conservé presque tout son éclat, et elle se pare des reflets du ciel azuré et de la terre ensoleillée.

Une autre ceinture entoure la base de la Kâaba; c'est une ceinture multicolore, vivante et mouvante. Elle est formée par les théories de pèlerins accomplissant le Thouaf en une ronde hallucinante qui ne cesse à aucune heure de la journée, si ce n'est pendant les courts instants des cinq prières; car les pèlerins ayant terminé leurs sept circuits sont immédiatement remplacés par de nouveaux arrivants. Aucun bruit n'étant produit par les pieds nus qui glissent sur ce marbre extraordinairement doux au toucher et plus luisant que la glace par suite des millions de pas qui l'ont foulé, on prendrait ces processionnaires pour des revenants ou des fantômes, enveloppés dans leurs suaires, sans les invocations qui jaillissent de leurs bouches et prouvent qu'ils sont encore de ce monde.

Ces invocations sont prononcées dans la langue arabe la plus pure et l'on pourrait, en se fiant à ses oreilles, s'imaginer que tous ces pèlerins appartiennent à la même nation, celle qui vit naître le Prophète.

Mais du premier coup d'œil on s'aperçoit au contraire que jamais un mélange plus étonnant de races et de castes ne s'est rencontré en ce monde. Ici, pas la moindre trace du barbare préjugé dirigé contre les peaux « colorées ». Des peaux aussi blanches que celles des plus pâles anglo-saxons voisinent, dans une parfaite fraternité, avec des peaux brunes, jaunes ou noires de toutes les nuances; des princes nobles et riches, de doctes oûlémas ou des savants initiés à tous les secrets de la civilisation moderne voisinent sans aucune morgue, dans une parfaite égalité, avec d'énergiques Bédouins

et de pauvres Soudanais. Et, à côté de pèlerins musclés, dans toute la force de l'âge, trottinent des enfants en bas âge, s'accrochant aux draperies de leurs parents, ou se traînent péniblement des infirmes et des octogénaires, s'appuyant sur leurs béquilles ou sur les épaules de leurs compagnons. Nous nous souvenons d'un vieil Hindou, pour le moins centenaire, dont le dos nu était plissé en tant de rides longitudinales que sa peau ne présentait plus aucune ressemblance avec une peau humaine; malgré sa taille ratatinée par l'âge, cet Hindou se mêlait courageusement à la foule qui le dominait, et il avançait à petits pas. Il est d'autres vieillards, hommes ou femmes, que leurs jambes ne peuvent plus porter; ceux-là sont promenés autour du Temple sur une sorte de brancard, tendu de cordes entrecroisées et porté sur la tête de deux nègres.

Dans le Thouaf, les deux sexes sont eux-mêmes complètement mélangés; et les femmes accomplissent le pèlerinage en grand nombre, avec une ferveur sans égale : Javanaises entièrement enveloppées dans des draperies aux brillantes couleurs, Moghrabines entièrement drapées de blanc, Bédouines, Égyptiennes, Syriennes, Caucasiennes, Turques, Bosniaques, etc..., drapées de noir et ne se différenciant entre elles que par la couleur du voile du visage ou par la façon de le porter : rouge chez les Bédouines, blanc chez les Bosniaques, recouvrant tout le visage chez les Syriennes et les Égyptiennes de la haute société, laissant paraître les yeux ou même complètement relevé, chez les femmes du peuple. Beaucoup d'entre elles, les Égyptiennes principalement, se groupent pour prendre à frais communs un Methouaf qui leur récitera les invocations et pour s'entr'aider au milieu de la cohue; et elles ne sont guère embarrassées pour s'y frayer un passage.

Ayant terminé notre Thouaf et profitant d'une légère éclaircie dans la foule, nous pouvons arriver jusqu'à la Pierre Noire et la baiser en récitant les paroles de repentir devant le Dieu Unique, qui doivent être prononcées en même temps. Cette pierre est bien telle que Burckhardt et Burton l'on décrite : placée à 1 m. 50 environ au-dessus du col, composée de plusieurs fragments soudés ensemble, noire avec quelques

reflets rougeâtres, luisante et extrêmement douce au toucher. Mais le cadre d'argent qui entoure la Pierre nous a paru beaucoup plus large et plus profond que la description de ces auteurs ne donne à croire; la tête du pèlerin qui baise la Pierre y disparaît presque tout entière.

Un gardien Nedjdi, la figure encadrée dans son Keffié de cotonnade rouge, est posté auprès de la Pierre pour maintenir un peu d'ordre dans la cohue qui se bouscule à cet endroit; et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer sa patience et sa force de résistance. Monté sur le chadzrouane, à gauche de la Pierre, en plein soleil pendant les trois quarts de la journée, il domine, seulement de la tête, la foule qui, à chacune de ses poussées, l'écrase contre le mur de la Kâaba sans que son visage témoigne de la moindre colère. Il tient à la main une légère badine en bambou, recourbée à la poignée, comme signe de sa fonction, mais il ne s'en sert point. Il est pourtant obligé d'intervenir à chaque instant pour faire circuler les pèlerins entassés et, pour ainsi dire, incrustés les uns dans les autres; mais jamais il n'a recours à la brutalité. Une fois pourtant nous l'avons vu perdre patience : un pèlerin, ayant enfoncé sa tête dans le cadre d'argent de la Pierre, refusait de la retirer malgré les réclamations des pèlerins qui attendaient leur tour. Alors le gardien Nedjdi, voyant que ses injonctions n'étaient pas écoutées, se baissa et plongea la main dans la tignasse crépue du pèlerin récalcitrant pour extraire sa tête du cadre d'argent. Mais ce geste, loin d'être accompli avec brutalité, fut accompagné d'un sourire bienveillant à l'adresse du pèlerin qui répondit par un même sourire.

Entre la Pierre Noire et la Porte du Temple et sous cette Porte même élevée d'un peu plus de 2 mètres au-dessus du sol, une rangée de pèlerins se tient debout, le corps appliqué contre la Kisoua, les mains élevées au-dessus de la tête ou agrippées au seuil de la Porte, dans des attitudes de suprême repentir.

Au moment où nous terminons le dernier tour de notre Thouaf, la Porte, en bronze damasquiné d'or et d'argent, de la Kâaba vient de s'ouvrir et, aussitôt, c'est une ruée de fidèles qui en tentent l'ascension. Le large escalier de cérémonie qui entraverait la circulation, est remplacé par une petite échelle

inutilisable, tant elle bascule sous les remous de la foule des dévots. Alors ceux-ci s'élancent, s'accrochent au seuil, raidissent leurs muscles pour s'élever, soulevés par leurs camarades d'en bas, attirés par ceux qui sont déjà parvenus en haut; les articulations se tendent à se briser et les visages contractés par l'effort se distendent et s'épanouissent lorsque le but est atteint.

La bousculade est inénarrable; mais, quelle que soit sa violence, jamais une injure n'est proférée, jamais un mauvais coup n'est porté, car les bénéfices du pèlerinage seraient annulés pour leur auteur; les pèlerins cherchent au contraire toutes les occasions de s'entr'aider en véritables frères.

L'âge et la faiblesse de l'un d'entre nous ne nous permettent pas une ascension de ce genre, et nous renonçons à visiter l'intérieur de la Kâaba, cette visite n'étant pas obligatoire. Il est d'ailleurs un endroit dont, suivant la Tradition, le sol est aussi Sacré que celui du Sanctuaire. C'est l'espace compris entre le côté nord de la Kâaba et un mur en arc de cercle appelé El Hatim. D'après la tradition, cet espace aurait jadis fait partie du sanctuaire lui-même et c'est probablement pour cette raison que les circuits rituels passent au dehors. Il renferme les tombes de Hadjar et d'Ismaïl et c'est au-dessus de lui que le Mizab d'or sort de la terrasse et déverse l'eau du ciel.

A l'exemple de nombre de musulmans, nous remplaçons nos prières dans l'intérieur du Sanctuaire par des prières en cet endroit sacré, rempli de pèlerins en extase. De même qu'au Moultazem, ils se collent à la Kisoua, les bras élevés très haut au-dessus de leurs têtes; les mains ouvertes, de telle façon que, depuis leurs genoux jusqu'au bout de leurs doigts, toutes les parties antérieures de leur corps soient en contact avec le Vêtement Sacré. Seuls leurs pieds et le bas de leurs jambes ne peuvent y parvenir, étant écartés par le Chadzrouane qui entoure toute la base de la Kâaba. La plupart d'entre eux étant en ihram, nus jusqu'à la ceinture, c'est un spectacle poignant de voir, à défaut de l'expression de leur visage caché entre leurs bras surélevés, les palpitations de leur poitrine soulevée par leurs soupirs de remords, et leurs supplications.

Quant aux femmes, elles sont prostrées sur le Chadzrouane; elles enfoncent leurs bras, leur poitrine et leur figure dans les plis du bas de la Kisoua, et leurs longues draperies noires, étalées sur le sol, semblent des prolongements du Noir Vêtement Sacré, recouvrant des formes humaines pantelantes, repentantes et suppliantes.

A la suite de ces milliers d'attouchements pieux répétés chaque jour depuis une année, tout le bas de la Kisoua est déchiré et ressemble aux franges d'un filet, et même, dans la partie supérieure entre l'inscription d'or et la terrasse, se sont produites quelques déchirures horizontales, laissant apparaître la doublure blanche du Vêtement Sacré.

Troisième vision de la Kâaba. — Nous revenons pour la prière du « Dhohor », c'est-à-dire de Midi, et il nous faut arriver longtemps à l'avance pour trouver une place à l'ombre des portiques ou de la tente que le roi Ibn Sâoud a fait établir tout le long des arcades. Les portiques regorgent de monde, tandis que la cour, transformée en une immense nappe de lumière incandescente, reste à peu près vide : le sol chauffé à blanc et les rayons acérés du soleil au zénith en interdisent l'entrée; les pigeons eux-mêmes craignent d'y poser leurs pattes rosées.

Et la Kâaba, ainsi isolée par ce cercle de feu, semble un sanctuaire inaccessible aux humains.

Le Vendredi, cette prière de midi est considérée comme la plus efficace des prières et nous tenons à y assister. Bien que partis plusieurs heures à l'avance, nous avons grand'peine à nous installer à l'ombre, au milieu d'une foule immense qui, cette fois, envahit la cour incandescente tout aussi bien que les portiques ombreux. Le sol de la cour a complètement disparu sous un manteau de cinquante mille pèlerins qui, à sa place, sont frappés par les feux solaires et font penser eux-mêmes à autant de rayons flamboyants, convergeant tous vers la Kâaba pendant les inclinations et les prosternations de la prière.

Et elle, la Kâaba, elle émerge de ces vagues de lumières humaines, transfigurée par un éclairage fantastique : les rayons du soleil au zénith, exactement perpendiculaires, glissent sur les quatre côtés du Vêtement Noir lequel,

de cette façon, ne se trouve ni dans la lumière ni dans l'ombre. Et le majestueux Cube Sacré, échappant aux lois de la Nature qui veulent que tous les corps reflètent des lumières et projettent des ombres, prend un aspect inconnu, phosphorescent, immatériel...

Nous qui avons supporté les chaleurs de l'été saharien à midi, en caravane, nous sommes épouvantés à la vue de tous ces fidèles qui se sont précipités dans une pareille fournaise et, la plupart, tête et torse nus!

Mais un sublime miracle se produit : l'ardeur de leur foi triomphe de l'ardeur du feu, et tous ou presque tous sortent indemnes de cette effroyable épreuve, tandis que, d'une foule qui aurait pris leur place sans être soutenue par leur foi, les trois quarts eussent été foudroyés en moins d'une minute par l'implacable insolation.

Quatrième vision de la Kâaba. — A la prière d'El Aser, c'est-à-dire de trois heures, l'ombre commence à s'étendre dans la cour; mais, de même qu'à El Madina, c'est la prière du Moghreb, c'est-à-dire du Coucher du Soleil, qui réunit le plus de fidèles.

Nous entrons comme d'habitude par la Bab el Omra; à gauche le portique est envahi par un groupe considérable d'Égyptiennes vêtues de draperies noires. Notre place favorite est dans l'angle nord-ouest de la cour; c'est d'ailleurs la place, où, suivant la coutume, doivent se tenir les pèlerins du Moghreb. Jamais, en aucun endroit, ni à aucun moment de notre existence, nous n'avons vécu des heures d'une aussi sublime extase : l'air est d'une limpidité inimaginable; une ombre diaphane et bleutée voile toute la cour devenue, pour ainsi dire, un parterre de créatures humaines; la draperie noire du Sanctuaire emprunte au couchant un reflet mystérieux et, derrière elle, le Djebel Abi Koubeïs, avec ses hautes maisons dominées par la blanche Mosquée d'Omar, passe par toutes les teintes que projette le soleil au moment de disparaître; non des teintes brutales, comme celles de l'Orientalisme pictural, mais des teintes d'une subtilité dont l'irisation de la nacre peut seule donner une idée; dans le ciel immaculé couleur d'opale, tournoient des centaines de pigeons, de martinets et de milans.

Sérénité sur la terre, sérénité dans le ciel, sérénité dans les cœurs des Croyants qui se pressent autour de la Maison Sacrée.

Combien sont-ils? Nous n'avons pas de moyen pratique pour évaluer leur nombre; mais nous ne serions pas étonnés si ce nombre approchait de cent mille.

De longs tapis à fond bleu pâle sont étendus sur le sol; nous y prenons place au milieu de Tunisiens, d'Algériens et de Javanais habitants de notre quartier; des Zemzemis circulent entre les rangs des fidèles, avec leurs amphores et leurs coupes en métal; nous buvons de l'eau du puits sacré et nous égrenons nos chapelets en attendant l'heure de la prière.

Et voici que les voix des Mouezzines descendent du haut des Minarets avec des modulations incomparablement mélancoliques et harmonieuses, pour nous appeler à la prière. Puis c'est la voix non moins pénétrante de l'Imam qui proclame le Tekbir : « Allah est le plus Grand! » Aussitôt, le silence devient absolu, et les cent mille Croyants debout, coude à coude, en longues rangées, élèvent leurs mains ouvertes à hauteur de l'oreille, puis ils les laissent retomber de chaque côté de leur corps ou sur leur poitrine, la main droite posée sur le poignet gauche; et ils récitent mentalement des sourates du Corane. A un second Tekbir, tous s'inclinent profondément et, à un troisième appel de l'Imam, qu'ils répètent en un léger soupir, lequel, sortant de cent mille bouches, produit une sorte de roulement semblable à celui d'une vague qui déferle, ils s'abattent tous, le front et le nez contre le sol et ils restent ainsi prostrés dans l'adoration du Dieu Unique, jusqu'à ce qu'un nouvel appel de l'Imam les relève de leur prosternation. Deux fois encore ils s'inclinent et se prosternent, et ils terminent la prière par un salut à droite et à gauche, à l'appel du Salam lancé par l'Imam.

Quelle grandeur et quelle poésie mystique dans cette scène de prière, pure de toute pompe mondaine!

Assurément, les grandes pompes religieuses attirent les foules en masse, dans les Sanctuaires; mais n'est-ce pas trop souvent au détriment du véritable sentiment religieux?

Ici, la prière étant annulée par la moindre des distractions, toute pompe est impitoyablement bannie. A part la très

courte proclamation de l'Imam : « Allah est le plus grand », servant à indiquer chacune des phases de la prière, le silence est absolu; tous les yeux sont baissés, et le croyant peut ainsi isoler son esprit de toutes les choses de ce monde, pour le consacrer exclusivement à la pensée du Dieu Unique.

Ici, le maximum de simplicité est réalisé, mais sans la moindre froideur, car, grâce au miracle de l'Islam, il est accompagné du maximum de poésie.

Ici, la richesse est dans l'union parfaite des cœurs devant l'Unité absolue d'Allah. Ici, toutes les sectes, tous les rites, tous les schismes, toutes les hérésies mêmes sont oubliés; seuls sont pratiqués les principes fondamentaux de l'Islam qu'aucun Croyant ne peut renier.

En quelle admirable communion nous sentons nos âmes, non seulement avec les âmes des cent mille pèlerins qui nous entourent, mais aussi avec celles des trois cent millions de Croyants de la terre qui dirigent leurs prières vers le Sanctuaire que nous avons devant nos yeux. Lorsque nous nous prosternons, il nous semble que les effluves magnétiques de leurs millions de prières passent au-dessus de nos têtes, pour aller se confondre avec nos propres prières, dans la Maison Sacrée d'Allah.

Quant à l'union des races, elle est facile lorsque l'union religieuse triomphe à un tel point des différences de sectes et de rites, et nous pensons que nulle part au monde on ne peut en trouver une manifestation comparable à celle-ci : des blancs à peau rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, qui auraient pu naître à Paris ou à Londres, et qui viennent du Moghreb, de l'Europe Orientale ou de la Syrie, voisinent avec des bruns de toutes les nuances, qui viennent de l'Inde, de la Perse, du Khoraçane, du Nedjed, du Yamen, de l'Iraq, du Natal, de Zanzibar, de l'Égypte, du Moghreb, etc..., avec des jaunes venus de Chine, de Java, de Sumatra, etc..., et avec des noirs venus du Sénégal, du Soudan, du Somaliland, etc..., et tous se rencontrent et se mélangent dans ce Temple avec une égalité et une fraternité parfaites. Et cela est la preuve que l'Islam est une religion universelle et non la religion des Arabes seulement, comme le prétendent les ignorants. Allah a dit à son Prophète : « Nous t'avons envoyé auprès de tous

les hommes sans exception, comme annonciateur de bonne nouvelle et avertisseur » (El Corane, XXXIV, 27) et c'est ce qui explique pourquoi nombre de « coloured men » cherchent dans l'Islam une égalité et une fraternité qu'ils n'ont pas toujours rencontrées dans le Christianisme tel qu'il est pratiqué dans certains pays d'Europe et d'Amérique.

Observations sur la ville de Mekka. — Le Sanctuaire de la Kâaba avait absorbé toute notre attention; nous allons maintenant dire quelques mots de la ville de Mekka.

La description consciencieuse de cette cité par le Suisse Burckhardt restant exacte dans l'ensemble, nous ne la recommencerons pas; nous nous contenterons d'indiquer les modifications qui se sont produites depuis son voyage, datant de plus d'un siècle, et nous ajouterons quelques observations personnelles.

Notons d'abord les observations qui s'appliquent à El Madina, en même temps qu'à Mekka.

Dans ces deux Villes Sacrées, aucune affiche aux couleurs criardes, aux figures grimaçantes, n'offusque les regards.

Aucune boutique de charcuterie, aucun débit de boissons fermentées, si dangereuses dans les pays du soleil, ne menacent la santé publique.

Et, exemple unique au monde : dans ces deux centres de pèlerinage, qui comptent parmi les plus grands de toute la terre, on n'entend résonner aucun tintement de cloches; on n'aperçoit aucune image ou statuette de sainteté; on ne rencontre aucun prêtre...

L'Islam est la seule des grandes religions n'ayant ni clergé, ni intercesseurs, ni sacrements; et, conséquence naturelle, le Croyant, ne pouvant compter que sur lui-même, se sent obligé à plus de piété, de foi et de repentir, pour le salut de son âme, que s'il se savait secouru par les prières de prêtres consacrés.

Depuis l'établissement du nouveau Gouvernement, la sécurité dans les rues est aussi parfaite que sur les routes; le vol y est inconnu. Les changeurs étalent des monceaux de pièces de monnaie sur des plateaux de cuivre, en plein vent, et ils s'absentent sans inquiétude; aucune pièce ne leur manquera à leur retour.

Le téléphone et la télégraphie sans fil fonctionnent à Djedda, à El Madina, à Mekka, à Taïf et même dans le Nedjed. La lumière électrique éclaire les Mosquées et les monuments publics. D'importantes compagnies d'automobiles couvrent les routes de leurs centaines de voitures et des dépôts d'essence sont installés dans toutes les stations importantes.

Lorsque, après avoir constaté l'inhospitalité du port de Djedda et traversé quatre-vingt-dix kilomètres d'un désert encore moins hospitalier, on arrive à Mekka, on demeure stupéfait à la vue de cette grande ville abritant soixante mille habitants environ, en temps ordinaire, et pouvant en abriter trois cent mille, en temps de pèlerinage.

Elle est bâtie dans une vallée étroite entièrement dénudée et entourée de tous côtés par d'effroyables déserts. Malgré ces énormes désavantages, ses rues offrent le spectacle d'une activité inimaginable; ses boutiques sont abondamment approvisionnées et son ravitaillement pour tous les besoins de la vie tient réellement du prodige.

Avec une pareille affluence de pèlerins et avec les cinq ablutions journalières de chacun d'entre eux, nous craignions de manquer d'eau. Or, nous en avons toujours en surabondance pour tous nos besoins et pour le lavage de notre linge et de nos vêtements. Mais aussi, quelle activité autour des puits! Il en existe un à quelques pas de notre porte, et il offre un spectacle peu banal, avec sa multitude de porteurs d'eau criant, gesticulant, et tirant les seaux ou les chargeant sur leurs épaules avec une rapidité fantastique.

Un de nos plus vifs étonnements est de constater la quantité incroyable de bois employé pour les milliers d'énormes moucharabiehs qui aèrent les maisons de cette ville, dans les environs de laquelle il ne pousse pas un seul arbre.

Un de nos amis, qui vient de construire sa maison en adoptant cette mode si saine et si agréable des moucharabiehs percés dans tous les murs, nous apprend que tout ce bois provient de Java. Au lieu de créer toutes les difficultés à leurs pèlerins et de ne les autoriser à partir que de façon à arriver les derniers, les Hollandais, gens pratiques, profitent de leurs pèlerins pour développer leur commerce. Leurs bateaux les amènent plusieurs mois d'avance et apportent en même temps des

quantités de ballots de marchandises. C'est ainsi que le commerce très important des deux Villes Sacrées est presque tout entier entre leurs mains.

Nous avons pourtant vu des marques d'autres nations; des cotonnades japonaises, des conserves de fruits américaines, etc..., mais, chose triste à dire, en dehors de quelques pneus Michelin, nous n'avons rencontré aucune marque française. Or, la France est une des plus grandes puissances musulmanes du monde.

Les maisons de Mekka présentent à peu près les mêmes dispositions et le même aspect que celles de Djedda et d'El Madina. Mais, la prospérité y étant plus grande, la plupart de ces maisons sont mieux bâties et plus luxueuses. Beaucoup d'entre elles possèdent un système de terrasses superposées et correspondant aux trois derniers étages, qui correspond parfaitement à certaines recherches des architectes européens les plus modernes; la profusion des Moucharabiehs, qui surplombent les rues et qui sont souvent de véritables œuvres d'art, leur donne un aspect très décoratif et très original.

Les objets spécialement destinés aux pèlerins, que l'on voit dans les boutiques, sont : des récipients de tous genres, pour l'eau de Zemzem; de beaux tapis d'Orient, et d'affreux tapis de prière (camelote hollandaise); des chapelets de toutes espèces; des livres religieux; des sacs de henné; du koheul et de petites fioles à koheul, en métal; des parfums; du mesouak en bois d'Irak; des bagues et des bijoux; des voiles hindous brodés de soie pour turbans, etc...

Les scènes de la rue ressemblent à celles de la plupart des villes orientales et nous ne pouvons nous attarder à leur description. Nous avons remarqué de jolis ânes blancs tatoués de dessins géométriques obtenus en rasant le poil par endroits, comme on le fait en Égypte. Plusieurs parties de leur corps sont teintes en orange vif, au moyen du henné. Nous avons vu quelques chevaux arabes de toute beauté; mais on en rencontre peu, en somme, à Mekka.

Les cafés, les restaurants sont du même genre que tous ceux du Proche Orient. Au-dessus de la porte d'une modeste gargote, voisine de notre demeure, nous lisons cette étonnante inscription : « Restaurant for gentlement » (*sic*). C'est la

seule inscription en caractères latins que nous ayons remarquée à Mekka. Toutes les affiches ou inscriptions des monuments publics, des boutiques, des compagnies d'automobiles, des dépôts d'essence, etc... sont habilement calligraphiées en caractères arabes, le plus souvent en blanc sur fond vert, et produisent un effet très séduisant.

Dans l'intérieur des maisons bourgeoises et chez les Methouafs, nous n'avons rien aperçu de remarquable en dehors de quelques riches tapis d'Orient et de cadres de glaces du style le plus baroque que l'on puisse imaginer : c'est un mélange de tous les styles depuis la Renaissance jusqu'à la Restauration, avec des moulures énormes, en pâtes bronzées. Nous avons retrouvé ces cadres partout, à El Madina, à Mekka et à Djedda, et, comme ils sont aussi lourds que fragiles, nous songeons à ce qu'il a fallu d'efforts et de précautions pour les débarquer dans les samboucks et pour les amener à destination, par caravanes, à travers le désert.

Des Musulmans de tous pays se fixant à Mekka, il en résulte que la population est extrêmement mélangée et que sa description nécessiterait une longue étude.

Le fait dominant qui nous frappe, c'est la puissance assimilatrice véritablement prodigieuse de la race arabe : au bout d'une ou deux générations, ces habitants venus de contrées si éloignées, et si différentes les unes des autres, sont complètement « arabisées ». On rencontre des Hindous qui n'ont plus rien d'hindou, hors quelques particularités de leurs traits, et même des Javanais dont les cheveux lisses et les yeux légèrement obliques révèlent seuls l'origine, leur teint lui-même ayant été, pour ainsi dire, « arabisé » par le soleil du Hidjaz.

En résumé, si, comme le prétendent les auteurs européens, les Adjens (c'est-à-dire les non-arabes) sont en plus grand nombre que les Arabes purs à Mekka (ce qui est discutable et difficile à vérifier), l'immense majorité de la population produit l'effet d'une population franchement arabe.

Du reste, par le Corane arabe, par les Hadits Arabes, et par l'imitation, dès l'enfance, des gestes et des habitudes du prophète arabe, cette assimilation se produit dans le monde musulman tout entier, de l'Atlantique au Pacifique. On a

l'impression d'un même peuple en dépit des différences de couleur de la peau, des yeux et des cheveux, et de la variété des traits du visage. En arrivant à Mekka, aucun membre de ces populations si diverses ne se trouve dépaysé.

Si l'on fait abstraction du sentiment religieux, le séjour à Mekka est assez pénible, malgré la beauté tragique de son paysage. On se sent étouffé entre les sombres montagnes de son étroite vallée; on ne peut respirer un peu d'air que le soir dans la cour du Temple. Et ce manque d'air rend la chaleur encore plus insupportable : nous nous rappelons deux nuits d'angoisse pendant lesquelles notre poitrine refusait de se dilater, bien qu'exposée toute nue devant nos moucharabiehs et aspergée d'eau sans discontinuer!

Le séjour d'El Madina, avec sa grande plaine et sa verte oasis, doit être plus agréable, et celui de Taïf, avec ses célèbres jardins et sa température aussi fraîche que celle de la Syrie, attire tous les Mekkois aisés dès que la saison du pèlerinage est terminée.

Un autre fléau de Mekka, c'est la poussière noirâtre qui reste toujours en suspension dans l'atmosphère, qui pénètre dans les narines et dans la gorge, et qui, jointe à la chaleur, provoque une soif inextinguible. Et malheur à celui qui cherche à calmer cette soif au moyen de la glace : il ne fait qu'aviver la brûlure de son gosier.

Un autre désagrément provient des moustiques contre les piqûres desquels on ne peut se protéger qu'en se voilant la tête et le corps tout entier, ou en s'enfermant dans des moustiquaires, c'est-à-dire en s'étouffant. Heureusement, aucune vermine, d'aucune espèce, n'aide les moustiques à troubler nos nuits. Nous n'en avons pas trouvé la moindre trace, bien que nous ayons couché sur des lits de cafés-gourbis et passé des heures sur les tapis des mosquées au milieu des pèlerins les plus dépenaillés. Et cela est d'autant plus étonnant que certainement bien des pèlerins en avaient emporté sur eux en sortant de leur pays. Est-ce aux ablutions ou au climat tropical que l'on doit attribuer la disparition de ces odieuses vermines? Peut-être au climat, car les mouches elles-mêmes semblent ne pouvoir vivre à Mekka, tandis qu'elles forment des nuages bourdonnants au-dessus des poissonneries de Djedda.

Comme en tous pays du monde, les mendiants sont bien désagréables dans le territoire sacré. Mais, si nous en jugeons d'après les descriptions de Burton, la mendicité a fortement diminué. Il en est de même pour le bakhchich que l'on considère comme une plaie de l'Orient, alors qu'en Occident il est pratiqué dans des proportions colossales sous d'autres noms. Ici, nous l'avons fréquemment vu refuser.

Les pèlerins se plaignent, souvent avec raison, de l'avidité de leurs Methouafs. Dans ce cas également un progrès sérieux semble avoir été réalisé. Lorsque les plaintes de pèlerins prouvent qu'un Methouaf a dépassé la mesure, le gouvernement le condamne à la restitution de ce qu'il a perçu en trop, et à une forte amende. Parfois même il lui retire l'autorisation d'exercer son métier.

Enfin la saleté des rues dont se plaignaient Burckhardt et Burton a presque complètement disparu; chaque matin des charrettes circulent partout, pour l'enlèvement des ordures.

Comme El Madina et Djedda, nous avons trouvé Mekka pavoisée aux fraîches couleurs verte et blanche en l'honneur du Malik Ibn Sâoud. Il vient d'arriver, suivant son habitude, il offre ce soir un dîner de cinq cents couverts aux notables présents à Mekka... [1]

ÉTIENNE DINET

EL HADJ SLIMAN BEN IBRAHIM

1. *Copyright by Hachette.* On annonce la publication prochaine de l'ouvrage, où l'ensemble des souvenirs des deux pèlerins sera réuni.

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Ce n'était pas la première fois que je retournais à la Comédie-Française depuis les temps lointains de mon adolescence. Ou bien j'avais dû assister à la déconvenue de quelque jeune auteur de mes amis qui avait fait des pieds et des mains pour placer son ouvrage au point le plus lumineux de Paris et qui, avec ahurissement, le voyait à la générale éteint, enseveli sous une interprétation funèbre[1]. Ou bien, j'avais poursuivi jusque-là une pièce de Porto-Riche qui, par malheur, n'était plus jouée sur le boulevard et que j'avais envie de voir remuer encore, si peu que ce fût. Ou bien même, j'étais venu sans y être obligé, poussé par une curiosité perverse et masochique, pour souffrir.

***

Dès l'entrée dans le vestibule, je suis saisi par de sinistres réminiscences. Les personnages du contrôle, les gardes municipaux me rappellent les pires sensations de l'enfant et du jeune homme : la rentrée d'automne au lycée, le jour du bachot. On respire une odeur d'administration, et la plus fade, celle de l'Instruction Publique. Des maigres ampoules qui ont remplacé les antiques becs de gaz tombe un éclairage morne sur des statues poussiéreuses. Je dédaigne un ascenseur dont le mécanisme ressemble à celui des norias ou des moulins à vent et qui soulève lentement quelques vieillards; je prends l'escalier. Des portraits enfumés sur les murs,

1. On me dit que M. Raynal a fini par retirer de la rue de Richelieu son *Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, la seule nouveauté qui, depuis la guerre, avait pu recevoir de notre troupe nationale un semblant de vie.

atmosphère de musée de province. Les ouvreuses ont le ton dédaigneux et excédé des fonctionnaires : il est vrai que c'est un soir d'abonnement et l'on ne me connaît pas.

J'entre dans la salle. Je ne regarde pas trop une décoration qui me fut si longtemps familière, tout cela est sous le signe du cossu, ce qui me déplaît le plus au monde. Je porte les yeux vers le plafond, mon seul espoir. Le plafond de Besnard? Ça me fatigue de regarder en l'air.

Premier coup d'œil sur le public : bien que je sois venu plusieurs fois, je suis dominé tout d'un coup par une impression aussi forte que si je n'avais pas mis les pieds là depuis l'âge de quinze ans. Qu'est-ce que ce monde étrange, inconnu? Où suis-je? A Paris? Ou dans quelle province? Mais cette province est-elle française? N'est-elle pas allemande? Car, enfin, cette dame-là au troisième rang, sommée de ce chignon lourd, incrusté de ces deux yeux ternes, est-ce la grâce parisienne? Ses deux demoiselles, les dents en avant, sont guindées dans des fourreaux de satin vert-d'eau. De ces jumelles, l'une est plus laide que l'autre, mais laquelle? Et ce monsieur qui porte sous les joues une paire d'immenses moustaches courbes aux pointes pommadées. Et, devant moi, cette vieille dame avec son fils. Ceux-là ne prennent jamais de bain; ils sont sales : le fils, à vingt-cinq ans, a les dents gâtées comme sa mère. Et elle lui a fait mettre un châle sur les genoux.

Je tourne de tous les côtés des yeux effarés, mais on frappe les trois coups. On joue un lever de rideau. J'ai oublié le nom de l'auteur, je ne me soucie pas de me le rappeler, pas plus que le titre de sa pièce. Le décor représente un salon Louis XVI meublé comme le sont les bureaux des ministres par le garde-meuble national; mais sur une chaise-longue somnole une dame habillée d'une robe qui de loin évoque la mode actuelle; l'action est donc de nos jours. Un monsieur entre; dès les premières répliques d'une exposition qui part du pied gauche et qui écrase énergiquement le mystère sous ses semelles réglementaires, je suis au fait : il s'agit d'amour. Mais non pas, comme on pourrait le croire, d'adultère. Le monsieur vient revoir la dame dont il a été l'amant, mais qui — Dieu merci — était veuve. Peu d'immoralité, beaucoup de commodité. Le

monsieur qui a plaqué la dame et s'est marié, ce dont elle a eu un grand chagrin, revient sur le théâtre de ses anciens exploits, poussé par un sentiment obscur que l'auteur peu à peu perce à jour : c'est la vanité du mâle. Il a cru découvrir, à une récente soirée de l'Opéra, — car les gens sur la scène comme les gens dans la salle sont les abonnés d'un de nos grands subventionnés, — qu'un de ses amis fait la cour à son ancienne maîtresse. Et il accourt; ce n'est pas pour l'empêcher d'entrer dans de nouveaux liens, mais il veut vaquer à sa propre succession. Il veut que son amie ne puisse songer à un autre que délivrée par lui-même des entraves du souvenir qui la retiennent encore. Ma mauvaise mémoire m'a débarrassé des sévères marivaudages qui s'en ensuivent : l'auteur avance à grands coups de hache réguliers à travers des complexités épaisses comme des câbles. Lecteur impénitent des romans de M. Paul Bourget, dans une heure d'audace il s'est essayé, selon les formes consacrées par le maître, à des variations sur un certain thème : la jalousie rétrospective de l'amant. Bref, la dame finit par avouer qu'elle a déjà tout accordé au successeur qu'on ne croyait que présomptif : colère comique du fat. Cela se termine dans un baiser de pardon mutuel, fort noble.

Tout le temps que dure cette fadaise, je m'agite avec inquiétude dans mon fauteuil. Suis-je si mal informé de mon époque? Y a-t-il donc encore quelque part sur cette planète des gens qui parlent de leurs affaires de cœur sur ce ton de solennel badinage? Des femmes qui baissent les yeux en avouant à un premier amant la chute qu'elles viennent de faire dans les bras d'un deuxième? Des rivaux qui s'observent à la lorgnette pendant qu'on joue *Rigoletto?* Et nos contemporains, pour communiquer entre eux, se servent-ils de ces phrases longues comme des *attendus* de justices, bourrées d'imparfaits du subjonctif?

Je me retourne vers mes voisins : ils approuvent d'un air entendu. Ils se reconnaissent, ils vivent comme cela. Les deux demoiselles en vert-d'eau sont fascinées par le nœud rouge que porte sur la hanche la considérable tragédienne qui joue le rôle de l'amante. Et le jeune homme au châle sur les genoux, qui a un « smoking » aussi étriqué que le veston de l'amant, peut le juger en connaisseur.

Ouf! c'est fini. Je me lève, je me promène dans les couloirs encombrés de gardes municipaux. Pourquoi y en a-t-il tant? Nous ne sommes plus aux mœurs de la Restauration. Ce public applaudit toujours et jamais plus ne siffle — sauf aux pièces politiques; et encore, ce ne sont certes pas les habitués qui organisent les chahuts. Je continue à observer cet inénarrable public qui se penche maintenant avec vénération sur des vitrines où sont étiquetés les souvenirs poussiéreux de la vieille maison. Et enfin, je comprends tout.

Il y a bien quarante théâtres à Paris. Mais Paris a six millions d'habitants. Quelle faune diverse et inconnue peuple ces immenses quartiers épars aux quatre points cardinaux! Que de provinces écartées! Les quarante théâtres se partagent cette clientèle profondément hétéroclite. Chacun a la sienne, qui n'est nullement celle du voisin. Les gens vont au spectacle selon leur quartier, leur âge, leur classe. Nulle communication, nul échange entre la Michodière et l'Odéon, entre la Comédie des Champs-Élysées et le Théâtre Antoine. Voilà qui explique la situation présente de la Comédie-Française. Cette scène dite nationale est fréquentée exclusivement par des bourgeois d'un certain milieu et d'un certain âge. Tous les gens que je rencontre ce soir forment un ensemble parfaitement homogène au point que ma présence y est ressentie comme insolite — je n'ai pas la Légion d'honneur à plus de trente-cinq ans, et ma cravate est d'une nuance inquiétante. Bourgeoisie moyenne ou haute, cossue mais sans éclat, — professions libérales et industrie, — qui se tient soigneusement à l'écart de l'époque, vieux messieurs et vieilles dames, avec des filles et des garçons à marier. Pas de jeunes ménages; ils sont ailleurs, ils ne sont plus forcés d'accompagner leurs parents à cette corvée régulière. Cette clientèle donne le ton au théâtre : elle sait ce qu'elle veut, on sait ce qu'elle veut. Si on prétend nettoyer ce recoin oublié, il faudra vider le théâtre de ce public qui monte la garde alentour, et le remplacer par un autre. Un nouvel administrateur, pour réussir, devrait amener avec lui non seulement ses acteurs, mais aussi son public. On ne peut pas espérer une cohabitation : le monsieur à la grande moustache, le jeune homme au châle, et les jeunes filles vert-d'eau ne

demeureront pas s'ils voient entrer les jeunes ménages qui fréquentent chez Jouvet ou Dullin; ils s'en iront avec M. Dehelly et M. Desjardins.

Et puis, il faudrait changer encore bien d'autres choses; gratter les murs, qui sont trop tristes et feraient fuir une nouvelle population; bouleverser le décret de Moscou, ce règlement avare qui d'avance rend impossible la tâche d'un administrateur à poigne et resserre dans le cadre mesquin d'une coopérative de petits fonctionnaires les artistes qui devraient être les mieux payés de France.

Et, enfin, il faudrait remonter à la source du mal et chambarder le Conservatoire qui, ne créant rien, conserve mal. La lumière d'un examen est artificielle et l'homme le plus intelligent devient bête du moment qu'il fait partie d'un comité.

C'est à l'administrateur, qui doit être un véritable directeur et un véritable chef de troupe, de choisir et de former des élèves, selon ses besoins.

***

Mais le rideau se relève. On joue *Tartuffe*. J'ai presque envie de pleurer : je me rappelle cette série de représentations extraordinaires données par Lucien Guitry au Théâtre Édouard-VII, peu avant sa mort. C'était sublime, il aura peut-être été le dernier acteur de génie capable de raviver la tradition. *Tartuffe, le Misanthrope, l'École des Femmes,* par Lucien Guitry, et la salle n'était pas pleine! J'y allais tous les soirs, je suppliais mes amis d'y aller.

Ce soir, le génie manque complètement. Mais, sans génie, on doit pouvoir vivre et faire vivre ce qu'on aime; il suffit d'un peu d'amour et d'intelligence. L'amour repeint tout à neuf, et l'intelligence masque les défaillances. On ne trouve même pas ces pis-aller dans cette vieille boîte.

D'abord le décor est triste, les costumes ne sont pas gais. Cela fait beaucoup, car quelque chose de morose descend dans la salle et de la salle remonte vers la scène. Et puis, il faudrait jouer le classique avec violence. Pour vaincre la distance du temps, le lointain des problèmes, il faudrait une folle anima-

tion qui transpose hardiment. Il est absurde de vouloir rendre actuel ce qui a eu son actualité il y a près de trois siècles. Il faut franchement sortir du temps et situer Molière, aussi bien que Racine, dans l'intemporel, dans l'éternel, *dans le rêve.*

Rien de plus vain que cette idée de couleur locale qui a été fort utile aux romantiques à une certaine heure, mais qui, à nous, ne peut faire que du tort. C'est l'erreur où est tombée encore, cette saison, mademoiselle Falconetti, en jouant Phèdre dans son théâtre de l'Avenue. Elle a étudié les costumes avec un déplorable scrupule historique. La Grèce de Racine n'a rien à faire avec la Grèce issue des fouilles et la problématique Mycénienne qu'elle nous a montrée — si belle qu'elle fût — ne pouvait parler le langage chrétien de Phèdre, sans nous faire grincer des dents.

Mais, pour Molière, la couleur locale XVIIe est aussi fallacieuse : les Russes ont bien compris cela, qui jouent tout maintenant, l'ancien et le moderne, dans des décors improbables. Seulement ils tombent dans un autre excès, dans un autre poncif : pour eux le décor futuriste est déjà stéréotypé et ils en respectent les conventions aussi bien que celles de notre trompe-l'œil séculaire.

Il y a deux ou trois barbons, dans *Tartuffe,* qui sont absolument insupportables. Quand je pense que M. Siblot était déjà vieux quand je passais mon bachot avant la guerre, et que M. Dehelly était déjà le folâtre jeune premier qu'il est encore aujourd'hui! Quant à M. Bernard, eh bien, je disais qu'on peut se passer de génie, mais encore faut-il un certain tempérament. Si Tartuffe n'est que lubrique, ce qui me semble une conception étroite et fausse, alors convient-il qu'il le soit avec violence, comme le comprend bien M. Alcover (au Théâtre Antoine). Ne parlons pas de M. Desjardins : le vieux colonel invité à dîner voudrait bien faire une citation classique, mais il mâchonne, il mâchonne désespérément. Mademoiselle Ventura se tient fort mal et va au-devant des hardiesses de Tartuffe, de sorte que la grande scène du IVe acte devient improbable. Je ne me sens d'indulgence que pour les deux jeunes premiers : au moins ils sont jeunes, s'ils sont un peu nigauds. Madame Dussanne est brave, mais elle crie dans le désert.

Non, tout cela est une honte. Cette comédie puissante, passionnée, inexorable, — qui campe Molière au premier rang des écrivains combattifs entre Montaigne et Voltaire, entre Rabelais et Diderot, — on nous en fait un lieu vague et mal éclairé, comme le couloir d'une maison abandonnée et hantée, où passent en désordre des interprétations fantômatiques qui vont en sens opposé et qui ne sont que des réminiscences perdues. Il faudrait un maître dans cette maison, qui y entre un beau jour par la grande porte, suivi d'une troupe obéissante et hardie comme une troupe d'assaut. On ouvrirait toutes les fenêtres, on ferait entrer l'air à flots. Mais la France a perdu le sens des grandes réformes, elle s'épouvanterait aujourd'hui devant un Colbert. Admet-elle même encore la satire?

***

Oublions ce cauchemar de sénilité et de décrépitude et allons où va la jeunesse.

Cette fois-ci ce sera à l'Œuvre, à l'Atelier.

A l'Œuvre, on revoit enfin Crommelynck, là même où il débuta et devint tout à coup célèbre avec *le Cocu magnifique* qui reste son chef-d'œuvre. Le long silence d'où il ressort, je ne sais à quelle raison il faut l'attribuer, peut-être au dégoût; car, il y a quelques années, à la Comédie des Champs-Élysées, *Tripes d'Or*, qui était une pièce difficile mais forte, a fait fuir le public parisien qu'un accent brutal met toujours en déroute. Aujourd'hui *Carine ou la jeune fille folle de son âme* reçoit un accueil plus soutenu, encore un tant soit peu effaré.

Mais, si cet accueil n'est pas meilleur, Crommelynck peut s'en prendre en partie à lui-même. Certes, sa Carine est d'une substance saine, d'une contexture robuste; mais, ce qui brouille le public avec cette œuvre de haute classe, c'est la langue dans laquelle elle est écrite et qui apparaît comme un défi.

Pendant un siècle, les Français ont essayé de sortir de leurs gonds classiques, de créer et d'aimer un style romantique — un style large et complexe, embrassant des effets divers, des contrastes, jouant hardiment de l'ombre et de la lumière. Ce style, auquel restent redevables tant de beaux livres, n'a pas donné grand chose au théâtre. Musset et Vigny ont fait un théâtre

exquis, mais ils n'avaient point une écriture aussi romantique que leur inspiration. Et, en revanche, le théâtre de Hugo, parfaitement fidèle à tous les canons formulés par lui-même, est indéfendable. (J'ajoute, aussitôt, pour ne pas me ranger parmi les détestables hugophobes, que j'admire ses romans et une partie de sa poésie, celle de la fin). Les mouvements engendrés par le romantisme, Parnasse et Symbolisme, n'ont jamais pu passer les feux de la rampe, sauf *Pelléas et Mélisande* — je parle du livret aussi bien que de la partition — qui prend aujourd'hui sa valeur définitive. Alors, on comprend que le public français, après tant d'échecs, se montre rétif devant toute reprise romantique. On regrette donc que la simple et vigoureuse charpente de *Carine* soit masquée aux yeux de ce public par ce qui lui paraît être des oripeaux superflus. On est près de souhaiter un rapport plus exact entre cette psychologie aiguë et précise et ces répliques qui, malgré les surcharges lyriques dont elles sont grevées, n'en sont pas moins emportées par le mouvement du drame qui est fort. Mais une fois qu'on a dit cela, il faut ajouter que c'est parfaitement vain. Car le style c'est l'homme, et pour changer le style il faudrait changer l'homme.

Crommelynck est flamand, et les Flamands ne peuvent pas s'accommoder de la sécheresse parisienne. Il en est de la littérature comme de la peinture flamande. De plus ils sont presque tous marqués d'une façon atroce par un pessimisme chrétien, forcené et grimaçant. Et ceci éclate d'autant mieux, qu'ils en semblent le plus affranchis. Un Flamand porte presque toujours, sous une forme religieuse ou laïcisée, un conflit violent entre la puissance de son tempérament et l'horreur des excès auxquels celui-ci l'entraîne. D'ailleurs, c'est le drame même de *Carine*, comme ce l'était du *Cocu magnifique*, mais je dis ceci avant tout pour qu'on remarque qu'il y a injustice à faire à un dramaturge, qui ne montre dans la construction de sa pièce qu'une énergie parfaitement sobre, grief d'une intempérance verbale qui est la rançon de la puissance de sa vision morale. L'outrance de Crommelynck est celle de tous les mystiques, et non seulement flamands. Dans tout mystique, il y a un réaliste; la force qui lui fait dépasser la réalité, lui fait peindre aussi cette réalité qu'il retrouve dans ses visions

avec une force surabondante. Témoins Huysmans, Bloy, Claudel, Jouhandeau, Bernanos.

Et inversement, dans maint réaliste ou naturaliste, il y a un chrétien halluciné qui montre l'oreille. Dans *Carine* comme dans *le Cocu*, je retrouve les obsessions d'un Camille Lemonnier et d'un Georges Eeckoud.

Mais si Crommelynck ne veut pas changer son style — et il aura bien raison — au risque de perdre la belle proie que serait pour lui le public parisien, pourtant fasciné par une puissance de conception et d'exécution qu'aucun autre auteur contemporain n'atteint, sauf Raynal, du moins il n'aurait pas dû confier le rôle de son héroïne à Marie-Louise Tellier. Madame Tellier est une artiste extrêmement sensible et vibrante qui rend à chaque pensée de l'auteur ses justes harmoniques, mais les théâtres dits d'avant-garde ne devraient pas tomber dans le défaut de la Comédie-Française et faire tenir le rôle d'ingénues par des femmes qui ne sont plus jeunes. Carine est presque une enfant, et toute la bonne volonté du spectateur s'use à la retrouver sous les traits d'une femme trop richement marquée par l'expérience de la vie.

Je ne vous raconterai pas la pièce. Je vous ai déjà dit que son développement est parfaitement sûr. Il faut aller à l'Œuvre pour en juger et jouir de cette marche concise et prompte. Sachez seulement qu'il s'agit du drame atroce de la fin de l'adolescence, quand l'éducation entre en contact avec l'expérience, quand l'idéalisme dont vit secrètement l'humanité et dont elle gave ses enfants se heurte à la réalité, à l'aspect immédiat des choses. Pour Carine, enfant, mariée à un mari enfant, l'âme et le corps ne sont qu'une seule chose. Son corps n'est pas encore distinct de son âme; dans ce baiser nuptial elle a donné son corps avec son âme à son mari. Et aussitôt après, autour d'elle, elle se heurte aux humains, tous estropiés. Pauvres humains qui s'en vont par la vie, âme d'un côté et corps de l'autre, irrémédiablement divisés, et gémissant de cette division et se révoltant contre cette fatalité et insultant aux sources chrétiennes d'où elle découle. « Mon âme gêne mon corps; je rejette, je nie mon âme. Je ne suis qu'un corps » hurlent-ils en chœur autour de l'oncle de Carine dont l'esprit satanique hante toute la

pièce. Satanique, donc chrétien. Il n'y a que des chrétiens dans cette pièce : d'un côté les deux amants qui se donnent l'un à l'autre, corps et âme, une fois pour toutes; et de l'autre toute la bande qui mène son sabbat dans le château de l'oncle et qui les assaille de son envie blasphématrice. Ceux-là sont des athées, c'est-à-dire des chrétiens retournés, qui ne haïssent Dieu — et son système double de l'âme et de la chair — que parce qu'ils y croient. Et il en est ainsi dans notre société, on y rencontre peu de personnes qui vivent naturellement et simplement en dehors de la conception religieuse de la vie. Et c'est bien compréhensible, puisque cette conception religieuse est l'expression même, en termes transposés, de la nature humaine.

M. Lagrenée qui joue le rôle du jeune mari, M. Berr qui tient celui de l'oncle, mademoiselle S. Maïs, qui paraît comme une jeune dévergondée, sont intelligents et ardents.

Je m'aperçois que je me suis attardé. J'aurais voulu vous parler de *Patchouli* de M. Salacrou, à l'Atelier. Mais on ne peut parler à fond de plusieurs choses à la fois; or, à quoi bon parler d'une chose, si l'on n'y mord pas. *Patchouli* est un ouvrage terriblement inégal, fort mal bâti, tout disjoint entre des intentions divergentes que l'auteur ébauche, oublie, reprend et emmêle sans jamais les accorder et les faire avancer ensemble. Pourtant la surabondance des thèmes qui est un défaut dirimant dans cette pièce prouve la générosité de l'auteur et doit faire attendre de lui une œuvre plus concentrée. Je suis décidé à louer partout où je la trouve la générosité de tempérament, parce que c'est la chose la plus rare en notre temps. Le rôle principal de *Patchouli* est tenu par un jeune acteur, M. Julien Bertheau, qui, encore novice, doit supporter une tâche fort lourde, mais qui m'a paru plein de promesses. M. Dullin, au cours d'un deuxième acte particulièrement maladroit et dispersé, peut difficilement déployer sa force de sarcasme.

***

Un mot encore sur le *Simoun* de M. Lenormand qui vient d'être repris au théâtre Pigalle. Il est agréable de voir sur cette scène, préparée avec un soin qui rend définitivement

grotesque le misérable aménagement de la plupart de nos théâtres, un ouvrage sérieux succéder aux ennuyeuses fadaises historiques de M. Sacha Guitry.

Le *Simoun* est décidément un drame d'une belle venue. Son développement paraît assez lent, mais le genre auquel il ressortit, et qui est celui de la fresque shakespearienne fragmentée en nombreux tableaux, commande cette lenteur, et la compense par ses avantages propres; une vraisemblance infiniment plastique, une grande souplesse dans l'enlacement des destinées. Le tact, voilà la qualité qui m'a frappé dans cette œuvre de M. Lenormand — et qui a été merveilleusement servie par le metteur en scène et la troupe. Et il en fallait vraiment beaucoup pour maîtriser la difficulté d'un double sujet : conflit de races et inceste. L'étude de mœurs est fine, sans cesser d'être accessible au public grâce à la variété des épisodes; le traitement du problème psychologique est délicat et humain. Il m'a semblé qu'au moment extrême du troisième acte, le spectateur le plus grossier ne pouvait être visité par une pensée basse qui lui aurait permis d'échapper par un ricanement à l'étreinte de la douleur.

Il faut dire que M. Lenormand est secondé dans sa tâche hardie par des artistes de premier ordre, M. Gémier d'abord. Je n'avais jamais vu celui-ci aussi sobre et aussi aigu. Ensuite il y a madame Dermoz qui a pétri une Aïscha extrêmement vraie, intime; elle a su faire quelque chose de secret de ce qui, pour une autre, n'aurait été qu'une silhouette clinquante. C'est une excellente artiste. Mademoiselle Jamois prend son rang; son cœur inspire et empreint ses interprétations d'une justesse de plus en plus irréprochable.

De toutes ces réussites individuelles, du succès irrésistible de l'ensemble, nous sommes évidemment redevables pour beaucoup à M. Gaston Baty, qui se trouve maintenant sur un chantier à sa taille, et va pouvoir mieux que jamais, avec Jouvet et Dullin, travailler à la rénovation du théâtre parisien, devenu, non sans raison, dans ces dernières années, la dérision du monde. Il ne faut pas que les bons continuent à payer pour les mauvais.

DRIEU LA ROCHELLE

TABLEAUX DE PARIS
ET D'AILLEURS

MARSEILLE. — Un yacht brûle ce matin dans le Vieux Port, un yacht dont les deux mâts dépassaient en hauteur tous les autres. Les voitures, rouge et cuivre, qu'une échelle inclinée domine, amènent des pompiers aux sons martelés de cette trompe, la même à peu près en tous lieux, qui frappe au cœur les indifférents et leur fait lever le front et les yeux : le feu, *le feu*, LE FEU.

Une lampe à soudure autogène a enflammé et fait sauter le moteur. En un instant l'intérieur des cabines a flambé. Ce yacht fut jadis construit par l'empereur d'Allemagne. Il est l'un de ces *Météors* que Guillaume II envoyaient aux régates de Cowes se mesurer aux Anglais. Dans le port de Marseille, il voisine avec un autre, dont les propriétaires, qui vont bientôt prendre le large, sont à bord. Les deux yachts étaient même si solidement amarrés l'un à l'autre qu'il devient dans la panique impossible de les désunir.

Une jeune femme se trouve bientôt sur le quai, vêtue de mousseline rose dans un manteau de fourrure, les pieds nus dans des mules d'argent. Et les pompiers sont les véritables hommes de l'équipage sous les lambeaux calcinés de la grand' voile qui a flambé comme une torche, devant le ciel rose du matin... Un service d'ordre s'efforce de contenir les curieux.

Un peintre dont l'atelier est voisin recueille la propriétaire aux mules d'argent du yacht non incendié, mais *jumelé* à celui qui brûle. Il va lui offrir, avec un abri momentané, une tasse de thé dont elle a grand besoin pour se réchauffer, tandis que

son mari continue à suivre et à encourager les efforts de l'équipage pour détacher le bateau menacé de celui dont les pompiers noient la cale.

Peu de temps après, l'incendie est éteint. L'ex-*Météor* offre un pont lamentable où nous admirions, hier encore, ce grand luxe des bateaux de plaisance, une implacable netteté, une propreté si méticuleuse qu'elle appelle la caresse et que l'on voudrait poser la joue sur ce bois poncé ou verni, et faire les ornements d'une chambre consacrée au voyage de ces cuivres, de ces cordes qui semblent sortir d'une vitrine, à l'instant.

Il est près de midi lorsque, d'une rive à l'autre du *Vieux Port*, sur ce grand quadrilatère d'eau qui reflète, pareillement vivants et fraternels, les visages du Présent et du Passé, nous naviguons conduits à la rame par un vieil homme penché debout et qui a l'air dans le rayonnement du printemps, d'un Neptune de Dignimont. Car, en ce début de janvier, c'est le printemps, cette année. Les platanes — solide et centenaire parure de Marseille, — se couvrent de bourgeons. Les branches gris beige prennent sur l'azur un relief qui est l'une des plus chères beautés de ces villes souriantes de la Provence, claires et bleues, qui ont fait à la France un berceau latin.

... Nous regardons les grands mâts de l'ancien *Météor* calcinés à la base, la coque souillée, le pont bouleversé et noirci, sur lequel, à la place de marins, se tiennent des pompiers coiffés d'un casque... Mais la ville est si vaste autour du *Vieux Port*, le soleil si chaud, l'ombre si fraîche, tant d'êtres humains passent, — et brûlants de ce sang méridional qui en absorba tant d'autres, — que nous tournons la tête... Pour ne plus regarder que ce qui vit, entraînés par notre rameur vêtu de bleu, le nez grec, les yeux andalous et qui est comme le symbole de la ville, avec son vieux visage neptunien sur un corps de nervi.

***

Madame Antonin Poncet. — La princesse Bibesco me disait hier à table, dans une de ces conversations d'assiette à assiette, si l'on peut dire, auxquelles les voisins ne prennent point part :

— C'est un profond chagrin pour tous ses amis. Deuil de l'abbé Mugnier, deuil de Paul Valéry... Une perte pour nous tous... Mais songez aussi, combien d'autres, alentour : deuil de Stéphane Boudin, chez Jansen, deuil de Gladys, chez Reboux, deuil de Madeleine Vionnet... Elle était la *cliente difficile*. Elle n'acceptait pas ce que l'on donne aux autres, elle discutait, elle possédait l'amour du mieux : le goût, c'est elle qui l'imposait.

Et nous avons fait silence.

Ce silence, après lequel, pendant un temps, tout entretien expire comme une dernière vague sur la grève, que de fois je l'ai surpris depuis mon retour à Paris dans une conversation sur la mort subite de madame Antonin Poncet.

Il est beau d'être regretté par des silences!

Plus émouvant que par des exclamations ou des cris.

Lorsque, en les évoquant, notre esprit cesse de recevoir des images, que notre voix se tait, les morts sentent passer dans leur noir empire un ancien mais tiède parfum de la vie... Je veux l'imaginer pour cette femme à qui les vivants étaient si chers que, dans la crainte qu'elle lui échappât, la mort voulut nous la reprendre d'un coup.

Madame Antonin Poncet, ce nom dans quelques lustres ne viendra plus dire, sans doute, à ceux qui ne l'ont pas connue ce qu'elle représentait, dans un monde d'ailleurs volontairement restreint, pour une élite.

J'emploie ce mot à dessein. Elle avait le goût de la sélection, en effet, de l'élite. Elle n'était pas une « cliente difficile », selon le mot de la princesse Bibesco, pour ceux seulement qui collaboraient à sa maison ou à ses habillements. Elle l'était pour ses amitiés. Elle possédait au plus haut point, et sans snobisme, le sens des valeurs. Elle n'était pas de celles qui invitent pour faire nombre. Je ne pense pas que ce fût même par préméditation, car elle était toute d'instinct, et l'artificiel ne tenait pas à ses yeux. Aussi pouvait-elle sans crainte convier ses amis. Ils venaient. Ils étaient là, dans ce salon blanc, dans cette salle à manger blanche, dans ces pièces qui évoquaient une feuille de velin sur laquelle le pinceau d'un aquarelliste eût posé quelques touches légères, légères, mais où jamais une phrase ne semblait avoir été tracée.

Les invitées étaient de la meilleure qualité. Nul n'eût trouvé à redire, jamais, sur le choix qui en était fait, semble-t-il, si aisément, que les omissions ne pouvaient être que définitives et justifiées.

Elle était *moderne*, comme elle était, *de Paris* cette femme d'un chirurgien célèbre, membre de l'Académie de Médecine, qui avait passé la première jeunesse à Lyon. Elle s'y était longtemps sentie prisonnière, dans un magnifique appartement d'une place qui porte aujourd'hui le nom de son mari.

Comme bien des Lyonnais, elle ne respirait qu'à Paris.

Elle était de toujours, comme se montrent seulement les êtres d'essence supérieure du point de vue *vivant*. Elle abordait directement les gens et les faits. Elle ne pensait pas qu'elle pût dissimuler ses impressions ou ses jugements. Le Dix-Huitième siècle l'avait léguée au nôtre, pour prolonger cet esprit frondeur, indépendant, mais de bonne compagnie, qui ne jugeait pas nécessaire pour tout dire ou penser d'endosser un déguisement vulgaire. Elle était d'une solide et ancienne bourgeoisie de l'Ain, de Bellay, à cinquante kilomètres seulement du Ferney de Voltaire. Et la propre petite-nièce de Brillat-Savarin. La propriété où elle avait passé l'été n'avait point quitté sa famille depuis quatre cents ans. Ce n'est pas elle qui le disait, certes, car elle ne se vantait de rien. Elle se contentait de transformer, d'embellir, de « roder » l'arête d'une colline pour recevoir plus d'air et de transformer des vignes en terrasse pour y voir fleurir des rosiers. Mais en elle se retrouvaient toutes ces filiations et ces voisinages où l'on devine toujours l'ordre dans la fantaisie.

A Paris, elle ne disait pas : — Venez déjeuner avec Paul Valéry, ou avec l'abbé Mugnier, ou avec la princesse Bibesco, ou la princesse Lucien Murat; elle ne faisait pas *to meet*, elle ne citait pas tout de ce que la comtesse Joachim Murat avait pu dire de brillant la veille, dans une escarmouche avec M. Olivier Taigny; elle n'annonçait à l'avance ni madame Jean de Castellane, ni M. Jules Cambon, ni M. Paléologue ou M. Abel Bonnard; elle ne répétait point ses conversations avec M. Paul Bourget ou M. Philippe Berthelot; mais ils étaient tous là, comme y étaient la baronne de Brimont, cette nièce de Lamartine, et la comtesse de Durfort, née Chateaubriand;

ou la comtesse Gabriel de la Rochefoucauld, née Richelieu.

Devant le jardin vert et rectiligne de la rue de Tournon, dans l'appartement blanc, sur le tapis blanc, les groupes se formaient sans peine. La voix de madame Poncet, qui révélait tout ce qu'il y avait en elle d'ardeur pour ses amis, s'écriait : « Monsieur l'abbé! » ou : « Monsieur l'ambassadeur! »

Et puis, elle vous prenait la main et ses yeux bruns vous regardaient dans les yeux.

— Vous, vous avez quelque chose!... Il faudra me dire ça!...

Elle était ce que la plupart des femmes qui se piquent d'être encore des maîtresses de maison ne sont plus : *un trait d'union*, un lien vivant entre les êtres. Elle donnait de soi. Un ami diplomate me disait un jour, en sortant de chez elle :

— Voilà une maison dans laquelle les gens ont le sentiment d'être plus intelligents lorsqu'ils s'y trouvent... Mais le plus surprenant, c'est qu'ils en donnent aux autres l'impression!

Cela, c'était *le miracle Poncet.*

Elle riait de l'hommage qu'on lui faisait d'être moins sot auprès d'elle. Mais, comme elle aurait craint de paraître bas-bleu ou intellectuelle, elle s'écriait, aussitôt, qu'elle avait vu des horreurs dans la journée chez les couturiers.

Cet été, vers la mi-juin, entre un retour et un nouveau départ, à ce moment de l'année où il est bien difficile de vivre à Paris en restant chez soi, elle m'avait dit au téléphone :

— Vous ne partirez pas sans m'avoir dit au revoir!

Mais elle faisait des courses et des visites sur la rive droite. Je déjeunais près de l'Étoile. Nous avions convenu de nous retrouver, vers quatre heures, dans le hall d'un hôtel de l'avenue Kléber. C'était l'été, et c'était le décor de la pièce, si infiniment triste et joyeuse, de Maurice Bourdet, *le Sexe faible.*

Nous nous étions réfugiés dans un coin de fenêtre donnant sur l'entrée des voitures. Des véhicules chargés de malles succédaient à des Rolls et à des taxis. Auprès de nous, des célibataires ou des couples demeuraient encore allongés près de leur tasse à café vide, tandis que des jeunes filles, qui parlaient sud-américain, déjà se préparaient à des collations luxueuses, rudimentaires et tarifées.

Madame Poncet me blâmait de partir encore... Et puis elle

avoua qu'*elle en avait assez*, elle aussi. Nous parlâmes bien vite de tout, pendant une heure, entre des sacs de chez Hermès et des plaids de Rodier, dans ce va-et-vient sinistre et futile, qui fait page de réclame de revue illustrée.

Nous avions l'impression d'être nous-mêmes des photographies pour l'*Illustration* ou pour *Vogue*. Ce qui la fit rire. Et puis il fallut cesser de s'occuper du prochain, des livres nouveaux de Morand et de Giraudoux, de madame Gladys de chez Reboux, de Stéphane Boudin, de Valéry et de la jolie maison de Culoz, pour nous dire au revoir.

On fit avancer sa voiture devant ce perron où venaient de passer des bagages et des gens aux cheveux si noirs et si blonds... Je demeurai sur les marches, comme si j'eusse été moi-même quelque voyageur. Elle me dit adieu de la main. Les yeux bruns, le vivant sourire... Je ne sais quelle prescience me remplit de mélancolie. Nous étions bien deux voyageurs... Et qui ne devaient plus jamais se rencontrer sur les chemins du monde!...

***

Le Voyage d'Amérique. — Dix jeunes gens, cinq jeunes filles ou jeunes femmes. Un bureau, à l'*Intransigeant*. Une table avec une nappe, des verres, des gâteaux. Le groupe de ces quinze devant une porte grise est animé.

Dans une vaste pièce voisine, séparée par un couloir, trente-cinq ou quarante personnes. Une plus grande table, avec des verres plus nombreux et davantage de pâtisseries... Mais les mouvements sont moins vifs. Moins d'inquiétude ou d'impatience sur les visages. Dans cette salle, *on* est « arrivé ». Dans l'autre, *on* voudrait « partir ».

Un journal américain, *The Comet*, offre un mois et demi de voyage aux États-Unis à un jeune homme et une jeune fille français. Notre confrère d'Amérique a demandé à *l'Intransigeant* d'organiser le concours et de réunir un jury français, pour faire le dernier choix entre les meilleurs candidats.

Ceux-ci devaient envoyer une lettre à *l'Intransigeant* et répondre à deux questions : « *Pourquoi je voudrais visiter les États-Unis* », et : « *Quel est, selon moi, le trait de caractère le plus frappant du peuple américain.* »

Six mille deux cents candidats ont répondu. Le jury est composé du ministre de l'Instruction publique, M. André François-Poncet, du président du Conseil municipal, le comte d'Andigné, du recteur de l'Université, de MM. Jérôme et Jean Tharaud, la princesse Lucien Murat, de M. André Maurois et de M. René Baschet, de la comtesse de Noailles et de madame Colette, de M. Marcel Prévost et de M. Paul Morand, de madame Lucie Delarue-Mardrus et de M. Henri Lavedan, de M. Fernand Divoire et de M. Scapini, le jeune député aveugle, apôtre des anciens combattants, qui voit tout avec l'âme, comme Lemordant, et qui dira tout à l'heure, après la sortie d'une des candidates :

— C'est le premier sourire que nous ayons *vu!...*

Madame de Noailles se prodigue, avec quelle grâce spontanée, quel entrain.

— Savez-vous danser, monsieur? — interroge M. François-Poncet, en souriant et prouvant par cette demande une grande subtilité.

— Savez-vous monter à cheval? — Cette question est posée par madame Lucie Delarue-Mardrus.

Alors, comme, avant le candidat présent, la candidate qui vient d'être élue, mademoiselle Antoinette Denizot, a les cheveux couleur d'épi de blé, et que les deux vainqueurs du tournoi voyageront pendant deux mois, de compagnie :

— Aimez-vous les blondes, monsieur? —demande madame de Noailles.

On rit. Mais M. Guy de Longevialle, le candidat, ne se démonte pas, et, se retournant vers l'auteur de *l'Ombre des Jours* :

— Oui madame, lorsqu'elles sont jolies. Les brunes aussi, — ajoute-t-il aussitôt.

J'imagine, non sans plaisir, ce jeune Français répondant avec le même à propos, à cinq ou six questions simultanées, aux interwiewers qui guettent les débarquements à New-York, car à propos de l'équitation il a répondu :

— Je crois que c'est à peu près la seule chose que je ne fasse pas trop mal.

M. Guy de Longevialle ira aux États-Unis. Dès qu'il eut répondu en anglais aux interrogations du directeur et la

directrice de *The Comet*; qu'il eut riposté avec une vivacité qui évoque, dans un tir forain, un adroit tireur armé d'une carabine qui casse des œufs à la suite, sans les manquer; dès qu'il eut prononcé quelques mots, j'ai compris que ce candidat recueillerait les suffrages; il est entré à l'École des Mines, puis seizième à l'École Polytechnique, ce qui permet à M. Marcel Prévost de le traiter de cher camarade... Mais, moins heureux au tir à la carabine, c'est-à-dire à la riposte, serait-il choisi?

M. Léon Bailby, à qui l'on doit tant d'initiatives et qui se trouve sollicité par ce qui est de son temps, plus que ne le sont apparemment trop de confrères, pour qui rien n'existe en dehors de la politique, M. Bailby essaie de faire valoir les qualités de chaque réponse et les mérites des candidats qui lui sont présentés. Il s'avance spontanément au devant d'eux, moins encore pour les accueillir que pour leur dissimuler les premiers regards du jury, éviter aux jeunes filles le vertige que cause l'entrée dans une salle curieuse et pleine. Mais je remarque combien peu, — de l'un ou de l'autre sexe, — sont réellement intimidés.

Il faut aujourd'hui, pour réussir, — et avant tout — de l'audace. Je ne m'en suis jamais si bien aperçu que cet après-midi. Ceux qui, dès l'adolescence, se sont enhardis à jouer sur le théâtre du monde comme de jeunes comédiens, garderont longtemps sur les autres un réel avantage. Le temps présent subit plus que jamais, des deux côtés de l'Atlantique, le prestige du comédien : un homme, une femme comptent peut-être davantage par les qualités physiques que morales dans tout ce qui représente l'activité humaine. Témoin les héros de l'écran, jusqu'ici muets. Ce qu'on pense, ce qu'on écrit doit d'abord surprendre. Mais ce qu'on *est*, physiquement, doit imposer, à l'instant. Il faudrait apprendre la diction et à entrer en scène dans les lycées. Plus que la tendre botanique cette science est nécessaire.

... Je vote pour M. de Longevialle. Envoyons aux Américains un jeune Français qui parle et qui entre bien en scène...

Et puis, je songe en écrivant, à tous ceux qui sont doués, qui ne s'expriment pas avec adresse.

Mais je réfléchis, aussitôt, non sans plaisir, que ceux-là n'ont

peut-être pas fait le concours et ne tenaient que médiocrement à entreprendre le voyage d'Amérique!...

***

ROMANTIQUES. — A la Bibliothèque Nationale, dans la grande galerie que M. Roland Marcel a fait restaurer et donner aux expositions, nous trouvons cet après-midi *le Romantisme.*

Manuscrits, éditions originales, reliures, illustrations, lettres, autographes, cette exposition nous montre, après l'épopée napoléonienne, le règne de l'homme de lettres, du diplomate et de la dame qui restait chez elle, afin d'y faire venir les beaux esprits.

Pendant la Révolution, le Directoire, le Consulat, il n'exista pas, il ne pouvait pas exister de vie de salon. L'Empire ne fit renaître qu'un horaire pompeux, d'apparat, certainement sinistre, où tous les yeux ne fixaient qu'un même personnage. Devant un maître au front chargé de ténèbres et d'éclairs, mais qui n'aurait jamais dû songer à vouloir improviser une cour. Cette fascination, bien que justifiée, paralysait tout autre sentiment. Les événements se succédaient alors avec tant de rapidité, dans une succession de bruits si divers et assourdissants, que le calme nécessaire à la conversation et à la paix de l'esprit ne se fit point.

Les femmes *nouvelles* de l'Empire sont sans aucune intellectualité. Ce sont des filles de la Révolution. Elles n'ont pas été élevées. Ou comment l'ont-elles été? Avec leurs quinze ou vingt ans, au temps de Barras? Elles se soucient peu de littérature. Elles sont habituées à entendre sonner des éperons et le cliquetis des sabres leur est plus intime qu'un sonnet.

Les femmes, les sœurs de l'Empereur, les maréchales, ces duchesses et ces baronnes d'hier, *campent,* mais ignorent l'intimité, la stabilité.

La Restauration s'appuyant sur la diplomatie plus que sur les armées, les cercles se reforment, les irréductibles sont revenues, après un long temps d'émigration. Les salons retrouvent, avec leur raison d'être, leur ancienne activité. Ceux qui pensent et écrivent forment le noyau de cette pulpe nouvelle. Ils vont devenir des lions par réaction contre les

militaires — dont on abusa. Les sirènes des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré deviennent *romantiques*, sans bien savoir ce que c'est que le romantisme.

Mais, comme l'écrit si justement M. Émile Henriot, le sait-on bien, même aujourd'hui?

Elles furent *romantiques*, ces trisaïeules, parce que la femme est essentiellement opportuniste, et qu'elles avaient le désir d'hommes sans épaulettes ni éperons, qu'elles voulaient, sous de jeunes mentons, des cravates de batiste, des bas de soie, et des escarpins à la place des bottes, qui les avaient si longtemps talonnées, et parce qu'elles aimaient oublier, dans d'imaginaires odyssées, ces exploits de Napoléon qui avaient assourdi leurs jeunes oreilles.

Ainsi, par réaction contre la guerre, nos contemporaines, pendant les périodes *cubiste* et *dada*. Elles ont recommencé les romantiques, mais en coupant leur cheveux aussi courts que ceux des jeunes hommes, lesquels s'étaient mis à les porter très longs, toujours en réaction de la guerre, sans doute, pendant laquelle ils étaient tondus.

Tout est en ce monde histoire de réaction, de contradiction — de *rétablissement*, si vous préférez!

Ce samedi dans la journée, les visiteuses paraissent en bien plus grand nombre que les visiteurs à la Bibliothèque Nationale. Elles empêchent d'approcher de la vitrine d'Alfred de Musset. Alfred de Vigny, au contraire, a presque l'air de faire le vide autour de la sienne, malgré les lettres à madame Dorval.

On devine que les jeunes femmes penchées sur la vitre de Musset voudraient avoir apporté une rose et l'y effeuiller. Il leur a été dur, mais elles le firent beaucoup pleurer et il pleurait bien. Il pleurait en alexandrins divins. Et puis il a pleuré jeune. Les larmes des hommes mûrs laissent les jeunes femmes indifférentes. Au contraire, les larmes de vingt ans sont une fontaine où elles aiment tendre leur petit mouchoir comme vers ces gouttelettes d'eau de Cologne que l'on voyait couler, au magasin du Louvre, lorsque j'étais enfant, rayon de la parfumerie. Je n'ai pas oublié le bras tendu de ma chère nourrice, — j'avais déjà sept ans, — pour recevoir sur son mouchoir une de ces larmes parfumées, dont il y avait tout un litre sur la toilette, à la maison!

Ce qui est un amusement pour ces mêmes visiteuses, c'est de comparer les écritures. Les petites pages couvertes d'une calligraphie microscopique de Théophile Gautier. Les in-quarto de Victor Hugo, qu'on nous dirait déjà livrés par les siècles.

La nuit errait dans Ur et dans Gérimadeth.

On imagine la bibliothèque du docteur Faust!

Aquarelles, lavis, signes cabalistiques, barbouillages gigantesques sur un feuillet de lettre, — obscurités à la sépia qui sont les plus épaisses ténèbres que navigateur ait jamais vues se dresser sur la mer. Ce génie a le pouvoir de l'épouvante. Mais, comme il est Victor Hugo, son épouvante s'élucubre entre Satan et Dieu. Nous ne sommes pas encore au *Grand-Guignol.* C'est ce qui sauve et préserve le romantisme, — et le met en parallèle avec le siècle de Louis XIV.

Le Dix-Huitième est tout différent et s'apparente plus au Seizième qu'à ceux qui le précèdent et le suivent.

Cette alternance est curieuse à observer. Elle est moins arbitraire qu'elle pourrait le paraître à première vue.

Le Dix-Septième siècle a créé la règle, le Dix-Neuvième la fuit. Mais ils se rapprochent dans un même bourgeoisisme olympien. Sous Louis XIV, c'est le roi qui est Jupiter, et son entourage bourgeois. En 1830, c'est le roi qui est bourgeois, et Victor Hugo et les siens olympiens. Mais, grande parenté.

De même, entre le siècle des Valois et celui des Encyclopédistes.

Les meubles de la Renaissance, grêles et luisants, ornés de frontons et de dieux, sont beaucoup moins éloignés que le *Boulle,* du siège à colonnettes cannelées de la seconde partie du Dix-Huitième siècle. Un de ces deux temps a Montaigne, l'autre Rousseau. Le goût du vrai les rapproche.

Le *romantisme* de 1830, comme le *classicisme* du Dix-Septième siècle, ont horreur de la vérité nue.

Cette exposition n'est pas une réunion d'objets d'art ou de bibelots, les peintres eux-mêmes n'y occupent pas de place, sinon comme illustrateurs — Nanteuil ou Johannot. — Il faut le regretter. Les richesses que renferment les vitrines sont si grandes qu'on eût aimé retrouver sur les murs quelques portraits, tout au moins l'équivalent dans la peinture de ce

que les lettres ont fourni. Et la surface n'était point mesurée!

Mais, dans la préface du Catalogue, M. Roland Marcel explique l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'exposer à la fois Delacroix et Ingres, Chenavard et Devéria, Gavarni et Alfred de Dreux, Scheffer et Chassériau, etc. De même, Daumier, qui n'est que peu représenté par le drame de la rue Transnonain, du 15 avril 1834.

Comme on eût aimé voir, à la place de ces immenses tapisseries provenant du Garde-Meuble, quelques Corots d'Italie, après un manuscrit de Chopin ou une reliure à la cathédrale!

La reliure romantique émerge de ce temps avec une rare splendeur. On demeure bien surpris de l'indifférence où elle fut si longtemps tenue. Ce qui est une raison de plus de pester contre la mode. A la réflexion, cependant, il faut reconnaître que l'engouement pour le XVIIIe siècle permettait, dans l'ombre, à certains amateurs de rassembler les Vincent, les Sylvestre, les Simier, les Thouvenin, les Muller (son successeur), Giroux et d'autres. C'est ainsi que MM. Mayer-Bléneau, Robert Schumann, Armand Dorville, Pol Neveux et, surtout, M. Henri Béraldi ont composé d'éblouissantes collections, qui peuvent rivaliser avec les spécimens de Grollier, du Seuil, etc.

On retrouve à cette exposition le ton d'une époque de la France, en ce sens qu'elle se résume par le souvenir de très grandes et de très petites choses. Des romances et des tragédies... Des héros et de gentils cuistres pommadés. Des influences de partout, celle de l'Allemagne et celle de l'Espagne, des influences toujours. Et, toujours, on ne sait quoi d'authentique, de pur, sans alliage, après tant de mélanges, et qui laisse le nom tout pur, comme les couleurs du drapeau : Mérimée, Hugo, Balzac, Gautier, Barbey-d'Aurevilly, Vigny, Sainte-Beuve, Lamennais, Béranger, Lamartine, Alfred de Musset, Dumas, Casimir Delavigne, Michelet.

Qu'importe qu'on en oublie, leurs noms ne sont pas moins purement français que ceux-là.

***

PÉNICHE. — Il pleut sur la Seine, avec une si violente intensité, des premiers plans striés de gouttes si épaisses

et drues que l'on songe à ces averses de cinéma, auprès desquelles le Déluge serait anodin. Début de février. Sept heures du soir. La berge.

Au-dessus de nos têtes, sur le quai, le long du Louvre obscur, passent des tramways et des taxis. Là-bas, sur le Pont-Neuf, défilent les autobus, les camions, les autos, dans un courant de lumière. Ici, nous sommes à vingt marches au-dessous du niveau de Paris dans la région des grandes ténèbres et du silence. La berge.

Et cette pluie, si violente, si prolongée, qu'elle ne nous semble plus nôtre, mais plutôt la pluie de *Rain*, la pluie de Somerset-Maugham, et qui nous isole, ma pieuse compagne, vêtue de noir, et moi, sans parapluie tous les deux.

Une longue péniche est amarrée là. Une passerelle permet d'y atteindre. Informes, sous l'eau qui cingle, quelques malheureux attendent leur tour d'entrer. Des vitres *cathédrales* éclairées de l'intérieur donnent à ces soixante-dix mètres de péniche un air de crèche sous une arche de Noé. Les misérables s'écartent pour nous laisser passer. Le petit vestibule est occupé par une sorte de bureau précaire dans lequel donne un escalier qui descend dans le ventre du bateau. Près du bureau, un hôte inconnu reçoit une feuille pareille à celle que nous devons remplir en arrivant dans un hôtel. *Nom, âge, profession, nationalité*, etc. Je parcours quelques feuilles. Les noms sont inscrits; aussi l'âge. La profession ne l'est point. Qu'écrire?... Misère?... Clochard?... Va-nu-pieds?... Ou bien un simple point d'interrogation? Celui qui est au bureau porte l'uniforme de l'Armée du Salut, ainsi que le capitaine de Jongh qui me reçoit, accompagné de ma chère et pitoyable amie.

Je ne dirai point le nom pour ne pas blesser un cœur trop modeste, une âme dont j'ai pu, depuis plus de vingt ans, apprécier la sensibilité exquise et le courage inébranlable. Au physique, une ombre pâle, vêtue de noir. Au moral; derrière ces yeux couleur d'eau et ce teint de papier mâché, une volonté de fer. Elle n'a longtemps vécu que pour l'art de peindre, sans peindre alors elle-même, mais donnant à une autre sa flamme, miracle de l'amitié. Un jour, l'an dernier, elle achète un dessin cent sous. Un marchand le lui achète

quinze cents francs. Cette somme elle va la porter à l'Armée du Salut, avec une idée qui lui était venue, penchée sur les parapets, en apercevant des malheureux qui sortaient un croûton de pain d'un journal déchiré.

— Faites une péniche, pour ceux qui habitent la nuit des ponts et qui, descendus sur les berges, n'en remontent pour ainsi dire jamais!

L'Armée du Salut, dont les adeptes de la maréchale Booth nous faisaient sourire dans notre enfance, devient une puissante force de charité et de solidarité, aujourd'hui. Certains lui reprochent d'être trop internationale. Mais ne suit-elle point la parole de l'Évangile? J'ai parlé, naguère, d'une visite au *Palais du Peuple* du côté de la place d'Italie. Je retrouve sur cette péniche les mêmes visages, les mêmes intermédiaires et les mêmes infortunes. Quand je dis les mêmes visages, j'ai tort. Ce ne sont point les mêmes. A deux ou trois kilomètres à vol d'oiseau de la barrière d'Italie, les hommes, ici, ne sont point semblables. Jadis, je suis descendu dans les mines de charbon du Nord, près d'Arras. C'était à quelques mois, je crois bien, de la guerre. Je retrouve ici, dans une partie de cette péniche, les mineurs, les hommes barbouillés de houille, d'ombre et de boue noire. Dès l'aube, ils s'en vont décharger les chalands ou bien ils travaillent à l'entour des halles. Ils n'ont point la mine des miséreux, ils regardent en face. Ce sont des travailleurs mais qui n'auront jamais en poche que le gain du jour.

Dehors, la pluie tombe à seaux. Ils viennent de manger leur soupe et de broyer leur pain. Ils vont se jeter harassés et dévorés de vermine sur leur couche et dormir. Pour ceux-là, il fallut inventer — peut-être ne fait-on que suivre ce qui se fait en d'autres pays? — des draps, un oreiller de *toile cirée noire*. Les lits de fer sont groupés deux, superposés. Un dormeur au-dessous, l'autre dessus. C'est une impression que je me crois incapable de définir que celle de ces lits alignés de chaque côté de la chambre, tout noirs, de ce noir profond de la toile cirée sur laquelle glisse la lumière de trois lampes électriques pendues au plafond. Il n'est que sept heures et demie du soir, à peine; ces hommes s'apprêtent à dormir, déjà. Ce dortoir est à trente sous la nuit.

A droite : quarante sous. Des draps changés tous les huit jours pour ceux qui reviennent chaque soir. Nous n'avons fait que traverser la salle commune où l'on mangeait la soupe assis sur des bancs, et les hôtes ne sont plus les mêmes. Deux ou trois déjà couchés. Il faut se lever bien avant le jour... Ou, peut-être, oublier! dormir, s'endormir, — s'endormir le plus vite possible!... Si l'on fouillait ces hommes, on s'apercevrait sans doute que pas un ne possède un billet de vingt francs. De ce côté-ci, le type n'est plus uniforme ni la tenue à peu près semblable, comme dans le dortoir voisin. Je vois même, à trois reprises, passer ou arriver, lorsque je pars, trois jeunes gens qui ne se connaissent point, qui baissent la tête, qui glissent comme des ombres, vêtus à peu près comme moi-même. Je détourne la tête. M. de Jongh a fait de même... Qu'était hier pour ceux-là? Quel sera demain? D'où sont-ils tombés? Si jeunes.

Remonteront-ils?...

Chaque semaine, quelques-uns sont placés par l'*Armée du Salut*. Je sais qu'il faut se défendre contre une pitié trop facilement aveugle pour ceux que la paresse, peut-être, ou quelque vice ont réduit à se réfugier ici, ce soir. Alphonse Daudet, qui voyait bien les âmes, appelait ce sentiment *la pitié russe*... Mais, dans ce soir obscur et diluvien, le long de ces berges, que ne voudrait-on faire pour ces victimes dont on pourrait être le père ou le frère, — car ils ont, peut-être, en quelque coin de la province française, un *père*, une mère, qui dînent à cette heure, paisiblement, en ignorant la vérité.

M. de Jongh et ma compagne m'expliquent l'aménagement de cette péniche de 70 mètres de long, en ciment armé, qui avait été construite pendant la guerre pour ravitailler Paris... Mais je n'entends guère, je n'entends pas. Je voudrais aller à ces voyageurs de la nuit, confesser leur détresse, adoucir leur angoisse du lendemain.

Une petite armoire fixée à la tête de chaque lit reçoit ce que l'hôte y veut déposer. Un de ceux qui se sont déjà mis au lit les premiers ne peut parvenir à fermer *son armoire*. Il paraît dix-huit ans. Ces manières de famille, ce charmant sourire qui colore le jeune homme d'une *aura* maternelle... Celui qui nous accompagne va l'aider à tirer le volet qui ferme l'armoire.

Je voudrais avoir pu glisser, dans les vêtements, sans qu'il s'en apercoive, sans qu'il l'ait deviné, un peu d'argent. Je n'ai pas osé. Mon pardessus me gêne. Mais comment oublier davantage ce sourire que celui d'une vierge ou d'un adolescent sur quelque toile de maître, dans un musée. Et il va vivre!... Avec cette âme dont un hasard nous a permis de surprendre la faiblesse et la pureté dans un sourire. Il a déjà ramené le drap, sur sa tête, et la couverture grise. Un autre passe...

Adieu! Je n'ai rien fait pour lui!

— Voilà, dis-je à mon amie, vous avez compris que, sur ces berges, au cœur de Paris, au pied du Louvre, des hommes pouvaient être à sauver qui ne seraient pas montés jusqu'aux boulevards extérieurs. Peut-être, l'un d'eux, venant se jeter à l'eau et apercevant des lumières de la péniche, l'inscription de l'Armée du Salut, tentera-t-il d'attendre le lendemain...

Mais, cette péniche installée avec l'aide bénévole de M. le Corbusier a tout de même coûté beaucoup d'argent. Mon amie lui a fait donner le nom de la *Louise-Catherine* en souvenir d'une noble et grande artiste que nous avons beaucoup aimée, mademoiselle Breslau. Il reste deux cent mille francs à payer. Il faut des sous.

Nous récolterions un million, ce soir, si vingt personnes heureuses passaient là, sous la pluie, et pouvaient voir, dans ce bateau du sommeil, dans ce refuge flottant, ces hommes auxquels, peut-être, à la naissance, — comme, à d'autres, il a dispensé la Mélodie, la Poésie, la Puissance, — Dieu voulut faire don de la Misère, sœur aînée, et qui ne se pourront remettre qu'à l'heure de la mort, entre Ses mains.

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

David Golder, par **Irène Nemirowsky** (*Grasset*).

En quelques jours *David Golder* a été élevé à la dignité de « sujet de conversation » pour salons. Ce roman, écrit par une jeune femme, a bénéficié de ce premier avantage de paraître dans une collection excellente, dirigée personnellement par M. Bernard Grasset, collection qui groupe déjà *les Varais* de *J. Chardonne, les Enfants Terribles* de *J. Cocteau, Un de Baumugnes* de *Jean Giono*, trois ouvrages remarquables, à des titres divers. Dès l'abord, *David Golder*, aussi heureux en cela que les livres qui l'avaient précédé dans cette série, a été chaleureusement accueilli par la presse. On a parlé ici et là de « puissance torrentielle », de « puissance exceptionnelle », d'œuvre « balzacienne » et de « chef-d'œuvre ».

Ces mots-là sont peut-être un peu grands. *David Golder* est un livre excessivement inégal où des « morceaux » réussis alternent avec de longs passages d'une inspiration très artificielle. La volonté de « faire vigoureux » n'aboutit là, bien souvent, qu'à une sorte de parodie assez froide de la brutalité. Et l'on songe à certain « A la manière de » célèbre où un archevêque d'Auteuil, perdant un million au bridge, accueillait les mauvais coups du sort par des exclamations peu convenables.

Le premier chapitre nous fait assister à une scène rapide et violente entre David Golder et Marcus Simon. Ces vieux hommes d'affaires juifs, qui sont associés depuis vingt-six ans, ont toujours tenté de se rouler réciproquement (ce qui sans être impossible n'est déjà pas trop vraisemblable. Le monde offre assez de victimes possibles pour que deux vieux renards qui ont lié partie ne se dévorent pas entre eux). Ce jour-là David tient le bon bout. Il a préparé un magnifique « coup » sur les pétroles, grâce à des manœuvres faussement compliquées, style cinéma, et, ayant agi non seulement à l'insu de Marius, mais même contre lui, se trouve aussi près du succès que l'autre de la ruine. « Cochon, canaille, crapule », bave Simon. Golder ne conteste pas ce jugement. « Les affaires! » commente-t-il avec philosophie. Mot de théâtre assez rarement employé entre vieux routiers, qui savent *a priori* à quoi s'en tenir sur les règles du métier...

Marius, au cours de la nuit qui suit cet orageux lever de rideau, se suicide dans une maison de la rue Chabanais, au milieu d'un cercle de petites filles de douze à treize ans. Sa veuve, qui depuis longtemps a pris ses précautions contre l'inconstance de la fortune et possède des bijoux énormes, chipote aussitôt l'entrepreneur de pompes funèbres sur le prix du cercueil. « *Vieux corbeau,* songe Golder en la regardant, *c'est toujours ainsi chez nous. Crever à force de travail pour qu'elles s'enrichissent!* » (Nous recueillons ce témoignage, mais non sans surprise, les Juifs passant au contraire pour avoir conservé un esprit de famille moins intéressé.)

Le soir de l'enterrement, Golder prend le train pour Biarritz, où il va retrouver les siens. Dans le train il a une crise cardiaque terrible, que madame Nemirovsky a dépeinte en quelques très belles pages simples et fortes, d'où l'on aimerait à détacher quatre ou cinq phrases magnifiques, dignes d'un grand écrivain...

Les chapitres qui suivent sont loin, me semble-t-il, de mériter la même admiration. La volonté de peindre exclusivement la vilenie et l'immoralité de certains milieux pseudo-mondains entraîne madame Nemirovsky à une certaine violence boursouflée, qui n'a aucun attrait.

A la gare de Biarritz, Golder a trouvé son Hispano, mais aucun membre de sa famille. Nous faisons connaissance avec celle-ci dans la somptueuse villa que l'homme d'affaires possède sur la côte. La maison est encombrée de gigolos et de nobles décavés. Gloria, la femme de Golder, est une vieille idole sensuelle, couverte de perles énormes. Depuis des années, elle paie très cher les hommes et surtout le bel Hoyos, prince des souteneurs pour milieux riches et faisandés... Joyce, la fille de Golder, est une créature ravissante, que ne trouble aucun préjugé archaïque. Elle a un amant jeune et beau, Alec, qui reçoit une pension d'une très vieille dame et réussit pourtant à n'avoir jamais le sou. Aussi Joyce, semblable en cela à sa mère, ne songe-t-elle qu'à tirer de l'argent du vieux Golder. Comme cette fois-ci le banquier grogne un peu, elle l'entraîne, dès le premier soir, au casino, en le suppliant de jouer. Il ne peut que gagner, car Joyce est une remarquable mascotte. En réalité Golder commence par perdre un million, puis il le regagne avec un petit supplément de cinquante mille francs. Il fourre les billets dans la main de sa fille à moitié endormie et sort en titubant de la salle de jeux, pour s'effondrer aussitôt, brusquement frappé par une crise cardiaque.

Un médecin consulté déclare que Golder peut s'en tirer, à condition, toutefois, qu'il renonce définitivement aux affaires, au travail. Gloria, qui, bon an mal an, a besoin de plusieurs millions

par an pour elle-même et pour Hoyos, envoie bien vite promener ce médecin trop franc. Il faut à tout prix que « le vieux » poursuive ses savantes flibusteries, afin d'assurer le luxe des siens. Tant pis s'il crève!

Ici se déroulent plusieurs scènes de chiennerie entrecoupées par un intermède « clair de lune ». Hoyos et Gloria devisent doucement, pendant la nuit, dans le merveilleux jardin de la villa Golder. Il n'est entre eux que franchise et confiance. — « *Que deviendriez-vous*, demande tendrement Gloria, *le jour où David ne gagnerait plus rien, car vous savez bien, je pense, où passe mon argent* » (ce « je pense » est, j'imagine, le dernier reste d'une certaine délicatesse). « *Oh!* répond Hoyos en riant, *je ne désire pas vivre jusqu'au jour où je ne coûterai rien aux femmes.* » Voilà au moins un homme qui ne se contente pas de sentiments incertains. Sous son impulsion la scène s'oriente vers un esthétisme sous-Wildien : tandis que Gloria continue de dévider ses déclarations cyniques (*J'aimerais mieux qu'il* (Golder) *meure tout de suite! Si seulement... Ah! personne ne le regretterait, je le jure*), Hoyos, poète quand il faut, cueille une fleur, médite sur son parfum. *Comme elle sent*, murmura-t-il, *c'est délicieux... une odeur fine de poivre. Ce sont ces charmants petits œillets blancs sans doute qui bordent les parterres... Vous êtes injuste envers votre mari, ma chère, c'est un brave homme.*

Si Gloria n'a pas le goût de l'équité, elle a du moins l'esprit pratique, et elle ne gaspille pas son temps, en cas de crise, à voyager en Espagne avec son amant, comme fait justement alors, indifférente aux souffrances paternelles, la jeune Joyce, flanquée de cette petite crapule d'Alec. Dès le lendemain l'épouse implacable pénètre dans la chambre de David, lequel, depuis des jours, gémit sur son lit entre la vie et la mort, et, sans préambule, elle réclame brutalement des avantages testamentaires. Golder refuse et les injures s'entrecroisent. « Je laisserai tout à ma fille », répète obstinément Golder. — *Ta fille!* hurle Gloria au comble de la rage. *Eh bien elle n'est pas de toi, tu entends. C'est la fille de Hoyos, imbécile...* etc..., et elle lui donne rapidement des preuves péremptoires.

Quelque quinze jours plus tard, nous retrouvons Golder seul à Paris. Pour embêter sa famille, il s'est ruiné en un tournemain, et, seul, dans un appartement où il n'y a plus qu'un lit de fer, et un réchaud à gaz, tous les meubles « riches » ayant été vendus, somnole et se soigne. Rien ne le touche plus et il y a en lui une lassitude, un dégoût de tout, une lassitude que madame Nemirowsky a peints avec autant de sincérité que de finesse. Cet homme-là, rapace et torturé, on sent que l'auteur l'a porté dans son cœur; il est immonde et sympathique, il est humain. En cela il diffère bien nettement de

sa femme et de sa fille, automates mus par l'égoïsme et la méchanceté, personnages mélodramatiques et sommaires.

Dès que ces femmes paraissent, la sauvagerie est inscrite au programme et la vie s'en va. C'est ce qui arrive lorsqu'elles viennent tour à tour relancer le vieux David et lui conseiller insidieusement de rentrer dans ce monde des grandes affaires louches, où il a remporté déjà tant de victoires. Les instances de Gloria demeurent absolument vaines. Aucun charme physique n'atténue plus, aux yeux de son mari, l'évidente saleté de l'âme de cette femme. Tel n'est pas le cas de Joyce. Que de grâce attendrissante paraît sur son visage, tandis qu'elle peint à David l'atrocité de sa situation! Si elle continue de manquer d'argent, Joyce perdra son bel amant. Pour éviter ce malheur, il faut donc qu'elle épouse le vieux Fischl, ce Crésus baveux qui a l'âge de Golder. La seule approche de ce prétendant soulève pourtant de dégoût le cœur de la pauvre fille!... Cette confidence est sur le point d'émouvoir David, mais il se reprend d'abord et lance à la tête de Joyce, sans ménagement : « *Tu n'es pas ma fille. Tu es la fille d'Hoyos.* La réaction que cette révélation provoque est singulière. « *Hoyos, tu es sûr*, répond la jeune fille. *Oh! Dad! si tu savais. C'est chez lui que je retrouve Alec... et, devant lui, nous...* » *Elle se cacha le visage dans ses mains...*

Ce trait de mœurs manquait évidemment au tableau. Golder, qui en a vu d'autres, n'y attache d'ailleurs aucune importance. L'idée que ce vilain Fischl va épouser Joyce le trouble davantage. Qu'importe après tout la véritable origine de cette enfant? Entraîné par son affection ancienne et aussi par son orgueil blessé, Golder se résoud à rentrer dans l'arène. Les trusts de pétrole auront de nouveau affaire à lui : il refera sa fortune... et il mourra, car il ne doute pas que l'effort qu'il lui faudra fournir ne doive lui être funeste...

Voilà un mouvement qui ne manque pas de grandeur, et les derniers chapitres, où Golder apparaît seul, luttant contre les terribles palpitations de son cœur et l'esprit retors des commissions soviétiques, auxquelles il réussit, après un marchandage homérique, à enlever une concession gigantesque, en sont comme ennoblis. Pour finir, le vieux lutteur, revenant du Caucase, où il a été visiter les gisements arrachés par son héroïque obstination à la cupidité de l'U. R. S. S., est terrassé par le mal : il meurt sur un cargo pouilleux, assisté par un petit juif qui se lance, comme « le vieux » avait fait lui-même cinquante ans plus tôt, à la conquête des richesses de l'Occident. Cette fin est réellement pathétique et c'est un beau résultat sans doute d'avoir réussi à charger ce personnage, ce lutteur solitaire, ce vieux juif que si longtemps le goût d'acquérir pour les

siens, ou même pour le seul plaisir d'acquérir, dévora, de l'avoir chargé d'une telle puissance d'émotion. Quel dommage que cet homme soit entouré par tant de marionnettes immorales et cyniques et qu'il lui faille traverser, nous entraînant à sa suite, tant de scènes de mauvais goût, d'une violence si froide et si conventionnelle!

Baroque, par **Francis de Miomandre** (*Ferenczi*).

C'est un petit état d'Allemagne où le peuple est honnête et tranquille. La bière y coule de toutes parts avec la musique. Les jeunes gens, dans les jardins, s'enlacent en poussant des soupirs que Werther leur apprit. Chaque matin, devant l'hôtel de ville, le docteur salue le conseiller. Les bourgeois engraissent et somnolent. Les étudiants font des farces et des mots d'esprit. Sur tout ce peuple aimable règne un prince bourru, dont une cour respectueuse de l'étiquette observe les gestes avec respect.

Telle est la charmante principauté où M. Francis de Miomandre a logé son roman *Baroque*. Roman d'après-guerre installé dans une Allemagne que, de longues années avant la guerre, on ne pouvait déjà plus trouver que dans cette séduisante et archaïque série de décors préparée par des voyageurs à l'esprit idyllique pour l'usage des librettistes d'opérettes, des conteurs épris d'Hoffmann, des poètes qui ne lisent jamais les journaux.

Romancier, M. F. de Miomandre en effet se montre déjà poète en ceci qu'il délaisse les pays réels en faveur des contrées imaginaires. Et il n'est pas besoin d'aller bien avant dans son livre pour s'aviser que ses personnages sont aussi indifférents que lui-même aux règles ordinaires du jeu humain. Un étudiant, qui est l'amant de la maîtresse du prince de Lauterburg, s'il quitte la nuit, par la fenêtre, la chambre de l'aimée, que fait-il? Sans se soucier de la jalousie du prince, qui lui est bien connue, il se couche sur la pelouse, devant le palais, au milieu de la rosée et des jonquilles, pour ne pas perdre l'occasion d'assister quelques heures plus tard au lever du soleil. « A quoi rêvent les jonquilles? » murmure-t-il en s'endormant.

Ainsi du reste. Un grand écrivain qui est aussi un grand chambellan oublie son prince et ses manuscrits, s'il aperçoit une bohémienne de huit ans dont le sourire lui plaît, et il passe auprès d'elle, dans les champs, des journées de pureté absolue et d'enchantement. Un jeune homme s'éprend le matin du portrait d'une femme morte depuis cinquante ans : il rencontre le soir même, dans un palais où il ne devrait pas être, une jeune fille qui ressemble à la disparue

comme une sœur jumelle. En une seconde ces jeunes gens sont épris l'un de l'autre, mais il faudra l'intervention d'un fou, qui se croit Dieu, et une délicieuse petite révolution qui ne fera de mal à personne pour qu'ils puissent enfin, après maints rendez-vous devant la cage d'un ornythorinque, s'unir par de justes noces que leur état ne laissaitpas prévoir, car lui n'était qu'un pauvre étudiant et elle était princesse.

M. de Miomandre a une invention inlassable, dont les élans et les caprices lui valent, manifestement, à lui-même un plaisir toujours renouvelé; il se laisse entraîner par des associations d'images fantaisistes, et, tel un explorateur, frémit joyeusement à l'idée des découvertes prochaines. Un mot, soudain, l'entraîne dans une digression éblouissante, qui fait songer à la danse, à la mousse de champagne, aux étincelles. Il se meut constamment et sans effort dans une atmosphère légère, bleue, « madrigalisée », où les laideurs humaines n'ont pas cours. *Baroque* fait souvent songer à un conte de fées. Mais il n'y a pas de fée dans ce récit, il y a au contraire un prince, une constitution, des conspirateurs, en somme des rappels nombreux d'un monde très moderne. Ces personnages charmants et sucrés n'ont pas, on le voit, complètement rejeté nos défroques. L'incertitude de leur état nous trouble. Ces inventions ravissantes et sautillantes ne peuvent nous faire oublier que, dans le domaine du roman, la poésie véritable jaillit de sources plus humblement, plus profondément humaines. Elle vient quand on ne la cherche pas, avec la vérité et parfois même avec la douleur. M. de Miomandre s'efforce, pour la joindre, de retrouver la route des elfes. Sur les paysages qu'il imagine, il fixe de tous côtés les reflets chatoyants des ailes de papillons. On le voit tour à tour déployer de la grâce, de l'esprit, de la gentillesse, et mettre incessamment, en somme, les dons les plus rares au service du genre littéraire le plus faux.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1930

		Pages
R. POINCARÉ	La Ruhr et le plan Dawes	5
GABRIEL HANOTAUX	Lettres de Mérimée à la Comtesse de Montijo	7
PRINCE SIXTE DE BOURBON	L'Angleterre et la Conquête d'Alger	29
GASTON CHÉRAU	La Volupté du Mal. — II	47
COMTE DE FELS	Quoi de nouveau à l'Est ?	73
PAUL MORAND	New-York. — III	92
LÉON BERNARD	La Vaccination contre la Tuberculose	123
P. DRIEU LA ROCHELLE	Une Femme à sa fenêtre (*fin*)	139
Cte RENÉ DE MONTI DE REZÉ	Souvenirs sur le Comte de Chambord. — II	176
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	204
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	216
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	224

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1930

GABRIEL HANOTAUX	Mérimée et l'Impératrice Eugénie	241
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à la Comtesse de Montijo. — I	254
COMTE DE FELS	Les États-Unis Français et le Bloc Atlantique	273
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Donne-moi ton cœur	303
PIERRE BERNUS	Le Problème naval franco-italien	346
PAUL MORAND	New-York. — IV	371
ANDRÉ PIERRE	Les Intellectuels en Russie soviétique	396
GASTON CHÉRAU	La Volupté du Mal. — III	414
COLETTE	Le Mouvement dramatique	442
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	449

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1930

		Pages
MARCEL LUCAIN	Un Entretien avec S. Exc. M. Walter Edge	481
HENRY BORDEAUX	Une Rencontre avec M. Emil Ludwig	487
MAURICE GENEVOIX	L'Assassin. — I	517
ALEXANDRE MORET	Chants d'amour de la vieille Égypte	542
PAUL MORAND	New-York (*fin*)	563
Lt-COLONEL B. FAVRE	Question mongole et Question tibétaine	595
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à la Comtesse de Montijo. — II	616
FERNAND DE BRINON	Incident à La Haye	653
GASTON CHÉRAU	La Volupté du Mal (*fin*)	666
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	709

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1930

ABEL HERMANT	La Société en France au début du XXe siècle	721
LUC DURTAIN	Les Dieux des Blancs	745
GEORGES SUAREZ	M. Clemenceau et M. Poincaré	766
JEAN GIONO	Présentation de Pan	793
LOUIS MARLIO	Les Ententes industrielles	823
MAURICE GENEVOIX	L'Assassin. — II	853
JEAN-LOUIS VAUDOYER	L'Art italien à Londres	883
ÉTIENNE DINET, EL HADJ S. B. IBRAHIM	Mon Pèlerinage à la Mecque	903
P. DRIEU LA ROCHELLE	Le Mouvement dramatique	926
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	937

R. P.

LE RENSEIGNEMENT PRIVÉ

La Maison de l'Élite.

26, Rue de la Pépinière, PARIS 8e (Saint-Augustin)

Renseignements spéciaux sur valeurs de Bourse.
Toutes enquêtes : Financières, Industrielles, Commerciales.
Recherches généalogiques en vue d'héritages.
Toutes missions de confiance dans tous Pays.
Toutes surveillances dans tous Pays.

Maison de Confiance.

Personnel éprouvé.

Téléphone :
De jour : **Laborde 32.20 à 32.29.**
De nuit : **Marcadet 50.68.**
Inter : **Laborde 32.37** et **32.38.**
Adresse télégr. : **Pépibuil 222.**
R. C. Seine 453.673.

R. P.

ÉDOUARD JONAS

OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

BASTIANO MAINARDI
XVe SIÈCLE

3, Place Vendôme

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie
en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 625 MILLIONS

BANQUE & BOURSE

1450

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier

PETER PAN
phonos portatifs nouveaux
Réveillez-vous en musique avec
PETER PAN CLOCK
à la fois
RÉVEIL-MATIN
PENDULE et PHONO
PETER PAN SPORT transporte ses disques
PETER PAN VOYAGE dimensions d'un Kodak
Gros: Ets MONCHARMONT 9, rue Pasquier
Brevetés S.G.D.G. et tous pays - LEVALLOIS - PERRET (Seine)

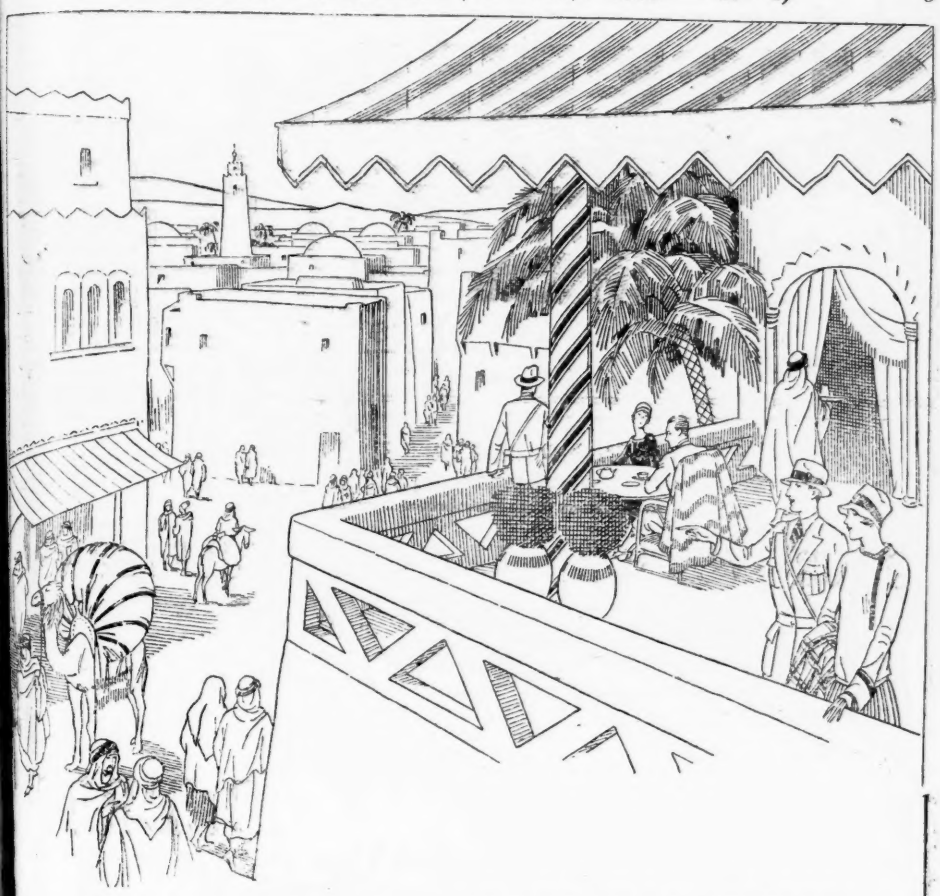
CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

SPORTS D'HIVER
A
FONT-ROMEU

A partir du 19 Décembre 1929, service quotidien de wagons-lits dans le train de luxe Barcelone-Express entre Paris-Quai d'Orsay et La Tour-de-Carol.

Paris-Quai d'Orsay	départ	19 h. 10
La Tour-de-Carol	arrivée	9 h. 40
Font-Romeu	arrivée	10 h. 56
Font-Romeu	départ	17 h. 01
La Tour-de-Carol	départ	18 h. 52
Paris-Quai d'Orsay	arrivée	9 h. 30

Voiture directe de 1re et 2e classes dans le train rapide partant de Paris-Quai d'Orsay à 17 h. 14 et y arrivant à 10 h. 15; (mêmes heures d'arrivées à destination et de départ au retour que ci-dessus).



LE MAROC MOYENAGEUX
L'ALGÉRIE - LA TUNISIE
TIMBOUCTOU LA MYSTÉRIEUSE

44 HOTELS "*TRANSATLANTIQUE*" EN AFRIQUE DU NORD

DU CONFORT - DU REPOS - DU PLAISIR
DE L'HIVERNAGE - DE L'EXOTISME

AUCUN SOUCI
AUCUN ALÉA

par les billets forfaitaires de la *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*
filiale de la *Cie Gle TRANSATLANTIQUE*

20 ITINÉRAIRES DIFFÉRENTS

TOUTES LES COMBINAISONS DE VOYAGES SONT POSSIBLES

Écrire : *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*, 6, rue Auber, Paris,
ou s'adresser : *Cie Gle TRANSATLANTIQUE*, 6, rue Auber, Paris, ou à ses Agences,
ou Compagnie Française du Tourisme, 30, Boulevard des Capucines, Paris.

CUSENIER
LIQUEURS DE LUXE
PRUNELLIA
NULLE LIQUEUR
N'EST PLUS DÉLECTABLE

25.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

POUR VOUS RENDRE EN ANGLETERRE

AVEC LE MAXIMUM DE CONFORT
AVEC LE MINIMUM DE DÉPENSE

Utilisez les lignes de

PARIS-St-LAZARE à LONDRES

1° VIA DIEPPE-NEWHAVEN
Services Rapides de Jour et de Nuit

2° VIA LE HAVRE-SOUTHAMPTON
Service de Nuit seulement

Paquebots les plus rapides et les plus luxueux
de la Manche

Les porteurs de billets d'aller et retour de 1re ou de 2e classe ont la faculté d'effectuer leur retour par l'une ou l'autre voie, sans augmentation de prix.

En outre les voyageurs ont le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours et notamment à Rouen " la Ville-Musée " qu'ils peuvent ainsi visiter entre deux trains.

Se renseigner à la gare de Paris-Saint-Lazare ou au Bureau du Southern Railway, 14, Rue du Quatre-Septembre, à Paris.

VAN CLEEF & ARPELS

JOAILLIERS

22, PLACE VENDÔME

PARIS

Nice

Deauville

Cannes

Le Touquet

à New-York : VAN CLEEF & ARPELS. inc.
671, Fifth Avenue.

Un vrai tabac de fumeur
Une parfaite fabrication.

De vrais tabacs de fumeurs, certes que le Caporal Ordinaire, Caporal Supérieur ou Maryland, ces spécialités de la Régie Française.

Vous aimez ces tabacs. Fumez alors les Gitanes et vous reconnaîtrez que ces cigarettes dont la fabrication fait l'objet de grands soins vous permettent mieux encore d'apprécier votre tabac préféré.

CIGARETTES
GITANES
RÉGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. Seine 74-390 Téléph. : Littré 51-18 Ch. Postaux Paris 225-06

" Collection Française "

La " COLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

Pour paraître le 20 février :

UN PÈLERIN D'ANGKOR

Par **Pierre LOTI**, *de l'Académie française.*

Illustré de 65 compositions en couleurs (dont 41 hors-texte) de FRANÇOIS DE MARLIAVE

FRANÇOIS DE MARLIAVE, artiste-peintre, Chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé aux Artistes français, associé du Salon de la Nationale, boursier de voyage en Indochine, chargé de missions du Ministère des Colonies pour la décoration des Palais du Gouvernement à Hanoï et à Saïgon et du Palais de l'Indochine à l'Exposition Coloniale de Marseille en 1922, a composé à Angkor les aquarelles qui ont servi à l'illustration du volume que nous présentons aujourd'hui.

Toute la majesté des splendides monuments d'Angkor, tout le mystère des Temples et des ruines, toute la végétation des forêts, toute l'atmosphère saturée d'humidité, les types indigènes, les danseuses cambodgiennes, tels sont les sujets des aquarelles traitées par F. DE MARLIAVE, à la fois en voyageur scrupuleux et en artiste de grand talent.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

N°s 1 à 21	21 exemplaires sur Madagascar, avec deux aquarelles originales . . .	**380** fr.
N°s 22 à 36	15 exemplaires sur Annam, avec une aquarelle originale	**300** fr.
N°s 37 à 56	20 exemplaires sur vélin d'Arches	**250** fr.
N°s 57 à 1021	965 exemplaires sur vélin de Rives	**200** fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LES BONNES RELATIONS entre la FRANCE et le MAROC au départ de Paris-Quai d'Orsay

1° Par Hendaye, Madrid, Algésiras et Tanger (service quotidien)

Trains rapides (1re, 2e classes et toutes classes) et services de luxe (wagons-lits, la nuit; wagons-salons, le jour) en France et en Espagne; trajet minimum de Paris à Tanger en 44 heures par le « Pyrénées-Côte d'Argent »; **moins de 3 heures de mer.** Correspondance immédiate à Tanger par train rapide pour Fez, Rabat, Casablanca et Marrakech.

2° Par chemin de fer Paris-Toulouse et par avion au départ de Toulouse.

Service aérien **quotidien** de Toulouse pour Tanger, Rabat et Casablanca. Une nuit en chemin de fer et une journée d'avion.

3° Par Hendaye, Madrid, Gibraltar et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire — 18 heures de mer — Trains rapides (1re, 2e classes et toutes classes) et services de luxe en France et en Espagne. Trajet minimum en 57 heures par le « Pyrénées-Côte d'Argent. »

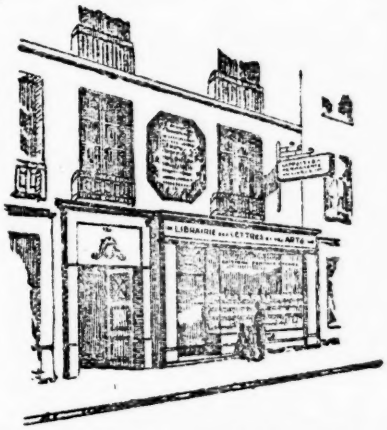
4° Par Toulouse, Port-Vendres, Oran et Oudjda.

Service maritime hebdomadaire — 31 heures de mer — Trains rapides toutes classes et couchettes Paris-Port-Vendres-Quai; transbordement direct du train au paquebot. Au départ d'Oran train jusqu'à Oudjda; entre Oudjda et Fez correspondance automobile.

5° Par Bordeaux et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire. Traversée en trois jours par le nouveau paquebot rapide et confortable « Meknès ».

Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence spéciale de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines, à Paris, ou aux principales Agences de Voyages.



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SPORTS D'HIVER

RAPIDE PARIS-CHAMONIX

Du 10 décembre 1929 au 27 février 1930, un rapide (1re et 2e classes) est mis en marche entre Paris et Saint-Gervais-les-Bains (Chamonix-Mont-Blanc) et vice versa. Ce train comporte, dès le 10 décembre, des Lits-salons avec draps, des Lits-salons ordinaires et des couchettes. A partir du 18 décembre, un wagon-lits (1re et 2e classes) y sera mis en service.

Un train de sens inverse circulera au départ de Saint-Gervais-les-Bains (Chamonix-Mont-Blanc) à partir du 11 décembre (avec wagons-lits à partir du 19 décembre) et jusqu'au 28 février.

Départ de Paris 22 h.

Arrivée à Sallanches-Combloux-Mégève 9 h. 53, à Saint-Gervais-les-Bains-le-Fayet 10 h. 07, à Chamonix-Mont-Blanc 11 h. 28.

Départ de Chamonix-Mont-Blanc 17 h. 33, de Saint-Gervais-les-Bains-le-Fayet 19 h. 08 et Sallanches-Combloux-Mégève 19 h. 20.

Arrivée à Paris 6 h. 53.

Wagons-Lits 1re et 2 classes entre PARIS-QUAI-D'ORSAY et QUIMPER

Sur la demande pressante des usagers, le Wagon-Lits qui circule habituellement en été dans les express de nuit entre Paris-Quai-d'Orsay et Quimper circulera cette année **dès le 1er Mars**.

Ce Wagon-Lits comportera des compartiments à deux lits complets, **accessibles aux voyageurs munis de billets de 2e classe** moyennant le paiement d'un supplément de 119 fr. 25 pour le parcours de Paris à Vannes, Lorient et même Quimper.

Pour la location des places s'adresser à la gare de Paris-Quai d'Orsay, à l'Agence de la Compagnie d'Orléans (16, Bd. des Capucines Paris) ou à celles de la Compagnie des Wagons-Lits ainsi qu'aux gares de Vannes, Lorient et Quimper.

EN SOUSCRIPTION

GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française

A. MARTINEAU
Professeur au Collège de France

HISTOIRE
DES
COLONIES FRANÇAISES
ET DE
L'EXPANSION DE LA FRANCE DANS LE MONDE

6 volumes in-4° (29×24) de 600 à 650 pages avec de nombreuses illustrations en noir et de 50 hors-texte en couleurs par MM. A. Besnard, Ripart, Salanville, Vicaire, Mme et M. G. Hanotaux fils, de Marliave, Baudier, P.-E. Dubois, J.-H. Bouchor, etc.

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

I. **Introduction. L'expansion civilisatrice française dans le monde,** par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française . . .
L'Amérique française. par M. Ch. de la Roncière, conservateur à la Bibliothèque nationale. M. Johannès Tramond, professeur à l'École navale et M. Émile Lauvrière, professeur au lycée Louis-le-Grand. Illustrations de M. G. Ripart et Ch. Sanlaville . . . . . — 1 vol.

II. **Algérie,** par M. Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne. Illustrations de Mme et M. Gabriel Hanotaux fils . . . — 1 vol.

III. **Tunisie. Maroc,** par M. Georges Hardy, directeur de l'Instruction publique à Rabat. . . . . .
Levant. par M. Deherain et R. de Cain. Illustrations de J.-F. Bouchor, M. Vicaire, inspecteur des Beaux-Arts à Rabat, et Chalon . . . . . — 1 vol.

IV. **L'Afrique équatoriale,** par Auguste Terrier, secrétaire général du Comité de de l'Afrique française . . . . . .
L'Afrique occidentale, par M. Delafosse, gouverneur honoraire des colonies. . . . — 1 vol.

V. **Madagascar,** par M. Grandidier, secrétaire général de la Société de géographie, et Henri Froidevaux, docteur ès lettres.
Les Iles de l'Océan Indien et du Pacifique, par M. Pierre Crépin et M. Besson. Illustrations de M. Paul Baudier . . . . . — 1 vol.

VI. **L'Inde,** par M. Froidevaux, docteur ès lettres, M. Martineau, professeur au Collège de France. . . . . .
L'Indochine. par M. Chassigneux de l'École française des langues orientales. Illustrations de M. de Marliave . . . . . — 1 vol.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

en volumes brochés. . . .	**paiements**	**720 fr.**
en volumes reliés cuir raciné.	**40 fr. par mois.**	**1000 fr.**
en volumes reliés amateur. .	**60 fr. par mois.**	**1250 fr.**

paiement au comptant 10 % d'escompte

Le tome Ier : L'AMÉRIQUE est envoyé de suite, dès réception de la souscription.

Le tome II : L'ALGÉRIE paraîtra en mai.

Les autres volumes paraîtront à raison de deux par an.

Envoi franco d'un spécimen illustré sur demande adressée à la
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE NATIONALE, 8, Rue Garancière, VIe.

COLLECTION BYBLIS

60fr. L'ÉDITION DE LUXE POUR TOUS AU PRIX INVRAISEMBLABLE DE **60**fr.

1re Série de 4 VOLUMES

PIERRE LOUYS

LES CHANSONS DE BILITIS
illustré par KUHN-REGNIER — Paru le 1er FÉVRIER

APHRODITE
illustré par F. MAGLIN — Paraîtra le 1er MARS

LA FEMME ET LE PANTIN
illustré par J. VIROLLE — Paraîtra le 1er AVRIL

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

Chaque volume pris séparément : **70** fr.

Édition de luxe à tirage limité et numéroté. Imprimé par COULOUMA sur papier Vélin du Marais, format de bibliothèque (15×20), couverture en trois couleurs rempliée sous papier cristal.

ILLUSTRÉE de 12 GRAVURES SUR CUIVRE IMPRIMÉES EN COULEURS

ÉDITIONS KRA

20, Rue Henri-Regnault, 20, PARIS (XIVe)

ALMA SÖDERJHELM

FERSEN
ET
MARIE-ANTOINETTE

Journal intime et correspondance inédits
du Comte AXEL DE FERSEN

ILLUSTRÉ DE 26 GRAVURES DOCUMENTAIRES

150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
— SUR VÉLIN BIBLIOPHILE —
SOREL-MOUSSEL. L'EX. 80 FR.
— 4500 EXEMPLAIRES SUR —
VÉLIN BOUFFANT. L'EX. 45 FR.

ÉDITIONS KRA

20, Rue Henri-Regnault, 20, PARIS (XIVe)

LIBRAIRIE VALOIS

Téléph. Odéon 35-26 **7, place du Panthéon** *Chèques postaux Paris 3155*

VIENNENT DE PARAITRE :

■ dans la collection ***" La nouvelle culture ":***

Henry CHAMPLY

1930 ou l'antiromantisme

In-16, couverture illustrée . . . . . **12** fr.

Madagascar, à **80** fr. — Lafuma, à **40** fr.

■ dans la collection ***" Capitales du monde nouveau ":***

Yvon LAPAQUELLERIE

New-York aux sept couleurs

SUR ALFA, in-16, couverture illustrée, avec 18 photogravures hors-texte. . . **12** fr.

Madagascar, à **75** fr. — Lafuma, à **35** fr.

■ Paraîtra le 22 février dans la collection ***" Suite politique italienne ":***

Francesco Fausto NITTI

Nos prisons et notre évasion

In-16, 320 pages. **15** francs.

Récit dramatique, poignant, angoissant de la vie au bagne fasciste et de l'évasion passionnante du neveu de l'ancien président du Conseil et de MM. Lussu et Rosselli.

Collection

" Combattants Européens "

sous la direction de **José GERMAIN**, Président honoraire de l'Association des Écrivains anciens Combattants.

en beaux volumes in-16, couverture illustrée, 250 pages à **15** francs.

■ Récits de témoins de toutes nations. Fusion de pensées. Allemands, Anglais, Français, Italiens, Russes et tous, à travers leurs expériences diverses et opposées, combattants et femmes du front aboutissent à la même louange du combattant et à la même condamnation de la guerre.

Une première série de 12 volumes est en préparation :

Quatre Allemands, un Anglais, un Belge, un Italien, un Tchèque, deux Russes.

Les Serbes, les Polonais, les Bulgares donneront également un des leurs.

Trois volumes paraîtront le 1er mars :

A. A. KUHNERT : **Le front de guerre des femmes.**
PAOLO MONELLI : **Les pieds devant.**
S. FEDORTCHENKO : **Le peuple à la guerre.**

La première série de DOUZE *volumes est en souscription aux conditions suivantes :*

Sur ALFA. . . . . **180** fr.
Sur LAFUMA . . . . . **360** fr.
Sur MADAGASCAR . . . . . **840** fr.

Franco de port et d'emballage pour la France ; pour l'Étranger, port en plus, 3 fr. par vol.

" Un puissant et subtil romancier "
Frédéric LEFÈVRE

JACQUES CHARDONNE

Les Varais

Un vol.
12 fr.

J'ai peint dans cette tragédie des égarements la folie de l'homme qui ne sait plus voir ce qu'il aime parce que la vie lui est montée au cerveau.
J. C.

L'épithalame

Nouv. version en un vol.
18 fr.

On y trouvera strictement le roman du couple. J'ai voulu montrer que l'amour est inhabitable;... mais d'autres liens se forment, plus forts que l'amour déçu et querelleur.
J. C.

GRASSET

Vient de paraître :

Auguste BAILLY

NÉRON

l'Agonie d'un Monde

C'est une résurrection du règne de Néron que nous donne le peintre éclatant de Naples au Baiser de Feu, *le psychologue si émouvant de* Soir. *Résurrection et non roman, car l'Histoire est ici scrupuleusement respectée, mais l'art d'Auguste Bailly lui restitue la vie, toute cette vie ardente, cruelle, prodigieusement exaltée et licencieuse qui fut celle de la décadence romaine.*

Un volume in-18 sous couverture artistique en couleurs . 12 »
Édition originale sur alfa. . . . 16 »
Il a été tiré en outre :
10 ex. sur Japon impérial . . . 120 »
75 ex. sur Lafuma. . . . . 40 »

A. FAYARD & Cie Édit.

CHEZ PLON

PAUL BOURGET
de l'Académie française

LA VENGEANCE DE LA VIE
AGNÈS DELAS

Roman. In-16. . . . . 15 fr.

GUGLIELMO FERRERO

LES FEMMES DES CÉSARS

Traduit de l'italien par Marthe-Yvonne LENOIR

In-16. . . . . 12 fr.

Général PAUL AZAN

L'EXPÉDITION D'ALGER

In-16 avec planches hors texte et une carte. . . . . 12 fr.

FERNAND MILLET
Inspecteur des forêts, conseiller technique de la chasse en Indo-Chine

LES GRANDS ANIMAUX SAUVAGES DE L'ANNAM

LEURS MŒURS — LEUR CHASSE — LEUR TIR

In-8° carré avec 53 photographies hors texte, 18 croquis dans le texte et une carte en dépliant. . . . . 36 fr.

JOURNAL DE LA COMTESSE LÉON TOLSTOÏ

★

1862-1891

Traduit du russe, avec une introduction et des notes, par H. PERNOT

In-16. . . . . 12 fr.

C.-A. FUSIL

L'ANTI-ROUSSEAU

OU LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT

In-16. . . . . 15 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

Publiée sous la direction de CHARLES DU BOS

ANTONE TCHÉKHOV

L'HOMME A L'ÉTUI

Nouvelles traduites du russe par Denis ROCHE

T. XIII-2 des œuvres complètes

In-16 avec un portrait hors texte . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

Vient de paraître :

FERDINAND GOETEL

GRAND PRIX du Roman polonais en 1929

L'ASPIRANT KOS

Traduit par A. M. BOHOMOLEC

Avec une introduction de G. JEAN-AUBRY

" **L'Aspirant Kos** " que l'on vient de traduire, est une œuvre profondément vivante et pathétique. — Comme ceux de Conrad, ses personnages manifestent le goût de ce qu'on a appelé " l'action pour rien ", de l'aventure pour " elle-même ".

Un volume in-16 : **12** fr.

Chez tous les Libraires

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

Nouvelle Collection Historique

La Dernière Conquête du Roi

ALGER 1830

par le **Prince Sixte de Bourbon**

la Conquête de l'Algérie

2 vol. in-16, avec carte et hors textes

Chaque volume : **12** fr.

Il a été tiré 200 *exemplaires numérotés sur Vélin du Marais.* **20** fr.

Du même auteur dans la nouvelle collection historique :

LA REINE D'ÉTRURIE

Un volume in-16 : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.